

M. Seguin

La Revue 15c populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 18, No 2

Février 1925



Un roman complet : MALENCONTRE

Par GUY CHANTEPLEURE



La pyorrhée
l'empêche de
sourire.



Une victime
inutile de la
pyorrhée.



Elle sait
combien elle
est punie.



Les dents
négligées
crient vengeance



4 sur 5

Les statistiques dentaires démontrent que quatre personnes sur cinq de plus de 40 ans—de même que des milliers plus jeunes—sont victimes de la pyorrhée. Voulez-vous y échapper?

Protégez vos gencives et conservez vos dents

De même qu'un navire requiert la plus grande attention en bas de la ligne de flottaison, ainsi vos dents demandent les plus grands soins en bas des gencives. Si la pyorrhée se déclare, il en résulte de graves dangers.

Les dents se trouvent déchaussées. Elles sont exposées à la carie à la base des dents. Les gencives s'attendentissent et saignent facilement. Il se forme des poches qui deviennent les portes d'entrée de maladies organiques pour tout le système. Elles défigurent souvent la bouche à mesure qu'elles se relâchent.

Employé à temps et avec persévérance, le Forhan prévient ou enraie la pyorrhée. Le Forhan est sûr, efficace et agréable au goût. Il garde les gencives saines, en corrige la sensibilité et en durcit les tissus pour qu'elles offrent le support voulu aux dents, et tient votre bouche fraîche et saine.

Le Forhan est plus qu'une pâte dentifrice ordinaire; il enraie la pyorrhée. Des milliers de gens s'en trouvent bien depuis des années. Dans votre intérêt, demandez le dentifrice Forhan pour les gencives. Chez tous les pharmaciens, tubes de 35c et 60c.

Formule de R. J. Forhan, D.D.S.
Forhan's Ltd, Montréal.

Forhan's

POUR LES GENCIVES

Plus qu'une pâte dentifrice ordinaire
—enraie la pyorrhée.

Bas de gencives et
ligne de flottaison
demandent autant
de soins.





Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de
Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier,
pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de
Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine
Le Samedi procure cette aubaine extra-
ordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS**

POURQUOI

Maintenant on Réclame Partout

La Revue Populaire

- 1 — Pour son prix modique, à la portée de toutes les bourses.
- 2 — Pour l'abondance et la diversité de sa matière à lire; 130 pages.
- 3 — Pour son ROMAN complet dans chaque numéro. Roman d'amour choisi spécialement pour vous, parmi les meilleurs de la littérature française.
- 4 — Pour ses articles nombreux sur tous les sujets imaginables: Nouvelles sentimentales et sensationnelles; histoire ancienne; curiosités et inventions; chronique féminine; chronique des livres et critique littéraire; histoire naturelle et pages canadiennes; amusements et jeux de société.
- 5 — Pour ses nombreuses illustrations.

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE
JOURNAUX LE PREMIER JOUR DU MOIS

15 SOUS

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . . 75c

Montréal et
banlieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 18, No 2

Montréal, février 1925

LA REVUE

POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE & CIE
Edits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LES FEMMES ET LA LECTURE

Nous poursuivons, chaque année, pour confirmer certaines idées qu'il nous plaît d'avoir, une petite enquête dépourvue de tout caractère officiel sur la fréquentation par les femmes et jeunes filles des temples du savoir : bibliothèques, universités (cours libres de littérature et de langues), salles de conférences, écoles d'art plastique.

Nos conclusions portent sur la bonne ville de Montréal seulement, et c'est dommage, car nous aimerions renseigner aussi bien sur une question très intéressante nos lecteurs, nos lectrices surtout, de Québec et autres grands centres. Et ces conclusions, quelles sont-elles ? Les jeunes filles profitent plus que les jeunes gens des moyens que le gouvernement, les municipalités ainsi que les institutions d'initiative privée offrent à la jeunesse de s'instruire. C'est surtout aux bibliothèques et cours de littérature que les femmes sont en surnombre. Les femmes lisent donc beaucoup. Mais il y a ceci, lisent-elles bien, lisent-elles

mieux que les hommes ? Malheureusement non. Savoir lire est un art dont Faguet exposa d'ailleurs les formules.

La femme, en règle générale, ne s'astreint pas à lire avec un esprit critique, se contentant de jouir d'une intrigue bien nouée, de l'expression facile et agréable de jolies pensées, sans chercher à extraire de la fable l'idée maîtresse qui a inspiré et conduit l'auteur. Tout bon livre est une leçon de style, qu'il veuille ou non prouver quelque chose. Ne contient-il pas des leçons de savoir-penser, de savoir-écrire et de savoir-dire ?

C'est lentement qu'il faut lire en fermant le livre, de temps à autre, pour discuter en soi ce qu'il propose à l'esprit et ce que l'esprit ne peut comprendre ou admettre sans examen.

Dévorer un livre, n'est-ce pas là une expression bien jeune fille ? On ne goûte pas ce qu'on dévore. On le digère mal aussi. Au lieu de cinq ou de six, ne lisez qu'un ouvrage par semaine, mais faites-en votre profit.

Jules JOLICOEUR.



Bonne jusqu'à la dernière bouchée

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron, à l'orange ou à l'ananas, et combien leur préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui une boîte de

GARNITURE DE TARTES

"Meadow-Sweet"



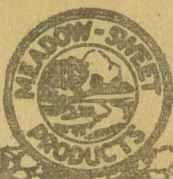
"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

Citron — Orange — Ananas

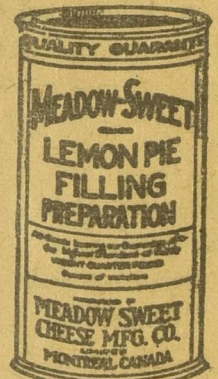
Inestimable pour garnir tartes, gâteaux, pâtisseries, etc.



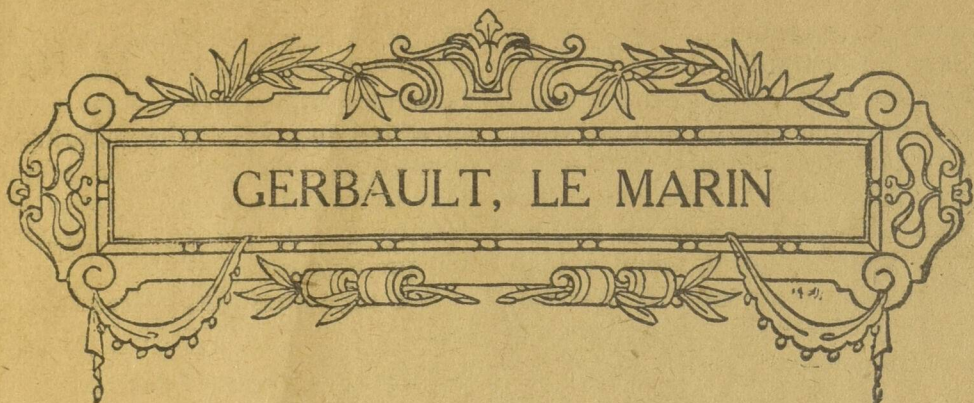
Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique



Le tour du monde, seul, sur un voilier de neuf tonneaux



L'homme le plus populaire de France, celui que les petits écoliers prennent pour modèle, n'est plus Carpentier ni tel autre athlète, mais Alain Gerbault, avia-

teur, champion de tennis de France, avec Borotra, Lacoste et Brugnon, qui, devenu navigateur, fit seul, il y a près de deux ans, à bord d'un cotre d'une trentaine de pieds de longueur, le FIRE-CREST, la traversée de l'Atlantique, de Gibraltar à New-York. Après un repos de plusieurs mois aux Etats-Unis, où il prit part, l'été dernier, au tournoi de la coupe Davis, il est reparti, au mois de novembre 1924, pour une nouvelle aventure. Il veut cette fois traverser le Pacifique, comme il a fait de l'Atlantique. La coque de son petit bâtiment à un mat étant revêtue d'une solide cuirasse métallique, il s'est dirigé vers le canal de Panama. Après l'avoir franchi, il traversera l'océan Pacifique jusqu'aux îles Marquises, archipel français de la Polynésie. Des îles Marquises, peut-être se rendra-t-

il jusqu'aux colonies françaises du continent asiatique, de façon à traverser le Pacifique dans toute sa largeur. Cette traversée de Gerbault, qu'elle soit complète ou partielle, lui demandera bien quelques mois.

Et ce qui caractérise bien l'intrépidité de Gerbault, c'est qu'il refuse toute collaboration et tient absolument à affronter seul l'Océan. Et pourtant des milliers d'Américains l'ont supplié de les prendre à bord, de se choisir parmi eux, un compagnon au moins. On lui offrit de l'argent, il refusa.

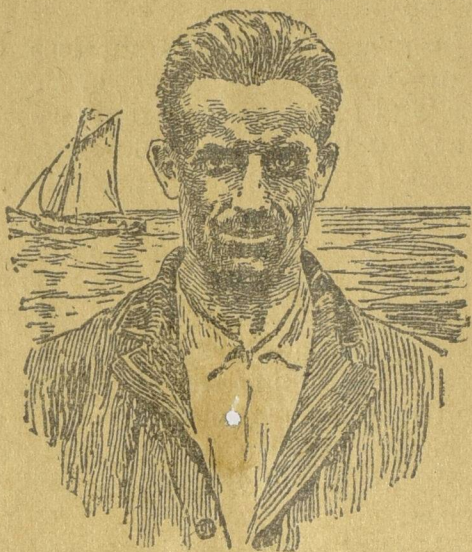
Et parmi ces enthousiastes, se trouvait un jeune grec, nommé Dimitri Figelakis, qui, après le refus de Gerbault, a quitté à son tour le port de New-York, à bord d'un petit bateau à voiles, mesurant vingt pieds de longueur, avec l'intention d'effectuer, non seulement la traversée de l'Atlantique, mais un véritable tour du monde.

* * *

Le premier voyage d'Alain Gerbault, à travers l'Atlantique, s'effectua en 142 jours. C'est-à-dire que ce sportif intrépide (car pour Alain Gerbault, ces randonnées autour de la machine ronde ne sont que du sport,

tout comme le tennis...) fut seul, en mer, sur une coquille de noix, pendant quatre mois et vingt-deux jours!

Dans un livre que ce sportif vient de faire paraître, intitulé : "Seul à travers l'Atlantique", il dit sobrement l'accueil enthousiaste que lui fit l'Amérique lorsque, ayant mené à Lien son incroyable traversée, il parvint, seul, à New-York, sur un petit voilier de neuf tonneaux.



ALAIN GERBAULT

— On ne peut imaginer l'audace des reporters américains! Pour me photographier, ils ont enfoncé, à l'hôtel, la chambre où je prenais un sommeil dont j'avais pourtant besoin. Je n'avais pu quitter la barre pendant les soixante dernières heures de mon voyage par crainte de heurter un navire. Il parle ensuite de ses souffrances et d'un accident qui lui arriva. Un jour, il tomba à la mer.

— Heureusement, j'ai pu me racrocher au bastingage, car le bateau filait avec bon vent!

Alain Gerbault a reçu d'innombrables lettres de toute sorte. Sauf Valen-

tino peut-être et le prince de Galles, peu d'hommes ont été autant que lui demandés en mariage... Sans compter les offres de publicité! Une entreprise commerciale alla jusqu'à lui proposer cent mille dollars, s'il consentait à donner à son bateau le nom d'une marque de cirage.

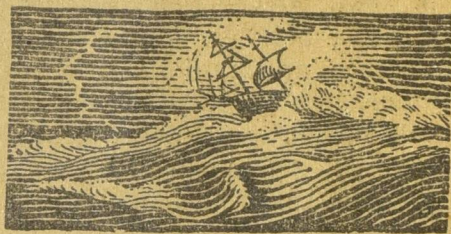
Il a reçu aussi des lettres touchantes.

Un petit garçon lui écrivit:

"Je travaille pour gagner beaucoup d'argent et pour pouvoir, quand je serai grand, faire comme vous".

Mais tout cela, les richesses, les femmes, la gloire, le laisse indifférent. Gerbault a la nostalgie de l'Océan; une fois à New-York, il ne pensait plus qu'à repartir.

— J'ai, dit-il encore, terminé mon voyage avec un mât cassé en deux, l'accident s'étant produit au cours d'une tempête qui dura une vingtaine de jours. A Gibraltar, on m'avait vendu du matériel de mauvaise qualité.



Le boeuf salé que j'emportais pourrir et mon eau, qui était contenue dans un tonneau de bois, se gâta rapidement. J'ai vu, dans ma première randonnée ce qui me fait défaut. Pour mon prochain voyage, je vais me faire installer des cuves à eau en acier galvanisé. Et, comme je vais suivre un parcours qui ne se trouve sur aucune ligne de navigation, j'emporterai pour cinq mois de vivres. J'emporte un petit appareil de prise de vues. Il me

faût quatre-vingts boîtes en acier pour contenir les pellicules.

Encore :

—Il y a peu de gens qui savent mener un voilier. A mon avis, l'essentiel est dans l'équilibre de la voilure, dans la flottaison du bateau, bien plus que dans l'adresse du pilote. J'ai une très haute voilure.

Jadis, un matelot américain fit le tour du monde sur un petit voilier. Il s'appelait Seocum. Mais il ne tenta pas la traversée de l'Atlantique dans le même sens. Personne n'était allé seul, de Gibraltar à New-York.

Interrogé sur le voyage qu'il vient d'entreprendre dans l'océan Pacifique, il dit très simplement :

—Est-ce bien le tour du monde que je vais faire? Je ne sais pas. Je vais à l'aventure, sans limite de temps comme sans itinéraire. Je ne suis pas pressé. Ce qui est certain, c'est que je couperai la mer des Antilles, prendrai le canal de Panama et que je traverserai le Pacifique. Ensuite, selon le vent, je visiterai les îles de la Polynésie, les archipels du Pacifique, l'Australie. La côte ouest de l'Australie est à peu près inexplorée. Je tâcherai de la visiter, bien qu'il y ait du danger, à cause des marais. Puis, je regagnerai mon bord pour aller plus loin.

Aller plus loin? Sera-ce pour ce diable d'homme traverser la mer des Indes, prendre la mer Rouge pour revenir à Cannes, son point de départ.

—o—

L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres ses petits défauts.

* * *

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, et personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire et pour les conserver.

LES OEUFs ET L'ELECTRICITE

Les Américains et les Anglais sont de grands chercheurs et des améliorateurs réputés en matière d'élevage. On a fait, depuis un certain temps, en Amérique et en Angleterre, des expériences prouvant que si l'on éclaire les poulaillers pendant une partie des longues nuits de la saison froide, les poules sont nettement suralimentées, ce qui se traduit par une ponte supérieure à la normale.

Ce phénomène n'a rien de mystérieux. Les poules, voyant arriver la lumière, s'imaginent que le jour a succédé à la nuit; elles distinguent leurs aliments et les engloutissent, à condition, naturellement, qu'on en ait laissé à leur portée. Elles s'alimentent ainsi pendant tout le jour et une partie de la nuit; il est naturel que cette suralimentation si elle est bien comprise, profite à l'élaboration des oeufs.

L'éclairage artificiel donne surtout de bons résultats du 1er septembre au 1er avril. A la station expérimentale de New-Jersey, on a reconnu que l'éclairage à partir de 4 heures du matin est le plus favorable, parce qu'à ce moment l'appareil digestif des volatiles est vide et leur vitalité assez basse.

Si l'on fait cependant le décompte des oeufs pondus durant toute l'année, par des poules éclairées et par d'autres qui ne l'ont pas été, on voit qu'il est, au total, à peu près le même.

Il n'en faudrait pas conclure qu'au point de vue pécuniaire l'opération n'a aucun intérêt pratique. Loin de là, car il permet d'avoir en abondance des oeufs frais à une époque où ils sont très rares et très chers.

L'homme le plus mystérieux de l'Europe

Le plus grand millionnaire de l'Europe
Sir Basil Zaharoff, est un ancien
marchand colporteur de tapis d'O-
rient.—Il ignore lui-même sa nais-
sance et son nom—Sa fortune, dont
personne ne connaît la source et qui
est considérable, est placée dans
une vingtaine de pays.

John D. Rockefeller et Henry Ford, c'est incontestable, sont les deux humains les plus riches du monde. Ces deux milliardaires n'ont rien de mystérieux et il nous semble très bien savoir d'où proviennent leurs fortunes, l'un du pétrole, l'autre de l'automobile en série. Il n'en va pas de même de l'homme le plus riche de l'Europe, Sir Basil Zaharoff, surnommé "l'homme mystérieux de l'Europe". De celui-là on ignore tout et lui-même s'ignore. Quels étaient ses parents? Il ne le sait pas. A quelle nationalité appartient-il? Il l'ignore et il n'est pas très certain non plus de son nom véritable.

N'est-ce pas là une sorte de Comte de Monte-Cristo?

Et le mystère qui enveloppait déjà bien suffisamment Sir Basil se complique du fait de son récent mariage à une charmante jeune femme, aussi mystérieuse que lui-même, deux fois duchesse, dont le dernier mari était un Bourbon qui mourut dans une asile d'aliénés.

Il est certes impossible de savoir d'où provient la première fortune de cet homme, mais on est tout de même à peu près fixé sur la provenance actuelle du plus fort de ses revenus. Ils

viennent de partout comme ceux de feu Hugo Stinnes, cet Allemand israélite qui se révéla, après la guerre, comme l'une des puissances européennes et qui tint, pendant un temps, toute l'Allemagne dans sa main.

Sir Basil Zaharoff est propriétaire du casino de Monte-Carlo qu'il acquit de la princesse de Monaco.

Il possède la majorité des actions des usines Vickers d'Angleterre.

Il possède en outre, en Angleterre et dans différents pays d'Europe, des journaux, des banques, des compagnies maritimes, des puits de pétrole et des mines. On raconte même que pour certaines révoltes, pour des guerres mêmes, il a ravitaillé de munitions un parti pendant qu'il prêtait de l'argent au parti ennemi.

Il travaille en secret, dans un bureau dont nul ne sait l'endroit, et qui porte le nom d'une vague raison sociale. Il n'a de comptes à rendre à personne. Des agents surveillent ses intérêts immenses dans tous les gouvernements du monde.

Toute guerre ajoute à sa fortune. Il vend des canons aux pays en guerre et aide à la conclusion de la paix, quand cette paix est réclamée.

Pour services secrets rendus au gouvernement britannique, il fut fait Chevalier Grand-Croix de l'Ordre du Bain, distinction accordée d'ordinaire aux seuls généraux et amiraux. Il est en outre grand-officier de la Légion d'Honneur. Il possède en France le château de Balincourt et un somptueux hôtel particulier, à Paris, avenue Hoche, où



LES PRODIGIEUSES RICHESSES DU ROI CRESUS.

il se retire fréquemment et ne reçoit personne.

Sir Basil Zaharoff est né en 1850. Où? Les uns disent en Grèce, d'autres à Constantinople. Il a déclaré, dans son acte de mariage, ne pas connaître le lieu de sa naissance. Il avait nom,

dans sa jeunesse, Basil Tsaropoulos, qu'il changea plus tard en celui de Zaharoff qui, en russe, signifie: fils du tsar.

Sa mère était levantine et son père russe. Pendant vingt ans, il fut coï-porteur de tapis en Orient. La tête

coiffée du fez rouge, il vendit ses tapis d'Orient en Grèce, en Turquie, en Bulgarie, en Arménie et dans tout le proche Orient. A trente-cinq ans, il débarqua en Angleterre.

Là, il entra dans les usines de munitions Vickers et fut bientôt après envoyé à Saint-Petersbourg, en qualité de sous-gérant d'un bureau de commandes. Il représenta ensuite cette puissante compagnie dans l'Amérique du Sud, au moment où deux petites républiques menaçaient d'entrer en guerre.

C'est peut-être là que le futur Sir Basil jeta les bases de sa fortune, car ayant persuadé à ces gouvernements de suspendre la déclaration de guerre jusqu'au jour où il pût leur fournir armes et munitions, il prit en cette occasion un magnifique contrat. Plus tard, au cours de sa longue carrière, il usa souvent, paraît-il, de ce moyen pour placer les divers engins de guerre de Vickers, tout comme le vitrier provoquerait, s'il le pouvait, des tremblements de terre pour avoir des vitres à poser!

A son retour de l'Amérique, il devint premier vendeur de la compagnie anglaise Vickers. Et sa fortune, placée dans presque tous les pays du monde, n'a pas cessé de s'accroître, depuis lors. Le dernier coup d'adresse de Sir Basil fut de s'emparer de la direction de la célèbre maison de jeu de Monte-Carlo, tombée à la mort du prince de Monaco aux mains de sa petite-fille.

— o —

L'intérêt personnel n'est que la prolongation en nous de l'animalité. L'humanité ne commence dans l'homme qu'avec le désintéressement.

* * *

La vie gouvernée par l'intérêt est plus convenable que la vie passionnée, mais elle manque également de noblesse et de dignité, parce que la médiocrité de ses vues rabaisse le prix des efforts souvent difficiles qu'elle obtient de la volonté.

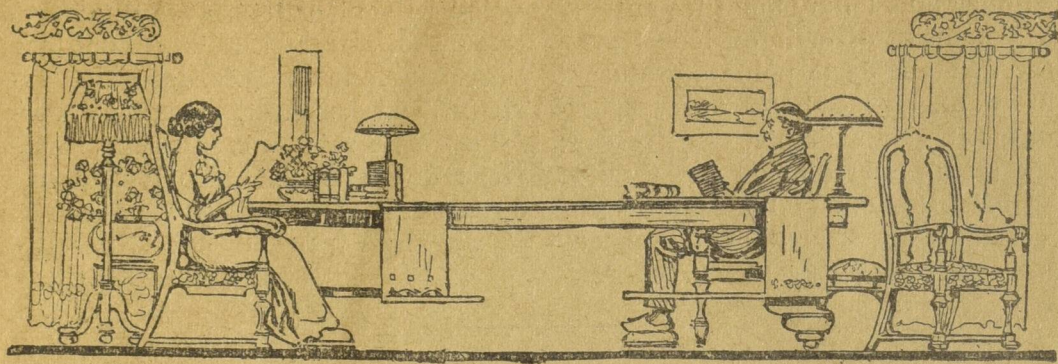
LA GEOGRAPHIE A L'ECOLE

Un savant étranger définissait ainsi le Français : "Un monsieur très spirituel qui ignore la géographie". Cette définition est certes très incomplète, mais elle amusa beaucoup dans le temps les membres du dîner Magny et Edmond de Goncourt la rapporte avec joie dans son Journal.

Les petits Français ne savent guère la géographie; c'est là une chose qui ne semble pas beaucoup les intéresser. Il en est peu qui pourraient situer, nous ne disons pas le Canada, mais l'empire colonial français.

Le Pèlerin rapporte qu'une curieuse expérience fut faite dernièrement dans une école parisienne. 43 élèves furent invités dans une composition à dire les chiffres des populations allemande, italienne et française. (On sait, ou on ne sait pas, que l'Allemagne compte 63 millions d'habitants, l'Italie 40 et la France, 39). Six élèves ont fait une réponse à peu près correcte pour la France. Les autres en évaluèrent la population entre 13 et 300 millions. Aucune réponse correcte pour les pays étrangers. Les chiffres varient de 4 à 500 millions pour l'une, de 12 millions à six milliards pour une autre. Or, ces élèves de choix avaient leur certificat d'études. Jugez des autres!

Le fin chroniqueur Louis Forest ne peut s'empêcher de dire dans son billet quotidien : "Et ces petits deviendront grands. Ils seront électeurs, et, dans les cafés, deviendront des stratèges de l'art militaire, de la science, des finances, de l'économie politique, et ils auront sur toute chose des opinions définitives et catégoriques."



BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

LITTERATURES

A la manière de...

Par Louis Francoeur et Philippe Panneton

Il y a de l'esprit encore et quand même dans notre bonne ville! Le livre des pastiches satiriques de MM. Louis Francoeur et Philippe Panneton, s'il a suscité quelques critiques et mis certains pontifes en goût d'articles sermonneurs et paternels, pour la satisfaction de la clientèle bien pensante, n'a pas toutefois fait crever les grosses colères attendues. On a beaucoup pardonné, sans doute, à un petit recueil délicieux d'esprit et d'une tenue irréprochable, à deux auteurs également souples et habiles, également pourvus de rares dons littéraires. Car enfin, tout le monde ne pouvait comprendre qu'en dévorant leurs victimes, ces messieurs leur fissent beaucoup d'honneur!

Pasticher un écrivain, n'est-ce pas en faire un certain cas? Il se trouve, et en abondance chez nous, de faux gens de lettres qu'on ne pastiche ni critique; ils sont en marge de la littérature. Et c'est un tort que de s'en soucier. Le pastiche constitue en quel-

que sorte la consécration de l'existence, sinon du talent d'un ouvrier de plume. Et puisque ici, en fait de littérature, existence emporte talent, nous pensons que c'est rendre un mauvais service à ceux-là de nos AUTEURS, hommes ou femmes, qui décidément s'occupent de choses qui ne les concernent pas, que de les encourager dans une voie où rien ne les appelle.

Certains pastiches, on l'a remarqué justement, dépassent le modèle. Certains autres en serrent de près la forme, mais en travestissent ou rendent à faux l'esprit. Ainsi du sonnet de Paul Morin, parnassien d'allure et de ton, mais toutefois injuste. Car, en poussant la caricature à ses limites, on ne peut lui faire écrire à ce poète, épris d'épithètes rares et précieuses, d'images nobles, deux vers comme ceux-ci :

*Et vous, Titicaca, verrai-je l'ellébore
Couronner votre azur où flottent les troncs d'or?*

A la place de certains noms, nous eussions préférer voir ceux de Thomas Chapais, Louvigny de Montigny, Robert de Roquebrune, Albert Dreux, Victor Barbeau, etc. Serait-ce que MM. Francoeur et Panneton ont choisi de

pasticher plus longuement les auteurs GAIS pour se divertir en leur travail et se délasser de la peine que durent leur donner les bons auteurs, M. Montpetit, par exemple, dont le pastiche est un chef-d'oeuvre? C'est très possible. Ce sont là les seuls reproches, peut-être injustifiés, qu'on leur puisse faire. MM. Francoeur et Pan-

neton se sont colletés avec une besogne difficile, très difficile, et l'ont bien faite. Besogne indigne des gens sérieux? Oui, en effet, au gré de certains. Mais rares sont nos gens sérieux qui montrent dans leurs livres autant de talent et d'esprit.

Jules JOLICOEUR.

— 0 —

La révolution en Chine

Provoquée et entretenue par les Etats-Unis, le Japon, l'Allemagne et la Russie

Aucun journal canadien n'a pu renseigner parfaitement ses lecteurs sur les dessous de la révolution chinoise qui faisait rage, au mois de décembre dernier.

Quelle est la nature et l'importance de cette révolution?

Georges Soulié de Morant, le sinologue français le mieux instruit des choses de la Chine dont il connaît à la



QUI, DU BLANC OU DU JAUNE, L'EMPORTERA EN CHINE?

perfection les mœurs et la langue de ses habitants, répond: "C'est là une des phases de la grande lutte pour la domination blanche ou jaune sur le Pacifique et l'Asie entière".

Trois partis sont en guerre, la Chine étant divisée en trois royaumes ennemis, et se disputent le pouvoir:

AU NORD, Mandchourie et Mongolie orientale, le brigand Tchang Tso-linn ;

AU CENTRE, Ou Péi-fou ;

AU SUD, Soun Yat-Sénn.

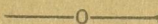
1o. Au nord, Tchang Tso-linn est la créature du **Japon**. Il est le maître de la Mandchourie, ayant ses quartiers-généraux à Moukden et le Japon lui

fournit armements, aéroplanes et capitaux.

2o. Au centre, à Pékin, c'est-à-dire, se trouve Ou Péi-fou qui, lui, est soutenu par les **Etats-Unis**, dont il s'est constitué le champion. Les Etats-Unis l'aident financièrement et il achète ses aéroplanes en France. Aurait-il en même temps que les sympathies américaines, le soutien moral de la France? C'est presque certain.

3o. Au sud, Soun Yat-Sénn est soutenu par l'**Allemagne** et la **Russie**.

La suprématie jaune ou blanche, nous le répétons, est en jeu; bien plus, la Chine est appelée à servir de théâtre des hostilités durant l'inévitable sinon prochaine guerre entre les Etats-Unis et le Japon.



COMMENT SE REPRODUISENT LES ANGUILES

On ignore pendant des siècles où et comment se reproduisent les anguilles. C'est grâce aux recherches biologiques d'un grand savant, le docteur Schmidt, de Copenhague, dans ces dernières années, que ce problème a été éclairci.

On savait déjà que les anguilles descendent à la mer pour se reproduire et que cette reproduction s'accomplit dans les profondeurs marines, puis que les petits partent de là pour retourner dans les eaux intérieures dont sont venus leurs parents.

Le savant docteur voulant savoir davantage fit, en partant de ce postulat, de curieuses découvertes. Et il découvrit alors que cette reproduction des anguilles a lieu exclusivement dans une région de l'Atlantique située en plein océan, au nord et au nord-est des Antilles, entre les 48e et 50e degrés de longitude. C'est à cet endroit que se donnent rendez-vous toutes les

anguilles d'Europe pour se reproduire. Elles s'y rencontrent avec les anguilles des Etats-Unis et peut-être bien du Canada qui vont pondre au même endroit. Eût-on pensé que les anguilles eussent une Mecque où elles voisinent une fois l'an, venues des pays les plus lointains.

Ce ne sont pas toujours les mêmes qui se retrouvent, évidemment, car il leur faut du temps pour se rendre là, et il en faut davantage aux petits pour voir la patrie de leurs pères. Le voyage des alevins d'anguilles prend en effet trois années, de sorte que les petites anguilles qui pénètrent, par exemple, dans les rivières de France, cette année, ont éclos en 1922, alors que leurs parents avaient accompli leur descente à la mer l'année précédente.

Voilà qui est plus intéressant que certaines migrations connues de poissons et d'oiseaux.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON PAR EDOUARD GOSSELIN

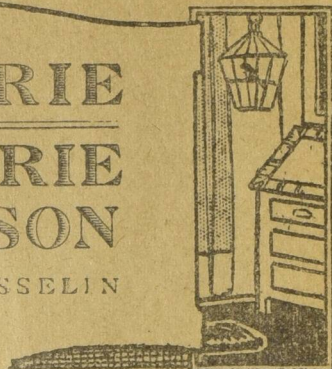


TABLE JARDINIERE (genre panneau)

No A Poteaux.—La dimension de chacun de vos 4 poteaux sera de 2 pieds, 1 pouce $\frac{1}{4}$ de long par 1 pouce $\frac{1}{2}$ carré.

Entre la lettre K (haut du poteau) et la lettre L, il y a 1 pied 7 pouces $\frac{1}{4}$, et ce trait L devrait être tracé sur les 4 faces de chacun des poteaux. Vous obtiendrez la pente que vous remarquez (illustration A) en enlevant graduellement assez de bois; du trait L à la lettre H (base du poteau), vous aurez ainsi enlevé $\frac{1}{4}$ de pouce de bois sur chaque face.

Pour tracer sur 2 faces de chacun de vos 4 poteaux, marquez sur un côté B1 et de l'autre côté, marquez B2. (Illustration X). Servez-vous toujours d'une équerre et de la pointe d'un canif pour tracer votre bois.

Pour tracer l'endroit où sont vos traverses B et C sur vos poteaux. Sur le côté de vos poteaux, marquez B1, mesurez de K 2 pouces et $\frac{1}{4}$, faites un trait, (entre ce trait et K), marquez B de ce trait, mesurez 1 pied 1 pouce; faites un trait. De ce trait, mesurez 2 pouces, (entre ces 2 traits, marquez C). Faites la même opération pour le côté B2. Passez au papier sablé vos 4 faces.

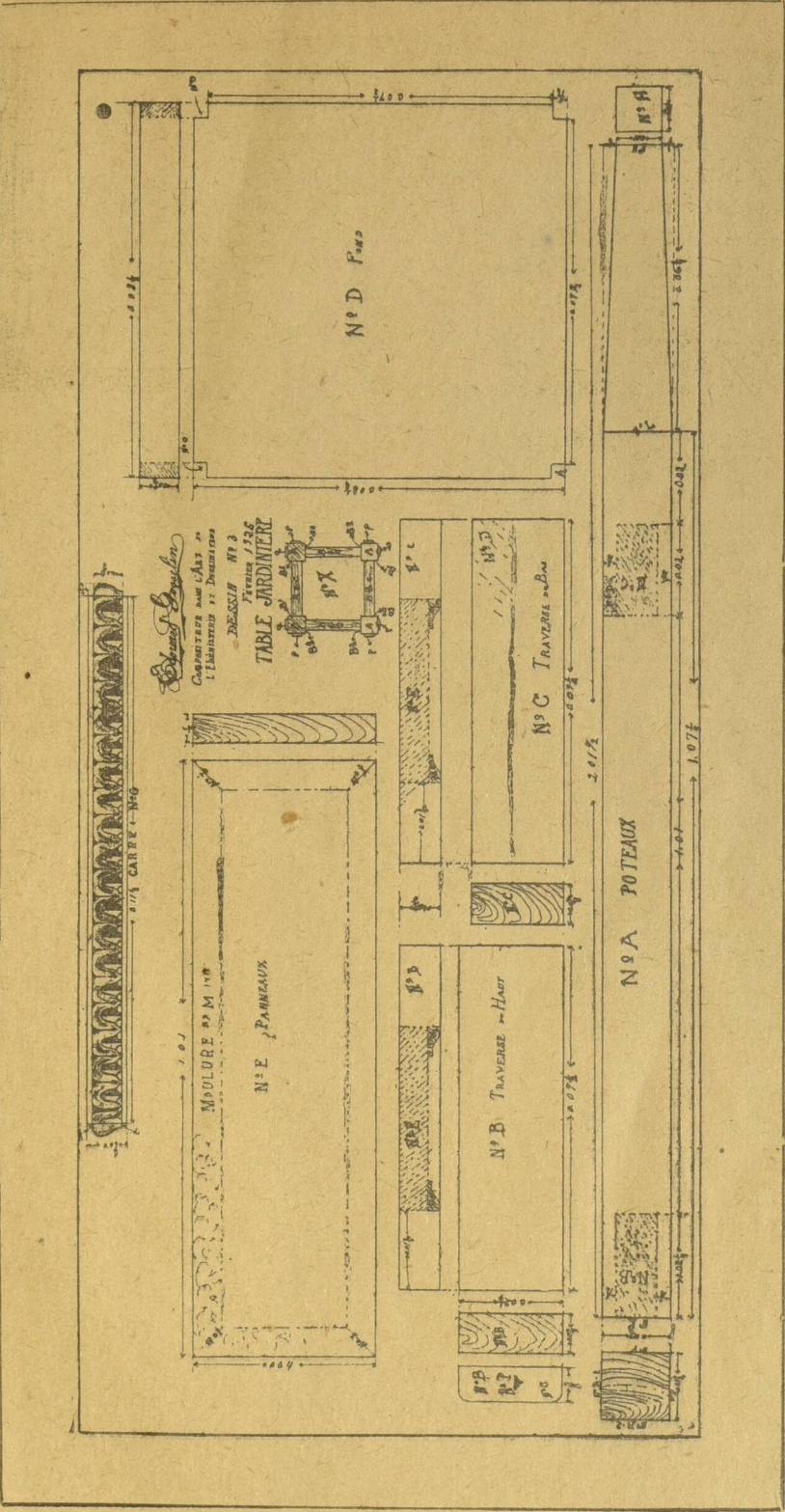
No B.—Traverses du haut.

Il vous en faut 4 de la même dimension: 7 pouces $\frac{1}{2}$ de long par 2 pouces $\frac{1}{4}$ de large par $\frac{7}{8}$ d'épaisseur. Passez au papier sablé n° $\frac{1}{2}$ et 0.

No C.—Traverses du bas.

Il vous en faut 4 de la même dimension: 7 pouces $\frac{1}{2}$ de long par 2 pouces de large, $\frac{7}{8}$ d'épaisseur. Passez au papier sablé n° $\frac{1}{2}$ et 0.

Pour fixer ces traverses à vos poteaux, sur les côtés, marquez B1 et B2. Illustration X. Mettez de la colle sur chacun de leurs bouts; rassemblez par ordre vos traverses B et C. A vos poteaux, marquez B1 à B1; ceci fait, rassemblez les côtés de vos poteaux B2 à B2; elles seront fixées à vos poteaux par la colle et 2 vis chacune. Il vous faudra 32 vis de 3 pouces $\frac{1}{2}$, n° 10 ou 12, têtes plates. Avant de fixer vos traverses aux poteaux, percez des trous d'un côté à l'autre, juste assez grands pour la grosseur de la vis. Voici la manière de s'y prendre pour percer vos trous. Côtés marqués de poteaux B1 de la lettre K, mesurez $\frac{5}{8}$ de pouces, percez un trou. De ce trou, mesurez 1 pouce $\frac{1}{4}$ sur les côtés B2 de la K; mesurez $\frac{3}{8}$ de pouce, faites un trou; de ce trou, mesurez 1 pouce $\frac{1}{4}$, faites encore un autre trou. Ces deux derniers trous seront pour vos traverses B.



Pour les traverses C, les trous se percent de la même façon. Mesure de K sur les côtés B1: 1 pied, 1 pouce $\frac{5}{8}$, et faites un trou; mesurez un pouce, faites encore un trou. Pour B2, mesure de K; mesurez 1 pied, 1 pouce $\frac{3}{8}$, faites un trou, mesurez 1 pouce, faites encore un autre trou; fraisez tous vos trous sur les côtés de vos poteaux non marqués avec une mèche fraise. (Illustration donnée en décembre dernier). Ceci fait, commencez à faire l'assemblage de vos traverses à vos poteaux. Pour faire ces assemblages, servez-vous de serre-joints ou toisade. Ceci fait, laissez sécher une couple de jours.

No D.—Appui ou fond, 1 morceau seulement. La dimension de ce morceau sera de 7 pouces $\frac{1}{2}$ carrés par $\frac{7}{8}$ d'épaisseur. Sur chacun de ces 4 coins, faites partir avec la scie à finir 5-16 de pouces carrés. Sablez une surface seulement; nos $\frac{1}{2}$ et 0; fixez-la avec le haut de vos traverses C; mettez 2 clous sur chaque traverse. Clou à finir 1 pouce $\frac{1}{2}$, n° 14 ou 12. Illustration sur le dessin 4, poteau C-D.

No E. Panneaux.

Il en faut deux de la même dimension; la dimension pour chaque panneau sera de 1 pied, 1 pouce de long par 4 pouces de large, par $\frac{5}{8}$ d'épaisseur. Sablez au papier n° $\frac{1}{2}$ et 0 sur ses deux côtés et sur ses bords. Pour fixer ces deux panneaux: (Illustration de la table jardinière finie.)

Placez votre panneau à 1 pouce $\frac{3}{4}$ de chaque côté des deux poteaux; mettez de la colle à chaque bout. Ces panneaux doivent être posés égaux aux traverses B-C du dedans de la table; l'espace d'un quart de pouce qui restera sur vos traverses B-C par en dehors est spécialement fait pour la-

cer la moulure directe sur ces traverses. Mettez deux clous à chaque bout, enfoncez bien la tête de vos clous avec un poinçon ou "punch".

No G.—Dessus de la table, 1 morceau.

La dimension sera de 11 pouces $\frac{1}{2}$ carrés par $\frac{7}{8}$ d'épaisseur, sablez le dessus avec du papier sablé n° 1- $\frac{1}{2}$ -0. Ensuite ses 4 côtés. Mettez de la colle sur les traverses B et sur le bout de vos 4 poteaux.

Pour fixer le dessus de votre table, tournez la face sablée sur la table. Placez votre table dessus: votre dessus devra excéder d'un $\frac{1}{2}$ pouce de chaque côté des poteaux. Faites un trait au crayon autour de vos 4 poteaux. Ceci fait, retournez votre table sur ses poteaux, clouez ce dessus avec des clous à finir: 1 pouce $\frac{1}{2}$, n° 14 ou 12. Laissez sécher pendant un soir ou deux.

No M1414—Moulure sculptée faite en composition.

Il vous en faudra 10 longueurs de 1 pied par $\frac{5}{8}$ de large, par $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur.

Cette moulure se pose tout autour de votre dessus. La longueur de chaque bout par vos 4 côtés de notre dessus sera de 1 pied, une fois l'angle coupé à chacun de leurs bouts. Elle doit être coupée sur la largeur collée; fixez-la sur les 4 côtés de dessus à $\frac{1}{8}$ de pouce du bord; fixez la partie la plus mince de votre moulure en bas. Placez des clous à finir 1 pouce, n° 18 ou 20 dans les petits trous destinés spécialement pour ces fins.

La moulure pour vos deux panneaux. Les bouts les plus longs seront de 1 pied, 1 pouce. Les bouts les plus courts seront de 4 pouces, une fois leurs angles coupés; collez et clouez avec de petits clous à finir: $\frac{5}{8}$ ou $\frac{1}{2}$

pouce, n° 18 ou 20. Ils devront être tous coupés sur son épaisseur, à l'angle 45. La moulure devra être fixée juste sur le bord du panneau par en dehors de la table.

No P—Imitation de tenons.

Coupez-en 8 morceaux de la même dimension, chacun 2 pouces et $\frac{1}{4}$ de long par $\frac{7}{8}$ de large, par $\frac{5}{8}$ d'épaisseur. Servez-vous-en pour vos traverses B. Fixez-les à 5-16 du bord de vos poteaux et juste avec le dessous du dessus de votre table. Sablez, collez et clouez. Illustration. (Table finie).

No P—Coupez en 8 morceaux de la même dimension chacun 2 pouces de long par $\frac{1}{8}$ de large, par $\frac{5}{8}$ d'épaisseur. Mettez-les juste à 5-16 du bord de vos poteaux, mais de la même hauteur que vos traverses C. Sablez, collez et clouez avec clous à finir: 1 pouce $\frac{1}{4}$, n° 14; laissez le tout sécher pendant 2 à 3 jours; donnez-lui le fini de votre choix.

Voilà votre deuxième morceau d'ameublement (ébénisterie) fini. Avez-vous bien réussi? Voilà ma seule espérance.

Veuillez, s'il vous plaît, me faire parvenir par le retour du courrier le résultat obtenu de ce numéro.

Tous ceux parmi vous, chers lecteurs, qui aimeront à se procurer l'Epure ou (Blue Print) de cette table jardinière, grandeur naturelle, pourront se le procurer à l'adresse indiquée sur le coupon à la fin de ce chapitre en envoyant la somme de 40 sous, en plus 5 sous pour les frais de poste.

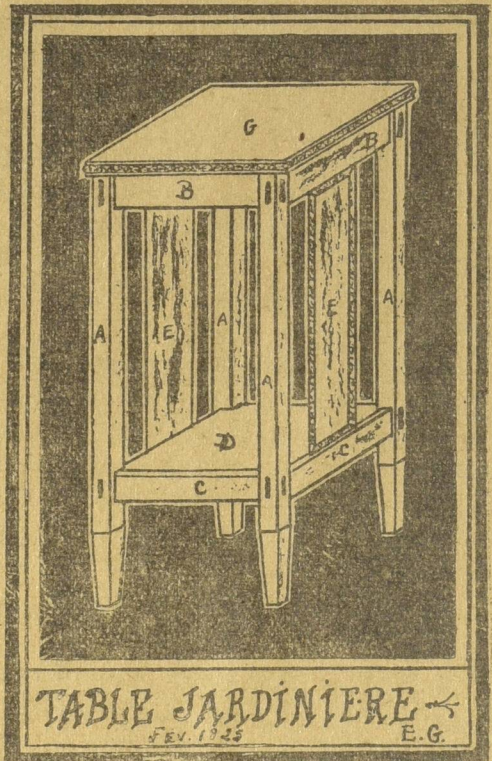
Nos lecteurs de Montréal pourront voir cette table jardinière finie exposée dans la vitrine de M. J. L. Ampleman, Librairie et Fantaisie, 94, Ste-Catherine Est.

Vous pourrez vous procurer des Epures ou Blue Prints à cette adresse, au même prix.

Le mois suivant, mars, un joli cabinet pour médicament.

* * *

Comment teindre et faire un beau fini Acajou. Appliquez du shellac.—Après avoir laissé sécher votre morceau pendant une coupe d'heure, frottez vivement avec du papier sablé n°



00 en tous sens pendant quelques minutes. Servez-vous ensuite de la ripe d'acier, ou (aspérite), n° 00 ou 000; faites de la même manière que pour le papier sablé; passez ensuite un linge bien trempé d'eau sur vos parties polies. Asséchez bien ce morceau avec du coton à fromage ou un chamois humide, afin d'enlever toute poussière. Appliquez-lui une couche de vernis à polir (Rubin Varnish) bonne

marque, avec un pinceau bien doux et propre. Que la couche soit assez épaisse. Laissez sécher pendant 72 heures, passez encore le papier sablé n° 00, ensuite, trempez un feutre dans de l'huile de lin crue et un peu de pierre ponce moulue; frottez vivement partout pour enlever toute trace de coup de pinceau ou de grain. Coupez ces coups de pinceaux ou ces grains sur le sens opposé. Illustration 2. Rincez ce que vous venez de polir avec un linge bien trempé dans de l'eau; essuyez bien; donnez une autre couche de vernis à polir (Rubin Varnish), laissez sécher. Passez ensuite un feutre imbibé d'huile de lin crue avec de la pierre (pourrie) moulue; frottez vivement jusqu'à ce que toutes les parties soient très lisses et douces en tous sens, en commençant toujours en sens opposé du grain.

Illustration dernière. Opération : Préparez un gros tampon de coton à fromage, humectez-le bien d'alcool, passez-le sur votre joue afin qu'il ait l'apparence d'un linge humide. Ceci fait, mettez 2 à 3 gouttes d'huile de

lin crue, défaites votre tampon et tordez-le afin de bien mélanger ces quelques gouttes d'huile avec l'alcool; faites-en un tampon et passez sur toutes les parties polies, et vous aurez un beau fini et lustré.

Découpez le coupon et envoyez-le par la poste à

M. Edouard Gosselin,
2354, rue Christophe-Colomb,
Montréal.

J'inclus la somme de 45 cents, poste payée, pour l'Épure (Blue Print) de cette table jardinière, grandeur naturelle.

Nom et
prénoms

Adresse au long

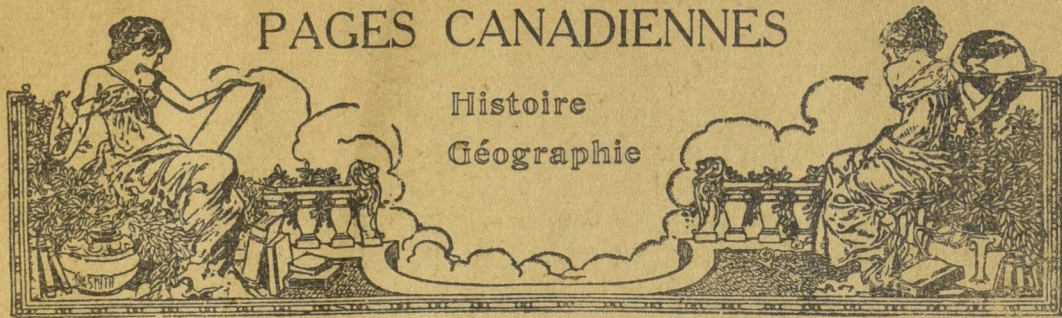
MOULURE.—Ceux parmi vous qui désireraient se procurer la moulure, n° 1414, n'auront qu'à la demander à M. Gosselin (voir l'adresse du coupon) moyennant \$1.00, plus 10 sous pour les frais de poste.

TROPHEES SAUVAGES

Malgré les progrès de la civilisation il existe encore des anthropophages. Certaines tribus de l'Afrique centrale, en proie à la famine, se rabattent à l'occasion sur la chair humaine; ailleurs, ce sont des coutumes guerrières, des rivalités de caste qui interviennent. Ainsi, aux Philippines, les Ifuagos et les latapanes, en combats continuels, dévorent les victimes de leurs sanglantes rencontres. Pour ces sauvages, le déshonneur résidant uniquement dans l'abandon de la tête d'un des leurs aux mains de l'ennemi, des "razzias" sont organisées pour re-

conquérir ces têtes, occasionnant de nouvelles victimes. Mais toutes les têtes ne sont pas reconquises ou rachetées par les tribus. Elles deviennent alors des trophées, exposés, bien en vue, à l'extérieur des cases, à côté des cornes de buffles, qui, elles aussi, témoignent des victoires remportées sur les tribus voisines. Les parties comestibles sont au préalable détachées, et les crânes, placés dans de petits paniers en guise de "séchoirs", sont livrés au nettoyage minutieux des fourmis, qui accomplissent leur besogne avec la précision d'un naturaliste...

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie

Une pendaison au Canada en 1827

On peut reprocher à la pendaison, quand on la compare à quelque autre mode d'exécution, comme par exemple à la guillotine, à l'électrocution ou au peloton, de varier avec le bourreau. Elle est plus ou moins rapide ; elle est humanitaire ou barbare, selon que l'exécuteur des hautes oeuvres possède bien son triste métier, selon qu'il est bien disposé ce jour-là, que sa digestion se fait normalement, qu'il est de bonne humeur et n'a pas de griefs personnels ou seulement de l'antipathie contre sa victime !

On a vu, au Canada, depuis les premiers temps de la colonie, depuis le XXe siècle même, des pendaisons atroces. Il n'y aurait qu'à rappeler celles de Jean-Baptiste Monarque, en 1827, dont nous allons parler plus longuement, de quelques héros de 1837, et plus près de nous, celle d'un Italien, nommé Di Lena, pendu à la prison de Bordeaux, vers l'an 1916 et qui dansa comme un pantin, au bout de sa corde, pendant une vingtaine de minutes.

Jean-Baptiste Monarque et son frère Michel, William Ross, Robert Ellice et Benjamin Johnson furent condamnés à mort, le 31 mars 1827, par le juge Kerre, aux assises de Québec, pour avoir volé la somme de 7,200

piastres, chez le curé Mâsse, curé de la paroisse de la pointe de Lévy.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas encore de banques ; le papier-monnaie n'était guère connu. Chacun entassait ses richesses comme il le pouvait, au fond des greniers, dans les caves ou des cachettes scellées dans les murailles. Quand vint l'usage des coffres-forts, il n'y eut que les gens riches qui en firent l'acquisition. Le pauvre chargeait d'ordinaire le curé de la paroisse du soin et de la garde de ses économies.

Les voleurs étaient rares, mais il s'en trouvait. Le P. jésuite Charlevoix ne dit-il pas dans son histoire du Canada "qu'il semblait que tous les biens fussent communs dans cette colonie ; du moins qu'on fut assez longtemps sans rien fermer sous la clef, et que personne n'en abusait."

Vers 1820 pourtant, une bande de voleurs s'organisa sur nos frontières, au milieu des bois qui séparaient alors les états de la Nouvelle-Angleterre des cantons de l'Est.

Le 29 septembre 1826, ces voleurs s'introduisirent chez le bon M. Mâsse, qui était curé de Saint-Joseph depuis vingt années et qui gardait chez lui,

comme c'était la coutume, l'argent de ses paroissiens.

Vers une heure et demie du matin, il fut réveillé par un bruit étrange. Passant rapidement sa soutane, il accourut à l'endroit où il lui avait semblé entendre du bruit et se trouva là face à face avec deux hommes masqués. L'un portait un pistolet et l'autre une massue.

Le curé fut aussitôt saisi par les bras et menacé de mort, s'il tentait la moindre résistance. Quand ils partirent, au bout d'une demi-heure, les cambrioleurs emportaient en pièces d'or plus de dix-huit cents louis, soit 7,200 piastres de notre monnaie.

La police, contre son habitude, car elle était insuffisante et mal organisée à cette époque, fit cette fois-là diligence et le 27 mars 1827, cinq de ces voleurs comparaissaient devant les assises de Québec, un nègre, deux Anglais et deux Canadiens-français. Condamnés tous les cinq à mort, ils devaient subir leur châtiment, les premiers, soit William Ross, Robert Ellice et Benjamin Johnson, en face de la prison de Québec, le 21 avril; les seconds, les frères Monarque, le 24 avril, en face du presbytère de Saint-Joseph de la pointe de Lévy.

On pendait pour le moindre vol, au Canada, il y a un siècle et l'on pendait dans les formes. Jugez-en par ce récit que fait de la mort de Jean-Baptiste Monarque, J. Edmond Roy, dans son *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*.

Le mardi matin, 24 avril 1827, Jean-Baptiste Monarque et son frère Michel étaient amenés de la prison de Québec, sous une escorte de soldats, pour être exécutés à la pointe de Lévy, en face du presbytère de Saint-Joseph. Les criminels, la corde au cou, marchaient à pied derrière leurs cercueils placés sur deux charrettes.

Le lugubre cortège parcourut la rue Ste-Anne, traversa le marché de la Haute-ville, descendit la côte de la Montagne, puis prit place sur le bateau à vapeur le "Chambly". Une fois le fleuve passé, les condamnés continuèrent leur route à pied jusqu'au lieu de l'exécution, soit à une distance de plus de deux milles du débarcadère.

Arrivés à l'échafaud qui se dressait en face du couvent actuel de Jésus-Marie, les Monarque en gravirent les degrés d'un pas ferme. Ils confessèrent publiquement leurs crimes et firent leurs derniers exercices de piété avec l'assistance de MM. Aubry et Viau, tous deux prêtres du séminaire de Québec. Au moment où le bourreau allait abattre le bonnet noir sur la figure des condamnés, l'un des officiers commandant l'escouade des soldats qui était rangé sous les armes au pied de l'échafaud, agita la main. Il apprit alors au plus jeune des Monarque, Michel, que le gouverneur lui faisait grâce de la vie. Celui-ci, fou de joie, fit les adieux les plus touchants à son malheureux frère, l'exhorta à mourir comme un homme et voulut demeurer spectateur de son exécution.

Le bourreau inexpérimenté et peut-être plus ému que le condamné, avait mal pris ses mesures. La corde mal ajustée glissa, le noeud manqua à son tour, et Jean-Baptiste Monarque fut précipité par terre, le cou lacéré et baignant dans son sang.

Il est facile de concevoir l'émoi qui s'empara de la foule. Des vieillards, qui furent témoins dans leur enfance de cet horrible spectacle, nous l'ont raconté, les larmes dans les yeux. Plusieurs se trouvèrent mal. Les soldats resserrèrent les rangs.

Jean-Baptiste Monarque se releva et demanda alors son pardon à haute voix. Mais personne n'était autorisé à le lui donner. Il remonta de lui-même, bravement, sans l'aide de personne, sur l'échafaud.

La corde se trouva alors mal placée une seconde fois; le noeud glissa sous le menton du malheureux qui se débattit longtemps contre la mort dans les convulsions les plus atroces. Il fallut pour en finir que le bourreau tira violemment la victime par les pieds, pendant que son aide resserrait le noeud coulant autour de la gorge.

Jamais on n'avait vu une exécution aussi barbare. Que dire, lorsque l'on

songe que le frère du supplicié, Michel Monarque, assistait à cette scène horrible?

Ce dernier revint à pied à la ville dans un état voisin du délire. Il traversa les rues qu'il avait parcourues le matin, alors qu'il était parfaitement résigné à la mort, en reprochant au ciel de lui avoir conservé la vie.

La "Gazette de Québec", du 26 avril 1827, raconte tous ces incidents et elle ajoute: "Après une pareille scène, nous pourrions demander solennellement quels sont les effets moraux de nos exécutions? Ils ne peuvent être que désastreux."

—o—

LES AUXILIAIRES DE LA BEAUTE



A—Dispositif pour aplatir les oreilles écartées des bébés.

B—Dispositif fait d'aluminium et de chamois pour rectifier nez retroussés, plats, etc., ainsi que narines dilatées. Cet appareil se porte la nuit, de préférence!

C—Bandage destiné à combler les rides qui se dessinent à la commissure des lèvres. Il fait aussi disparaître les "poches" sous les yeux.

D—Dormir avec cette pince à ressort d'acier sur la lèvre supérieure tend celle-ci comme l'arc de Cupidon.



LE DESSIN POUR TOUS EN DIX LÉCONS

LA FIGURE

C'est par le dessin de la Figure, la plus vaste, la plus difficile partie de l'art, que le peintre, le statuaire, le graveur arrivent à représenter les tableaux d'histoire et de genre. Les portraits ne s'exécutent bien qu'après une étude suffisante du dessin de la figure.

Pour copier ce NEZ DE PROFIL (fig. 1), tracer légèrement avec l'équerre la ligne verticale, puis la ligne



Fig. 1

horizontale. Esquisser la forme du nez en observant l'écartement et la courbe que la trace indique.

Après avoir tracé une perpendiculaire sur une horizontale, ainsi qu'il



Fig. 2



Fig. 3

est indiqué, figures 2 et 3, nez vu de trois quarts, commencer le tracé avec un crayon fin. Les deux traits formant la saillie du nez passent presque à égale distance de la ligne perpendiculaire. Dans l'exécution des ailes du nez et des narines, comparer la courbe décrite, relative à la ligne horizontale tracée.

OEIL VU DE PROFIL.—Vous avez dans la figure 4, l'oeil vu de profil. Observer l'inclinaison de la prunelle, en comparant avec l'angle droit,



Fig. 4

qu'on devra indiquer, et dont la ligne horizontale divise l'oeil presque en deux parties.

OEIL VU DE FACE.—Dessiner le coin de l'oeil, puis la prunelle, cercle



Fig. 5

presque entier que l'on devra esquisser à main levée. Ne jamais se servir de compas ni d'équerre; le coup d'oeil doit suffire. (Figure 5.)

BOUCHE DE PROFIL et de FACE. (Figures 6 et 7).—La figure 5 est plus facile à deviner que la sixième. Le centre de la lèvre devra être au milieu de la croix indiquée; la lèvre supérieure suit parallèlement en se

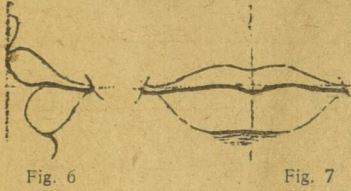
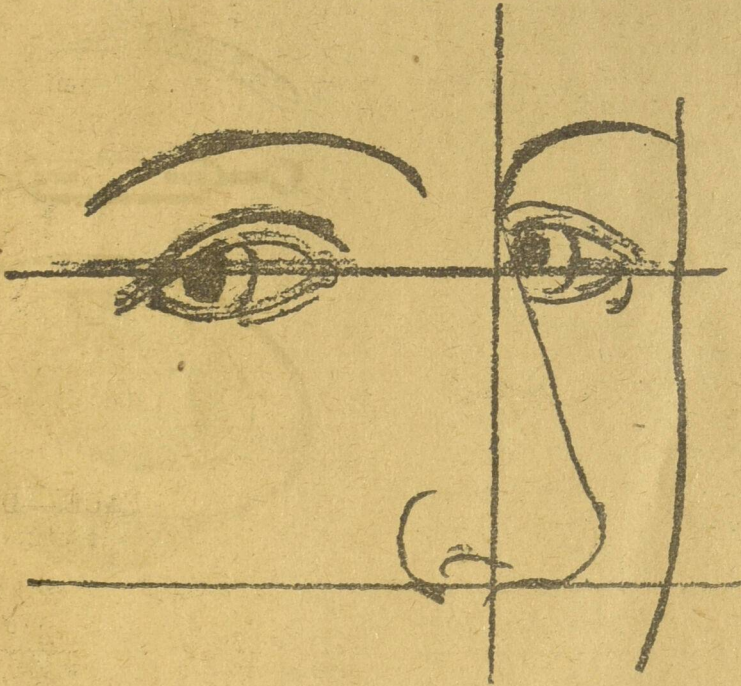
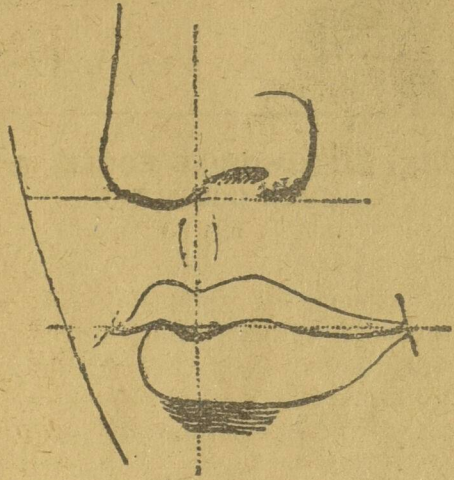


Fig. 6

Fig. 7

rétrécissant aux coins de la bouche ; puis vient la lèvre inférieure, qui doit être égale de chaque côté. Recommencer plusieurs fois son esquisse avant d'arrêter le trait; on ne doit pas craindre d'effacer pour rectifier la

forme. Avoir soin d'employer de la mie de pain rassis, car le pain frais graisse le papier et empêche le crayon de prendre.



DEUX ENSEMBLES

PENSEES

Toute oeuvre d'art qui n'exprime pas une idée ne signifie rien; il faut qu'en s'adressant à tel ou tel sens, on pénètre jusqu'à l'esprit, jusqu'à l'âme, et qu'on y porte une pensée, un sentiment capable de la toucher ou de l'élever.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes; on s'accoutume tellement aux choses de haut goût que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides.



DANS LE MONDE DES INVENTEURS

UNE AUTOMOBILE-ECOLE A DOUBLE CONDUITE

Pour éviter les accidents toujours possibles, lors de l'apprentissage de conduite de voitures automobiles, il a été imaginé un dispositif de double conduite, analogue à celui des avions écoles dits à double commande.

Professeur et élève sont assis en tandem. Le siège du professeur, un peu surélevé, lui permet de mieux voir la route.

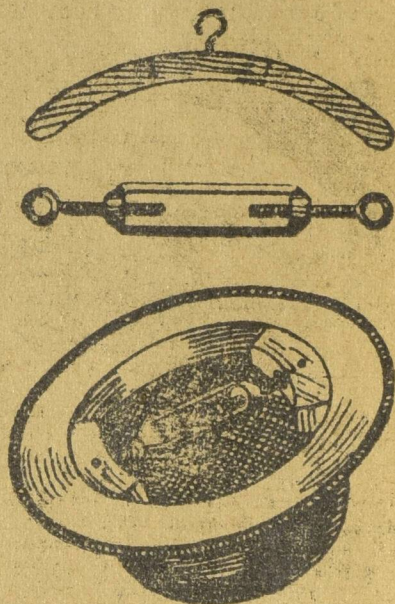


La voiture-école, invention française de MM. Curiel et Mondolfo, comporte en double: volants et tubes de direction, commandes de freins à mains, de freins à pied, de débrayage, d'accélérateur à pied, de changements de vitesse, le tout compris de façon à ce que le professeur reste le maître de l'auto, et puisse rectifier toute fausse manoeuvre de son élève, tout en lui laissant naturellement, pour le former, une entière liberté d'action.

UNE FORME POUR VOTRE CHAPEAU

Tout homme soucieux de sa toilette tiendra à conserver un chapeau non

déformé et il est intéressant pour cela de disposer d'un tendeur ou d'un conformateur, lorsque le chapeau reste inutilisé. Au moyen d'un appareil avec deux vis, figuré sur le croquis, quel'on appelle tendeur à lanterne, on peut agencer un conformateur en se servant d'un porte-manteau hors d'usage.

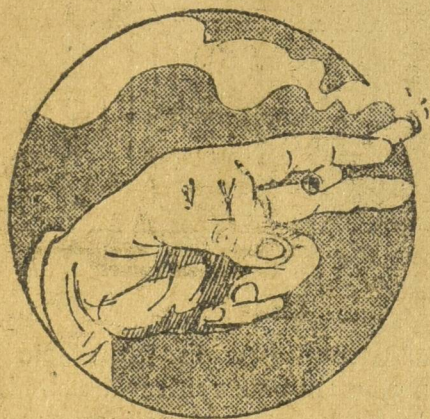


On coupe les extrémités des deux branches; ce sont ces parties qu'on emploiera en les plaçant au contact de la partie intérieure du chapeau. Au préalable, on les perce d'un trou au centre, de façon à recevoir un axe passant devant les trous des têtes de vis du tendeur à lanterne. Une fois l'appareil en place, on peut donner la ten-

sion désirée en tournant la pièce centrale qui rapproche ou écarte les vis qui agissent sur les morceaux de bois.

D'OU VIENNENT LES TACHES SUR LES DOIGTS DES FUMEURS?

Les traces brunes ou jaunes que l'on voit sur les doigts des fumeurs ne sont pas causées, ou très peu si elles le sont, par la nicotine. La tache est composée en plus grande partie de goudron formé par le charbon brûlé dans la cigarette.



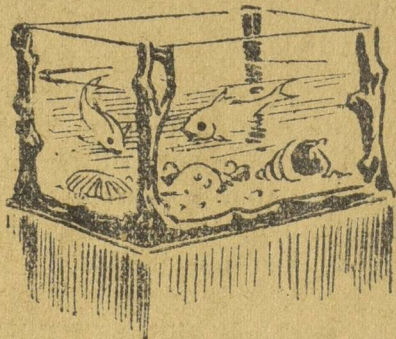
La nicotine est une substance huileuse, noire et épaisse, mais il en reste très peu, qui ne se trouve pas volatilisée par l'extrême chaleur du bout de la cigarette.

POUR RETIRER AU VIN LE GOUT DE BOUCHON

Pour éviter que le vin ait un goût de bouchon, une fois mis en bouteilles, on trempe les bouchons dans la paraffine chaude. On les recouvre ainsi d'une couche protectrice; on laisse naturellement égoutter convenablement et refroidir, avant de boucher les bouteilles.

ON PEUT NOYER LES POISSONS

Aussi étrange que cela puisse paraître, les poissons que nous voyons dans cet aquarium peuvent être étouffés, en retirant simplement l'air dissous dans l'eau. Ceci peut se faire en faisant bouillir de l'eau qu'on laisse ensuite refroidir.



C'est à cause de la nécessité où l'on est d'avoir de l'air dissous dans l'eau, qu'un jet d'eau s'élève souvent au milieu d'une pièce d'eau ou d'un bassin où se trouvent de grandes quantités de poissons.

POUR OUVRIR LES CAPSULES DE BOUTEILLES

On connaît la difficulté que l'on éprouve pour ouvrir les capsules fermant les bouteilles de bière et de diverses boissons douces, telles que



ginger ale, cream-soda, cidre, etc. Lorsqu'on ne dispose pas du dispositif bien connu, prévu pour cet usage et constitué par une pièce de fer avec un oeil et une pointe, on peut s'en fa-

briquer un avec une pièce de bois dur, dans laquelle on découpe une extrémité en forme d'équerre, ainsi que le montre notre gravure.

Dans le coin de cette équerre, on enfonce une vis obliquement, de façon que la tête dépasse légèrement de la partie verticale et se trouve placée à une certaine distance de la face horizontale pour permettre d'y loger la hauteur de la capsule.

On fixe ce dispositif à plat sur la capsule de façon à ce que la tête de vis rentre sous la partie inférieure de celle-ci. Un simple mouvement (bien connu, d'ailleurs!) arrache la capsule avec la plus grande facilité.

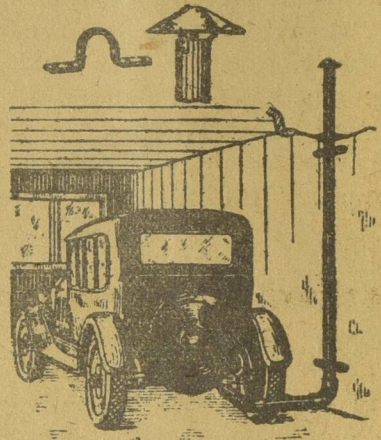
LE GARAGE SANS FUMÉE

Dans un garage ou dans une cour encaissée, où l'on remise parfois une voiture automobile il arrive, si l'on procède à des essais de moteur et à des mises au point, que les fumées d'échappement, très lourdes, provenant d'une mauvaise carburation ou d'un mauvais réglage, rendent absolument inhabitable le local où se trouve la voiture. Il est donc intéressant d'imaginer une petite disposition qui donnera un appel d'air suffisant pour éviter que ces fumées désagréables et nuisibles même ne séjournent longtemps dans le garage.

Voici un petit dispositif qui n'est pas cher et qui est à la portée de capacité en mécanique, du chauffeur le plus maladroit. Il consiste à employer des tuyaux de poêles ordinaires qui sont fixés sur le mur du garage et qui débouchent à l'extérieur comme une cheminée ordinaire. On recouvre les tuyaux d'un chapeau de la façon habituelle.

A la partie inférieure on prévoit pour terminer la tuyauterie deux coudes qui formeront ainsi un U que l'on peut orienter dans tous les sens. Cet U pourra être tourné autour d'un tube vertical de façon à maintenir le tube horizontal au voisinage de la voiture.

La petite partie droite peut s'orienter alors autour du deuxième coude et venir placer l'extrémité du tuyau juste en regard de la sortie de l'échappement à l'arrière du véhicule.



L'extrémité de la tuyauterie d'échappement peut rentrer dans le tuyau de sorte que si le fonctionnement du moteur produit des fumées épaisses, tous ces gaz sont expédiés proprement dans la cheminée et se dégagent à l'extérieur. Il ne reste dans le garage aucune fumée mauvaise et l'on peut procéder alors sans danger à la mise au point du moteur en prenant tout le temps nécessaire.

COMMENT RECONNAITRE SI UN OBJET EST EN ARGENT OU EN NICKEL

Il est difficile à première vue de reconnaître si un objet brillant est en argent, en nickel ou simplement étamé. Voici un petit procédé simple qui permet de constater facilement quelle

est la nature de l'objet que l'on a à examiner. Il suffit de déposer sur l'objet une goutte de sulfure d'ammonium dilué. Si l'objet est en argent, il devient noir; s'il est en nickel, il ne change pas, et si c'est simplement un objet d'étain, la couche d'étain disparaît.

COMMENT ENFONCER DES CLOUS SANS FAIRE ECLATER LE BOIS

Une bonne précaution pour empêcher que les clous que l'on enfonce dans du bois ne fassent éclater ce dernier, consiste à frapper un léger coup de marteau sur la pointe du clou avant de l'enfoncer. Ce procédé est couramment pratiqué par les emballleurs.

LE NETTOYAGE DES CARREAUX ET DES GLACES

Pour le nettoyage des carreaux et des glaces, on emploie souvent du blanc d'Espagne, ou différents produits en pâte, diversement colorés, qui sont toujours à base d'argile fine.

On peut éviter ces frais inutiles en utilisant simplement de vieux journaux.

La première opération consiste à prendre un vieux journal que l'on froissera en boule pour en constituer une sorte d'éponge.

On le trempera dans une eau additionnée de vinaigre à raison de deux cuillerées de vinaigre ordinaire par litre. En frottant alors la glace ou la vitre, on constatera que toutes les saletés adhérentes sont enlevées facilement. Le vinaigre est en effet un acide faible, il est vrai, mais il agit sur les dépôts généralement à base de chaux qui se trouvent sur les vitres, et il for-

me un sel, un acétate de chaux, qui est soluble et qui, par suite, peut s'enlever facilement.

La deuxième opération sera tout simplement l'essuyage avec un chiffon sec qui sera constitué également par un journal roulé en boule.

L'avantage de ce procédé est de ne laisser aucune peluche ou déchet de tissu sur la vitre. De plus, il est particulièrement économique et facile à appliquer, car la matière première ne manque pas.

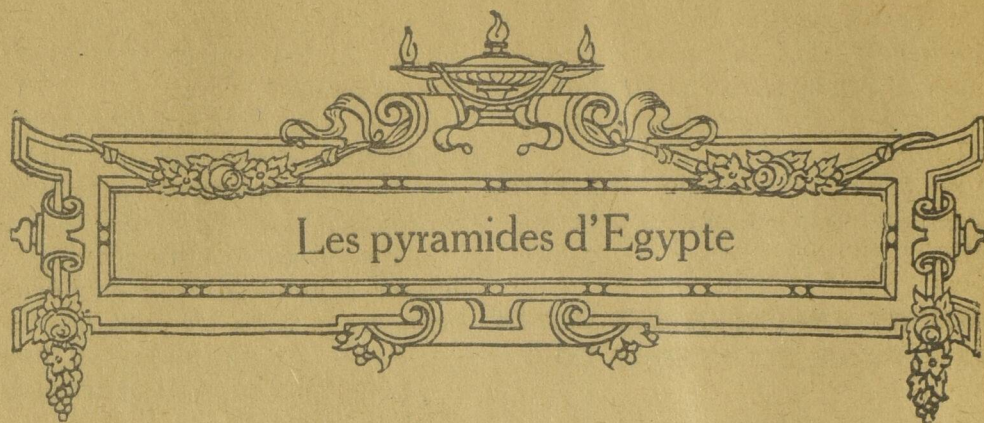
POUR TUER LES MITES

Au lieu d'utiliser la naphtaline dont l'odeur est désagréable, on peut utiliser du tétrachlorure de carbone. Ce produit est inflammable, mais pour éviter tout danger d'incendie, on verse le tétrachlorure dans un flacon à large ouverture bourré de coton hydrophile; les vapeurs se dégagent du flacon ouvert, placé dans l'armoire ou le placard où sont rangés les vêtements. Tous les insectes sont détruits par ces vapeurs d'une façon absolument sûre.

—o—

LA FONDATION DE NEW-YORK

La petite ville d'Avesnes-sur-Helpe est bâtie au sommet d'un roc d'où elle domine la plaine. Ancienne place forte, face à la trouée de Chimay, elle garde de son ancienne splendeur un clocher magnifique. C'est dans son ombre que naquit Jessé de Forest, fondateur de New-York en 1623. Le 20 mai dernier, à Battery-Park, qui est un des principaux jardins de New-York, un monument a été élevé à la mémoire de Jessé de Forest. Une cassette de fer encastrée dans sa pierre contient même un peu de terre du pays d'Avesnes.



Les pyramides d'Egypte

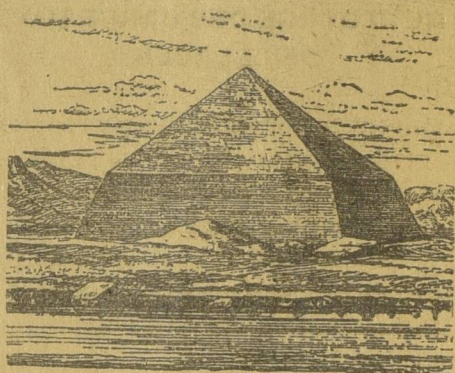
A quoi servaient les pyramides.—
Comment elles étaient construites.
—Les plus importantes.—Le fa-
meux sphinx de Gizeh.—L'ibis, oi-
seau sacré.

Les pyramides sont des tombeaux; il n'y a plus aujourd'hui aucun doute à ce sujet. Les quatre faces sont dédiées, par des raisons mythologiques, aux quatre points cardinaux et c'est ce qui explique leur orientation qui est partout la même; l'entrée est toujours dirigée vers le nord. Les pyramides occupent le centre des nécropoles, ce qui confirme encore l'attribution funéraire que tout le monde aujourd'hui s'accorde à leur donner.

“Ce qu'on voit aujourd'hui des pyramides, dit M. Mariette, n'en est plus que le noyau. Originellement elles étaient recouvertes d'un revêtement lisse qui a disparu. Elles se terminaient en pointe aigue. Les pyramides étaient des tombeaux hermétiquement clos; chacune d'entre elles (au moins celles qui ont servi à la sépulture d'un roi) avait un temple extérieur qui s'élevait à quelques pieds en avant de la façade orientale. Le roi, déifié comme une incarnation de la divinité, y recevait un culte. Les trois grandes pyra-

mides de Gizeh ont, comme les autres, un temple extérieur.”

C'est aux environs de Memphis que se trouvent les principales pyramides, qui faisaient partie de l'immense nécropole de cette cité.



La troisième grande pyramide, celle de Mycérinus.

La plus grande pyramide et la plus rapprochée du nord est celle qui a été élevée par Chéops. Elle a près de 425 pieds de hauteur et la largeur de chacune des faces, à la base, est d'environ 700 pieds. Nous donnons, sur notre première gravure, la coupe de cette pyramide. A marque l'entrée dirigée vers le nord. L'entrée donne accès à un couloir descendant où l'on pénètre en se courbant. Cette galerie bifurque pour conduire à une chambre de

dix-huit pieds de longueur sur douze pieds de hauteur.

La galerie montante qui se dirige vers le point B est fermée par un gros bloc de granit: les Arabes, chercheurs de trésors, n'ayant pu déplacer ce bloc l'ont tourné en s'ouvrant un passage factice dans la masse même de la maçonnerie. La chambre de la reine est marquée par le point C. Le plus grand

quité, a été décrit par Hérodote. L'historien grec rapporte que cent mille hommes furent employés pendant dix ans à faire un chemin pour voiturier les pierres, à creuser la montagne et à ménager des chambres souterraines dans la colline où sont élevées les pyramides. Il ajoute qu'il fallut vingt années de travail pour la construction même du monument.



LE SPRIX DE GIZEH ET UNE DES GRANDES PYRAMIDES.

des passages mène à la chambre du roi, marquée par la lettre D. Cette chambre a été appelée aussi chambre du sarcophage, à cause de la momie royale qu'on y a trouvée dans un sarcophage de granit rouge sans ornements ni hiéroglyphes. Deux canaux d'aération, partant du caveau, vont aboutir l'un en F vers la face nord de la pyramide, l'autre en E vers le sud.

Ce gigantesque édifice, qui faisait l'étonnement et l'admiration de l'anti-

La seconde pyramide est presque aussi haute que celle de Chéops, mais un peu moins large. La troisième pyramide, celle de Mycérinus, est beaucoup moins grande que les deux autres.

Des tombes très nombreuses et des puits sépulcraux, disposés sur six rangées, occupent tout le terrain aux alentours. La plupart de ces tombes paraissent à peu près contemporaines des pyramides, et plusieurs d'entre

elles sont décorées de peintures infiniment précieuses pour l'étude des mœurs de l'ancienne Egypte.

La disposition d'une tombe égyptienne complète comprend une chapelle extérieure, un puits et des caveaux souterrains. C'est dans la chapelle extérieure, composée d'une ou de plusieurs chambres, que s'accomplissent les cérémonies en faveur des défunts.

Les bijoux et la plupart des objets qui enrichissent les collections européennes ont été recueillis dans des caveaux de ce genre. Qu'on se rappelle les fouilles récentes de la tombe de Tout-Ankh-Ammon, à Louqsor, dans la Vallée des Rois. Un autre monument extrêmement curieux, mais aujourd'hui presque entièrement ense-

est soigneusement enveloppé de bandelettes.

La vénération que les Egyptiens avaient pour cet oiseau venait de ce qu'il était un grand destructeur de serpents. Les naturalistes modernes ne lui reconnaissent plus ce mérite. On croit plutôt que le culte dont il était l'objet vient de ce que l'ibis apparaissait en Egypte au moment où le Nil commence à croître. Il est donc supposé connaître le secret du grand problème auquel l'Egypte doit sa merveilleuse fécondité. L'étendue des pas de l'ibis formait l'étalon des mesures usitées en Egypte; c'était un pied d'ibis, au lieu de notre pied de roi.

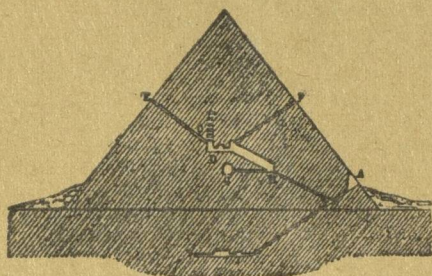
—o—

ON DECOUVRE LE CORPS DE LOUIS XI

On sait que le roi de France, Louis XI, professait un culte tout particulier à Notre-Dame de Cléry. Il choisit Notre-Dame de Cléry pour lieu de sa sépulture, exigeant que ses funérailles se fissent en secret et qu'aucun monument, aucune inscription ne pussent révéler l'emplacement exact de son tombeau. La volonté royale fut respectée. Mais le curé actuel de Cléry voulut s'assurer de cet emplacement comme il en avait le droit.

Il pratiqua lui-même de longs et méthodiques sondages sous le pavage de son église, et il finit par découvrir un caveau contenant deux cercueils; un qu'il croit être celui du roi Louis XI et l'autre celui de sa seconde femme. Les deux squelettes étaient intacts.

Le curé fit pratiquer, à la partie supérieure du cercueil de Louis XI, une ouverture fermée par une glace; ce qui permet aux visiteurs du caveau de contempler le crâne du terrible roi.



La coupe de la pyramide de Chéops.
(Lire explications.)

veli sous le sable, est placé à côté des pyramides; c'est le fameux sphinx de Gizeh, dont nous donnons la reproduction.

Le sphinx est un rocher naturel auquel on a donné l'apparence extérieure de cet animal symbolique, tant vénéré par les anciens Egyptiens. La tête seule a été sculptée. Le corps est le rocher lui-même, complété aux endroits défectueux par une mauvaise maçonnerie en calcaire.

On voit en outre, aux abords de toutes les pyramides, des puits remplis de momies d'ibis sacrés, dont le corps

Le sort des femmes dans l'antiquité

Pierre Louys, dans un merveilleux petit conte intitulé : Une Volupté nouvelle, raconte qu'une belle courtisane grecque apparut un jour à un savant helléniste, à qui elle demanda, pour le confondre, ce que les civilisations nouvelles avaient apporté de plaisirs et de voluptés nouvelles au monde. Bien embarrassé, le savant allait renvoyer l'apparition sans lui avoir donné de réponse quand il pensa lui offrir une cigarette. La courtisane repartit, emportant la boîte. La cigarette cependant, n'est pas la seule chose nouvelle, sous le soleil; Pierre Louys oubliait la condition nouvelle de la femme.

C'est encore une chose qu'ignoraient absolument les anciens, non que les législations fussent toutes impitoyables pour la femme mais qu'aucune ne lui conférait la moitié des droits dont elle jouit aujourd'hui.

La femme était sous puissance de mari et ces termes avaient un sens rigoureux; elle ne participait pas aux affaires publiques et menait une vie de recluse. En Egypte, à Athènes et à Rome, la courtisane était plus libre et plus favorisée que la vertueuse épouse. Aussi bien, nous ne parlons pas ici du sort des courtisanes. C'est dans l'Assyrie et le Chaldée, à Ninive et à Babylone, que la femme menait l'existence la plus pénible. On en faisait si peu de cas qu'on l'ignorait aussi bien en sculpture qu'en peinture décorative. Nous ne connaissons qu'une seule représentation de la femme dans l'art assyrien, bien que l'art chaldéen,

art parent, compte quelques magnifiques représentations de déesses.

A Babylone, ce n'est pas seulement les cheveux que les femmes avaient de coupés à la manière des "bobbed hair", mais aussi les oreilles et le nez! Châtier sa femme, pour la moindre chose, c'était lui entailler ou l'oreille ou le nez, le plus souvent l'oreille. Cette punition lui était infligée pour des motifs dérisoires, soit parce qu'elle avait trop bavardé, trop fait de visites et de promenades, ou encore parce qu'elle avait fait quelques petits déboursés supplémentaires pour sa maison ou sa toilette, sans l'autorisation du maître. Pour une offense légère, on entaillait un tout petit peu le lobe de l'oreille; pour un manque de conduite grave, on coupait davantage. Et les deux oreilles, chez les femmes de mauvais caractère, y passaient presque entièrement, quand ce n'était pas une bonne portion du nez!

L'amputation d'un morceau de chair d'oreille n'était pas regardée comme une opération douloureuse. Ce n'est pas la punition elle-même que les femmes redoutaient, mais l'enlaidissement. Leur beauté en restait atteinte et il leur fallait se cacher les oreilles de leurs cheveux. C'était aussi comme un stigmate. On jugeait à ses oreilles le caractère d'une femme.

Le mari assyrien regardait sa femme à peu près comme une esclave et les femmes assyriennes, en revanche, n'étaient pas commodes. Il est facile d'expliquer cela.

L'homme achetait son épouse ou, puisque tel était l'usage, ses épouses, de même qu'il eût acheté un morceau d'étoffe ou une arme, à l'un des grands marchés de la ville. Là étaient offertes aux riches Assyriens les cap-

nées captives de leurs pays. Ces hommes et ces femmes, appartenant à des pays ennemis, ne pouvaient pas s'aimer. Elles ne cherchaient qu'à se venger. Quand un de ces bons Assyriens recevait de l'une de ses femmes une



ECHANTILLON D'UNE EXQUISE BRODERIE COMME LES EPOUSES CAPTIVES DES ASSYRIENS, CHALDEENS ET HITTITES EN FAISAIENT POUR LEUR SEIGNEUR ET MAITRE.

tives de guerre, car, de même que les Romains durent s'emparer des Sabines pour s'en faire des épouses, de même les Assyriens comptaient-ils sur les guerres pour mettre femmes en leurs maisons. Presque tous étaient ainsi mariés à des étrangères, rame-

caresse, il se demandait si ce n'était pas pour endormir sa méfiance et le mieux tuer. Ils étaient toujours sur leur garde et n'avaient nulle confiance en leurs épouses. Aussi étaient-elles soumises à une surveillance et à une réclusion sévères.



UN ROMAN COMPLET

MALENCONTRE

PAR

GUY CHANTEPLEURE

PREMIERE PARTIE

I

Paris, le 5 novembre 191...

Une dernière fois, j'ai fait le tour de l'appartement, lentement, m'imprégnant de sa lumière un peu grise, de son atmosphère un peu lourde et comme saturée de ces parfums vieillis qui s'échappent des tiroirs d'aïeule.

D'un regard, d'un geste léger, je caressais les meubles démodés, les bibelots, les livres, familiers à mes yeux, à mes doigts...

Il nous est naturel de dire un adieu mélancolique aux choses que nous quittons, alors même qu'elles ne semblent pas nous avoir été particulièrement favorables. Aussi bien n'est-ce pas elles que nous pleurons, mais ce que nous croyons laisser parmi elles de nos jours abolis, ce que nous ne pouvons emporter de nous-mêmes et qu'en partant nous abandonnons définitivement au passé.

Dans la maison au porche vétuste sur laquelle, hautaine et noire, l'église Saint-Sulpice projette son ombre et que madame Hermance Roche, ma grand'tante, habita pendant un demi-siècle sans plus songer à rajeunir son logis que son mobilier, dans la maison triste et, malgré tout, hospitalière où je suis entrée vêtue de deuil, il y a dix ans, où j'ai grandi, où je viens d'atteindre ma majorité et d'où je vais demain, vêtue de deuil encore, m'éloigner pour toujours, le fantôme de mon enfance demeure... Et j'aimais le doux spectre craintif, visible pour moi seule entre les murs moroses, l'image effacée de cette petite Flavie Clairande qu'un soir de novembre brumeux et froid comme celui-ci, madame Hermance Roche accueillait sous son toit vénérable—pauvre gamine si menue dans les plis trop amples de sa robe d'orpheline, si nouvelle au monde et riche déjà de ce grand trésor douloureux, le souvenir d'un bonheur perdu!

Quelque chose d'inoubliable, une fraîcheur ailée, un parfum délicieux avait passé sur ma vie; ma mémoire en est encore embaumée; je me rappelle mes premières années, les années qui précéderent mon arrivée chez la tante Roche, comme un temps de paradis.

Ma toute jeune mère m'avait été enlevée peu de semaines après ma naissance, mais ne l'ayant pas connue, je ne la regrettais qu'impersonnellement et mon père me chérissait pour deux.

Tant que mon père me resta, je fus une enfant parfaitement heureuse... Mon père, le meilleur, le plus tendre, le plus aimable des pères! En vérité, je l'adorais... Je l'admirais aussi, fière d'être la fille de Jean Clairande.

Toujours il avait été pauvre et, comme il disait lui-même, malchanceux. Sans doute lui manqua-t-il, étant un artiste profond et sincère, d'être un commerçant habile à la réclame. Les figures qu'il modelait et qu'à la manière des coroplastes de Tanagra, il nuançait de teintes délicates, charmantes créations de sa fantaisie ingénue, de son génie souple et harmonieux, ne furent appréciées à leur valeur qu'après sa mort, pour le grand bénéfice des marchands d'objets d'art et le contentement des collectionneurs clairvoyants. Les vers auxquels, discrètement et comme en secret, il donna parfois la volée, ne furent lus que de quelques amis et se fanèrent, ignorés, aux feuillets d'une revue obscure, comme de pauvres jolis papillons au fond d'une boîte de naturaliste.

Cependant, je n'ai jamais vu mon père triste ni surtout maussade ou amer. Il était généreux, enthousiaste, serviable malgré ses déboires. Parfois, il reprenait courage en se répétant cette phrase plusieurs fois séculaire du vieux peintre Cennino Cennini. "Il y a ceux qui vont à l'art pour le gain et ceux qu'y conduit la beauté de leur âme."

Parce que son âme était belle, Jean Clairande aimait son art saintement, purement et d'un amour allègre.

J'entends encore ce rire franc et singulièrement limpide qui m'a appris la saine gaieté.

Un de nos amis appliquait à mon père ce mot de la Béatrice de Shakespeare: "Quand je naquis, une étoile dansait au ciel." Était-ce donc de cette marraine sidérale qui, pour n'être pas l'étoile d'un homme fortuné, fut, certes, bien celle d'un artiste et d'un poète, que mon père tenait son pouvoir magique d'embellir tout ce qu'effleurait sa pensée ou son regard? Il savait dégager pour moi le charme et, parfois, le mystère des choses. Il me donnait tout le miracle joyeux et fleurissant de la nature en fête dans une petite caisse pleine

de terre où nous semions des graines et voyions s'ouvrir des corolles, et tout l'infini de la mer dans une coquille nacrée dont il me faisait écouter la voix montante et sentir l'arome salin.

Je me souviens d'un bulbe japonais qu'il m'apporta en m'annonçant un lis rose... Le germe avorta, mais la joie du beau lis couleur d'aurore qui devait sortir de la gangue brune et desséchée, comme une fée de son déguisement sordide, je l'ai bien réellement connue et savourée pendant les jours où mon père me l'a promise et fait espérer.

Avec ce maître charmant, l'étude m'était douce; entre ses mains, les livres les plus austères prenaient une autre voix. Nos promenades étaient des voyages magnifiques, nos repas avaient un air de dinette et jamais enfant n'entendit contes plus merveilleux que ceux dont s'enchantèrent mes veillées. Enfin mon père me fit connaître "Lull", et ce fut là le plus précieux de ses dons.

Je me souviens du jour où nous avons parlé de "Lull" pour la première fois. Par grand hasard, j'étais demeurée seule à la maison une partie de l'après-midi et, mal disposée, j'avais pleuré d'ennui.

Mon père montra un grand étonnement:

—Tu t'es ennuyée, toi, petite!... Eh! bien mais... et ton imagination? Qu'est-ce que tu en fais?

Son apostrophe s'amplifiait d'emphase. Il avait prononcé ces mots: "Et ton imagination?" du ton dont il eût dit à un millionnaire qui se fût plaint de mourir de faim: "Et ta fortune?"

Et je me sentis honteuse tout à coup.

—Petite Flavie, reprit mon père, ignores-tu ton privilège? Les artistes et les enfants, qui sont de grands imaginatifs, ont reçu des dieux un présent magnifique, le pouvoir de ne s'ennuyer jamais... dans la solitude s'entend!... L'ennui, le découragement, l'envie, la paresse, autant de monstres hideux et perfides... Quand ils te menaceront, petite Flavie, chasse-les impitoyablement et, pour ce faire, occupe et charme ta pensée, joue, travaille, chante des chansons, redis-toi des histoires, rêve à des chimères, appelle à l'aide ton esprit familier et, d'une chiquenaude, il te délivrera des visiteurs malfaisants.

—Mais, objectai-je amusée, c'est que je n'ai point d'esprit familier.

—Tu en as un! s'écria mon père. Comme le plus pauvre des poètes, comme la plus simple des petites filles, tu en as un... Tu ne le connais pas encore, mais je l'ai vu se pencher sur ton berceau; il te fut toujours fidèle... C'est lui qui te répond, quand tu parles à ta poupée, c'est lui qui anime les images que tu regardes, lui qui t'apprend tout bas les plus jolis jeux, ces jeux subtils que les grandes personnes ne conçoivent pas... C'est lui qui, par ses sortilèges, te rend plaisantes les leçons et facile l'effort d'être une enfant bien sage, lui qui te sourit parmi les choses que tu trouves belles, qui pare toute ta petite vie de grâce et de gaieté...

—Cher bon père, insinuai-je alors, malicieuse, je crois connaître fort bien au contraire, le sorcier, qui accomplit ces prodiges... c'est toi!

Mais mon père protesta.

—Quelle erreur, c'est bien lui, mignonne! Donne un nom à cet esprit ami, à ce serviteur de ta fantaisie et de tes rêves et tu verras qu'il existe

en dehors de moi, tu éprouveras sa présence et ses charmes... et plus jamais, tu ne seras seule.

L'idée me séduisait infiniment, je m'informai du nom que je devais choisir.

—N'importe, fit mon père, la première syllabe qui te viendra aux lèvres.

Dans un rayon de soleil, des grains de poussière dansaient. Mes yeux suivirent distraitemment ce chemin oblique et doré sur lequel des milliers d'êtres aériens semblaient monter et descendre et soudain, je ne sais pourquoi, ce vocable au son léger sortit pour moi de la lumière: Lull...

—Lull! m'écriai-je. Il s'appellera Lull... avec deux ll...

Mon père se mit à rire. Il paraissait ravi.

—Lull avec deux ailes, Flavie!... c'est cela. Oui, Lull doit avoir des ailes; il t'emportera plus loin, ma fille... et plus haut!

Quelque temps après, je priai mon père de me décrire Lull; alors, d'un peu d'argile et de rêve, il fit une statuette. Et Lull qui était déjà un esprit et un nom, eut désormais une apparence corporelle. Pétri d'une matière suave et, en vérité, comme diaphane dont il semble que mon père ne se soit jamais servi avant ni depuis cette incarnation d'un être insaisissable, Lull est fragile et charmant. C'est un adolescent, presque un enfant, et c'est un lutin, elfe, ou sylphe... Son sourire est clair comme l'aube et frais comme le printemps, mais ses yeux sont pensifs et mystérieux; on se dit qu'ils ont dû voir et comprendre beaucoup de choses.

D'impalpables gazes voilent son corps long et frêle qu'on croirait enveloppé d'illusions et de songes... et il a des ailes, des ailes délicieuses qui vivent, dont on attend le frisson argenté...

Lull ingénu, chimérique et profond fut le chef-d'œuvre de Jean Clairande. Au Salon de l'année, on se disputa l'exquise figurine.

Mais Lull n'était pas à vendre... Jean Clairande me l'avait donné.

Et, dans son testament, mon père exprima la volonté formelle que, sans souci de la valeur de l'œuvre ni de ma jeunesse, Lull me fût laissé...

Conformément à un autre désir de mon père, une vente fut faite, après sa mort, de toutes les statuettes restées dans l'atelier. Le produit de cette vente ajouté à une petite somme lentement amassée, était destiné à couvrir les frais prévus pour mon éducation et mon entretien jusqu'à ma majorité.

Les dernières paroles de mon père me recommandaient à madame Hermance Roche, la tante de ma mère qui me prit chez elle et veilla pendant dix ans à ma santé, à mon bien-être et à l'heureux achèvement de mes études. Madame Hermance Roche était ma seule parente; je dois lui savoir gré de sa sollicitude, car je ne lui inspirais aucune sympathie et il lui déplaisait certainement de voir en moi le portrait vivant de mon père que, par incompatibilité de nature, elle n'avait jamais aimé.

Ma tante Hermance s'était formé du devoir un idéal assez austère et très strict auquel on ne peut lui reprocher d'avoir été infidèle. Je ne crois pas qu'à l'heure de sa mort, le prêtre qui l'assistait pu relever une faute, une action coupable dans sa vie parfaitement droite. Mais, pour la louer, on en venait toujours à employer des formules négatives; on disait: "Elle est bonne, elle est in-

telligente, elle est généreuse, elle fait le bien." Et cette remarque la puint à merveille.

Son plus grand défaut était de se complaire dans une indifférence inoffensive, une apathie qui lui était naturelle et que les circonstances de sa vie, ses premiers chagrins, sa longue solitude avaient favorisée. Tout lui était embarrassé. Un remords l'eût fatiguée. Et, comme elle évitait toute cause de remords, elle s'efforçait d'écartier toute occasion d'agitation et de souci.

Elle avait placé sa fortune à fonds perdus, sortait peu, ne recevait pas, ne s'intéressait beaucoup à rien ni à personne et menait ainsi, sans peines ni joies, la vie la plus monotone et la plus insipide qui se pût concevoir. Le bonheur était à ses yeux une chose négative comme la vertu. Et j'imagine qu'elle se fût empressée de refouler comme importune et dangereuse, toute velléité d'attachement qui l'eût poussée vers moi, l'affect on n'allant pas sans trouble, elle le savait.

Quant à moi, si je songeais à reprocher quelque chose à ma tante Roche, ce serait moins peut-être de ne m'avoir pas aimée que de ne m'avoir pas permis de l'aimer elle-même; mon cœur calin de petite fille eût été tout prêt à s'ouvrir, à se donner, et assez ardent pour réchauffer son cœur à elle, son pauvre cœur atrophie de veuve sans enfant.

La maladie qui l'emporta, une bronchite aiguë, dura douze jours pendant lesquels je l'ai soignée très tendrement, sans que rien indiquât qu'elle en fût contente ou touchée. Mais, deux ou trois heures avant sa mort, comme je me penchais pour la faire boire, une grande douceur passa dans ses yeux ternis et, très bas, elle murmura : "Pauvre petite!"... C'est l'unique parole aimante qu'elle m'ait adressée jamais. Et, par moments, il me semble pleurer ma dernière protectrice, comme, enfant, je regrettais ma mère, comme on peut regretter une personne que l'on était destinée à chérir et que l'on n'a pas connue.

Maintenant, je suis seule, toute seule dans le vaste monde et, demain, la vieille maison familière ne m'abritera plus. Je me sens très triste, cependant, quoique ma situation soit précaire, quoique je sois bien pauvre, n'ayant plus devant moi que quelques centaines de francs, reliquat du legs de mon père, je ne me sens ni abattue ni troublée, et l'incertitude me plaît en ceci qu'elle comporte des possibilités, d'agréables imprévus.

Mon cher père, Dieu merci, ne m'avait pas laissé que de l'argent. Lull me reste et, avec lui, quelque chose du courage, de la force joyeuse, de l'enthousiasme actif, de la gaieté de Jean Clairande. Je suis jeune, bien portante, pas trop sottie ni maladroite... Je travaillerai vaillamment.

Les années que j'ai passées chez ma tante, cette existence incolore et silencieuse dans l'ombre de laquelle mon adolescence devait s'épanouir, eussent peut-être étioilé, amoéli un enfant d'un autre caractère. Moi, j'ai réagi, ouvrant mes fenêtres toutes grandes et mes regards se sont portés plus loin. J'ai beaucoup lu, beaucoup appris, un peu rêvé, feuilleté les belles images, écouté les belles leçons que m'offrait le vieux Paris, mon ami et mon maître... et, je puis le dire, ô cher père, jamais plus je n'ai souffert d'une heure d'ennui.

Ainsi, je me suis préparée à la lutte qui, je le

savais, m'attendait tôt ou tard, à la vie qui m'attire, en vérité, plus qu'elle ne me fait peur.

Peut-être ne montre-t-elle grise mine qu'aux visages timides ou maussades?... Moi je lui souris de toute ma jeunesse... Peut-être est-elle moins revêche qu'elle ne le paraît... qu'on ne le dit?

II

Paris, 11 novembre.

Quelques mois avant sa mort, mon père m'avait dit : "Tu devrais écrire ton journal, petite, c'est une habitude excellente et salutaire et c'est un passe-temps charmant. Quand on raconte sa vie, on s'aperçoit généralement qu'elle est beaucoup plus intéressante qu'on ne pouvait le penser. Si l'on est joyeux, on savoure mieux sa joie, si l'on a le cœur morose, il semble qu'on dise sa peine à un ami qui la comprend, on use sa tristesse ou sa mauvaise humeur et l'on échappe au danger des confidences faites à autrui. On prend de ses actes une notion plus juste, on classe ses idées, on éprouve ses sentiments, on délibère avec soi-même, on voit plus clair en soi et autour de soi, on évite ainsi quelques sottises... Puis, ma foi, pour peu que l'on soit sincère et qu'on ait l'âme propre et joie, on en vient insensiblement à se préoccuper de vivre en harmonie, en beauté, afin de pouvoir écrire la vérité toujours et de n'avoir à écrire jamais rien de mauvais, de laid ni de vulgaire. Raconte ta vie à Lull, le soir avant de t'endormir... il en fera son profit."

Et plus tard, chez ma tante Roche, un gros cahier aux trois quarts griffonnés déjà, avait continué de recevoir, avec le récit fidèle des événements de ma petite vie, le secret enfantin de mes impressions de chaque jour.

Ma tante s'avisant de cette expansion quotidienne s'en montra surprise et mécontente.

—Ecrire son journal, dit-elle, c'est donner à sa propre personnalité une importance ridicule et s'accoutumer à penser sans cesse à soi, c'est se complaire aux réflexions trop prolongées et inutiles, c'est livrer la clef des champs à la folle du logis qui s'enfuit je ne sais où et court la prétentaine, à la chasse aux papillons bleus. Une petite fille ne doit pas écrire son journal... et cette distraction pernicieuse vous sera désormais follement défendue.

A cette réprimande, je ne répondis rien et, forte de l'opinion de mon père, je m'empressai de désobéir à ma tante et, le soir même, de reprendre mon journal.

Par malheur, ma rébellion fut découverte, et le pauvre gros cahier définitivement confisqué. Je pense que ma tante le brûla et cette exécution découragea ma plume.

L'autre jour, cependant, parce que je me sentais seule et singulièrement désœuvrée dans le vieux logis inhabité et sans âme d'où mes habitudes étaient déjà parties, j'ai écrit quelques pages, précisés, au hasard, des souvenirs lointains et le goût m'est revenu des griffonnages confidentiels.

Une existence nouvelle, différente va commencer pour moi, bientôt dans l'inconnu du monde; j'en dirai à Lull, comme autrefois, les bons et les mauvais jours, les réalités et les rêves.

Une amie de ma tante, madame Marcilly qui est bonne et me témoigne une grande sympathie, m'a indiqué une pension de famille tenue par de braves gens parfaitement dignes et honorables, et dont les prix sont des plus modérés.

M'y voici, depuis plusieurs jours, installée.

J'habite une petite chambre claire à laquelle des rideaux blancs bien lavés et noués de rubans cerise donnent un air propre et presque coquet. Sur la cheminée et la commode, j'ai disposé des choses précieuses, les photographies de mon père et de ma mère, tout jeunes et souriants, Lull fragile et éternel, mon bel encrier de Saxe, la petite aiguière de cristal filé où mon père aimait à mettre une fleur, une seule, la plus belle que, selon la saison, il pût se procurer, le coquillage nacré où j'écoutais la mer, puis, dans un cadre ancien, une exquise miniature, le portrait d'une aïeule de mon père, une dame Rose de Clairande, une ressemblance qu'il déclarait saisissante.

—Quand tu seras grande, disait-il, on pourra croire que c'est là ton portrait.

Mon père aimait cette grand'mère qui semblait devoir à sa baguette de fée la grâce d'avoir encore, après plus d'un siècle, si joliment seize ans et dont les yeux rieurs paraissent sous leurs cils incurvés, des choses mystérieuses.

Sans qu'il y eut peut-être préméditation de la part de l'artiste, il advint que Lull aussi, Lull au fin visage adolescent se trouvât ressembler à Rose de Clairande... Ainsi, l'aïeule-fée, Lull et moi, gardons-nous un air de famille.

Ces souvenirs de l'heureux passé, talismans de ma faiblesse isolée, ne me quitteront jamais. Lull qui fut mon jouet chéri, reste mon ami, mon dieu lare; où que j'aille, je l'emporterai, où il sera, je ne me sentirai pas tout à fait étrangère...

Mais où vous emporterai-je, Lull, où irons-nous, tous les deux? Demeurerons-nous à Paris? Oublierons-nous notre vieux quartier Saint-Sulpice et le Luxembourg élégant et noble, pour Passy trop neuf, ses appartements de faux Louis XV et ses jardins fleuris?

Emigrerons-nous en province dans quelque antique petite ville où nous nous endormirons d'un sommeil végétatif, engourdis par l'atmosphère paisible et silencieuse? Tomberons-nous, au contraire, dans quelque préfecture bruyante et somptueuse? Traverserons-nous la frontière? Courrons-nous vers des pays inconnus où les lèvres, les esprits et les cœurs ne parlent pas le même langage que nous?

Sur l'horizon vaporeux et doré que j'appelle l'avenir et où mon rêve aime à se perdre, je vois se dessiner toute une rangée de points d'interrogation... Les points d'interrogation ont une physiologie, j'en vois d'importants et de légers, de souriants et de maussades... Lull, esprit subtil, savez-vous où la vie nous mène? et ce que je serai demain, secrétaire, demoiselle de compagnie, ou institutrice?...

Mon hôtesse, madame Painfray—un nom prédestiné—me comble d'attentions et de sourires maternels, sa maison est calme et d'une bonhomie charmante, j'y resterai jusqu'au jour où j'aurai trouvé la situation que je cherche, que madame Marcilly veut bien chercher pour moi.

La volonté de travailler ne suffit pas. J'en fais l'expérience. Il y a plus de trois semaines que madame Marcilly vante, parmi ses amies, mes

mérites et ma bonne volonté, sans qu'aucun espoir se précise de voir bientôt utiliser tant de qualités remarquables.

La difficulté, paraît-il, est de rencontrer, au moins à Paris, une situation qui implique l'avantage d'être logée et défrayée des soucis de la vie matérielle. Je ne puis songer, en effet, seule et sans ressources comme me voici, à vivre chez moi avec les mensualités de cent ou cent cinquante francs qui me seraient proposées pour bercer de lectures les somnolences d'une vieille dame ou conduire des jeunes filles au cours.

Pourtant, je n'ai pas l'intention de me montrer exigeante. Et j'accepterais sans discussion le premier emploi acceptable qui serait offert à mon impatiente activité.

Paris, 13 novembre

Madame Painfray m'a communiqué, une annonce parue, ces jours derniers, dans un magazine familial et bien pensant et qu'une de ses pensionnaires avait soulignée de rouge à mon intention.

"Dame âgée, habitant toute l'année la campagne, cherche demoiselle de compagnie, jeune, instruite, de famille distinguée, de caractère facile et gai. Appointments annuels 2400 francs. Envoyer portrait et références sérieuses. Château de Malencontre—Salvat l'Aigueverte—par Saint-Allyre, Cantal."

Madame Painfray avait l'air triomphant.

—Je ne nie point, mademoiselle, dit-elle, que vous puissiez trouver une résidence plus désirable que ce château auvergnat, mais il est de fait que cette châtelaine auvergnate pourrait bien chercher dix ans et ne pas trouver une jeune compagne qui répondit aussi bien à ses vœux.

J'en demeurai d'accord sans le moindre effort de modestie et, remerciant mon hôtesse, j'eus tout de suite résolu d'accueillir les avances du bon hasard qui me mettait sous les yeux ces lignes prédestinées d'une revue que je n'avais jamais ouverte.

J'aime les décisions promptes, elles satisfont à la fois ma nature et mes goûts. Aussi bien m'inspire-t-elle une instinctive sympathie cette vieille dame qui veut autour d'elle la gaieté d'une jeune fille et, sans doute, un peu de grâce et de beauté, puisqu'elle s'informe du visage de celle qui lui sourira.

J'ai donc pris ma plus fine plume et offert mes services à la châtelaine de Malencontre. Je lui ai parlé de la famille de Clairande qui est fort ancienne et a laissé tomber la particule je ne sais quand, et de Jean Clairande, mon père... Je lui ai dit que j'étais jeune et gaie, que je chantais un peu d'une voix haute qui passait pour jolie, que j'avais fait d'assez bonnes études pour n'être pas trop ignorante et que, si elle voulait bien m'accueillir avec indulgence et bonté, j'aurais un trop grand désir d'être aimée d'elle pour ne pas essayer de lui paraître aimable et ne pas apporter à lui complaire tous mes soins.

Les références sérieuses n'étaient pas pour me gêner, madame Marcilly m'ayant autorisée à me recommander d'elle et à donner son adresse aux personnes qui souhaiteraient de se renseigner sur mon compte... Restait la question du portrait. Là, mon embarras fut grand.

Mon portrait! Mais, depuis mon enfance, depuis la mort de mon cher père, personne jamais n'a songé à me conduire chez le photographe et j'avoue n'avoir pas plus songé à y aller. Il faut pour prendre, sans sollicitation, une telle initiative se sentir très aimée ou s'aimer soi-même beaucoup. Les amis de mon père ne se souvenaient plus de moi, ceux de ma tante peu nombreux, ne voyaient en moi pour la plupart qu'une cendrillon un peu plus souriante, un peu plus propre et moins mal peignée que l'autre... Qui donc se fût soucié de posséder mon image? Quelques compagnes de cours, madame Marcilly... la vieille bonne de ma tante, voilà tout... et encore!

Non, il n'existe point de portrait de moi, et, jusqu'à ce jour, il ne m'avait pas été donné de le regretter... Devant la demande formelle de la dame âgée, à quel parti me résoudre? Courir chez un photographe et poser? Mais pour avoir une épreuve, je devrais attendre au moins huit jours! Dire la vérité à ma châtelaine? Elle ne me croirait pas et penserait que je suis laide ou difforme... Que faire, que faire?

Mes yeux cherchaient Lull, implorant un conseil... Ils rencontrèrent un clair visage... celui de l'aïeule-fée qui, tendre et malicieuse, souriait du fond de son cadre, sa baguette d'or à la main...

Je pris la précieuse miniature et je m'approchai de la glace...

La veille même, madame Painfray réalisant la prédiction de mon père, m'avait demandé à quelle occasion de bal ou de comédie, j'avais porté ce gracieux costume de conte? Je ne lui avais pas fait dire!... Etais-je donc aussi jolie que cela? Très consciencieusement, très impartialement, j'ai comparé.

Dame Rose de Clairande, la chose n'est pas contestable! Après trois générations, je vous dois cet ovale pur, encore un peu enfantin, cette bouche, ce nez, ce teint transparent, blanc et pourtant rose, ces cheveux dont on pourrait dire qu'ils sont trop blonds si le soleil au moindre reflet ne leur prêtait son ardeur dorée, et trop fins s'ils étaient moins mousseux et moins abondants, ces yeux, enfin, ces yeux bruns qui sont un peu gris ou un peu verts selon l'heure et qui rient en pensant à on ne sait quoi.

Une étoile brille à votre front, votre robe légère, blanche et pailletée d'argent découvre vos épaules fines et je suis vêtue de noir jusqu'au menton, mais j'ai votre cou fragile et un peu long, votre port, votre taille; comme vous je suis très mince, avec un corps qui semble frêle et qui n'est que souple et qui est robuste et sain... Oui, en vérité, votre portrait, grand-mère toujours jeune, votre portrait, c'est le mien!

Alors... Alors, bonne grand-mère-fée, j'ai couché votre image dans une petite boîte ouatée comme un écrin, et, pensant que votre baguette vous garderait de toute aventure malheureuse, je vous ai envoyée en messagère, vers la dame vénérable qui aime la jeunesse et la gaieté... Vous m'attendrez là-bas dans le château inconnu... et votre pouvoir me portera chance.

Paris, 19 novembre.

Pas de réponse!... Le temps me semble long... Oh! les jours écoulés ne sont pas encore assez nombreux pour justifier mon anxiété. Ce sont les

paroles de madame Marcilly qui m'ont déconcertée, inquiétée même...

J'arrivais joyeuse, contant mon bel espoir, mais, comme je terminais mon récit, avouant dans un sourire l'envoi quelque peu frauduleux du portrait, de cette ancienne miniature que madame Marcilly connaissait bien, mon aimable protectrice changea brusquement de visage et prit un air désolé.

—Vous avez envoyé cette miniature! Mais, ma pauvre enfant, que ne m'avez-vous consultée! C'est fou, absolument fou!... A-t-on idée d'une pareille aberration! Si cette dame demande à voir un portrait, c'est parce qu'elle ne veut engager qu'une personne simple et sérieuse dont la mise, la tenue, l'aspect général lui paraissent devoir convenir à l'état de demoiselle de compagnie. Et vous lui envoyez votre image—car il n'y a pas à dire, c'est bien votre image—en robe de féerie, les épaules nues et les cheveux épars... Ma pauvre, pauvre enfant, à quoi avez-vous pensé?

Toute mon exaltation était tombée.

—J'ai pensé, madame, fis-je très confuse, que cette dame qui souhaitait une demoiselle de compagnie jeune et gaie, ne se souciait point d'avoir sous les yeux un trop laid visage...

—Hélas, ma mignonne, si elle a fait quelque réflexion de ce genre, c'est, soyez-en certaine, un visage trop joli qu'elle a—assez justement—redouté... Mon Dieu, quelle opinion lui avez-vous donnée de vous... sans compter qu'elle serait en droit de vous croire... un peu folle, ma pauvre Flavie... Maintenant, je serais bien surprise si vous receviez une réponse favorable... Et je vais reprendre mes démarches d'un autre côté... Ma chère petite, votre ignorance, votre extraordinaire ignorance de la vie me navre, quand je songe que vous voici jetée si seule et si désarmée dans la lutte!

En quittant madame Marcilly, j'avais, bien qu'elle m'eût embrassée avec une tendresse apitoyée, les yeux pleins de larmes et le cœur serré.

Il faut donc qu'une demoiselle de compagnie soit désagréable à voir? Moi, j'aurais cru le contraire.

C'est, sans doute, parce que je n'ai pas assez réfléchi... ou peut-être encore parce que j'ai trop rêvé... Je me figurais déjà ma vieille dame adoralement souriante et maternelle, sous ses cheveux blancs... car elle aura les cheveux blancs!... Comment une si charmante vieille dame eût-elle supporté la présence morose de la jeune fille à coiffure tirée, à visage terne, à robe mal taillée, sous les traits de laquelle, madame Marcilly—et tous les gens sensés, j'imagine—se représentent très certainement la demoiselle de compagnie idéale?

Lull, mon doux ami, c'est vous qui m'avez passé cette inspiration funeste... Lull, l'envoi de l'aïeule-fée, c'est un tour de votre façon... Oh! Lull, devrai-je désormais me méfier de vous?

Paris, 22 novembre.

Victoire! ma lettre a plu et les atours de Rose de Clairande n'ont pas causé de scandale, puisque ma châtelaine cantalienne—elle s'appelle madame de Malencontre—se montre satisfaite et m'ouvre toutes grandes les portes de son château.

Avant-hier, je me sentais déjà un peu rassurée, sachant que madame Marcilly avait reçu de ma-

dame de Malencontre un long message à mon propos... Mais aujourd'hui, je triomphe! Quatre pages m'arrivent à moi, une lettre de ton assez mélancolique, mais si bienveillante que me voici enchantée de mon sort futur.

Dans la seconde partie de cette lettre, madame de Malencontre s'excuse presque, cependant, de m'offrir une existence très sévère, peu conforme sans doute aux goûts d'une jeune fille telle que moi—ceci est la part du costume de fée—et me conseille de réfléchir avant d'en affronter la paix monotone et peut-être l'ennui.

"L'annonce de la *Veillée* dit que j'habite la campagne, n'est-ce pas plutôt la montagne et le désert qu'on devrait dire? Certes le roc balsatique au faite duquel, depuis sept siècles, le château de Malencontre domine les gorges farouches de la Salve, peut séduire une imagination romantique et la fraîche vallée où la rivière, à l'issue de l'étroit défilé, coule, profonde et limpide, passe pour être l'une des plus pittoresques parmi celles qui rayonnent autour du Puy Mary... Mais le village de Salvat et ses environs sont dépourvus de toutes ressources en fait de société. Quant à moi, je suis vieille et triste et, comme beaucoup de vieilles gens que la vie a lassés et meurtris, fort sédentaire. Il y a bien trois ans que je n'ai quitté ma retraite rocheuse où la belle saison ne change guère que l'apparence extérieure des choses et où l'hiver est plus long et plus noir qu'il ne vous est possible de l'imaginer... Je n'ose vous promettre que l'attrait des horizons nouveaux pourra me reprendre... Eprouvez donc, mademoiselle, votre courage et votre gaieté. Dites-vous qu'il faut aimer beaucoup la nature et n'en point craindre les solitudes sauvages ou agrestes pour se plaire à Salvat et qu'il faudrait porter en soi la joie et le soleil avec la jeunesse, pour ne point trouver Malencontre bien sombre et ma compagnie bien morose... Méditez votre décision, je vous le répète pour le repos de ma conscience, en souhaitant toutefois de ne pas être parvenue à vous faire trop peur de mon pays et de moi."

Ici suivent des indications précises sur le voyage de Paris à Salvat qui est assez long et compliqué. Et madame de Malencontre termine par quelques mots aimables en me priant de lui fixer—si ma réponse définitive doit être l'acceptation de tant de conditions désagréables,—le jour de mon départ et l'heure du train que je prendrai à Paris.

Le sort en est jeté!

Je vais écrire à madame de Malencontre que le spleen est pour moi mal inconnu, que je me sens éprise déjà de son indulgente bonté, de son vieux château romantique et de son beau pays sauvage et que, ce 24 novembre, je me mettrai en route vers Salvat l'Aigueverte, par le train du soir.

Paris, 24 novembre, 5 heures.

Le temps est triste et noir. Il a plu de la "neige fondue", comme dit l'excellente madame Painfray... Il fera froid cette nuit dans le train.

Je vais partir: ma chambre est dépouillée de ce qui en faisait un "home", Lull enveloppé de papiers soyeux et d'ouate floconneuse, dort dans une boîte blanche où j'ai celé sa forme fragile avec les violettes d'un gros bouquet que madame Marcilly m'a envoyé ce matin.

Et ma malle est pleine... tout ce que je possède est là!

Le chemin de fer ne passe qu'à une assez grande distance de Salvat. A Saint-Allyre, une station sur la ligne de Mauriac, j'abandonnerai le train et prendrai la patache qui fait le service de Salvat, à moins que—le nombre des voyageurs partants n'étant pas toujours jugé suffisant par le voiturier—je me trouve obligée de fréter selon les instructions de ma châtelaine, un véhicule spécial, ce qui n'offre, paraît-il aucune difficulté, pour peu qu'on y mette le prix, dans un pays où les chemins de fer sont encore rares.

En quittant Paris ce soir, je serai à Saint-Allyre demain vers deux heures. Quant au moment du jour où j'atteindrai Salvat et Malencontre, qui peut le prévoir avec l'aléa du mode de transport?

Madame de Painfray m'a dit, les larmes aux yeux que, sans moi, la maison, maintenant, lui semblerait vide. Je lui ai promis que, si je revenais à Paris, je lui écrirais pour lui demander la chambre aux rubans cerises et qu'ainsi, je croirais revoir un petit "chez moi".

Madame Marcilly m'avait très amicalement demandé de lui conserver ma dernière soirée de Paris et, hier, j'ai diné chez elle. Son accueil comme toujours, a été cordial. Nous avons parlé beaucoup de mon voyage et des conditions de ma vie à Malencontre.

M. Marcilly se souvient d'avoir souvent rencontré à son cercle, il y a quelque vingt ans, un baron Renaud de Malencontre, le mari de ma châtelaine selon toutes probabilités.

—C'était du reste, dit-il, un assez triste sire... pas un méchant homme, peut-être, mais un de ces êtres faibles et inconscients qui déconcertent la sévérité autant qu'ils éloignent la sympathie... Grand joueur et grand festoyeur, monsieur de Malencontre s'était ruiné en quelques années. Il vendit son château, comme il avait vendu chaque morceau de son domaine patrimonial, ruina sa femme encore... et mourut pitoyablement, tué en duel pour une danseuse de music-hall, une créole qui avait été son mauvais génie.

—Je n'ai pas eu l'honneur d'être présenté à madame de Malencontre, ajouta M. Marcilly, mais elle vivait à l'écart de ces turpitudes et je n'ai jamais entendu prononcer son nom qu'avec beaucoup de compassion et de respect. Monsieur de Malencontre mort, le silence complet se fit et j'ignorerais totalement le sort de la pauvre femme si, longtemps après, je ne m'étais trouvé en relations d'affaires avec un cousin du baron Renaud, monsieur André de Malencontre qui est un agronome distingué et a créé un des plus beaux domaines cultivés du "tell", dans la province de Constantine... J'appris ainsi que madame de Malencontre avait bravement tenu tête à l'adversité, jusqu'au moment où l'héritage d'une parente lui avait permis de racheter Malencontre et ses dépendances et de connaître des jours meilleurs... Son fils avait fait un assez beau mariage et sa vieillesse s'annonçait paisible et heureuse. Je ne puis me rappeler—peut-être ne l'ai-je jamais su—dans quelle province de France était perché le vieux nid des barons de Malencontre, mais il y a les plus grandes chances, je crois, mademoiselle, pour que le château où vous allez vivre se trouve être celui dont j'ai moi-même entendu parler et

pour que votre aimable "dame âgée" soit la veuve du baron Renaud.

Ces détails m'avaient vivement intéressée.

—Je suis contente, remaquait madame Marcilly, de savoir un peu chez qui vous allez, petite Flavie, et je n'aurais pas manqué de faire allusion à ces relations anciennes, dans ma lettre à madame de Malencontre, si j'avais supposé que le nom de monsieur de Malencontre dût évoquer autre chose que de pénibles ou tragiques souvenirs. Je me suis donc bornée à dire le bien que je pense de vous... et j'en pense assez, vous le voyez, pour que la bonne dame se soit bien vite assurée la possession d'une petite perle de si grand prix!

J'ignore, en vérité, si madame de Malencontre n'aura pas lieu de constater que madame Marcilly s'exagère ses mérites et beaucoup; mais je sais bien que je suis toute prête, moi, à aimer madame de Malencontre, ma chère charmante vieille dame aux doux cheveux blancs, au sourire maternel... car c'est elle qui m'attend, j'en suis certaine et crois la voir déjà.

Pauvre femme! Comme elle a dû souffrir avec ce mauvais mari qui la déaïssait pour une danseuse! Comme la douleur, la pauvreté, la lutte, les déceptions amères et les soucis lancinants ont dû l'éprouver, user son corps, blesser son âme!

Et le calme est venu pour elle à l'âge, peut-être, où les lèvres disent: "C'est la paix", ne sachant ou n'osant plus dire: "C'est le bonheur"!

Je veux l'entourer de tendresse, de soins respectueux... Et j'espère que ma présence lui apportera quelque bien-être, j'espère que, comme elle le souhaitait, j'aurai en moi "assez de soleil et de joie" pour éclairer cette demeure sombre et réjouir ce cœur attristé.

III

Château de Malencontre, 25 novembre.

Voyage fatigant, pénible et comme interminable, arrivée inconfortable, troublante...

Me voici installée dans une jolie chambre dont les boiseries blanches, les meubles Louis XVI, les toiles de Jouy claires, à sujets bucoliques sont d'une grâce tout élégante et féminine et contrastent plaisamment avec l'extérieur du rude château féodal.

Les douze coups de minuit viennent de sonner lentement, gravement du fond d'une horloge invisible... Un grand feu robuste brûle dans la cheminée de marbre neigeux, le lit ouvert, le couvrepied de satin ouaté, les draps fins fleurissent l'iris et la lavande... l'atmosphère est tiède, légère, accueillante... Cependant, je ne me décide point à me coucher, à dormir, et Lull, juché au faite d'un secrétaire de bois de rose, Lull sous ses voiles puérils, grelotte...

Hier, avec une assurance peu philosophique, je précisais à l'avance le moment de mon arrivée à Saint-Allyre.

Un contretemps, je ne sais quelle perturbation sur la ligne, renversa mes prévisions inconsidérées. Le train avait une heure et demie, presque deux heures de retard, lorsque j'en suis descendue.

La première neige était tombée dans la nuit, on disait que le temps changerait, qu'elle ne tiendrait pas, mais elle avait mordu au sol, toute

blanche. Je me suis enquis d'un moyen de transport. Trois ou quatre paysans dont un sabotier de Salvat et sa femme, péroraient dans un français mêlé de patois cantalien, pour obtenir que la patache prit la route le soir même.

J'ai conclu le débat, en offrant de payer trois fois la valeur de ma place, ce qui réalisait encore une économie notable sur le prix d'une voiture particulière, et le maître de l'heure, un gros homme vêtu de peaux de bique—à la fois le propriétaire et le conducteur de la patache—a déclaré qu'en ce cas et "bien pour obliger des clients", il consentait à atteler... Cette combinaison contenta tout le monde... Peu d'instants après, le signal du départ fut donné.

Tandis que la voiture s'éloignait de Saint-Allyre m'emportant dans l'inconnu, la ville poudrée de neige se ramassait sur elle-même et m'apparaissait en son ensemble, toute petite, toute ancienne et d'aspect romantique avec ses remparts, ses maisons à pignons et ses tourelles pointues. La terrasse de basalte où furent construits, il y a des siècles, Saint-Allyre et ses bastions, domine un plateau très vaste et si peu accidenté que, malgré l'attitude qui est déjà de plus de cinq cents mètres, j'avais peine à me croire en pays de montagnes.

Les montagnes étaient là cependant. Au bout, tout au bout de l'étendue où, sous la mince couche de neige, la terre paraissait en taches noirâtres, elles fermaient l'horizon, leurs croupes blanches un peu mêlées, nombreuses, pressées, bousculées comme les moutons d'un troupeau qui s'éloigne.

Nous nous dirigeons vers elles et il semblait impossible que nous dussions les atteindre jamais.

Le ciel était encore clair, mais on oubliait qu'il y eût quelque part un soleil, comme si le pâle jour fût venu de la neige. Puis la nuit tomba et le reflet confus de cette blancheur morne qui couvrirait le talus de chaque côté de la route et se perdait à l'infini, demeura seul perceptible aux yeux dans le vide obscur de la campagne.

Mes compagnons de voyage dormaient ingénument. Aux mouvements de la voiture, à l'allure des chevaux, à l'orientation des tournants, j'essayais de deviner le chemin que nous suivions, le caractère et l'aspect probable des régions parcourues. Après avoir roulé sur un sol à peu près uni, nous traversions un pays plus ridé sur une route plus sinueuse. Nous n'allions pas bien vite à cause du mauvais état des voies.

Quelquefois, les feux d'un hameau, d'un petit village luisaient. On voyait comme sur les cartes de Noël, des toits très blancs et des maisons très noires avec de petits points jaunes ou rouges aux fenêtres. Un homme fit signe au conducteur, franchit le marchepied et, s'étant assis, se mit à dormir comme les autres. Il y avait longtemps que nous courions ainsi à travers la campagne. Au relais, deux voyageurs quittèrent la voiture, étant arrivés à destination. J'avais froid; blottie dans un coin, je serrais autour de moi mon manteau et ma couverture de voyage.

Nous montions maintenant. Nous gravissions en pleine montagne, en pleine forêt, une côte qui se faisait, d'instant en instant, plus rude. Aux deux chevaux du départ, on en avait adjoint un troisième. D'après quelques paroles des paysans un moment réveillés, je compris que nous passions

d'une vallée à l'autre par un col appelé le col de la Pnède. Au sommet, on s'arrêta, puis la voiture dévala avec un cheval de moins. J'entendais grincer le frein. Les sonnettes tintaient comme soulagées.

On se retrouva sur un terrain plan, puis il y eut une pente légère. La nuit moins noire me permit de voir que nous longions une rivière en sens inverse du courant. Les lanternes de la voiture brillèrent dans l'eau qui coulait très vite avec un air de se sauver. La vallée où nous cheminions était large. A droite et à gauche de la route et de la rivière s'élevaient des collines que, par derrière, des montagnes dépassaient. Des fantômes d'arbres, de maisons surgissaient. Je pressentais des bois, des prairies, des cultures. L'hiver et la nuit avaient pris possession des choses et leur donnaient une apparence d'uniformité triste et de mystère. Elles semblaient se cacher et me chuchoter au passage des mots sournois: "Devine, devine, ce qui t'attend ici"... Je ne les jugeais pas hostiles et même je me plaisais à les espérer bienveillantes, mais, devant le secret de leur vêtue blanche, noyée d'ombre, je me rappelais des impressions lointaines, ce que j'éprouvais d'obscur et d'inavoué, jadis, quand, m'annonçant le bonhomme Noël, quelque ami de mon père, familier de la maison, s'affublait presque sous mes yeux d'un manteau noir et d'une barbe chenue: frisson qui n'osait paraître à fleur de peau, assurance voulue dont le rire amusé chevrotait, peur confuse et imaginative qui savait n'avoir point de cause raisonnable et souhaitait pourtant que le jeu cessât.

Oh! pouvoir accélérer le trot fatigué des chevaux, ranimer les sonnailles languissantes, arriver enfin, me réchauffer le cœur au sourire de ma belle vieille dame!

Pourquoi les chevaux avançaient-ils si lentement? Pourquoi la rivière se sauvait-elle si vite? Mes yeux se fermèrent, las d'interroger les ténèbres et la neige, las du tremblotement falot des lanternes dont le reflet semblait hésiter et s'arrêter sur l'eau courante... Mes yeux se fermèrent, ma pensée se tut... et, soudain, au bercement cahoté de la voiture, au bruit des sonnailles trop lentes et de l'eau trop rapide, imitant sans le vouloir mes humbles compagnons de route, je m'endormis.

Un choc m'éveilla... Je ne vis plus à mes côtés que le sabotier et sa femme qui s'étaient levés et patoisaient avec une volubilité toute méridionale.

La patache entraînait dans une cour d'auberge.

Des portes s'ouvraient, des clartés brillaient, des voix parlaient mêlées... Nous étions arrivés à Salvat l'Aigueverte.

Un peu engourdie encore, je me trouvais dans une petite salle qui me paraissait, par contraste avec l'ombre et le froid de la voiture, délicieusement claire et chaude. Il y avait de la lumière, il y avait du feu, c'était bon!

L'aubergiste me salua.

—C'est mademoiselle, bien sûr (il prononçait ou à peu près mamichelle) qui va à Malencontre?

—C'est moi.

—Le vieil Ambroise à madame la baronne a attendu longtemps, puis comme Mademoiselle n'arrivait point, il est remonté au château pour prévenir... Il a laissé les mulets à l'auberge... Sur les huit heures et demie, neuf heures, il repassera.

—Mais, dis-je assez inconsidérément, la voiture ne monte-t-elle pas jusqu'à Malencontre?

L'homme rit en dedans, par respect.

—Une voiture jusqu'à Malencontre... et avec les chemins qu'il y a... oh! mademoiselle, le diable même ne pourrait pas!

—Le château est-il bien loin de Salvat?

—Non pas, mais pour monter dans le noir avec les mulets, on mettra bien une heure ou les trois quarts d'une heure.

J'eus un soupir involontaire.

L'aubergiste pitoyable marmotta quelques mots de réconfort, puis m'offrit à souper. Mais je n'avais pas faim ayant d'ailleurs goûté copieusement à Saint-Allyre; je le priai de me servir seulement une tasse de lait chaud et un peu de pain, et je m'assis, résignée.

Dans la cheminée haute et profonde et tout enfumée, d'énormes bûches brûlaient, à larges flammes crépitantes. C'était une cheminée d'autrefois avec une crémaillère et de grands landiers compliqués et munis de crochets qui évoquaient irrésistiblement des visions de marmottes mijotantes et de rôtis cuits à la broche. La lumière qui, tout à l'heure avait réjoui mon entrée, venait d'une brave lampe de cuivre à trois becs, la plus drôle du monde. Deux tables alignées perpendiculairement à la fenêtre et flanquées de bancs occupaient un côté de la salle que meublaient encore une armoire, une huche, et un buffet à étagères. Je remarquais les panneaux moulurés de l'armoire et de la huche faites d'un beau vieux noyer un peu rougeâtre et, accrochés et posés sur les étagères du buffet, des plats d'étain, des écuelles à anses de faïences multicolores. Le plafond à solives était garni de bouquets d'oignons, de jambons bien pansus et de chapelets de saucisses.

Ce décor m'enchantait. C'est celui de beaucoup de contes et d'histoires que j'ai lus et dont je ne me souviens plus. Presque familier à mon imagination, il était tout nouveau pour mes yeux amusés.

Dans une des jolies petites écuelles à anses que je venais d'admirer, on m'apporta un lait qui fumait encore, bouillant, et, sur une assiette, du pain, un bon gros pain de seigle où de je ne sais quoi de gris et d'appétissant.

Le sabotier avait renvoyé sa femme à la maison, il s'était assis à la table en face du conducteur de la patache et tous deux buvaient du vin chaud. Une odeur de cannelle monta de leurs grands verres embués. Ce cordial alcoolisé ragail-lardissait le sabotier. Il conta, pour la femme de l'aubergiste, les difficultés de la route qu'il avait faite en dormant, puis il se tourna vers moi d'un air sympathique.

—Tout de même, dit-il soudain, ça ne fait pas peur à une petite demoiselle comme vous, d'aller au château de Barbe-bleue?

Je le regardais, étonnée.

—Au château de Barbe-bleue? répétais-je étonnée.

Le conducteur riait silencieusement, le nez dans son verre. La femme de l'aubergiste haussa les épaules.

—Faut pas écouter le père Caylat, mademoiselle... Ce sont des histoires qui sont arrivées dans les temps et qu'on raconte encore pour preuve que le château de Malencontre ne portait point bonheur aux femmes... des histoires si vieilles. Bon

Dieu! sans compter celle de la Fade, et de l'Aigue-verte qui n'est, bien sûr, pas vraie!

Et désignant le conducteur de la patache:

—Monsieur Lebrou pourrait vous le dire... Il connaît tout cela mieux qu'un maître d'école.

M. Lebrou parut flatté.

—L'histoire de la Fade est une légende d'avant les Templiers, intervint-il d'un ton sagace, en homme documenté, capable de répondre aux touristes curieux. Mais on raconte encore bien d'autres choses qui sont vraies, pour le coup, et beaucoup plus intéressantes. Au temps du Moyen âge, quand Malencontre était une commanderie, les Templiers, de mauvais moines que le Saint-Père a punis, attirèrent les filles en haut de leurs tours du diable, et les y tenant ensuite dans les oubliettes. Puis le fief passa à quelque baron ami de la couronne, il y eut les seigneurs de Malencontre, qui, sauf votre respect, n'étaient que des brigands comme les seigneurs de Tournemire, de Thiezac et tant d'autres en pays d'Auvergne, et qui, pendant des siècles, épouvantèrent la vallée, si bien qu'aux Grands Jours de Clermont, sous le roi Louis XIV, il y eut une belle lessive!... C'est ainsi que le baron Gilles de Malencontre, Gilles le Loup comme on disait, eut la tête coupée parce qu'il avait tué sa femme et son page qui n'avaient rien fait de mal. Avant de le prendre, on le traqua deux ans dans la montagne où il vivait précisément comme un loup... C'était un homme terrible. Aujourd'hui, quand un petit enfant pleure à Salvat, on lui dit qu'on va le donner au "vieux Gilles"... et il se tait, faut voir!

Le sabotier qui avait écouté patiemment, me regarda:

—Voilà une histoire qui fait peur, hein, mademoiselle?... pas une histoire de Paris?

Je souris, divertie.

—Quand j'étais petite, dis-je, j'aimais les histoires qui font peur... je crois bien que je les aime encore à présent et je suis ravie qu'on m'ait conté celle-ci... Mais il n'y a plus. Dieu merci, de seigneurs-birgands à Malencontre... et l'on ne m'effrayerait pas beaucoup par la menace de me donner au vieux Gilles.

Le sabotier s'esclaffa, le rire plissait drôlement ses petits yeux et tout son honnête visage qu'un collier de barbe grise encadrait. Il s'amusait infiniment.

—Ce n'est pas le vieux Gilles qu'on appelle "Barbe-bleue", dit-il en jetant un coup d'œil malin aux autres.

Cette fois, la femme de l'aubergiste se fâcha. —Bons saints du ciel, en voilà des finesses!... taisez-vous donc, père Caylat, c'est stupide à la fin! Voulez-vous épouvanter mademoiselle... Parce que des gens ont eu la guigne, il n'y a pas de quoi rire, après tout.

—Certain, soupira le conducteur, que s'il n'y a plus de brigands à Malencontre depuis les temps anciens, ce ne sont pas les femmes malheureuses qui y ont manqué du nôtre. Exemple, madame la baronne de maintenant qui a bien pâti, jadis, toute fière qu'elle est, la pauvre!... et les deux autres, les deux épouses du baron son fils, qui sont mortes au château....

—Monsieur le baron Patrice ne s'est marié qu'une fois, monsieur Lebrou, rectifia de nouveau l'aubergiste, mécontent. La demoiselle indienne était sa promise... pas sa femme...

—N'empêche qu'épouse et promise, elles sont mortes au château toutes les deux, insista malicieusement le sabotier; la jeune baronne d'abord, la sauvage deux ans plus tard... ah! celles-là, quelle femme, bigre!... Quant à l'autre, la soeur, c'est pas une femme pour monsieur le baron, bien sûr, elle est trop vilaine!

Puis il me regarda, et vit, je crois, mon air effaré. Alors, il rit encore très franchement d'un rire de brave homme.

—Le vieux Caylat aime à taquiner, s'excusa-t-il, faut pas tout prendre de ce qu'il dit, allez, mademoiselle. La baronne est un peu haute avec les gens et on ne voit guère monsieur le baron de par ici, mais on ne leur veut point de misère et on sait que ce n'est pas du mauvais monde. Les pauvres qui vont demander à monsieur l'abbé du château, ne se gênent pas pour le dire... Monsieur le baron n'a pas eu de chance, c'est vrai, il s'est marié, sa femme est morte... il a voulu se remarié, sa promise est morte aussi... Alors, on a continué de répéter ce qu'on répète depuis des centaines d'années, que Malencontre n'est pas favorable aux dames et, sans songer à mal, pour rire, on a dit—c'est l'instituteur qui a trouvé le nom—que monsieur le baron, c'était Barbe-bleue...

J'avais repris mon équilibre.

—Je suis certaine, répliquai-je, que vous n'avez rien voulu dire de méchant, monsieur Caylat. Mais madame—je regardais l'aubergiste—a raison tout de même. Quant à moi, je suis venue à Salvat pour être la "demoiselle de compagnie" de madame de Malencontre, la distraire, lui faire la lecture, l'aider, sans doute dans le soin de sa maison...—et cela parce que je dois gagner ma vie. J'essayerai de bien remplir ma tâche... Le reste ne me regarde pas. Ce sont affaires et malheurs de famille que nous devons, vous et moi, respecter...

J'avais parlé simplement, sans colère ni étalage de dignité: J'ignore si je fus tout à fait comprise, mais le vieux sabotier paraissait à la fois confus, surpris, et—j'ose l'avouer sans vergogne, ces lignes n'étant destinées qu'à Lull—séduit.

—C'est bien parlé, approuva-t-il, les riches ont leurs peines comme nous autres, et... chacun est maître chez soi. Vous avez l'air, sauf votre respect, d'une demoiselle bien douce et bien sage, ajouta-t-il naïvement... Et sûr qu'on se sent tout doux soi-même et tout sage, à entendre votre petite voix... Si vous voulez des sabots pour courir par ici dans la neige, pensez au père Caylat. Mon ouvrage est fin et je vous servirai bien et pas cher.

—J'y penserai... je serais très contente d'avoir des sabots, répondis-je gaiement.

Un moment après, le vieux domestique de madame de Malencontre entra. Il ne montra aucune surprise de ma présence, ayant vu la patache dans la cour, et m'annonça tout de suite avec une profonde déférence qu'il était à mes ordres pour me conduire au château. Il avait une assez belle figure dont l'impassibilité cérémonieuse étonnait presque en ce milieu rustique et des cheveux aussi blancs que la neige des montagnes.

Deux mulets attendaient à la porte, l'un pour moi, l'autre pour ma malle. Un petit paysan guidait celui-ci, le vieux Ambroise prit la bride de celui-là et la dernière étape de mon voyage commença.

J'étais un peu troublée d'abord, n'étant pas grande écuyère, mais le pas ferme du mulet me donna confiance et le vieil Ambroise, aussi muet que ma monture, la dirigeait habilement. Réchauffée par le lait que je venais de boire, confortablement enveloppée d'un second manteau et d'une couverture de fourrure qu'Ambroise avait apportés, je n'avais plus froid et me sentais fataliste...

Au sortir du village de Salvat, semblable à tous les villages que je venais de voir, nous avons passé un pont, la Salve grondant sous les arches de pierre. La lune toute ronde et d'un blanc laiteux, translucide comme une grosse opale, s'était montrée au-dessus des montagnes et des rochers, — proches ou lointains, on ne savait, — dont l'immense masse, confuse et noire, semblait occuper le fond de la vallée.

De cette course dans la nuit bête, ma mémoire a gardé une impression, l'image précise du château de Malencontre, tel que je l'aperçus pour la première fois. Je me souviens d'avoir remarqué naguère, au musée Victor-Hugo, le curieux dessin que fit le poète, d'un vieux burg fantastique, en utilisant, dirigeant et retouchant sur une feuille de papier clair, les caprices d'une énorme tache d'encre.

Le château de Malencontre ressemble à ce vieux burg, né d'un jeu d'écolier sous la plume qui écrit *Euradnus*.

Dressé au faite d'un de ces rocs nus, tellement hauts et abrupts que, dans les légendes, le diable seul a le pouvoir d'y construire, tout noir sur le ciel lunaire où se découpaient en silhouettes brutales, les toits pointus de ses quatre tours, il me parut formidable et irréel comme un spectre.

Cette vision fantomatique fut brève. Un nuage cacha la lune. D'ailleurs, la route que nous suivions laissait bientôt sur la gauche le rocher de Malencontre inaccessible du côté de la rivière et le contournait d'assez près, pour l'aborder à l'opposé par la montagne.

La montée me parut très rude. Le petit paysan des mulets portait une grosse lanterne dont la lueur projetée nous précédait et semblait repousser pour nous faire place de grandes ombres qui couraient devant nous.

Il me serait impossible de dire combien de temps le trajet dura. Un moment vint où, après avoir franchi une porte entre deux tourelles et traversé une cour, les mulets s'arrêtèrent.

Une haute porte se mit avec un bruit complexe de verrous, de serrures, de savantes ferronneries, c'était celle du château. J'ai deviné le vaste espace d'un vestibule, mal éclairé par la lanterne qu'à son tour Ambroise avait prise. J'ai gravi les larges degrés d'un escalier de pierre, parcouru quelques mètres dans une galerie, puis Ambroise a dit :

— Madame la baronne attend mademoiselle dans la chambre des Fées. Mademoiselle veut-elle prendre la peine d'entrer ?

La "chambre des fées", après ce voyage étrange, ces histoires de seigneurs-brigands et ce conte de Barbe-bleue, n'était-ce pas terrible et charmant ?... Lull a aimé la chambre des fées, avant même de la connaître...

Comme Ambroise me faisait traverser une pièce obscure, une porte s'ouvrit brusquement sans se refermer et, dans l'ombre plus transparente, j'en-

trevis une silhouette noire, quelqu'un de grand qui sortit par la galerie d'où je venais... Est-ce Barbe-bleue que j'ai ainsi croisé dans les ténèbres ?... Quelques secondes plus tard, j'étais dans la chambre des fées...

Une fois encore, la clarté des lampes, la tiédeur d'une atmosphère bien close, me causèrent une sorte de ravissement, une impression subite et intense de bien-être. Une robe se leva avec une rumeur de soie froissée : une voix dit : "Soyez la bienvenue, mademoiselle... et venez vite près du feu". Une main serra la mienne. Et, d'un geste léger, madame de Malencontre me désigna le fauteuil le plus approché de la belle cheminée à hotte, toute sculptée et armoriée où, comme dans l'âtre rustique de l'auberge, de grandes flammes vives menaient leur danse au bruit craquant du bois et des étincelles.

Ambroise m'avait débarrassée de mon manteau lourd et humide, j'apparus, mince dans ma petite robe de deuil.

— Mon Dieu, comme vous voilà frêle et blonde dans tout ce noir !... et si jeune, presque une enfant ! reprit la voix de madame de Malencontre. Vous devez être à demi morte de fatigue, mademoiselle. Cette course de Saint-Allyre à Salvat est terrible par le mauvais temps ! Cependant, il serait téméraire de regretter que vous l'eussiez fait aujourd'hui. Peut-être, dans quelques jours, sera-t-elle tout à fait impraticable. Nous sommes parfois les prisonniers de la neige, d'une neige dont cette première tombée ne peut vous donner aucune idée.

Je me trouvais dans une grande pièce à pans coupés et égaux qui avait presque l'air d'être ronde. Les murs étaient revêtus de boiseries sombres et décorés de tapisseries à personnages. Les meubles, sobrement sculptés, me parurent très anciens et très beaux.

Assise maintenant je répondais aux questions que madame de Malencontre me posait sur mon voyage. Dans le calme nocturne un bruit étrange montait, grave, sourd, à la fois continu et précipité. Malgré moi, je prêtai l'oreille.

Madame de Malencontre s'interrompit :

— C'est la Salve, dit-elle. Au fond de la gorge, elle forme trois rapides successifs et nous arrive bruyante, rageuse et comme excitée de sa course à travers les rochers. Les pluies d'automne l'ont grossie... et la neige d'hier commence à fondre... On se croirait au bord de la mer, n'est-ce pas ?

La voix qui me parlait était naturellement froide ; elle le restait en prononçant des mots de sympathie. Cette voix, mes yeux un peu intimidés, ne l'avaient pas encore bien regardée. Je savais seulement qu'elle était habillée de velours noir et qu'elle n'avait pas les doux cheveux blancs de ma vieille dame.

Madame de Malencontre se leva et alla prendre sur un meuble, dans le fond de la pièce, un petit cadre que je reconnus tout de suite. Un regard vint sur moi, me toucha, m'enveloppa.

— Oui, murmurait la voix froide aux mots affables. Oui, le portrait est d'une parfaite ressemblance...

Et, dans un sourire, elle ajouta :

— Mais le véritable portrait, celui que je trouve ressemblant, ce n'est pas cette jolie miniature dont le modèle m'est inconnu. Le portrait, c'est vous, mademoiselle... Est-ce que je me trompe ?

—Non, madame, avouai-je. La miniature que j'ai pris la liberté de vous envoyer—un peu follement, on me l'a dit—parce que je n'avais de moi-même aucune autre image, a été faite, il y a plus de cent ans, d'après ma trisaïeule, Rose de Clairande...

—Une fée?

—A mon tour, je souriais, charmée de cette indulgence.

—Mon père n'était pas loin de le penser, madame, et j'aimerais à le croire.

—Moi aussi, puisque vous êtes la vivante réplique de cette aïeule à la baguette d'or, continua aimablement madame de Malencontre. Voyez, les fées sont ici chez elles...—Et du geste, elle me désigna les tapisseries des murs que je devinais singulièrement douces et soyeuses sans qu'il me fût permis à la lumière insuffisante des lampes, d'en distinguer très nettement les sujets.—Mais il en est dont le pouvoir merveilleux est aboli... Peut-être les fées vieillissent-elles avec les siècles, comme nous avec les années...

Elle eut un soupir, se tut, puis changea de ton et j'eus l'impression qu'elle s'efforçait de sourire.

—C'est une fée plus puissante, une fée souveraine et bienfaisante entre toutes... c'est la jeunesse que Malencontre attend! dit-elle. Je vis fort isolée. Mon fils—veuf depuis quatre ans—est un sauvage... Mon petit-fils est un enfant et mon vénérable cousin, l'abbé Albin de Malencontre, est... un poète, toujours occupé de quelque grand travail chimérique... Son rêve du moment est de rythmer en vers très simples et très purs, des épisodes choisis de la *Légende Doée* et d'en faire un recueil de poèmes ingénus qu'on apprendrait aux enfants et qui, réalités mystiques plus merveilleuses que tous les contes et toutes les fables profanes, les dégoûteraient de "l'immoralité" de La Fontaine et de "l'inconscience" de Perrault... C'est charmant, mais peu récréatif, même pour la vieille femme que je suis... Et j'ai souhaité la douceur d'une présence féminine, la gaieté d'une présence jeune autour de moi, une activité joyeuse qui me ranime, un joli regard qui m'éclaire, une voix qui chasse de ce vieux repaire, le silence ennemi... Vous pouvez, certes, être tout cela, mon enfant, si Malencontre ne vous paraît pas trop sombre, notre pays trop rude et notre hiver trop long...

J'ai renouvelé à madame de Malencontre les assurances de ma lettre. Elle a hoché la tête, puis, saisie d'une idée:

—Mais il est près de onze heures... Avez-vous pu dîner en route, ma pauvre petite? J'ai fait préparer un "en-cas" dans votre chambre... Que voulez-vous prendre de bien chaud... du bouillon, du lait?

Je remerciai, me sentant, d'ailleurs, aussi incapable de boire que de manger.

—Ce qu'il vous faut, reprit madame de Malencontre, c'est une bonne nuit de sommeil... A votre âge, on dort quand on est fatigué...

Elle eut un soupir encore...

Vite remise de mon premier trouble, j'osais maintenant regarder madame de Malencontre, je l'avais vue... Et la remarque spontanée que, mentalement, j'avais faite sur sa personne exprimait juste le contraire de ce qu'elle même, un moment auparavant, m'avait dit tout haut... "Oh! mada-

me, eussé-je pu m'écrier, comme vous êtes peu ressemblante!"

C'est qu'il m'avait été donné—en imagination tout au moins—de contempler un portrait aussi... celui que Lull m'avait montré de ma jolie douairière... Et qu'entre ce portrait délicieux et souriant et la très grande et très imposante vieille dame qui me recevait dans la "chambre des fées", il était impossible de constater le plus subtil, le plus lointain rapport... Pas de cheveux blancs d'abord... oh! ces cheveux blancs fins et légers comme des cheveux de jeunes fille, ces cheveux d'une grand'mère qui jadis aurait été blonde, ces cheveux charmants, ces cheveux-symboles, Lull, combien je les eusse aimés!...

Madame de Malencontre a été brune, très brune, et ses cheveux encore épais et brillants ont pris dans la vieillesse une teinte gris de fer. Elle les relève en bandeaux sous une coiffure d'ancien Alençon dont la sobre richesse lui sied et qui s'harmonise à toute sa toilette, au velours noir de sa robe, à la lourde chaîne d'or qu'elle porte au cou. Si madame de Malencontre n'a pas la grâce de ma vieille dame, elle a, je suis obligée d'en convenir, une silhouette plus noble, des allures plus majestueuses, avec une aisance d'attitude aussi parfaite et, dans l'accueil autant de simplicité. Elle a dû être fort belle. Mais son teint encore lisse est d'une pâleur étrange sur laquelle il semble que les lignes accentuées des traits réguliers, un peu forts et pourtant comme amincis par l'usure des ans, marquent des ombres... Au fond des orbites, les yeux noirs, brillent, gardiens muets d'une pensée intense, miroirs obscurs qui reflètent la lumière extérieure sans rien laisser paraître de l'autre...

Les lèvres et les paroles de madame de Malencontre m'ont souri, mais ses yeux et sa voix ne doivent plus savoir sourire, s'ils l'ont su jamais... Et l'on pressent que cette belle vieille dame, un peu hautaine, un peu distante, malgré soi et jusqu'en son amabilité, est triste, triste incurablement.

Elle s'était levée.

—Je vais vous conduire moi-même à votre chambre, annonça-t-elle. Nous aurons tout le temps de causer demain.

Dans la galerie où j'avais passé en arrivant, elle appela Ambroise.

—Vous pouvez fermer, ordonna-t-elle.

Comme nous atteignions le haut de l'escalier, j'entendis un bruit de clefs et de serrures, pesant, ferrailleur, un peu mélodramatique.

—Nous ne pouvons occuper tout le château, m'expliqua madame de Malencontre, et le rez-de-chaussée avec ses grandes salles hautes et froides, ses galeries de fêtes, ses cuisines pantagruéliques, tout ce qui, dans les proportions et la disposition des appartements, y rappelle encore la vie féodale, ne s'adaptait guère aux habitudes et aux goûts des gens simples que nous sommes... Mais je crains toujours que ce vaste espace complètement abandonné et plein de coins propices, n'offre aux vagabonds de dangereuses commodités. Rien ne serait, en vérité, plus facile à quelque mauvais garnement que de se cacher là, le jour, quand les portes sont ouvertes et de monter pendant la nuit au premier étage pour faire son choix parmi les pièces d'argenterie et tous les objets de prix qui s'y trouvent sans gardien... Nos cham-

bres à coucher sont au second, celles des domestiques sous les combles... Les malfaiteurs, vous le voyez, auraient la partie belle... C'est pourquoi je tiens expressément à ce qu'Ambroise fasse chaque soir sa ronde et ferme à double tour les portes de la galerie et des corridors qui desservent les pièces de l'étage...

Elle eut un léger frisson et se mit à rire!

—Je suis, dit-elle, extrêmement poltronne...

Les mots prononcés à mi-voix, le rire sans timbre éveillaient un écho...

Nous marchions dans un couloir dont la voûte ogivale très élevée, se noyait de ténèbres. Une vieille servante venait à notre rencontre et la lampe de cuivre qu'elle avait à la main animait d'ombres et de reflets fuyants les grandes peintures rousses, à demi effacées, qui couvraient les murs.

Le château obscur et silencieux qui semblait si vieux, si grand, si vide et que peuplaient, sans doute, imperceptibles à nos sens bornés, tous les fantômes, toutes les voix des siècles écoulés, le château spectral que tant de légendes avaient imprégné de leur vie mystérieuse, ne me parut point indigne, je dois le dire, du vague effroi que madame de Malencontre m'avouait ainsi.

Cependant, en voyant la jolie chambre qui m'était destinée, j'eus un cri de joie sincère et sus exprimer mon ravissement.

—Je suis contente que cette chambre vous plaise, dit madame de Malencontre de sa voix froide. Elle fait partie de mon appartement particulier; elle a été longtemps pour moi une sorte de boudoir et de cabinet de toilette... Mais je désirais vous avoir tout auprès de moi... et j'ai transporté mon cabinet de toilette du côté opposé, dans une pièce plus petite, également mitoyenne de ma chambre... Cette combinaison me rapproche de mon petit-fils dont les fenêtres ouvrent précisément sur cette façade plus ensoleillée... Voici ma chambre, continua madame de Malencontre en soulevant une tapisserie claire, elle occupe à cet étage la Tour du midi et n'est séparée de la vôtre que par une double porte... J'ai pensé que vous seriez ainsi plus tranquille; les jeunes filles ne sont pas toujours très braves, je le sais... les vieilles femmes non plus, je vous l'ai confessé déjà... J'ai, pour ma part, de mauvaises nuits et n'aime point à me sentir seule...

La clameur grave et tourmentée de la rivière nous avait suivies. Madame de Malencontre alla s'assurer que la fenêtre qui disparaissait dans une embrasure énorme—une vraie petite chambre où l'on pouvait s'asseoir pour lire ou travailler—était bien close, puis elle revint à moi et ouvrit successivement les trois tiroirs vides d'une adorable commode.

—J'espère, dit-elle, que vous aurez de place pour serrer votre petit trousseau et toutes vos affaires... Voyez, dans l'alcôve qui tient lieu de cabinet de toilette, il y a des armoires et deux garde-robes très grandes, très profondes. Je vous demanderai de me réserver celle-ci... On y a rangé de vieux costumes de famille... des choses auxquelles je tiens et qui ont toujours été là...

Je me récriai... j'avais à vrai dire beaucoup plus de place que n'en réclamait mon modeste avoir.

Madame de Malencontre eut un nouveau coup d'oeil qui fit le tour de la chambre, glissa de

l'en-cas bien servi sur un guéridon, au feu flamboyant, au lit parfumé d'iris et de lavande...

—Je crois, conclut-elle, que tous mes ordres ont été suivis... On vous a mis une veilleuse... c'est plus agréable... Si quelque chose vous manquait, vous le diriez, n'est-ce pas, en toute simplicité?

J'assurai que j'étais comblée.

Madame de Malencontre se pencha sur mon front et l'effleura de ses lèvres.

—Bonne nuit donc, ma chère enfant, dit-elle. Rappelez-vous ceci... mon désir est que vous vous sentiez ici un peu chez vous... "at home" comme disent les Anglais... Bonne nuit.

Et relevant de nouveau la tapisserie claire, elle gagna sa chambre.

Il est impossible vraiment de se montrer plus aimable, plus délicate, plus maternelle en recevant une pauvre petite demoiselle de compagnie, que madame de Malencontre!

Cependant... c'est curieux... Dans ma surprise, dans ma satisfaction d'un accueil que Lull même, Lull aux espoirs décevants n'eût osé me promettre aussi bienveillant, aussi affectueux, je me reproche je ne sais quelle ingratitude latente, mal définie... Je ne suis pas assez contente... assez reconnaissante surtout...

Cette pauvre grande dame triste est étrange... On croit sentir que son amabilité raffinée est un effort de son esprit beaucoup plus qu'un instinct de son cœur... et l'on en est comme refroidi. Je ne doute point qu'elle soit bonne... mais sa bonté semble fatiguée, vieillie, incapable d'élan...

Je voudrais aimer madame de Malencontre... et j'apprendrai à l'aimer... J'aurais aimé ma vieille dame tout de suite et, dans la douceur de son voisinage, j'aurais dormi comme un petit enfant.

Tout à l'heure, un désir incroïable de voir au dehors m'a jeté vers ma fenêtre. J'ai ouvert; le froid m'a paru moins vif que quelques heures auparavant... J'ai regardé. La lune avait reparu. Elle laissait dans les ténèbres la masse confuse du versant qui me faisait face et ne me permettait guère que de deviner à mes pieds, en bas du rocher qui semblait prolonger les murailles du château, tout en bas, dans un abîme noir et mouvant, la Salve emportée, féroce et grondante...

Un pâle rayon tombait comme un voile sur la tour qui fait pendant à la Tour du midi—la Tour de l'ouest sans doute—et où doit se trouver, si je m'oriente bien, la belle salle ronde aux tapisseries soyeuses, la "chambre des fées"... Au premier étage, dans la zone obscure, une fenêtre—la fenêtre de la chambre des fées, j'en jurerais—était éclairée par l'intérieur: sur le fond de lumière, j'ai pu voir passer et repasser une ombre, l'ombre d'une femme grande et svelte...

Quelle est cette femme? Comment est-elle entrée là? Qu'y fait-elle à pareille heure? Je ne puis m'empêcher de le demander avec une curiosité vaine et entêtée.

J'ai le cerveau plein de choses, de faits réels et d'imaginaires saugrenues, d'étonnements légitimes et d'impressions folles, bizarres, un peu inquiètes.

Peut-être cette grande fatigue physique qui me domine et qui m'énerve, fuyant le repos, n'est-elle pas sans lien avec ce trouble de mon esprit. Toutes les paroles que j'ai entendues, toutes les observations, toutes les sensations que, plus ou moins consciemment, j'ai enregistrées en ces

quelques heures dont la durée me semble interminable, m'obsèdent maintenant, pêle-mêle, sans se coordonner, sans s'unir pour m'entraîner sur le chemin d'un raisonnement sensé, d'un jugement sain.

Je ne sais que penser... de tout ce que je pense. Est-ce une crainte indéterminée, est-ce une appréhension précise de l'avenir tout proche, que j'éprouve dans ce château hanté de légendes, où je ne croyais trouver qu'une vieille dame solitaire, affaiblie par l'âge et privée d'affections, et où la présence d'autres hôtes, encore inconnus de moi, change l'aspect que je prêtais d'avance à ma nouvelle vie? Est-ce de Gilles de Malencontre le spectre ou de Barbe-bleue en chair et en os, que j'ai peur?... Non, c'est de ce mystère qui semble à Malencontre, envelopper les êtres et les choses... Lull s'est emparé de cette trame nébuleuse et la brode inlassablement. Lull a un goût déclaré pour le romanesque, l'imprévu, l'extraordinaire, voire même le surnaturel; ce sont les fils d'or brillant, d'argent clair, d'acier sombre, de changeante soie qu'emploie son aiguille subtile et qu'il tire peut-être de sa propre substance comme l'araignée au merveilleux travail.

Lull est un grand et capricieux virtuose en broderies magiques. Tantôt il s'enivre de lui-même et du jeu de ses doigts fins, tantôt il s'en éprouve comme les enfants qui font le loup pour rire et finissent par en pleurer. Mais il procède au rebours de Pénélope et souvent détruit le jour son œuvre de la nuit, ce dont tour à tour je me félicite ou me désole. Demain, Malencontre aura perdu son apparence de vieux burg sinistre, demain, sans doute, aurai-je honte de cette rêverie inquiète, à moins que, plus simplement je ne m'en amuse...

Mais voici que, tout à coup, j'ai sommeil. Deux heures sonnent.

Bonsoir Lull!

IV

Malencontre, 27 novembre.

Tout de suite en m'éveillant, j'ai entendu la Salve et il m'a semblé que sa course tapageuse, interrompue par mon sommeil, reprenait brusquement, en même temps que ma vie consciente.

Une vieille servante, qui est la femme d'Ambroise et s'appelle Véronique, est venue, m'apportant un joli déjeuner de chocolat et de beurrées, et, bientôt, une flambée de bois sec s'est mise à chanter dans ma cheminée de marbre blanc.

Je me suis levée, j'ai couru à ma fenêtre. Le jour était pâle, un peu gris. La température s'était singulièrement radoucie et la neige fragile, qui recouvrait hier les choses, fondait avec rapidité. Elle emplissait encore les anfractuosités de la gorge, mais, aux flancs des rochers, il n'en restait plus trace.

Ce que j'avais sous les yeux était étrangement beau!

L'imposante masse basaltique sur laquelle Malencontre a été construit un peu de b'ais, un peu de travers comme si l'on s'était efforcé d'adapter expressément le plan voulu du château au plan naturel de son rude piédestal, afin que rien ne dépassât et que la muraille bâtie fit corps avec la pierre brute, forme une sorte d'épéron dont la Tour du midi marque le point extrême et qui

s'avance hardiment, gardant l'entrée de la gorge jusqu'à paraître l'obstruer et surplombant la Salve de cent cinquante ou deux cents mètres.

Cette formidable base—ou tout au moins ce que j'en puis observer entre la Tour du midi et la Tour de l'ouest—n'est pas verticale comme je l'avais cru hier soir; du sol au faite, elle rentre, se creuse, s'incurve en conque profonde, puis se relève, portant le château comme sur une terrasse. Et j'ai l'impression d'être perchée au sommet ourlé d'une immense vague de pierre qui, par miracle s'est majestueusement déployée, déroulée, redressée, qui s'est déjà recourbée prête à la chute... et qui ne s'abattra jamais.

Sur la gauche du château, au delà de la Tour du midi, on peut découvrir sans doute le village de Salvat, la rivière apaisée, la vallée élargie et ses deux versants; de la façade où ma fenêtre prend jour, on ne voit que les escarpements de la gorge, ses crêtes, hérissées d'aiguilles, ses sauvages colonnades, ses excavations endentées, pareilles à d'énormes mâchoires et la rivière furieuse, la Salve torrentielle, éblouissante qui jaillit en cascade du haut d'une fissure déchiquetée, qui se précipite et dégingole entre les blocs géants, rebondit, se tord parmi les galets noirs et le gravier fauve, et disparaît, enfin, comme brisée, au détour du promontoire de Malencontre.

En face de moi, de l'autre côté de la rivière, la hauteur rocheuse, fouillée, travaillée, sculptée comme une cathédrale dépasse de plusieurs mètres les poivrières du château; plus loin, elle s'abaisse légèrement et, d'un entassement d'éboulis agglutinés où s'accrochent, l'air désolé, des arbres aux bras vides, un roc nu convulsé grimaçant, s'élanche comme échappé à quelque enfer.

La tragique silhouette domine toute la gorge de ses contorsions douloureuses, de sa couleur sombre et ardente... Cette admirable couleur de lave, un noir rougeoyant qui va se dégradant jusqu'au gris et au roux est, à la vérité, celle de toutes les roches éruptives qui environnent Malencontre et des matériaux même qui ont servi à la construction du château, mais, nulle part, elle ne semble plus profonde, plus intense qu'aux flancs du grand roc infernal. C'est le ton changeant, tiqueté, de la braise point encore éteinte—et Lull, obstiné, veut voir en ce corps de damné le sinistre foyer de tous les reflets de fournaise qui empourprent les alentours.

Peut-être le site de Malencontre est-il encore plus farouche, à la clarté solaire que sous les rayons incertains de la lune, mais, comme je l'avais prévu, le repos m'avait rendu mon équilibre, la lumière avait chassé mes inquiétudes, et j'ai pu admirer, sans malaise, ce troublant monde de pierres, œuvre des bouleversements préhistoriques, du feu puissant et des eaux persévérantes, cette solitude cataclysmique dont le mystère, hier soir, dans la pénombre nocturne, m'oppressait si absurdement.

Quel spectacle! Des touristes, venus des quatre coins de la France, s'y pâmeraient, s'il était visible en Suisse ou dans le Tyrol.

Et moi, je puis le contempler à toute heure du haut de cette charmante logette que forme l'embrasement de ma fenêtre et que j'ai aussitôt baptisée ma "chambre à rêver".

Madame de Malencontre ayant passé, paraît-il, une fort mauvaise nuit, dormira tard et ne se

lèvera que pour le déjeuner. Elle me l'a fait dire par la vieille Véronique avec un mot d'excuse affable, en me priant d'user à ma guise de la "chambre des fées", de ses livres et de ses albums, du "salon de musique" et de son piano...

L'idée me plut. Tout à l'heure, je suis descendue.

Au jour, les vastes couloirs et leurs murs colorés ne sont que vénérables et de mine pacifique; il en est ainsi du grand escalier tournant aux somptueuses rampes de fer et de la galerie où des trophées d'armes anciennes, orfèvreries comme des bijoux, parlent de parades joyeuses plus que de combats sanglants.

Déjà, je connaissais les aîtres. Je retrouvais le salon traversé hier, en arrivant et qui n'est guère qu'une pièce de passage, décorée de portraits du dernier siècle, époque romantique, et de sièges de bois sculptés, sagement alignés au mur.

Une porte était ouverte. Je suis entrée dans la chambre des fées, mais quelqu'un m'y avait précédé que, très certainement, ma venue incommodait... un grand jeune homme qui était assis près du feu et se chauffait sans rien faire, entre deux beaux "colleys" roux...

En me voyant, il s'est levé d'un saut brusque, comme s'il était désagréablement surpris ou même comme s'il avait peur.

Il est long, maigre et pâle avec des épaules larges qui semblaient fatiguées et un visage brun et un peu osseux, rasé d'hier ou même d'avant-hier, qui lui donnait l'air d'un poitrinaire mal tenu, bien que ses vêtements de velours soient ceux d'un homme élégant et soigné, et que ses mains fuselées, blanches et fines—je vois toujours les mains des gens, tout de suite—soient celles d'un homme de race.

Il m'a saluée sans rien dire, à la fois maussade et timide, et s'est aussitôt dirigé vers la porte que je venais de franchir.

—Je vous en prie, monsieur, ne vous dérangez pas... je vais m'en aller...

Je parlais un peu au hasard, gênée par cette fuite et aussi par une terrible envie de rire, tant ce jeune homme me paraissait drôle avec sa mine rébarbative et ses yeux inquiets.

Il m'a saluée de nouveau, nerveusement, du geste courtis d'un homme, bien élevé, malgré tout, qu'on ennuie et qui voudrait être ailleurs.

—Mais je ne comptais pas rester ici... j'ai à travailler... pardon, mademoiselle, a-t-il dit.

Et, appelant les deux chiens qui ont bondi à sa suite, il est sorti.

Qui est ce singulier jeune homme? Le petit-fils de la baronne, peut-être? le fils de Barbe-bleue?

Madame de Malencontre m'a dit: "Mon petit-fils est un enfant" et je prêtais bien réellement à ce petit-fils l'âge et l'aspect d'un enfant... Mais "C'est un enfant" peut se traduire par "Il est bien jeune"... Et le grand garçon que j'ai vu tout à l'heure est, en effet, très jeune... aussi jeune que moi.

Pauvre diable! Il n'est pas beau!

Lui parti, je me suis demandé ce que je devais faire... Quitter la place eût été correct, je crois... Mais j'avais envie de rester... je suis restée.

Une grande curiosité me retenait dans cette "chambre des fées" dont le nom nous avait charmés, Lull et moi.

Elle est vraiment fort belle avec son plafond à caissons et à pendentifs et les boiseris qui, du parquet à la corniche, revêtent ses murs. Chaque panneau, décoré d'arabesques et de rinceaux parmi lesquels s'annellent d'étranges figures de femmes, sortes de sirènes à queue de serpent, a son encadrement de moulures gracieuses et porte sur un écusson surmonté d'un listel, la lettre M et la devise "Onques ne craint"...

Il n'y a pas de bibliothèque dans la chambre des fées. Sans doute les livres et les albums ont-ils leur place dans cette magnifique armoire à deux corps dont j'ai admiré les fines colonnettes, la frise enguirlandée de fleurs et de fruits et les vantaux en bas-reliefs qu'ornent des motifs allégoriques représentant les quatre saisons? ou dans ce grand bahut ou dressoir un peu lourd, mais d'un si beau bois, sur lequel se détachent des sujets de chasse et de guerre?

Tous les meubles de la chambre des fées appartiennent au même temps, au commencement du XVI^e siècle, je crois.

Les fauteuils ont encore, comme les chaires du Moyen âge, un très haut dossier carré, fait d'un panneau sculpté et surmonté d'un fronton, mais ils portent des bras détachés que terminent des têtes de béliet et le siège s'appuie sur des pieds ajourés à griffes de chimères. Des étoffes brodées ou des tapisseries les recouvrent à la manière moderne.

La table est aussi en noyer sculpté; j'y retrouve formant cariatides et leurs corps s'infléchissant en consoles, les femmes à queue de serpent de la boiserie.

Un tapis d'Orient recouvre le sol. Sur le dressoir et la table, des porcelaines persanes, et quelques bibelots précieux; aux murs, point de tableaux, seulement les deux tapisseries délicates et magnifiques, riches d'un éclat si doux avec leurs teintes fraîches et coyeuses, mêlées de fils d'or et d'argent.

L'une représente une belle jeune femme endormie parmi les fleurs, au bord d'un étang qu'entourent de drôles de petits rochers et des arbres chimériques chargés de fruits d'or. Cette jeune femme est vêtue d'une robe verte rebrodée de fils métalliques, ses cheveux blonds l'enveloppent, sa main tient une baguette de coudrier. Un jeune homme la contemple d'un air d'extase, agenouillé à quelques pas d'elle. Ainsi la fée Viviane apparut-elle, dans la forêt de Brocéliande, au barde prophète, Mervyn.

Sur l'autre tapisserie, je reconnais la fée Mélusine qui, chaque samedi, si je me rappelle son histoire fabuleuse, se changeait en serpent, ne conservant plus que la tête et le buste d'une femme et qui, aimée d'un simple mortel, le comte de Lusignan, consentit à l'épouser, à la condition que son mari se résignerait à ne la voir jamais le dernier jour de la semaine.

Lusignan, dévoré de curiosité, oublia sa promesse... Et le voici devant le lit de repos drapé d'étoffes somptueuses, où il vient de surprendre le hideux enroulement du reptile, le voici glacé d'horreur, désespéré dans sa belle armure d'or et d'argent, tandis que, d'un mouvement formidable de sa queue de serpent-fée, Mélusine, bondissant vers l'ogive de la fenêtre, s'échappe, les cheveux hérissés, des cris de douleur ou de malédiction sortant de sa bouche de femme.

Ne semblerait-il pas que cette légende célèbre et la hantise de cette silhouette de femme-serpent eussent poursuivi tous ceux qui, à quelque titre que ce fût, ont travaillé à la décoration de cette chambre?

En partant, le jeune homme mal rasé avait fermé derrière lui la porte où je venais de passer, je vis qu'une autre porte était ouverte à demi; j'ai poussée sans vergogne, jugeant que ce devait être celle du salon de musique où il m'était permis d'entrer.

Ce salon de musique fut jadis, on le devine à la disposition et aux sculptures des boiseries et des meubles comme aux peintures de la voûte et au vitrail en diptyque de la fenêtre, l'oratoire de quelque châtelaine de Malencontre.

Et d'un oratoire, il a gardé l'atmosphère pieuse et recueillie, je ne sais quoi de sérieux, d'attentif et de suave. Peut-être cette atmosphère de chapelle intime convient-elle précisément à la musique la plus belle, à celle qui est un élan, une envolée vertigineuse de toute l'âme vers quelque chose d'indéfinissable, d'inconnu, d'un peu mystérieux et de très haut?

Des violons de différentes époques sont rangés dans une vitrine faite de vitables et de panneaux anciens. Un vieux lutrin de fer et de bois ajouré est vide près du piano moderne qui est gêné de se trouver là et que domine d'un air d'autorité tranquille et de bonhomie, une tête de précieux ivoire, la perruque solennelle et les yeux profonds de Jean-Sébastien Bach.

Faire du bruit dans ce sanctuaire, mon petit bruit de voix claire, de jeunes romances et de naïves vieilles chansons! Je n'y songeais même pas. Je me sentais encore plus disparaître et intimidée que le pauvre piano trop neuf dont mes mains n'osaient pas effleurer les touches!

D'un pas léger, qu'étouffait le doux tapis d'Orient, je suis retournée à la chambre des fées, seule issue du salon de musique.

La voix de la Salve, un instant oubliée, chantait gravement à mes oreilles. Je me suis approchée de la fenêtre qui fait face à celle où le mystérieux fantôme féminin — victime revenante de Barbe-Bleue peut-être — m'est apparue hier soir; de cette place, mon regard a pu pénétrer plus avant encore dans les profondeurs de la gorge, remonter au milieu d'un indescriptible chaos de roches éruptives plus uniformément noires que les précédentes, le cours tourmenté, les chutes folles de la rivière. Une brèche, dans les rochers, me laissait entrevoir à peine un horizon de montagnes et de forêts tout chiné de neige et que surplombent de loin, par derrière, des sommets plus blancs.

J'ai pensé aux châtelaines de tous les temps qui se sont assises là, parées d'un hennin ou d'une ferrière, bouclées comme les précieuses ou poudrées comme aux jours de Trianon, et qui se sont ainsi penchées, souhaitant peut-être d'abattre ces roches trop hautes qui leur cachaient le monde et toutes les choses délicieuses à jamais invisibles des pays qu'on ne connaît pas...

Puis j'ai regagné ma chambre que j'ai trouvée rangée, toute nette et toute fraîche et, comme l'heure du déjeuner était encore loin, j'ai pris mon journal...

V

Malencontre, 27 novembre.

Les brouillards du mystère se dissipent et, peu à peu, les personnes et les choses s'éclairent d'un jour assez pâle et mélancolique, mais rassurant.

J'ai pris "mon service" auprès de madame de Malencontre qui, toujours sans charme, se montre pour moi indulgente et bonne. Tout va bien... Au moins pour moi!... Mais respectons l'ordre chronologique des faits.

Comme sonnait la première des cloches qui annoncent les repas, madame de Malencontre m'a trouvée entre les deux tapisseries tissées d'or et d'argent dont je ne me lasse pas d'admirer le coloris délicieux, les beautés à la fois raffinées et naïves.

— Je vois, dit-elle, que vous vous plaisez dans la compagnie de nos fées.

— Je n'en pouvais rêver, fis-je, de plus vénérables... ni surtout de plus parfaitement belles, madame. Celle-ci est Mélusine, et celle-là Viviane, n'est-il pas vrai?

Madame de Malencontre souriait avec bienveillance.

— Je comprends votre erreur, dit-elle. Mais, c'est à tort que je parlais de "nos fées"... Ces tapisseries sont fort anciennes et, sans doute, la belle femme endormie qui vous fait songer à la magicienne de Brocéliande et l'étrange monstre à queue de serpent qui évoque tout naturellement, pour quiconque est étranger à notre région, la légende de Mélusine, représentent-ils un même personnage... l'être fabuleux que nos vieux récits populaires appellent simplement — car on ne lui connaît pas d'autre nom — la Fade ou la Fée de l'Aigueverte. Cette légende de la Fade ressemble, d'ailleurs, beaucoup à celle de Mélusine et l'on en trouve d'analogues à l'origine de plusieurs familles, souvenirs altérés et répandus un peu partout, des mythes antiques. L'histoire véritable des Malencontre ne date, il faut l'avouer, que de l'époque où le roi Philippe IV le Bel ayant confisqué, comme propriétés domaniales des Templiers, le château et la seigneurie de Malencontre, en fit présent à un certain Renaud Saint Elme, dont il voulait récompenser les exploits. Du château de Malencontre tel que l'habitèrent les Templiers et leurs vagues prédécesseurs, les murs seuls restent, et chaque siècle, en passant, a laissé son empreinte sur la demeure que nous habitons aujourd'hui. Mais la tradition veut qu'au temps légendaire "d'avant les mauvais moines", comme on dit par ici, la Fade, usant de procédés magiques, ait construit pour "Malencontre", son époux mortel, un château inexpugnable et que ce château ait été le berceau de toute une lignée. Aussi les armes de Malencontre — bien postérieures au règne des fées! — portent-elles une "bisse ondoyante"... C'est ainsi qu'on désigne, en termes techniques, un serpent posé de profil et régulièrement ondulé... assez rare d'ailleurs dans les blasons français... Voyez...

Madame de Malencontre s'était approchée de la cheminée et me montrait, au tympan qui faisait le centre de l'ornementation, ce blason des Malencontre que mon examen avait un peu négligé; un écu séparé verticalement en deux parties dont l'une était occupée par une tour à toit poin-

tu comme celles de Malencontre et l'autre par le reptile sinuose qui venait de m'être décrit.

—Les couleurs sont indiquées par des signes conventionnels, gravés ici dans le bois, m'expliqua madame de Malencontre... En langage héraldique, ce blason se lit ainsi: "*Parti au premier d'argent à la tour de sable couverte du même au deux d'or à une bisse ondoyante de sinople*", ce qui signifie plus simplement qu'on y voit à droite une tour noire sur un fond d'argent et à gauche un serpent vert sur un fond d'or.

—Ce langage héraldique me plaît jusqu'en son air de mystère, dis-je. Il est noble et somptueux et semble ne devoir être parlé et compris qu'en de belles demeures, par des personnages magnifiques. Le blason des seigneurs de Malencontre est superbe, on le devine mêlé à de merveilleuses histoires de chevalerie, de guerre, et d'amour... Il porte une devise aussi...

—Un cri d'arme: "Oncques ne craint"... Le cri d'arme se met au-dessus de l'écu... la devise au-dessous... Les Malencontre du passé n'illustrèrent que trop, paraît-il, ce défi de leur ancêtre Renaud. Ils purent se vanter de ne craindre, en effet, personne, ni les hommes, ni le diable, ni Dieu... Je ne sais si leur histoire vous séduirait beaucoup... Elle est assez brutale et heurte l'idéal que notre délicatesse moderne aime à se faire des temps de la chevalerie, ajouta madame de Malencontre que mon enthousiasme amusait.

Puis, comme la seconde cloche sonnait, elle posa doucement sa main sur mon épaule et me guida ainsi jusqu'à la salle à manger.

Dans cette grande pièce longue et imposante, qui s'étend de la Tour du midi à la Tour de l'est, la table servie à six couverts était toute petite... Deux personnes étaient là, debout près des sièges à dossiers solennels, attendant la châtelaine. Mon premier regard eut vite reconnu le jeune homme de la chambre aux tapisseries, et deviné l'abbé Albin de Malencontre.

Madame de Malencontre me conduisit à l'abbé Albin—une blanche petite figure d'ascète propre, avec des yeux de jeune fille studieuse, le sourire des saints très bons, les cheveux doux et neigeux de ma chère vieille dame et un corps fluët qui semble s'être perdu, fondu, évaporé dans la soutane... ou qui, peut-être, n'existe pas.

—Faisons les présentations, dit madame de Malencontre de cet air à la fois aimable et un peu hautain auquel il faut s'habituer et qui, tour à tour, vous met à l'aise ou vous tient à distance. Mon cher abbé, je recommande particulièrement à votre bienveillance... et, aussi, à votre gratitude, mademoiselle Flavie Clairande qui veut bien nous prêter son gentil sourire et réjouir nos vieux murs de sa jeunesse. Ma chère enfant, voici monsieur l'abbé de Malencontre, notre archiviste, notre poète... et le meilleur des cousins.

Puis, tandis que l'abbé prononçait quelques mots de bienvenue, elle fit un pas en avant et, d'un geste léger, me désigna le jeune homme vêtu de velours, dont le visage pâle et la haute silhouette sombre se profilait, fins et précis, sur la tenture de cuir rouge rehaussée d'or et décorée de motifs estampés où paraissait, riche cette fois de ses métaux et de ses émaux éclatants, le blason à la "tour de sable" et à la "bisse de sinople".

—Le baron Patrice de Malencontre, mon fils... dit-elle.

Je me demande encore si je n'ai pas fait "ah", si j'ai tout à fait contenu mon cri de surprise.

Barbe-bleue! Oui, Barbe-bleue, le descendant redouté du terrible Gilles de Malencontre, le baron mystérieux qu'un surnom assimilait au légendaire tueur de femmes, c'était ce grand jeune homme las, aux épaules écrasées, aux allures malades, aux yeux inquiets et presque timides! C'était cette figure mélancolique et pitoyable! A cette minute où les paroles du sabotier de Salvat me revenaient, le contraste me parut si bizarre et, il faut que je l'avoue, si drôle, que j'eus peine à ne pas rire.

Comme M. de Malencontre s'inclinait respectueusement, à peu près sans rien dire, un nouvel arrivant attira mon attention, un enfant, un charmant petit garçon de trois ou quatre ans qui, échappant à sa gouvernante, entraînait en coup de brise...

Que cet enfant fût le fils du baon de Malencontre, je le compris tout naturellement, et, d'ailleurs, je ne fus pas sans saisir entre ces deux être une ressemblance légère et tout extérieure qui tenait, je crois, à la coupe du visage, à la couleur des yeux... Mais alors que le père offrait l'aspect attristant d'une sorte de valétudinaire, étioilé, dolent, presque douloureux, l'enfant resplendissait de vie, de force, de joie, de fraîche et délicate santé.

—Mon petit-fils Guy... fit madame de Malencontre et sa voix dure s'amollit, se mouilla d'une note nouvelle et insoupçonnée qui exprimait l'adoration... Guy, salue mademoiselle.

Le petit me regarda sérieusement, attentivement, sans aucun embarras, puis ses yeux très grands, bleus comme dans un coin du ciel, brillèrent d'un éclat tendre et rieur et tout son joli visage d'enfant brun s'ensoleilla:

—Ah! s'écria-t-il, c'est la Fée grand'mère!

Et d'un élan, il me jeta ses bras autour du cou.

Oh! que ce fut bon, que ce fut doux! J'aimais les baisers quand j'étais petite... je les aime encore, je crois, et il y avait si longtemps que je n'avais pas été embrassée ainsi, avec effusion, avec amour!... Il m'aimait ce petit Guy, il m'avait aimée tout de suite, il m'offrait son âme câline sur ses belles petites lèvres pures... Je sentais sous ma bouche sa chair ferme, veloutée, toute parfumée de fraîcheur... Oh! que c'est une chose délicate le baiser d'un petit enfant qui vous aime!

Une douceur inexprimable m'enchantait, me grisait... Il me sembla vaguement que j'étais heureuse et tranquille, qu'une seule félicité m'avait manqué jusqu'à présent, dans ce grand château sombre et que c'était cette caresse confiante d'un joli petit enfant qui ignorait tout de moi, qui me voyait paraître et qui disait seulement: "C'est la fée!" et qui se jetait dans mes bras sans savoir si j'étais tendre et si je l'aimais... ou plutôt parce que son instinct confus et sûr lui faisait deviner ce qu'il ne savait pas...

Il devinait, le petit Guy, que j'avais le cœur gonflé d'avidité et chaude tendresse et que je l'aimerais, et que j'étais jeune, et que, comme lui, aussi simplement que lui, je jouerais, je m'amuserais, je jouirais d'être au monde, j'aurais toujours sur les lèvres des sourires et des baisers prêts...

—Allons, mon petit, à ta place... Tu sais que je n'aime pas ces manières.

La voix de madame de Malencontre me parut tout à coup si sèche, si changée que j'eus peine à la reconnaître.

Comme je me redressais, gênée, elle ajouta d'un ton plus affable :

— Guy a vu votre jolie miniature de fée. Il vous attendait. Mais c'est un petit fou.

Je ne sus que balbutier quelques mots. Mais, sans même raisonner mon impression, par une sorte d'intuition de mon cœur, je venais de comprendre, à l'éclair des yeux noirs comme au son de la voix froide, que la baronne de Malencontre, qui aimait son petit-fils d'un amour passionné, l'aimait aussi d'un amour jaloux.

Moi qui rêvais déjà d'être la "demoiselle de compagnie" du petit Guy! Elle ne permettra jamais. Quel dommage!

Comme chacun avait pris sa place autour de la nappe garnie de guipures et servie de belles vieilles choses d'argent, lourdes et somptueuses, une des grandes chaises demeura inoccupée.

Madame de Malencontre fit signe au domestique pour qu'il enlevât le couvert inutile.

— Miss Savage est souffrante et préfère déjeuner chez elle, expliqua-t-elle.

Puis se tournant vers moi :

— Une amie qui, sans famille et très seule, veut bien vivre auprès de nous. Brinda Savage est de nationalité anglaise par son père, mais elle est née à Jeyporc d'une mère indienne et notre rude climat n'est pas sans l'éprouver.

Brinda Savage. Jeyporc. Hier, dans l'auberge de Salvat, n'avait-on pas fait allusion à une "Indienne", et à sa soeur?

Qui avais-je aperçu la nuit dernière à la fenêtre de la chambre des fées? La vivante — ou l'autre? Lull, vous n'êtes pas loin de souhaiter que j'ai vu le fantôme de l'autre, de celle qui fut la fiancée de Barbe-bleue.

Je crus que le déjeuner ne finirait jamais. La conversation se traînait entre madame de Malencontre, l'abbé Albin et moi. De temps à autre, Guy jetait un mot ou un rire... c'était comme le gazouillis d'un petit oiseau qui, volant de-ci de-là par le sombre hiver, se fût faufilé à l'étourdi dans la grande salle cérémonieuse et y eût fait entendre sa voix de printemps; mais, tout de suite, d'une parole brève ou d'un regard sévère, son père l'obligeait à se taire et madame de Malencontre se taisait aussi d'un air malheureux.

Alors, le silence planait sur nous comme un nuage noir, chassé bientôt par l'organe conciliant de l'abbé qui s'intéressait à mon voyage et me parlait de mon père dont il avait aimé le talent chaste et fin.

M. de Malencontre ne se mêlait en rien à cette lente causerie. J'étais assise à sa gauche — la place vide de mademoiselle Savage se trouvant à sa droite — il m'offrait à boire, mais sa courtoisie n'était pas assez forte pour le contraindre à m'adresser la moindre des phrases...

Je pus remarquer, cependant, que, depuis notre entrevue du matin, M. de Malencontre s'était rasé... C'était le jour, sans doute. Son visage de poitrinaire paraissait ainsi plus jeune encore et surtout plus affiné, plus de la même race que ses longues mains pâles, mais aussi plus décharné.

Impossible, d'ailleurs, de s'étonner d'une telle maigreur en voyant M. de Malencontre à table! Il ne mange rien. Quand, par hasard, il prend

quelque morceau de viande sur son assiette, c'est pour le "chipoter", tout juste comme tante Hermance m'interdisait de le faire... il n'y a pas encore bien longtemps.

Madame de Malencontre lance des regards désespérés à cette assiette qu'elle juge, tour à tour, trop vide et trop pleine... Elle dit avec de l'hésitation et presque de l'humilité: "Tu ne manges pas, Patrice?" ou "Veux-tu autre chose?... il y a du poulet... préfères-tu un oeuf?... Est-ce que ce gâteau n'est pas bon?"

Il répond d'un air agacé: "Je n'ai pas faim... Je vous en prie, laissez-moi, ma mère..."

Et il se replonge dans le néant. Ses yeux trop grands pour son visage émacié sont presque aussi bleus que ceux du petit Guy, mais comme ils sont ternes, voilés, flétris!... oui, flétris... Est-ce que les yeux se fanent comme les fleurs?

Quand on parle à M. de Malencontre, il tressaille comme si on l'éveillait, ses yeux sans âme se lèvent et s'emplissent d'une sorte d'inquiétude nostalgique qu'endort bientôt une expression de fatigue indifférente.

Cette présence triste et muette est oppressante et horriblement ennuyeuse.

Tant qu'a duré le déjeuner, je me suis demandé curieusement si M. de Malencontre s'était toujours montré aussi étrange ou, alors, quel mal physique, quelle perturbation morale avait su faire d'un être jeune, et, somme toute, bâti comme tout le monde, cette loque d'humanité.

Le café fut apporté dans la salle à manger sur une amusante petite crédence qu'on plaça près de la table. L'abbé m'expliqua qu'elle était très vieille et d'un modèle que le Moyen âge avait seul connu. Dans les châteaux, les crédences servaient alors aux officiers de bouche qui "essayaient" les mets, autrement dit, qui les goûtaient pour s'assurer qu'aucun poison n'y cachait sa menace.

Madame de Malencontre eut un léger frisson.

— Hé, mon cher abbé, fit-elle, quelles histoires sinistres nous contez-vous là!... Ménagez les nerfs de mademoiselle Clairande.

Elle se tourna instinctivement vers son fils dont les nerfs exigeaient, sans doute, plus de ménagements que les miens, mais il avait disparu. Alors elle baissa la voix pour dire quelque chose à l'abbé qui répondit :

— Mais non, ma cousine, je ne le trouve pas plus mal.

Et je me crus autorisée, sous prétexte de discrétion, à suivre le petit Guy qui était venu m'attraper la main pour me conduire aux fenêtres et me montrer le jardin... Un étrange petit jardin! L'hiver l'a dépouillé, glacé, stérilisé, la neige y stagne encore, mais quand la verdure, les feuilles, les fleurs le parent, il doit ressembler tout à fait à ces jardins naïfs, un peu maladroits et charmants que l'on voit au fond des tapisseries anciennes, dans les miniatures des vieux enlumineurs de manuscrits ou les tableaux des peintres primitifs.

L'idée est ingénieuse et jolie de l'avoir fait ainsi! Tout autre siérait aussi mal à la silhouette féodale du château qu'une coiffure poudrée ou une perruque bouclée à la reine Berthe!

On y accède par une poterne. Un mur crénelé qu'étaye une pente de gazon, l'entoure et forme parapet au-dessus de la vallée... C'est bien le jardin d'une forteresse, mais qu'il a de grâce vieillotte et toute charmante!

Voici la pelouse, des parterres rectangulaires plantés d'arbustes et bordés de buis, et, plus loin, le squelette d'une treille... Dans le milieu une sorte de petit mur formant les trois côtés d'un carré, sert de dossier aux bancs de verdure qui garnissent entièrement sa base. Des vases bleus le décorent; quelques arbres taillés en boule ou divisés en trois sections plates, nettement séparées les unes des autres, le dominent, j'imagine, sans beaucoup l'abriter. Un peu de neige, aujourd'hui, le fourre de coussins d'hermine. C'est un aimable coin de conversation... on s'y voit devisant en robe de châtelaine...

D'un autre côté du jardin se dresse une jolie fontaine, une vasque qui repose sur un pilier et supporte une colonnette d'où s'échappent trois jets d'eau claire et que couronne une statuette sainte...

Une petite porte conduit à ce que je crois être un verger. Il me semble aussi entrevoir une vitière...

Guy m'enveloppe de son beau regard tendre.

Comment rien refuser à ce regard-là?

—Quand il fait beau, il y a des fleurs et du soleil, déclare-t-il. Nous irons, dis?

J'ai répondu timidement:

—Oui, j'espère.

—La Fée est une fée méchante... mais toi, tu es une bonne fée, n'est-ce pas?

Les yeux bleus sont sérieux et doux. Amusée, je ne puis m'empêcher de répondre:

—Une très petite fée, pas bien puissante, je le crains, Guy, mais une bonne fée, oui.

Il rêve, puis il dit:

—Dans les histoires, il y a des fées très méchantes, mais une bonne fée vient toujours... Est-ce que les fées jouent avec les enfants?

—Certainement.

—Et tu sauras tous mes jeux?

Pleine d'outrecuidance, j'ose affirmer:

—Tous!

—Est-ce que tu as apporté ta baguette?

—Peut-être.

—Tu me la montreras, dis?

—Si vous êtes bien sage...

Et le voici qui rêve encore. Il serait difficile d'abuser l'intelligence qui luit, éveillée déjà, dans ces beaux grands yeux. Sans doute, Guy sait-il fort bien qu'il n'y a pas de fées, mais il lui plaît de croire qu'il peut y en avoir, qu'il y en a... Et il le croit.

—Comment t'appelles-tu? demande-t-il.

—Flavie Clairande.

L'enfant secoue la tête.

—Ce n'est pas ton nom de fée.

—Mon nom de fée, je ne dois pas le dire.

Guy a un joli regard de maître.

—Moi, je veux le savoir, affirme-t-il, dis-le moi? c'est?... c'est?...

Une idée folle m'a passé par l'esprit.

—C'est... Lull!

—Je t'appellerai Lull, décide de nouveau le petit Guy, mais seulement quand on ne pourra pas l'entendre puisque c'est un secret... Veux-tu être mon amie, Lull?

—Oh! oui! ai-je dit doucement. Je le suis déjà.

Guy, mon mignon, je l'ai été tout de suite!

Un moment après, j'ai revu le petit jardin moyenâgeux du haut de la Tour du midi, dans la chambre de madame de Malencontre. Au delà,

lui faisant un fond et un cadre se déployait largement la vallée de la Salve et ses montagnes. Au sortir de la gorge, la petite rivière s'apaise. Il semble qu'après avoir beaucoup travaillé et combattu pour traverser les rochers, ronger ou escaler la pierre, elle se reconnaisse le droit de cheminer avec paresse. Son eau claire, moutonne à peine, et, mollement, elle s'annelle en méandres capricieux, avant d'arriver au village. Des saules, des peupliers sans feuilles bordent son cours d'une dentelle fine, gris d'argent.

Par ce jour d'hiver trop doux, que de légères brumes voilent, tout ce qui n'est pas blanc est gris. Le ciel est d'un gris de perle, l'eau d'un gris d'acier clair, la vallée, les versants que déjà la neige décolore, d'un gris pâle et roux de cendres mortes; aux places où, déchirant la terre, la roche volcanique se gonfle, saille, se redresse, dans les failles où, flot de lave, elle a coulé, paraît un gris de fonte, obscur, presque noir. Et le village construit de lave, le clocher aux baies ogivales, les maisons un peu archaïques, le pont à trois arches qui franchit la Salve, le village né de la roche, est rude et sombre comme elle. C'est un étrange paysage de demi-teintes, de demi-deuil, où l'éclat même de la neige s'éteint, vit seulement sur les cimes, aux rebords des plateaux, au creux des ravins.

Debout près de moi, dans la logette que forme l'embrasure de la fenêtre, madame de Malencontre me donne des explications qui m'intéressent et me montre, loin en aval du village, au point où la vallée, plus rocheuse, semble finir en impasse, les "orgues" de Salvat, une sorte de muraille à la crête déchiquetée, un assemblage presque régulier de piliers massifs, d'énormes colonnades de basalte. C'est curieux et l'on dirait, en vérité, des orgues, géantes où, dans les heures nocturnes de tempête, gronde avec le vent et le tonnerre, l'hymne formidable de la colère de Dieu.

J'admire, puis mes yeux reviennent au jardin pacifique dans son cadre de crèneaux, à la petite fontaine dont il me semble entendre la chanson à travers la verrière blanche et madame de Malencontre sourit:

—Vous regardez notre jardin, dit-elle. Il est l'oeuvre de mon fils et de l'abbé Albin qui, pour le dessiner, le créer à l'image de leur rêve, car il ne pouvait s'agir ici de reconstitution, ont consulté de savants bouquins et d'antiques gravures... Autrefois, Patrice l'aimait... maintenant...

Elle soupira et, s'éloignant de la fenêtre, alla s'asseoir dans sa belle chambre dont les meubles se rattachent comme ceux de la chambre des fées et comme à peu près toute la décoration intérieure du château, aux styles du XVe et XVIe siècles, mais où le "confort moderne" a néanmoins affirmé ses droits.

Je n'osais parler, la voyant absorbée.

Mais ses yeux se relevèrent sur moi.

—L'attitude, les manières de monsieur de Malencontre ont pu vous paraître bien singulières, commença-t-elle avec effort. Oh! ne protestez pas, mon enfant... Je ne puis m'y faire, moi!... Que doit donc éprouver une étrangère, mêlée brusquement à notre intimité!... Mon pauvre Patrice a eu de grands chagrins—bien jeunes, hélas, car il achève à peine sa vingt-sixième année!... Peut-être aussi ma tendresse, l'éducation un peu solitaire qu'il a reçue de moi et du bon abbé qui, avec l'érudition

d'un ancien bénédictin, a toutes les délicatesses d'une femme, l'ont-elles mal armé pour la vie? Peut-être ont-elles été trop favorables au développement d'une sensibilité qu'eût combattue ou disciplinée l'influence d'un milieu plus viril? Je ne sais!... Il y a quelques mois, une jeune fille d'une grande beauté, dont mon fils était très épris et qu'il devait épouser—la sœur de miss Savage, précisément—est morte ici, subitement... C'est depuis cette perte qu'il est tombé dans l'état étrange où vous l'avez vu... hypocondrie, eût-on dit autrefois... neurasthénie, dit-on, de nos jours... sans beaucoup mieux comprendre le mal sous l'une que sous l'autre appellation, je le crains!... Monsieur de Malencontre n'est pas, à proprement parler, malade, son organisme est celui d'un homme sain son intelligence, sa parfaite lucidité n'ont subi, Dieu en soit loué, aucune atteinte, mais il a perdu le désir, le courage et, partant, la force de vivre. Il est faible et las; il est triste, taciturne, irritable... il s'est, à la fois, désintéressé de tout, de tous et de lui-même. Ceux qui l'ont connu autrefois ne le reconnaissent plus aujourd'hui... Ah! qu'il était beau, robuste, actif! riche de vie! Pas un coin de notre montagne qu'il n'eût exploré, au risque de se rompre les os!... Il me faisait trembler!... Hélas, avec quel ardeur il se donnait aux occupations les plus différentes, aux embellissements du château comme à l'exploitation de notre petit domaine agricole... à la lecture et à la musique comme aux sports. Rien de ce qui le passionnait naguère ne le touche plus aujourd'hui... Et moi, je le vois dépérir, n'être plus, au physique et au moral, que le fantôme de lui-même. Et je ne puis que pleurer!

Un profond découragement, une douleur sourde, grondait dans cette voix assombrie.

Je compris qu'après n'avoir songé qu'à excuser en quelques mots l'humeur taciturne de M. de Malencontre, la pauvre femme céda, peu à peu, au besoin de crier, fut-ce dans le vide d'un cœur inconnu, ce découragement, cette douleur dont, tout d'abord, la confidence ne m'avait pas été destinée.

—Mais, fis-je timidement, la neurasthénie se soigne, se guérit à merveille... surtout chez les personnes jeunes, il me semble... Il y a des maisons de traitement où...

Madame de Malencontre m'interrompit avec une hâte troublée.

—Jamais monsieur de Malencontre ne consentirait... Et, je vous le répète, je ne puis le considérer comme un malade, comme un être irresponsable... Il est impossible que je pense à le soigner ailleurs qu'ici... C'est mon impuissance!... Certes, mon fils est guérissable, il doit guérir... mais le malheureux enfant se révolte contre ma sollicitude ou y oppose une inertie plus difficile à vaincre que toute rébellion... Et quel régime est le sien pour combattre le mal!... Les docteurs lui recommandent la suralimentation et il ne mange rien; l'air, l'exercice, la marche et je ne puis obtenir qu'il sorte du château; la distraction et ses journées se passent dans une inaction morne... et il ne veut ni changer de résidence ni voyager. Comme il ne dort guère, il prend chaque soir une dose d'un médicament qu'on dit inoffensif ou à peu près, mais qui contribue à l'anéantissement de son énergie, qui jette un voile sur son esprit, qui l'engourdit, je le vois bien, d'un constant be-

soin de sommeil... Et, loin d'écouter mes objections, il augmente peu à peu la dose... Hélas, pour lutter contre le mal, il lui faudrait la volonté de guérir, il ne l'a pas... et quel philtre pourrait la lui donner!

—Mais monsieur de Malencontre ne voit-il pas la peine qu'il vous cause, madame? dis-je, un peu dédaigneuse malgré moi, par incapacité de concevoir cet abandon de soi chez un homme jeune et fort. Ne pourrait-il trouver cette énergie qui lui manque, en pensant à vous et à son fils?

—Son fils? Pauvre petit!... c'est à peine, si le supporte. L'enfant le fatigue, l'énerve... J'en souffre... et n'ose protester.

Elle s'arrêta, puis d'une voix basse qui se brisa: —Je suis une mère bien malheureuse, ma pauvre enfant...

Et comme, attristée, ne sachant comment lui manifester ma respectueuse et profonde pitié, je posais doucement mes lèvres sur sa main:

—Si vous saviez, reprit-elle, ce que mon fils est pour moi... toute ma vie... toute ma vie! J'avais un mari, je l'ai perdu, une fille, je l'ai perdue... Lui seul, Patrice, me reste... lui seul et mon cher petit-fils en qui c'est encore, après tout, mon cher grand fils que j'aime!... Ah! pour mon fils, que n'ai-je fait... que ne ferais-je pas?

Dans l'émotion, le visage de madame de Malencontre s'amaigrissait. Les lignes, les ombres s'y accentuaient encore au contraste d'une pâleur profonde, intense, presque tragique. On devinait, en cet être qui clamait son impuissance, la brûlure sèche de passions contenues, refoulées, étouffées, meurtries... peut-être éteintes, mais non pas sans avoir jeté leur trace en pleine chair vive... Devant le rude et pathétique visage, à la fois aride et ardent comme les roches de Malencontre, je songeais aux volcans refroidis, aux laves de cet étrange pays d'Auvergne où l'empreinte du feu, mort depuis d'incalculables millénaires, s'impose à chaque pas, à chaque regard, domine la pensée des hommes sous un aspect d'éternité.

Il y eut un silence, puis madame de Malencontre parut sortir d'un rêve.

—Pardonnez-moi, mon enfant, dit-elle, de vous avoir si longuement entretenu de mes tristesses... Mais je vous devais cette explication qui est, vous le comprendrez, un appel à votre indulgence.

—Et aussi et surtout une marque de confiance qui me touche profondément, veuillez le croire, madame...

Pauvre femme! Elle souffre à la fois dans son amour et dans son orgueil de mère et il lui en a coûté, sans doute, d'introduire une étrangère à son foyer, de découvrir cette lugubre plaie de sa vie.

Je n'avais jamais vu de neurasthénique. Quel mal bizarre et déconcertant... presque impossible à concevoir pour un cerveau sain! Est-il vrai que la volonté du malade ne puisse le combattre?

Je ne puis me résoudre à l'admettre. Il me semble qu'on devrait lutter, que c'est presque une lâcheté de se laisser écraser ainsi!

Oui, pauvre, pauvre madame de Malencontre!

Comme je voudrais l'aimer!... Je me demande pourquoi mon cœur ne se sent pas plus spontanément attiré vers elle?

Il y a en elle du "je ne sais quoi". N'est-ce pas le mot du cardinal de Retz en parlant de La Rochefoucauld?

Quand j'ai vu madame de Malencontre plus calme et prenant une broderie, je lui ai demandé ce que je devais faire, lire à voix haute ou travailler comme elle?

—Je sais broder... et beaucoup d'autres choses...

Elle sourit en regardant mes doigts.

—Oui, vous devez être adroite, dit-elle.

L'instant d'après, je m'appliquais sur une grande bande de filet, guidée par un modèle très vieux et tout déchiré ou d'étranges personnages et des animaux plus singuliers encore, profilait leurs silhouettes héraldiques.

Madame de Malencontre m'annonça que cette bande était destinée à garnir un store, puis, tout en continuant son délicat labeur, parla et me fit parler, avec une grande bienveillance, de mon père, de mon enfance, puis des années passées chez ma tante Roche dans la vieille maison du quartier Saint-Sulpice. De temps à autre, ses yeux quittant la toile brodée, se posaient sur moi, si attentifs que j'en éprouvais comme une gêne.

—Mais, fit-elle soudain, jolie comme vous voici —car vous êtes très jolie et on a dû vous le dire— n'avez-vous pas laissé à Paris, un fiancé?

La question m'amusa et je ris franchement.

—Ah! Dieu, non! m'écriai-je. Ma tante Hermance ne recevait pas et me menait encore moins dans le monde et l'on ne m'a jamais fait la cour... Elle m'a élevée, d'ailleurs, dans cette idée que les filles pauvres doivent renoncer au mariage pour peu qu'elles ne soient pas tentées d'épouser les hommes vieux, laids, vulgaires ou sots dont les jeunes filles riches—celles qui peuvent choisir—ne veulent pas!... il est juste d'ajouter qu'elle m'a proposé un "parti" comme on dit. Un homme délicieux qui n'était pas sans manières, parlait bien, portait beau, avait trois millions de fortune, soixante ans d'âge et des yeux de carpe qui s'efforcèrent de m'attendrir... Mais mon cœur est resté de pierre.

—Votre cœur s'est montré fort sage... Ces mariages disproportionnés sont odieux!

La fin du jour s'est écoulée paisiblement.

Le dîner a ressemblé au déjeuner. La soirée dans la chambre des fées a été courte.

M. de Malencontre qui a tenu tout le temps, d'un air ennuyé, un livre dont il ne tournait pas les pages, s'est retiré le premier.

Lui parti, madame de Malencontre a regardé l'abbé qui lui a rendu son regard triste.

Et j'ai demandé la permission d'aller me reposer.

Lull garde sa mine grelottante.

Lull, cher esprit familier, vous me devez de belles histoires, d'aimables pensées qui me réjouissent l'imagination, car Malencontre, pour n'être pas un bien terrible château de Barbe-bleue, n'en manque pas moins de gaieté... ne trouvez-vous pas?

VI

Malencontre, 28 novembre.

Cette nuit, il a gelé. Mais un si doux soleil dorait la vallée grise et endiamantait les quatre jets de la fontaine que madame de Malencontre, s'enveloppant d'une pelisse, a pris le bras de son fils et l'a entraîné jusqu'au jardin.

L'abbé Albin, le petit Guy et moi, nous avons suivi avec nos lourds manteaux de novembre, et

nos yeux joyeux d'avril. L'hiver n'avait pas commencé encore et l'on pouvait se leurrer d'une illusion de printemps.

Perchée sur la pointe de mes petits souliers, je me suis penchée contre le parapet de pierre pour voir entre les créneaux.

Ma longue robe frôlait le gazon roux.

J'avais l'air de madame de Malbrough en haut de sa tour, mais, hélas, j'avais déjà "quitté mes habits roses"... Un désir me prit de remuer, d'agir, de courir jusqu'en bas du coteau rocheux.

—Oh! madame, m'écriai-je avec une impétuosité qui éclate malgré moi, ne pourriez-vous me donner une commission pour le village? J'aimerais tant à y aller!

J'ai la mauvaise habitude de ne peser mes mots qu'après les avoir prononcés, ainsi la peur d'être maladroite ou indiscrete m'arrive-t-elle le plus souvent, alors qu'il est trop tard pour éviter maladresse ou indiscretion.

Mais madame de Malencontre accueille toutes mes paroles avec une invariable indulgence.

—Je n'ai point de commission à vous donner, ma chère enfant, répondit-elle en souriant, mais je tiens beaucoup, ayant la responsabilité de votre santé, à ce que vous fassiez une promenade, chaque fois que le temps vous le permettra... Et le jour me paraît fort bien choisi pour visiter le village...

Puis, se tournant vers son fils:

—Patrice, ajouta-t-elle, d'un ton insouciant dont je sentis l'effort, tu devrais accompagner mademoiselle Clairande... Tu lui ferais les honneurs de Salvat... Le temps est superbe et la course te serait bonne à toi aussi... Aux vieux comme moi de garder le logis en hiver!

Le baron Patrice était appuyé au parapet crénelé, mais, plus loin que moi, de l'autre côté de madame de Malencontre et, lui, sans devoir se hausser sur la pointe des pieds... Il cessa de regarder la vallée pour regarder sa mère d'un air si parfaitement grognon et désagréable que j'en fus aussi gênée que vexée.

—Oh! madame, j'ai bien l'habitude de me promener seule, m'écriai-je... Et je serais très fâchée de déranger monsieur de Malencontre que cette course ennuerait certainement beaucoup.

—Voyons, mon fils, reprit la baronne du même ton léger et rieur, tu ne vas pas, j'espère, laisser croire à une gentille jeune fille que l'accompagner pourrait être autre chose qu'un plaisir pour toi?

M. de Malencontre s'était écarté du petit mur de pierre. Sans se déridier, il dirigea vers moi son visage pâle comme d'habitude... peut-être même un peu plus.

—Je serais, en effet, désolé, mademoiselle, dit-il froidement, de vous donner si mauvaise opinion de ma courtoisie... Mais les neurasthéniques, vous le savez, sans doute, souffrent d'appréhensions bizarres et irraisonnées, de "phobies" comme disent les docteurs... Ma "phobie" à moi, c'est celle des pentes qui me causent un trouble incoercible... Devant une voie déclive, si peu effrayante soit-elle, j'ai peur... Ma mère a voulu me l'entendre avouer, c'est fait...

Madame de Malencontre n'eut qu'un gémissement de reproche:

—Oh! Patrice!...

Moi, je ne savais que dire, plus embarrassée

encore, lorsque Guy, me lançant ses bras autour des genoux, cria :

— Je n'ai pas peur, moi... Grand-mère dit que je suis un homme, je t'accompagnerai.

Involontairement, je lui mis la main sur la bouche. Mais M. de Malencontre avait entendu. Je vis une contraction plus douloureuse passer sur sa face bême.

— Laissez-le parler, mademoiselle, fit-il. Il est dit que je recevrai aujourd'hui des leçons de tout le monde, même de mon fils.

Et il s'éloigna.

Il avait parlé durement et le regard qu'il avait jeté sur l'enfant était sévère, presque mauvais.

— Papa est méchant, déclara le petit.

Madame de Malencontre l'embrassa, elle avait les larmes aux yeux.

— Non, mon pauvre mignon, dit-elle, papa est triste... et malade.

Quant à moi, fort ennuyée de l'incident, je ne me sentais plus la moindre envie de promenade. Je dus cependant, sous peine de paraître capricieuse ou dépitée, accepter l'aimable proposition de l'abbé Albin qui se souvenait complaisamment d'une tournée de pauvres à faire au village et s'offrait à me servir de guide.

Aussitôt seul avec moi dans le chemin raboteux qui, pris sur le roc là où manque la terre, serpente en lacets jusqu'au pier du coteau, le bon prêtre se préoccupa, comme madame de Malencontre, la veille, d'excuser l'insociabilité du baron Patrice et, plus particulièrement, la brusque sortie que nous venions d'essuyer.

Mais il insista plus longuement que ne l'avait fait la baronne sur les épreuves morales qui lui semblaient justifier l'état nerveux de M. de Malencontre et qui avaient modifié si profondément son humeur et sa santé.

— Ma cousine de Malencontre avait toujours désiré que notre Patrice bien-aimé se mariât très jeune. Je l'approuvais en cela. Et, fiancé à vingt ans, Patrice épousa, dès son retour du service militaire, celle que sa mère lui avait elle-même choisie pour femme. Mademoiselle Alice de Mandaille ne possédait pas le seul charme d'un physique agréable et d'une éducation parfaite, elle était bonne, douce, soumise, dévouée... pieuse aussi, exacte à tous ses devoirs religieux, ce à quoi madame de Malencontre tenait alors autant que moi. Jamais créature plus accomplie ne promit, ne donna le bonheur. Bonheur, hélas, de courte durée! Moins d'un an après le mariage, la chère Alice mourut en mettant au monde un fils. Par un contraste qui paraissait être une dérision du sort, l'enfant, image de son père ressemblante jusqu'à l'absurde, naissait aussi vigoureux, aussi vivant que sa pauvre petite mère était fragile. Patrice pleura l'épouse qu'il avait aimée, mais sa douleur fut courageuse et chrétienne, il ne s'y abandonna pas. Il se remit au travail, occupa son intelligence, dépensa sans compter, à mille choses, une ardente activité. Son fils qu'il chérissait, son cher petit Guy frais et robuste comme une plante de montagne, croissait en force et en beauté.

Là, je dois avouer que j'interrompis l'abbé pour dire mon admiration tendre. Guy, c'était le plus merveilleux enfant du monde, Guy. Mais mon compagnon ne parut pas m'entendre.

— La vie se fit calme et douce. Il nous semblait à madame de Malencontre et à moi que ce fût le

paradis sur la terre, reprit-il ingénument. Patrice, lui, s'enchantait du vain désir de voir d'autres horizons. Il partit et, pendant dix-huit mois, visita l'Italie, la Grèce, l'Égypte, l'Inde... De ce voyage datent nos plus grandes peines. A Jeypore, l'étrange capitale du royaume hindou de Rajpootana, cet état vassal, mais autonome que gouvernent encore des lois antérieures à notre ère et où subsiste, en dépit de l'Inde anglaise et impérialiste, l'Inde prestigieuse des Rajahs, fils du Soleil et de la Lune, Patrice rencontra Gladys Savage. Nées d'un négociant anglais, sorte de commissionnaire, de courtier qui parcourait l'Inde en tous sens, et d'une Indienne rajpote, les misses Savage avaient reçu à Bombay, puis en France, dans un excellent pensionnat de Lyon, une éducation tout européenne. Mais elles étaient revenues auprès de leur père, qui s'était à peu près fixé à Jeypore, et celui-ci les ayant à son tour quittées pour un monde meilleur, elles avaient obtenu, par protection, un poste au palais du rajah, auprès des petits princes, auxquels l'une, Brinda, devait enseigner les langues européennes, et l'autre, Gladys, la musique. Les fiançailles de Patrice avec une jeune fille plus âgée que lui de deux ou trois ans, une étrangère de religion protestante dont la race, les idées, les habitudes de vie différaient si essentiellement des nôtres, m'apparurent, d'abord, comme une inconcevable folie. Mais Gladys qui avait, semble-t-il, admiré de tout temps notre sainte religion, renonça sans hésiter à ses croyances anglicanes. Ce fut une catholique romaine que Patrice présenta à sa mère... et je me déclarai vainconquis, j'en conviens, par les aimables qualités de cette jeune personne.

— Était-elle jolie? demandai-je, le "physique agréable" de la première madame de Malencontre ayant inquiété mon imagination.

La réponse me arsuma :

— Plus que jolie, mademoiselle, belle comme une princesse des "mille et une nuits"... Une semaine à peine nous séparait du mariage que j'étais heureux de bénir, lorsque miss Gladys, souffrant d'une légère atteinte de grippe, jugea prudent, un matin, de garder la chambre... le lendemain, elle fut trouvée sans vie, dans son lit. Le docteur ne put que constater l'accident cardiaque qui avait amené cette fin foudroyante... Le désespoir de Patrice fut terrible. Pendant des jours et des nuits, nous avons tremblé d'angoisse, le pauvre enfant exigeait la solitude et nous lui voyions la mort dans les yeux!... A sa douleur se mêlait je ne sais quelle horreur de lui-même. Il s'accusait, il accusait son amour qui n'avait pu garder de la tombe ces deux jeunes créatures, il y voyait la fatalité d'un principe de mort, une prédestination, une malédiction tragique... Puis il s'abîma dans son accablement morne et, peu à peu, en vint à l'état morbide dont il est la proie et auquel nous ne pouvons l'arracher... Plaignez-le donc, mademoiselle, il mérite, je puis vous l'assurer, plus de pitié que de blâme.

Ainsi me parla ou à peu près—car son récit entrecoupé de recommandations au sujet du sentier qui déconcertait mes pieds de parisienne, et de remarques explicatives sur la vallée, eut certainement moins d'unité et de suite—le bon abbé de Malencontre.

Et il me paraissait si désolé que j'usai de diplomatie prenant grand soin de ne lui point déce-

ler que, si je plaignais Patrice de Malencontre, je n'étais pas, cependant, très loin de croire qu'il pût mériter, sinon plus, du moins tout autant de blâme que de pitié.

Qu'un homme intelligent, lucide ne trouve pas la force de dominer ses nerfs et même ses "phobies"—si "phobies" il y a—je consens de moins en moins à l'admettre... D'autre part, je dois convenir que madame de Malencontre ne me semble pas apporter au maniement d'un caractère ombrageux, aigri, l'extrême délicatesse de tact qui saurait éviter ou adoucir tant de froissements déplorables et vains. Elle adore son fils et, sans cesse pourtant, le heurte au point sensible. Incapable de lui tenir tête franchement, avec une fermeté qui réveillerait peut-être son énergie ou son orgueil d'homme, elle l'attaque avec des détours, des timidités, des maladresses qui irritent sa susceptibilité malade. Sans doute, la pauvre femme a-t-elle, elle-même, le système nerveux trop tendu pour se montrer toujours aussi pondérée qu'il le faudrait et opposer à la sourde excitation du baron Patrice l'apaisante fraîcheur, la force tranquille et patiente d'une nature sagement équilibrée.

La vallée est triste à cette époque de l'an. A bien observer, on distingue sur la montagne, comme au niveau de la rivière, des prairies, des cultures... Je sais que le sarrasin, le chanvre, le seigle, le blé même y poussent; les pâturages y sont une richesse. Au-dessus et au-dessous des rochers basaltiques, mêlés à eux, des bois s'étagent; des arbres croissent partout, les pins et les mélèzes toujours verts, mais aussi des hêtres, des tilleuls, des châtaigniers qui portent dans leurs flancs mornes la surprise du renouveau. Et tout autour du village, je vois des vergers endormis...

Mais on se demande quel Avril puissant saura réveiller les choses de ce sommeil qui ressemble à la mort.

Par contre, le village de Savat est bien le plus amusant du monde. On dirait que ses maisons, où la blancheur du ciment sertit les grosses pierres de lave noire, ont été construites en nougat par quelque voisin de madame Tartine ou du Prince des Massepains. Il y en a de charmantes, très anciennes avec leurs grands combles moussus percés de mansardes. J'ai remarqué sur la place de l'église une délicieuse petite tourelle qui fait le coin de la grand-rue... Et l'église, elle-même, m'a ravi! Il paraît que la plupart des églises d'Auvergne ont un clocher semblable. Qu'on se figure un mur haut et plat, percé au faite de baies ogivales à jour, qui enchâssent les cloches et les laisse voir, vénérables et familières. Derrière la façade, les abat-sons se déploient en auvent... C'est tout à fait pittoresque et joli.

Comme beaucoup d'autres églises d'Auvergne encore, Sainte-Marie de Salvat possède une "vierge noire", une pauvre petite statue qui vient de Palestine et fut apportée par les Templiers.

Je me suis agenouillée. Dans cette église inconnue où je pénétrais pour la première fois, une prière est montée de mon cœur, allant à Dieu et aussi à cette "Notre-Dame" d'Auvergne si antique, si fruste, qui semblait m'accueillir avec bienveillance et me tendait d'un geste naïf et bon, son noir petit enfant: "Bénissez, ai-je dit, le toit qui m'abrite et tous ceux qui l'abrite comme moi".

Ce soir j'ai fait la connaissance de Brinda Savage. Quelques mots prononcés par elle à table, au

hasard de la conversation, m'ont renseignée sur son âge; j'aurais été sans cela fort embarrassée de lui en assigner un. Elle a trente ans, deux ans de plus, paraît-il, que n'aurait sa soeur Gladys.

Miss Savage est grande, plus grande que madame de Malencontre et, quoique trop maigre avec un buste trop court pour la hauteur des jambes, son corps aérien, nébuleux, que drape une molle tunique de soie noire, ne manque ni de souplesse ni de grâce. Mais son visage est—en vérité, on ne peut trouver d'autre mot moins brutal ou plus charitable—son visage est très laid, d'une laideur étrange dont mon ignorance ne me permet, certes, pas de déterminer les caractères ethniques, mais dont je puis dire, en toute simplicité, qu'elle n'est pas de "chez nous". Cette pâleur transparente et verdâtre qui n'est pas celle de la chair jeune et palpitante, cette pâleur de jade terne, ces os saillants et précis qui laissent pressentir sous la peau tendue le mystère hideux de leur grimace macabre, ces yeux presque invisibles dans l'orbite extraordinairement creuse qu'un halo bistre élargit, évoquent pour moi le souvenir de je ne sais quel masque terrible et spectral, création sinistre de l'imagination extrême-orientale, entrevue dans un musée.

Brinda Savage adorait sa soeur et ne l'avait jamais quittée, sa silencieuse douleur est inconsolable et, peut-être, sous le ciel étranger, dans la maison de tristesse, le cœur du baron Patrice est-il le seul qu'elle sente vibrer à l'unisson du sien.

M. de Malencontre témoigne à miss Savage des égards, des attentions qui étonnent chez cet ours mal léché et que la pauvre disgraciée savoure comme des bonbons... Pour elle, l'homme aux "phobies" sort de son inaction systématique. Toute la soirée, ils se sont absorbés dans ce jeu crispant, le jacquet.

Il m'a toujours paru qu'une créature affligée de cette navrante infirmité qu'est la laideur de la femme, l'horrible laideur qui froisse et qui repousse, n'avait pour tenir sa place au soleil d'autre ressource que d'être très intelligente, très méchante ou très bonne... Mais, je serais étonnée que miss Savage se fût arrêtée à l'un de ces partis extrêmes et sa pauvre laide face exprime certainement plus de gravité que d'intelligence, plus de peine que de méchanceté, moins de bonté que d'inertie.

Cependant elle parle notre langue aussi facilement, aussi correctement qu'une Française et avec un accent très particulier, un peu chantant auquel je trouve un charme que sa conversation, fort insignifiante, n'a pas... Et, parfois, on est surpris de la douceur voûtée qui peut tomber de ses yeux caves, comme si la tête de mort que cette malheureuse porte sur un corps vivant, avait, au delà du tombeau, gardé son regard de chair, son regard de femme...

VII

Malencontre, 1er décembre.

Le château de Malencontre est fort ancien. Aussi bien, n'a-t-on que d'assez vagues données sur ses origines qui remontent peut-être au XI^e siècle. Sans doute ne se composa-t-il, tout d'abord, que de l'énorme donjon carré qui en constitue toujours la masse principale et d'une enceinte de dé-

fense qui fortifiait la faite du rocher et qui abrite encore, sur deux côtés, le vaste espace de la cour d'honneur.

Le XIV^e siècle, le dota de ses quatre tours rondes. D'un jet hardi, elles s'élançent, hautes et harmonieuses, dépassant le haut donjon de leur double couronne de mâchicoulis, piquant le ciel de leurs toits effilés, imposant aux lointains de la vallée la vue et la menace de leur force orgueilleuse.

Puis, à la fin du XV^e siècle, et au commencement du XVI^e siècle, une nouvelle transformation s'opéra par les soins d'Amaury II et de son fils Hugues I^{er}, seigneurs de Malencontre qui, grands guerriers, grands coureurs d'aventures comme tous ceux de leur lignée, semblent cependant s'être montrés beaucoup plus soucieux du luxe et de la commodité de leur habitation que ne l'avaient été leurs ancêtres et que ne le furent leurs descendants.

Aux flancs des vieux murs sévères, des fenêtres plus nombreuses, de larges fenêtres en arc surbaissé, coupées de meneaux cruciformes, s'ouvrirent; queques-unes s'ornèrent de tympans discrètement fleuris. Au-dessus de la grande porte du château parut, sculpté par un artiste délicat, le blason à la bisse ondoyante. Dans l'une des tours, une petite chapelle déploya d'élégantes courbes, s'enrichit de chapiteaux et offrit au soleil la polychromie de ses verrières.

La disposition intérieure du château fut changée comme aussi la décoration des salles et l'ameublement. Sans rien perdre, à l'extérieur, de sa rude fierté de forteresse féodale, l'antique donjon de la Fade, des Templiers et de Renaud Saint-Elme, dut s'adapter aux exigences d'une vie moins primitive, plus fastueuse. Ainsi prit-il l'aspect assez composite que l'indifférence des successeurs d'Amaury II et d'Hugues I^{er} accepta comme définitif, aspect sous lequel il a duré à travers plusieurs siècles d'histoire et que madame de Malencontre qui, tient pour précieuse cette empreinte complexe des premiers âges, s'est efforcée de lui rendre, tant par la restauration habile de ce qui subsistait encore du passé que par la reconstitution érudite de ce que le temps avait impitoyablement atteint.

Hier, s'avisant que je ne connaissais pas encore à Malencontre d'autre salon que la "chambre des fées" et la pièce de passage qui la précède, madame de Malencontre a ri de son rire bref et sans gaieté.

— Nous menons, a-t-elle dit, une vie singulière !

Et elle m'a fait entrer dans les deux beaux salons qui se suivent à droite de la salle à manger, le premier réunissant les plus pures beautés du XV^e siècle français, le second évoquant somptueusement l'influence déjà sensible de la renaissance italienne. Puis, elle est montée avec moi jusqu'au haut de la Tour de l'ouest d'où l'on peut découvrir non pas seulement la gorge de la Salve dans son ensemble et les montagnes des environs, mais encore la cime de deux des grands "puys" cantaliens. Enfin, déclarant que je devais voir aussi le rez-de-chaussée, elle m'a elle-même conduite à travers les grandes salles mortes—salle des gardes, salles de banquets et de fêtes, cuisines immenses, cadre superbe et délabré de figures et de costumes abolis où il semble que, chassé d'ailleurs

par la résurrection des choses, le fantôme invisible, l'esprit désincarné des êtres se soit réfugié.

Tout en cheminant mélancoliquement, madame de Malencontre me contait comment le château vendu, par suite de revers, peu de temps après la mort de son mari, avait passé en des mains étrangères et y était resté, presque abandonné par ses nouveaux propriétaires, jusqu'au jour où madame Boisse de Malencontre, veuve, maîtresse d'une fortune considérable et, malgré son mariage roturier, aussi attaché au nom de Malencontre que son frère l'abbé Albin, avait racheté, de ses deniers, la vieille demeure patrimoniale.

— Nous étions alors presque pauvres, continua madame de Malencontre, et je m'étais fixée à la campagne, aux environs de Limoges, non loin de cette bonne cousine et de l'abbé Albin qui, guère plus riche que nous, mais, choisi jadis par mon mari pour être le précepteur de mon fils, prétendait poursuivre, en dépit du sort contraire, cette tâche d'élever le dernier des Malencontre. "Plus tard, me répétait souvent madame Boisse, plus tard, Patrice rentrera dans le château de ses ancêtres... et il y rentrera en maître." Ce fut à Patrice, en effet, qu'approuvée par l'abbé, la généreuse femme laissa Malencontre. Quant à la fortune qu'elle tenait elle-même d'une amie et dont elle ne devait compte à qui que ce fût, elle avait voulu la partager, entre mon fils et moi... sachant que je serais le plus fidèle et le plus jaloux des dépositaires. Patrice avait alors quinze ans; le confiant pour quelque temps à une institution religieuse dont il avait déjà suivi les principaux cours, je me suis rendue à Malencontre dont une nuée d'ouvriers prit aussitôt possession. Il fallait que, par enchantement, le château redevint habitable, confortable même, tout en gardant l'archaïque beauté des maisons qui ont un passé plusieurs fois séculaire. L'abbé Albin m'aida de ses conseils précieux. Patrice ne devait franchir le seuil de Malencontre que quand tout serait prêt... Et ainsi fut fait! N'était-ce pas pour lui, pour lui seulement que je travaillais, que je rêvais?... Oh! son émerveillement en rentrant dans la demeure de ses premières années, sa joie lorsque je le conduisis dans la "chambre des fées" qui avait charmé sa fantaisie lorsqu'il était un enfant et dont j'avais consenti à faire sa chambre de jeune homme!

Toutes choses ainsi nous ramènent à "Patrice". Madame de Malencontre en a l'esprit hanté.

Nous avons terminé cette visite du château par un coup d'œil jeté dans la bibliothèque, domaine particulier de l'abbé Albin. Elle occupe le premier étage de la Tour de l'est. Elle est grave et sombre et voûtée si haut que les livres placés sur les rayons supérieurs semblent se perdre dans une pénombre sans fin. Assis dans le rayon oblique du jour, tout petit, tout frêle, une sérénité subtile émanant de sa pose attentive, l'abbé de Malencontre m'a rappelé ainsi le "Philosophe au Livre Ouvert" de Rembrandt.

Comme nous traversions la galerie, nous avons croisé Brinda Savage.

— Madame de Malencontre veut bien me montrer le château, ai-je dit, et je suis ébloui de ce que je vois.

— Voulez-vous me permettre de vous rejoindre à vous? demanda miss Savage s'adressant à madame de Malencontre.

—Nous avons fini, a répliqué celle-ci assez froidement.

Nous étions entrés dans la "chambre des fées".

—Oh! m'écriai-je, voici pourtant la pièce qu'entre toutes, je préfère!

—Je crois vraiment que l'enchantement magique de la mélusine auvergnate s'est perpétué dans la "chambre des fées" de plus d'une façon, remarqua miss Savage. N'est-ce point du haut de cette fenêtre que, se dressant sur sa queue de serpent pour se précipiter dans la Salve, la Fade siffla sa colère et son perfide anathème contre le mortel qu'elle avait trop aimé?

Madame de Malencontre sourit un peu ironiquement.

—Je ne vois qu'une objection à ce joli conte, dit-elle, c'est qu'au temps de la Fade—si la Fade eut un temps!—la Tour du Pouest et, à plus forte raison, cette fenêtre n'existaient pas.

—Peut-être alors y eût-il, à la même place, une autre tour et une autre fenêtre, repartit miss Savage. Qui sait rien de précis là-dessus? Le fait indéniable, c'est le charme qu'exerce toujours et sur tous cette grande pièce ronde, semblable à d'autres cependant, moins somptueusement décorée même et garnie de meubles moins précieux que le salon de la Tour du midi ou la belle salle italienne...

Miss Savage s'était approchée de la cheminée pour présenter à la flamme ses pieds frileux, chaussés de douillettes. D'un mouvement harmonieux et lent qui roula son corps mince dans les plis de sa robe, elle se tourna vers moi.

—Un crime y a été commis... le saviez-vous? dit-elle.

—Un crime? répétais-je saisi.

Madame de Malencontre avait tressailli violemment.

—Mais oui, certes, répondit miss Savage de sa voix triste et chantante. Cette chambre, fut pendant des siècles celle des châtelaines de Malencontre, chambre d'amour, chambre de mort... Peu de temps avant la fameuse session des *Grands Jours* qui, sous Louis XIV, se tint en Auvergne, Gilles de Malencontre, celui que les récits populaires nomment familièrement le "vieux Gilles" ou "Gilles le Loup", condamna son page aux supplices les plus atroces et imposa la mort à sa femme Yolande d'Alleuze qui dut choisir, à la minute où il les lui présentait, entre un pistolet ou une fiole de poison. Elle prit le poison.

Madame de Malencontre paraissait mécontente. Ces allusions précises au passé orageux des Malencontre lui sont, sans doute, peu agréables... Hélas, j'avoue qu'elles m'amusent déplorablement!

Sans le moindre tact, j'ai demandé à Brinda:

—Pourquoi le vieux Gilles tua-t-il sa femme!

—Il était jaloux. La tradition veut, d'ailleurs, qu'aucune action, aucun sentiment coupables n'aient justifié ce meurtre. Mais elle se montre par trop indulgente pour la belle Yolande, et il est assez probable que "ces messieurs des Grands Jours" prirent, bon ou mauvais, le premier prétexte trouvé pour se débarrasser du "vieux Gilles" et le châtier en bloc de tant d'autres forfaits, commis par lui et plus difficiles à prouver.

J'allais questionner encore, madame de Malencontre me prévint:

—Laissez ces vieilles histoires, Brinda, elles n'ont rien de plaisant, je vous assure, fit-elle... et voici

mademoiselle Clairande qui ouvre de grands yeux effrayés!

Ses yeux s'écaraillaient, c'était d'intérêt curieux, mais madame de Malencontre craint toujours que l'on m'effraye.

Je ris franchement.

—J'aimais à "chambre des fées" puérilement comme un beau livre d'images et j'ignorais son passé, dis-je. Cependant, la nuit de mon arrivée, j'ai bien eu y voir un fantôme, et l'm'a fallu toutes les clartés du jour et le plaisir de faire votre connaissance, miss Savage, pour comprendre que la mince forme de femme aperçue, le fantôme, ce devait être vous.

—C'était moi, en effet, répondit Brinda Savage. Ma chambre donne sur la galerie comme la "chambre des fées", j'étais souffrante et ne pouvais dormir. J'ai été prendre un livre. Sans doute avait-on négligé de fermer les volets.

Madame de Malencontre sursauta:

—Vous êtes venue *ici*, la nuit? demanda-t-elle comme malgré soi.

Miss Savage la regarda fixement:

—Croyez-vous aux fantômes? dit-elle de cette voix morne et sans inflexions qu'elle a parfois. Moi, je ne crois à rien. Sans doute, me suis-je trouvée, depuis mon enfance, en contact avec trop de religions, christianisme protestant ou catholique, bouddhisme, islamisme, shintoïsme... pour croire encore à autre chose qu'au Néant... Comme le "nirvâna" des disciples de Çakya-Mouni, il est profond et merveilleux, c'est l'éternel repos, l'éternel oubli... et point n'est besoin de l'acheter par des existences successives... le Destin en soit loué! Les morts sont morts, madame; je ne puis craindre de rencontrer dans cette chambre le spectre d'Yolande d'Alleuze, ni aucun autre. Les impies, vous le voyez, sont, en cela, grandement privilégiés.

—Je pense néanmoins qu'il faut les plaindre, en cela comme en toutes choses, répliqua madame de Malencontre.

Elle soupira, puis elle me regarda et sourit des lèvres.

—Voilà de très graves paroles, dit-elle, ne gâtons pas à mademoiselle Clairande l'attrait de son beau livre d'images.

—Nous ne saurions, je lui gâter, vous oubliez l'enchantement de la Fade, reprit Brinda sans quitter le ton amer de ses dernières paroles. Ma soeur Gladys aussi aimait la "chambre des fées..." elle l'aimait tant que, lorsqu'elle arriva fiancée à Malencontre, Patrice la lui donna... Elle y est morte... Cependant, je reviens ici chaque jour... nous y revenons...

Miss Savage était assise au coin du feu, face à la fenêtre, et je vis qu'elle était blême.

—C'est Patrice qui tient à cette chambre toujours et malgré tout, fit madame de Malencontre, alors, comme, par la force des choses, notre vie à tous gravite autour de Patrice, nous continuons d'habiter beaucoup la pièce qu'il aime et nous tentons—pour lui qui souffre—d'en écarter, de notre mieux, les sombres souvenirs.

Mais elle était très pâle aussi et, sans doute, l'étais-je moi-même, car les yeux de Brinda Savage se posèrent sur moi.

—Oh! murmurai-je, votre soeur, votre pauvre soeur est morte ici où nous sommes... et si jeune, si heureuse!

Miss Savage avait recouvré sa morne impassibilité.

—Que vous importer dit-elle, vous n'avez pas connu ma soeur, et, dans une demeure comme celle-ci, croyez-vous qu'il soit une seule pièce où la mort n'ait jamais passé?

Plus tard, madame de Malencontre m'a demandé de lui faire la lecture. Le livre choisi m'ennuya, je ne pus m'empêcher de penser à autre chose. Je lus fort mal, si mal, que je commençais à en être honteuse, lorsque madame de Malencontre se mit à m'adresser le compliment le moins ironique sur ma diction. J'en conclus que son esprit avait dû s'envoler ailleurs comme le mien, ce qui me rassura.

Puis, après une hésitation, elle me dit:

—Je serais fâchée de desservir miss Savage auprès de vous, car tell, n'est, certes, pas mon intention, mais n'en faites pas votre amie... c'est une détraquée.

Une détraquée! Hélas, madame la baronne, qui ne l'est "détraquée", peu ou prou, dans votre singulier châtauz? Je ne ferai pas mon amie de miss Savage, parce que sa face de spectre me glace et parce que sa société ne me semble guère divertissante, mais, parfaitement certaine de ne point me "détraquer" en sa compagnie j'essayerai de me montrer bonne et aimable, de ne pas heurter ce qui souffre en elle.

Guy est un amour. Avant le dîner, sa petite main m'a prise au passage, sa tendre petite voix de maître a exigé que j'allasse voir ses joujoux. J'ai dressé les arbres exotiques d'un "jardin des Plantes" sur deux gros livres verts, en laissant un espace libre au milieu pour simuler une rivière et y poser les canards et les cygnes. Guy battait des mains.

—De l'eau! il y a de l'eau... Regarde comme les cygnes nagent! Quelle belle rivière, tu m'as donné... oh! tu es vraiment une fée, Lull!

En sortant de la chambre de Guy, blanche comme la mienne, je me sentais joyeuse et reposée, prête à croire que la fraîcheur de la belle rivière eût passé, limpide et délicieuse, sur mon front, sur mon cœur un peu las.

VIII

Malencontre, 20 décembre.

Les jours maintenant passent plus vite.

Ma vie se régle, s'équilibre. Lull et moi, nous nous plions à des habitudes nouvelles.

Mon "service" de demoiselle de compagnie, lire, écrire, causer, transmettre des ordres ou simplement "être là"—est peu fatigant et même assez agréable, quand madame de Malencontre n'est pas trop morose ou énigmatique, lit des livres qui m'amuse et s'entretient avec moi d'autre chose que de "Patrice", de sa neurasthénie, des stupéfiants qu'il prend et des reconstituants qu'il ne prend pas... Il me laisse, en tout cas de belles heures de liberté dont je profite. C'est ainsi que, madame de Malencontre se levant fort tard, toute la matinée me reste. Dès que le temps le permet et, quelquefois sans sa permission, je vais me promener.

Mes excursions, en cette saison, ne peuvent être bien longues et ne dépassent pas de beaucoup Salvat ou la ferme des Vergnes, centre du do-

maine de Malencontre—une fois seulement, guidée par l'abbé Albin, j'ai atteint le pied des orques fantastiques—mais la marche au grand air pur des montagnes, l'activité harmonieuse de mes membres et de mes poumons me rend forte et légère et j'apprends à connaître ce petit coin du monde où je dois vivre, peut-être longtemps.

Les choses et les gens du pays m'intéressent.

Un de mes premiers soins a été d'acheter une paire de sabots tout petits que mon ami Caylat n'est pas loin de considérer comme son chef-d'œuvre. Mes pieds inaccoutumés renoncent à s'en parer pour la promenade, mais c'est un jeu qui me plaît de les chauffer pour descendre au jardin et de courir ainsi, toc toc toc, à travers les allées mouillées ou la neige, jusqu'au parapet crénelé d'où madame de Malbrough regarde la vallée, sans se demander ce qu'elle cherche au loin ni quelle nouvelle, bonne ou mauvaise, pourrait lui être apportée, un jour, par un "beau page"...

J'ai demandé à miss Savage si elle n'aimerait pas à m'accompagner dans mes courses, mais elle craint le froid et les mauvais chemins et mon entraînement l'étonne.

Elle est d'humeur sédentaire. Dans la journée, elle ne quitte guère le petit appartement qu'elle habite au premier étage du château et où elle vit indolemment, avec ses souvenirs et ses peines. Sa fidèle "ayah", la servante indigène qu'elle et sa soeur ont amenée en France, la sert, la soigne, la dorlotte comme un enfant. C'est une étrange petite femme, encore jeune, au teint doré, aux agiles mains brunes. De larges anneaux sont suspendus à ses oreilles et brillent contre ses cheveux d'ébène. Ses vêtements européens lui donnent un aspect disparate, falot; on songe à ces images découpées qui permettent de changer les têtes des personnages et prêtent aux combinaisons les plus baroques... Brinda ne lui parle, pour cause, que l'hindoustan et semble trouver un charme aux mots qui lui sont répondus et qu'on devine humbles et tendres. Cette pauvre servante lui rappelle son pays.

Je ne crois pas—c'est une impression—que madame de Malencontre ait beaucoup d'affection et encore moins de sympathie pour miss Savage.

Cependant, après la mort de Gladys, elle a eu pitié de l'étrangère isolée; cédant au désir du baron Patrice, elle l'a gardée auprès d'elle, lui a offert une place au foyer familial.

J'ajoute que les rapports de madame de Malencontre et de Brinda Savage sont empreints de délicate courtoisie toujours et souvent d'amabilité, bien que Brinda se montre parfois assez sombre et amère et que ses propos d'ordre général affectent ce grand dédain de l'humanité qui, douloureux et peu plaisant, est peut-être l'obscur et inconsciente revanche de tous les dédaignés.

Un tel désenchantement surprend et attriste visiblement, chaque fois qu'il s'exprime, le bon abbé de Malencontre.

L'abbé Albin est un être exquis. Je le sais fort érudit, je le soupçonne d'avoir lu tous les livres de la bibliothèque et je le vois bon comme Dieu, simple comme un enfant et, certes, plus ingénu que moi-même.

Les choses de la réalité, de la petite réalité de tous les jours lui échappent. Il a appris la vie dans la "Légende Dorée" et un peu, très peu, dans l'histoire terrible de la famille de Malencon-

tre. Les violences et les turpitudes de ses lointains ancêtres sont pour lui un éternel sujet de mortification. On me dirait qu'il s'est fait prêtre pour les expier que je n'en serais pas étonnée. Et, sans doute, est-ce dans un esprit de contrition que — moins discret ou moins orgueilleux que sa cousine — il consent à me parler de ce passé romantique, à me conter les aventures de ces seigneurs dont la devise était "Oncques ne craint" et qui, terrorisant la province par leurs brigandages, l'éblouissaient par leurs exploits.

Les criminelles et guerroyantes prouesses narrées, l'abbé ajoute, navré: "Ces Malencontre furent aussi, parfois, de grands débauchés"... Mais il respecte mes oreilles jusqu'à l'excès et je n'ai même pas pu lui arracher l'histoire du vieux Gilles et d'Yolande d'Alleuze qui m'intéresse comme un roman et dont je sais si peu de chose. Ses récits se terminent généralement par un hommage rendu à ceux des Malencontre qui envierent d'illustrer leur lignée par des actes moins regrettables, et servirent vaillamment le Roy.

— Hélas! gémit le bon abbé à qui les pires misères rendent plus cher son vieux nom. Hélas, les Malencontre regurent de leur Créateur de bien beaux dons, mais ils les employèrent mal.

Et il me confie le rêve qu'il avait fait, lorsque naquit son jeune cousin Patrice, celui d'élever pour le bien un enfant de Malencontre. La sève généreuse, la vaillance, l'énergie de la vieille race longtemps sauvage et dévoyée s'épanouissant dans une nature noble et droite, le nom de Malencontre porté par un homme de haute intelligence, et de grand cœur, aussi délicat, aussi raffiné en sa conscience que les Malencontre du passé furent frustes et peu scrupuleux... Oui, quel rêve merveilleux!

— Je l'avais réalisé ce rêve, conclut l'abbé Albin... Une nature d'élite dont les meilleurs instincts, les dons les plus exquis avaient été cultivés avec amour, Patrice était cela... et il a fallu que... Pauvre Patrice!

— Mais monsieur l'abbé, ai-je une fois objecté, ne pensez-vous pas que monsieur de Malencontre s'ennuie dans ce grand château et que son mal s'en ressent?

— S'ennuyer, avec sa mère, son fils et moi, tous ceux qui l'aiment? a dit le bon abbé avec une grande surprise. Oh! non, certes!... et d'ailleurs, Patrice ne veut plus entendre parler de sortir du château... Rien ne l'intéresse plus... Naguère, il ne s'ennuyait jamais.

— Cependant... il a voyagé?

— Pour son malheur, hélas!

J'ai souri. Comme madame de Malencontre, l'abbé Albin en vient toujours à parler du baron Patrice!

— Ma pauvre cousine, elle aussi, est bien à plaindre... a repris mon compagnon. Quel abîme de misères, mon Dieu! Sa foi, même, sa piété y ont sombré. Madame de Malencontre, si fidèle jadis à tous ses devoirs religieux, s'en écarte... Elle traverse une phase d'aridité spirituelle... et le besoin même de recevoir Notre Seigneur est mort en elle... Elle ne communie plus...

— N'y a-t-il pas, ai-je demandé, une légende qui veuille que toutes les dames de Malencontre soient malheureuses? On m'a conté quelque chose comme cela.

L'abbé sourit tristement.

— C'est la légende de la Fade, dit-il. La femme-serpent avait construit Malencontre indestructible et promis au seigneur de Malencontre une postérité d'hommes robustes et sans peur; quand, son secret découvert, elle rejoignit les profondeurs de l'Aigueverte, un petit lac qui dort en pleine montagne, mien au-dessus de Salvat, il n'était plus en son pouvoir ni de ruiner le château, ni d'infliger aux Malencontre la honte d'être lâches, mais, criant sa colère et sa douleur, elle voua, par avance, au malheur toute femme mortelle qu'élirait dans l'avenir, l'amour d'un Malencontre. — Cette malédiction devant subsister jusqu'au jour où quelque autre "Fade" se montrerait assez puissante pour en abolir les effets.

— Quelle cruauté! La vérité, monsieur l'abbé, c'est que la pauvre fée pleurait son rêve d'amour humain et que, ne pouvant se résoudre à punir, dans le présent, l'homme coupable qu'elle aimait encore, il lui parut délicieusement logique de s'en prendre, dans l'avenir, à toutes les femmes innocentes que sa jalousie haïssait déjà!... Mais n'est-il pas curieux qu'après tant de siècles, une fatalité semble réaliser particulièrement dans la vie du baron Patrice, les méchantes prédictions de la "Fade"?

— Hélas! fit l'abbé, je n'oserais point jurer que l'esprit du pauvre enfant ne soit jamais troublé par ces histoires païennes!

"Allons, pensai-je, si monsieur de Malencontre croit aux fées... c'est complet!"

Guy aussi croit aux fées, étant encore à l'âge où il est charmant d'y croire, mais il ne se soucie pas de la "Fade"... il croit à la fée Lull, exclusivement.

Les jeux qu'elle invente ou qu'elle perfectionne, les images qu'elle montre, les histoires qu'elle raconte ont une séduction magique.

Rosalie, la gouvernante de Guy, est une brave personne qui lui est dévouée et s'entend, on ne peut mieux, aux soins matériels et protecteurs que réclament la bonne hygiène et le bien-être d'un petit enfant, mais elle est un peu lourde, un peu bornée sans être sotté, puis elle ne rit pas, elle ne joue pas ou, quand elle joue, Guy explique lui-même: "Quand elle joue avec moi, ça m'ennuie, parce que ça ne l'amuse pas."

Moi, quand je joue avec Guy, ça m'amuse, et Guy est heureux!

Madame de Malencontre n'approuve pas ce grand amour joyeux, je le vois bien. Elle nous regarde avec des yeux trop noirs, et sa bouche triste se serre et son visage paraît plus aride; parfois, elle donne à Guy un ordre que, par voie détournée, le sépare de moi, mais, comme elle ne m'a jamais exprimé, aucun blâme de notre gentille intimité, je puis ignorer son déplaisir... je l'ignore! L'abbé aime les rires innocents de Guy, ces beaux rires gais que le château n'est pas accoutumé à entendre et M. de Malencontre, indifférent à nos jeux puérils, comme à toute chose, nous jette un regard morne et passe sans un mot.

Quant à Rosalie, elle chante mes louanges. Son indolence s'accommode de mon concours et sa bonté de ruminant ne conçoit pas la jalousie. Lorsque je m'occupe de Guy, il est sage et elle tranquille. Elle s'en réjouit et reconnaît le pouvoir de mon influence.

L'autre jour, comme j'entrais, je vis Guy som-

bre, tendu, révolté devant une cuillère de sirop qu'il se refusait formellement à boire.

—Que mademoiselle gronde ce méchant garçon! pria Rosalie. Il a déjà renversé *express* une cuillère sur son tablier.

Express, c'est grave!

—Oh! Guy, m'écriai-je, êtes-vous si peu raisonnable! Vous savez qu'une cuillère est bien vite bue... et que ce sirop vous fera grand bien.

—Je ne suis pas malade. Je n'ai pas besoin de choses qui guérissent, grommelle Guy.

—Les remèdes ne sont pas seulement pour guérir... il y a des remèdes qui fortifient, qui font grandir et qui empêchent d'être malade.

—J'aime être malade... déclare Guy sans se troubler. Ce sirop-là est amer; quand je suis enrhumé, on m'en donne un qui est très bon.

—Voyons, Guy, un peu de courage... Un petit garçon sage comme vous a bien plus de mérite à prendre un mauvais sirop qu'un bon.

—Ça m'est égal d'avoir du mérite, je ne sais pas ce que c'est et j'aime mieux le bon sirop... fait Guy avec assez de logique.

—Si vous buvez, Guy, je vous donnerai une belle image que j'ai dans ma chambre.

Même entêtement silencieux. Cette fois, Guy a la bouche dure, maussade, et de méchants yeux obstinés dont le bleu est plus sombre et qui semblent s'enfoncer dans leurs orbites, sous la frange veloutée de leurs cils.

Je me tais, à bout d'arguments, puis, en désespoir de cause:

—Mon cher petit Guy, buvez... pour me faire plaisir.

Et voici les yeux méchants qui s'éclairent.

—Pour te faire plaisir, je veux bien, Lull... parce que tu m'aimes.

Et il boit rasséréné.

Pauvre petit Guy! Sens-tu donc déjà si précieusement la douceur d'être aimé? Tu n'as jamais connu que l'amour pourtant!

Oui, de fidèles affections t'entourent depuis ta naissance... Mais ta grand-mère t'adore sans discernement ni sagesse, avec excès, jalousement et sans joie. La tendresse de l'abbé, rêveuse, un peu chimérique, voit en toi, surtout, la petite branche nouvelle du vieil arbre, le Malencontre de l'avenir...

Et ton père, s'il t'aime, te te témoigne qu'un intérêt intermittent, nerveux, irrité...

Pauvre petit Guy, si petit, si neuf, si clair dans le grand vieux château noir! Chacun t'aime certes... Mais qui donc te comprend? Singulière demeure que celle qui t'abrite, où l'on respire si près les uns des autres et où l'on se sent si loin, où les regards et les cœurs se touchent sans se pénétrer, où ne se mêlent point les vies qui se côtoient.

IX

Malencontre, 22 décembre.

Aujourd'hui—je ne puis me rappeler à quel propos, car pareil incident se renouvelle souvent et naît toujours des plus futiles causes—M. de Malencontre a réprimandé son fils très injustement et sans aucune mesure. Guy, la crête en l'air comme un petit coq batailleur a répondu quelque chose d'assez impoli sur un ton tout à fait imper-

tinent et M. de Malencontre exaspéré, a tout aussitôt appliqué une maîtresse gifle sur la pauvre petite joue de Guy.

M. de Malencontre n'a pas accoutumé, Dieu merci, de joindre ainsi le geste à la parole.

L'enfant a été saisi, il est devenu écarlate, puis, dans un sanglot, il s'est jeté vers moi, cherchant un refuge entre des bras pitoyables.

C'est son geste habituel avec madame de Malencontre qui l'accueille en silence et l'enlace passionnément, prête à pleurer elle-même, chaque fois que Guy est grondé.

J'ai eu grande envie d'imiter madame de Malencontre, de baiser la pauvre joue meurtrie, de reconforter le pauvre cœur désolé, mais, heureusement, j'ai résisté.

—Non, Guy, ai-je dit en repoussant doucement mon petit ami, vous venez d'être trop malhonnête... il m'est impossible d'embrasser un garçon aussi malhonnête... demandez vite pardon à votre papa.

Pauvre garçon! Il a regardé son père qui avait l'air plus renfrogné que jamais et, docilement, il a dit: "Pardon, papa".

Puis, il a embrassé M. de Malencontre et—ce qui est bien humain, je crois—il est parti sans m'embrasser, tournant soudain son orgueil contre moi.

Je me suis trouvée seule avec le baron Patrice dont le visage restait contracté.

—Vos paroles ont blâmé Guy, mademoiselle, et, sans doute, dois-je vous en remercier, dit-il d'un ton de sarcasme, car je ne me fais pas d'illusion et sais parfaitement à qui votre cœur donne tort.

—Oh! à *vous* certainement, monsieur, ai-je répliqué.

Mes rapports avec M. de Malencontre sont rares et, depuis mon arrivée à Salvat, je crois bien que je n'ai pas échangé avec lui dix phrases plus longues que "Bonjour, monsieur" ou "Merci, mademoiselle".

Mais la soumission heureuse et presque humble avec laquelle sa mère, miss Savage et même l'abbé Albin boivent ses paroles et se conforment à ses moindres desirs, m'a toujours donné grande envie de lui tenir tête. D'autre part, je suis maladroite à cacher mes impressions.

—Que Guy vous ait mal répondu, monsieur, c'est hors de doute... mais vous vous étiez laissé emporter par un mouvement de colère, de nervosité dont la violence m'a paru regrettable et, je l'avoue, tout à fait injustifié.

J'ai remarqué que M. de Malencontre, quand il est mécontent, mord le côté gauche de sa petite moustache brune; cette fois, il a mordu sa lèvre si nerveusement et si fort qu'un peu de sang a rougi le mouchoir qu'il y a aussitôt porté; mais il n'a pas dit un mot.

—Tout ceci ne me regarde aucunement et je me sens très indiscret, ai-je repris sans me laisser intimider par ce silence gros de menace, mais j'aime tendement votre petit garçon et — permettez-moi de vous le dire, monsieur—vous risquez d'aigrir ou de déformer une nature charmante et toute loyale... Car, enfin, que voulez-vous qu'on choisisse entre ces deux alternatives? Vous donner tort à vous, devant Guy, ce serait affaiblir imprudemment votre autorité légitime et le respect qui vous est dû... Mais donner tort à

Guy, comme je l'ai fait tout à l'heure, c'est blesser en lui, blesser cruellement le sentiment de la justice, du bon droit qui est si pur, si délicat et si fort dans le coeur des petits enfants... Est-ce meilleur?

Je fus tentée d'ajouter: Quel exemple ainsi reçoit-il de vous?

M. de Malencontre ne mordait plus sa moustache ni sa lèvre. Son visage brun semblait s'être encore assombri.

—Vous avez raison, mademoiselle, dit-il de son air las. J'ai été injuste avec Guy, je le suis constamment... et j'en ai conscience, ce qui est plus coupable... Pour le pauvre petit, il serait à souhaiter que son père disparût.

Les phrases de ce genre m'irritent. Disparaître est bientôt dit! Mais a-t-on le droit de se décharger aussi légèrement—même en paroles—de tous les devoirs de la vie et n'en a-t-on pas de bien sérieux auprès de l'enfant qu'on a mis au monde?

—Si vous connaissiez comme moi la tristesse de n'avoir plus ni père ni mère à aimer, vous ne parleriez pas ainsi, monsieur, ai-je dit encore, et, si vous saviez le souvenir délicieux et bienfaisant qui me reste des années passées auprès de mon père, l'influence précieuse que ce souvenir a gardée, garde encore sur mon humeur de tous les jours, j'ose presque dire sur ma conception des choses de la vie, vous sentiriez mieux de quelle importance est, pour le présent et aussi pour l'avenir, la joie, la gaieté, le bonheur des petits enfants. Guy est un beau garçon robuste; pourtant c'est une nature sensitive...

—L'avez-vous déjà si bien étudié? demanda M. de Malencontre avec une ironie moins âpre.

—J'aime les enfants. Dans le milieu où je vivais, on m'en a confié parfois qui furent mes chers petits amis. Je les comprends beaucoup mieux, je crois, que je ne comprends les grandes personnes... Et mon amour pour eux est plein de douceur et de pitié. Ils sont si faibles et tellement sans défense, leurs yeux s'ouvrent sur tant de choses qu'ils ne connaissent pas! Nul être n'est plus dépendant que le petit enfant... pas même le petit animal dont l'instinct devine... Alors, songez donc, monsieur... Le papa du petit enfant, c'est la Providence de qui il tient tout, le bon génie qui sait tout, qui peut tout, qui n'a jamais tort... même quand il gronde! Je me souviens de ma stupeur, la première fois qu'on m'a parlé des conséquences de la faute originelle: "Pourtant, ai-je dit, papa est parfait!" Oh! les pauvres petits comme ils ont besoin qu'on les chérisse et qu'on les protège! Quand, autour d'eux, des nerfs se tendent, des colères s'amassent, des amertumes se cachent, ils le sentent, ils en souffrent, obscurément, inconsciemment, comme nous souffrons d'un orage dont rien encore à l'horizon ne nous annonce l'approche... Il leur faut, parfois, à eux si bruyants, si remuants, le calme, la sécurité, pour qu'ils puissent rire... C'est si bon de rire quand on est petit, monsieur, ne vous rappelez-vous pas?... Je suis bien inexpérimentée, mais il m'a toujours semblé que d'une enfance triste, ne peut sortir qu'une âme triste... et comme un peu fanée.

M. de Malencontre m'a laissé parler avec une grande patience.

—Il y a beaucoup de vrai dans tout ceci, a-t-il dit.

Un moment encore, il s'est tu, puis il a ajouté:

—Je me rappelle mon enfance comme une sorte de cauchemar morne.

Cet homme en revient toujours à lui-même et à ses maux! Cependant, après une sorte de légère torsion des épaules qui est un tic chez lui, il s'est mis à parler d'autre chose, tout de suite, et j'en ai imité... Quelques minutes après, il est sorti.

Malencontre, 26 décembre.

Guy avait trouvé ses souliers bourrés de papillottes et tout entourés de jouets, mais, après la messe du matin célébrée dans la chapelle et à laquelle chacun assista, le jour joyeux de la Nativité allait passer, semblable à tous les autres jours.

Alors, dans la grande chambre qu'on appelle la salle d'études, parce qu'elle fut, en effet, une salle d'études pour le baron Patrice, mais qui n'est encore pour Guy qu'une salle de jeux, j'ai fait un arbre de Noël, le plus drôle et le plus gentil du monde!

Figurez-vous une belle grosse branche de sapin, plantée dans un grand pot bleu, plein de terre et de mousse. Le tout est placé sur une caisse renversée qu'une écharpe argentée, drapée. Au pied du pot bleu, entre un buisson de houx et une boule de gui, c'est la crèche; une brassée de paille, une belle paille d'or dont il semble qu'on ait choisi chaque brin, un tout petit Jésus de cire—cadeau de Rosalie à Guy—l'âne et le boeuf d'une boîte d'animaux de caoutchouc et deux mignonnes poupées, une paysanne et un paysan cantaliens qui figurent la Sainte Vierge et Saint Joseph... Pourquoi pas? Jésus est né partout et pour tout le monde, et les bons imagiers du Moyen âge, comme les grands peintres de la Renaissance, n'hésitaient pas à l'entourer des personnages de leur temps et de leur pays...

Aux branchettes, de jolies petites bougies roses, fines, transparentes comme des bonbons, riches dispensées par l'abbé qui a des tiroirs de grand'tante, puis, suspendues aux fils d'or d'une broderie que je fais, des choses étonnantes, noix couvertes de luisant papier d'étain ou façonnées en petits bateaux, jouets taillés dans des marrons d'Inde, bonbons en papillottes frangées et multicolores, crayons enrubannés, fleurs chiffonnées avec du crépon d'abat-jour, menus ouvrages de papier plié, bicornes, cocottes, maisons, boîtes légères, filets découpés dont le poids d'une pastille déploie et tend le réseau fragile... enfin, en haut, tout en haut de l'arbre, piquée au bout d'un fil de fer rigide, une étoile d'or!

Voici que les bougies s'allument, étincellent, brillent et font briller... Tout est beau et miraculeux. Une bonne odeur se répand, odeur subtile de cire fondue et de résine chaude, odeur de forêt de sapins, odeur de Noël!

Oh! la joie, l'extase de Guy! Songez donc, il n'avait jamais vu "d'arbre de Noël vivant"...

—Oh! Lull, c'est bien plus beau que sur les images!... Sur les images les bougies ne brûlent pas... Oh! Lull, tous ces joujoux!... Oh! Lull... et l'étoile! qu'elle est belle!... Est-ce que tu me donneras l'étoile comme les joujoux?

Cette étoile, cette étoile surtout, l'enchante... Ah! elle peut bien être en papier doré, le ciel d'Orient n'en a pas de plus admirable! La veille, j'ai parlé à Guy du petit enfant Jésus, de la crèche...

che, des mages et des bergers de Judée qui "dormaient aux champs et gardaient leurs troupeaux, durant les veilles de la nuit"... Pour lui conter l'histoire merveilleuse et sacrée, j'ai pris, sans même y songer, les belles phrases recueillies du récit biblique... Il se rappelle, et je l'entends qui dit des mots que sa petite voix inconsciemment rythme: "... durant les veilles de la nuit".

Ses yeux restent fixés sur l'astre symbolique et, dans ses grands yeux d'enfant, passe toute la poésie grave et ingénue de Noël.

J'avais demandé à madame de Malencontre si elle ne voulait pas honorer de sa présence l'arbre autorisé par elle, ni surtout jouir du plaisir de Guy, mais elle m'a répondu sèchement que des lettres à écrire l'occupaient tout le jour... Le plaisir de Guy, lorsque c'est moi qui le cause, ne peut que l'irriter, je crois!

Par contre, comme Guy admirait l'étoile et la crèche et chaque chose, la porte s'est ouverte doucement et le baron Patrice est entré... Guy a couru à lui.

—Oh! regarde, regarde, tout ce qu'elle m'a donné... regarde! Et j'aurai tous les joujoux... et j'aurai aussi l'étoile!... On ne m'avait jamais donné d'étoile!

La joie de Guy est lumineuse; lui aussi est une petite étoile qui brille.

M. de Malencontre a souri et cette pensée m'est venue que je ne l'avais encore jamais vu sourire, même de la tristesse des yeux. Il a enlevé Guy pour l'embrasser et, soudain, ces grands bras jeunes, toujours si dolents et si las, ont paru tendres et forts pour protéger l'enfant si petit, si menu dans leur étreinte. Guy s'est blotti contre son père d'un air frileux, il a murmuré: "Je t'aime, papa"...

Puis, conscient obscurément des jalousies que ses caresses excitent, il a pensé que, peut-être, j'allais le regarder avec des yeux sombres et des lèvres douloureuses et, se précipitant vers moi, il a jeté ses bras câlins autour de mon cou: "Je t'aime, Lull"...

M. de Malencontre n'a point paru froissé de cet élan.

Il a dit:

—Je vous remercie, mademoiselle, d'être bonne pour mon fils... Croyez que je comprends et sens très vivement, malgré tout, le bien que vous lui faites.

Je lui ai su gré de ses paroles courtoises et surtout de sa tendresse pour Guy. Mais le soir même, je l'ai revu comme de coutume sombre, ennuyé, ennuyeux... Et il s'est impatienté absurdement sur une remarque de madame de Malencontre qui croyait l'avoir entendu jouer du violon pendant le jour et s'en félicitait:

—Jouer! vous appelez cela jouer, ma mère! Vous savez bien que je ne joue plus, que je ne peux plus, que je ne sais plus jouer.

• Malencontre, 2 janvier.

Une année a commencé. Guy a reçu de nouveaux jouets et moi un joli bijou, don délicat de madame de Malencontre, une broche faite d'algues-marines.

—Vos yeux prennent cette couleur, parfois, mais ils ont plus d'éclat que le bijou, m'a-t-elle dit aimablement.

Et elle m'a demandé quand je quitterais le grand deuil et pourrais porter son présent d'étrennes.

J'ai répondu que je comptais rester en grand deuil jusqu'au mois de mai ou de juin.

—Il me plaira de vous voir en robe claire... ce noir, qui fait briller vos cheveux blonds, est triste, cependant, et ne convient pas à votre jeunesse... Nêtes-vous pas coquette?

—Je suis très coquette, je crois, et déteste les robes noires... Mais tante Hermance m'a élevée.

M. de Malencontre m'a baisée au front.

—Vous avez raison, mon enfant, et je vous approuve... Souhaitez-moi une belle année, Flavie. Peut-être votre vœu sera-t-il mieux écouté que les miens.

Pauvre femme! Je lui souhaite de tout coeur, l'année qu'elle désire elle-même, en ce premier jour de l'an où l'on aime à s'imaginer que s'ouvre une ère nouvelle.

J'ai passé mon après-midi avec Lull qui m'a bercée de choses douces, trop anciennes, trop abolies pour ne pas être mélancoliques; j'ai répondu à la lettre amicale de madame Marcilly, puis Guy est venu me chercher jusque dans ma chambre pour faire voler un aéroplane, grand comme un ramier.

Il serait exagéré de dire que M. de Malencontre favorise mon affection pour Guy, au moins par une protection active et continue dont son indifférence inerte serait capable, mais je ne m'étonnerais pas de devoir à un bel élan de ses sentiments paternels, le léger changement que j'ai pu constater dans l'attitude à la fois neutre et intolérante de la terrible grand-mère. Il me semble, en effet,—est-ce une illusion?—que, depuis plusieurs jours, depuis mon explication orageuse avec le seigneur tout puissant, madame de Malencontre se montre moins hostile aux jeux de Guy et de sa fée ou qu'elle apporte plus de soin à dissimuler son hostilité.

A présent, j'ai quelque raison de croire que, si madame de Malencontre me cache ses mécontentements jaloux, c'est pour que je les ignore... Je pensais, d'abord, exactement le contraire.

Une année a commencé... Je m'en doute à peine et ne songe guère à faire de souhaits, bien qu'il me soit naturel d'attendre, de tout ce qui est nouveau, les plus belles choses... Mais à Malencontre, rien jamais ne paraît nouveau.

Et voilà qu'une phrase patoisée, ce matin, par je ne sais qui me revient: "Allègre, allègre, que le Seigneur nous rallègre... Si nous n'avons pas mieux, que nous n'ayons pas pire!" Lull, doux esprit, ne m'inspirerez-vous pas de plus joli vœu?

Au gui l'an neuf, Lull, au gui l'an neuf!... C'est le jour des espoirs extravagants et pleins de charme—auxquels on croit!

X

Malencontre, 5 janvier.

A quatre heures, sans manquer jamais, quelle que soit son occupation du moment, livre intéressant, correspondance en retard, comptes embrouillés, madame de Malencontre se lève et va offrir à son fils une tasse de lait chaud.

Il y a deux ou trois mois, paraît-il, M. de Malencontre consentait quelquefois à boire cette tas-

se de lait; maintenant il la refuse toujours et, j'imagine, pas très aimablement.

Mais la pauvre baronne, patiente et résignée n'en renouvelle pas moins chaque après-midi son infructueuse tentative. Une si délicate mission ne peut être confiée à un domestique, même à Ambroise ou à Véronique, madame de Malencontre porte le lait *elle-même*! Elle espère qu'un jour "Patrice" aura faim ou soif, que le beau lait crémeux, appétissant dans la tasse de porcelaine fine, excitera son goût... "Patrice" ne se nourrit pas assez... Ah! s'il se nourrissait mieux!

Quand madame de Malencontre parle de la "nourriture" du baron Patrice, il arrive que je me la représente tout à coup sous les traits d'une ogresse, en songeant que, si prenait au seigneur de Malencontre, la fantaisie de manger quelqu'un de nous, que ce fût un abbé à la rémoulade ou une fée à la mayonnaise, elle n'hésiterait pas à s'armer du grand coutelas classique des contes de Perrault et à commander la sauce.

Pour l'instant, grâce à Dieu, elle s'en tient au doux breuvage de l'âge d'or. Hier, souffrant d'une de ces terribles migraines auxquelles elle est sujette, et me faisant l'honneur de penser que je serais peut-être reçue plus civilement qu'Ambroise, elle m'a priée de la suppléer dans sa tâche quotidienne.

Et me voici entrant dans la chambre des fées, la tasse de porcelaine dorée à la main, avec une grande peur de tout renverser.

C'est dans la chambre des fées que M. de Malencontre passe tous ses après-midi à lire en somnolant ou à somnoler en lisant, au coin de l'âtre entre ses deux grands chiens d'Ecosse "Song" et "Fancy".

Tel il m'apparut pour la première fois, tel je l'ai souvent revu depuis, aussi maigre, aussi pâle, aussi grognon—un peu mieux rasé pourtant, je dois l'avouer... Cette négligence n'eut pas de lendemain.

—Monsieur, madame de Malencontre se sentait si fatiguée par sa migraine, quelle m'a priée de.

—Je vous remercie, mademoiselle, d'avoir pris cette peine, mais ma mère aurait dû vous l'épargner... Elle persiste à me présenter, chaque jour cette horrible chose dont je ne veux à aucun prix...

Le ton est poli, mais sans grâce.

Je demande ingénument:

—Pourquoi?

—Parce que je n'aime pas le lait... il me lasse, il m'écoeure.

—C'est peut-être parce que vous le buvez pur, remarqué-je sans me troubler, il faudrait y ajouter un peu de vin sucré d'Italie ou d'Espagne.

Mine dégoûtée.

—Oh! ce mélange me répugnerait encore davantage!

De ma part, même calme.

—Pas du tout, c'est le soleil du midi qu'on m'le encore au bon lait fleuri des montagnes. Avez-vous jamais goûté cela?

—Non, certes.

—Alors, vous ne pouvez pas savoir si c'est mauvais, répliquai-je avec une inflexible logique.

Malgré les protestations de M. de Malencontre, je me rends dans la salle à manger, et verse dans le lait fumant un petit verre de moscatel.

—Savourez maintenant, monsieur, dis-je d'un air encourageant... c'est délicieux, j'ai goûté avec la cuillère.

—Je vous remercie, mademoiselle, je ne peux pas.

Les paroles sont courtoises, mais l'intonation se rebiffe.

—Il ne faut qu'un bien petit effort pour boire une tasse de lait. Et votre mère serait si contente, monsieur!

—Je suis incapable de faire même un petit effort, vous voyez, je suis très las.

—Sans doute... mais si vous vous alimentez un peu plus, vous serez certainement moins las, et aussi moins nerveux... Le résultat en vaudrait la peine!

—Pour qui?

—Pour vous... mais aussi pour tout le monde, pour votre mère, pour votre fils, pour monsieur l'abbé et même pour miss Savage et moi.

—Je suis donc bien désagréable? demande M. de Malencontre de son air vague.

—Je ne dis pas cela, corrigé-je comme Alceste, en secouant légèrement la tête, ce qui signifie tout ce qu'on veut. Allons, monsieur, un peu de courage et de volonté!

—Je n'ai plus de volonté.

—Oh! comment pouvez-vous dire cela! c'est indigne d'un homme!

Ces mots sévères m'ont échappé, M. de Malencontre me regarde sans répondre.

Un peu gênée, j'explique:

—Excusez-moi... Vous savez, dans ma vie, j'ai vu très peu d'hommes...

Quelque chose qui ressemble à un sourire passe sur les lèvres de M. de Malencontre.

—Vraiment?

—Oui... je n'ai bien connu que mon père... qui était parfait et qui était... mon père! Ma tante ne recevait guère que des femmes, presque toutes assez insignifiantes et mesquines... Et j'ai jamais à me figurer qu'un homme ce devait être quelqu'un de très supérieur en toutes choses à moi et aux autres femmes, quelqu'un de très intelligent, de très bon, de très loyal et surtout de très fort, fort de corps et l'âme... quelqu'un de très énergique, de très décidé, de très "volontaire" dans la belle acception du mot... Alors...

—Alors, de voir un tel personnage reculer... devant une tasse de lait vous déçoit?... Je le comprends.

—Non, ce n'est pas tout à fait cela; dis-je sans prendre garde à l'ironie, ce qui me déçoit, c'est...

—Dites, mademoiselle?

—C'est de constater chez un homme jeune à qui—les eût-il perdues—la force morale comme la vigueur physique devraient sembler choses normales, naturelles à son âge, un si dolent, un si complet abandon de soi... Vous ne vous contentez pas de dire: "Je ne peux pas", vous dites encore: "Tout m'est égal"... C'est surtout cette indifférence que je trouve indigne d'un homme... voilà.

M. de Malencontre a baissé le front... Vraiment, je me suis demandé si je n'avais pas été trop loin...

J'ai repris timidement:

—Essayez de boire ce malheureux lait, monsieur de Malencontre?

Il a dit encore:

—Non, je ne peux pas.

Il s'était assis, comme saisi d'une fatigue subite, appuyant au dossier du fauteuil sa tête amaigrie. Un peu de rouge lui était monté aux joues. Son visage était tendu, fermé, ses yeux bleus, largement ouverts, regardaient je ne sais quoi qui n'était pas moi. A ce moment, je fus frappé d'une ressemblance que j'ai souvent entendu constater, sans la remarquer beaucoup moi-même, celle de Guy et de son père. Ce rapprochement m'amusa. Les yeux sombres, obstinés et un peu hautains de M. de Malencontre me rappelaient extraordinairement les yeux de Guy, lorsqu'il se refusait puerilement, à boire son sirop amer.

Alors, je ne sais vraiment, ce qui me passa par l'esprit... Le baron Patrice me fit l'effet d'un enfant... je souris, engageante, et, du ton que j'aurais pris pour parler à Guy, j'ai dit :

— Buvez... pour me faire plaisir.

Cette fois, la bouche de M. de Malencontre a souri tout à fait et même il y a eu un peu, un tout petit peu de sourire au fond de ses yeux qui ont paru plus jeunes et plus frais...

Mais, le plus drôle, c'est que, sans plus rien ajouter, M. de Malencontre a pris la tasse et l'a vidée d'un trait...

— Était-ce donc si mauvais? ai-je demandé, dissimulant ma surprise.

— Non, ce n'était pas si mauvais, mais... On ne vous reprochera pas de manquer de volonté à vous, mademoiselle...

— Ni même d'entêtement, n'est-ce pas?

Il y a eu un silence, puis M. de Malencontre a murmuré :

— Je vous remercie...

— Votre mère va être bien contente! ai-je répliqué.

A la vérité, j'étais fière de mon triomphe.

Madame de Malencontre ne pouvait croire au miracle accompli :

— Il a bu... toute la tasse... il a bu!

La pauvre femme a répété cela d'un air émerveillé et ridicule, comme on dit : "Le roi boit".

— Mais oui, madame, toute la tasse.

— Mais, comment avez-vous fait?

— J'ai mis du moscatel dans le lait... puis surtout, j'ai insisté... monsieur de Malencontre a bien vu que je resterais là, à l'ennuyer, jusqu'à ce qu'il se soit exécuté... Alors, pour se débarrasser de moi...

— C'est incroyable!... Ah! s'il pouvait prendre ainsi, chaque jour, une bonne tasse de lait! Et dire que, depuis trois mois, jamais je n'ai obtenu...

Madame de Malencontre est heureuse que son fils ait bu cette "bonne tasse de lait", mais au fond—contradiction inhérente à sa nature— elle souffre mort et passion à l'idée qu'il a pu accepter, de moi ou de quiconque, ce qu'il refusait d'elle... Pourtant, c'est elle qui m'a envoyée près de lui!

Cette femme est étrange: Il y a des jours où je pourrais presque dire qu'elle m'inquiète; il y en a d'autres où, plus simplement, elle m'agace...

Malencontre, 9 janvier.

Le château a ses protégés, ses pauvres au village et au delà. L'abbé Albin leur rend visite, leur porte un peu d'aide, des présents utiles et de bonnes paroles. Je l'accompagne volontiers et même, un jour, le voyant las, je l'ai remplacé,

dans sa tournée bienfaisante, me chargeant des présents utiles et essayant de trouver les bonnes paroles.

On m'accueille bien, on me sourit dans les maisonnettes aux grands toits de chaume qui me deviennent familières. A l'intérieur, la plupart d'entre elles se ressemblent. Voici l'âtre où les fagots de bruyères et de genêts, le "bois de brûle" fait flamber les bûches, voici la crémaillère à anneaux, les landiers de fer, le "tuile" pour cuire les "bourriols", la boîte à sel, le vieux "lun" rouge à trois becs qu'on allume au soir tombant, l'armoire de merisier, le lit à quenouilles, le coffre de mariage et l'horloge qui sonna l'heure pour les aïeux... Voici, visible à travers la vitre de la petite porte, la "souillarde" où brillent l'eau de la fontaine et le cuivre des grands seaux, des "fer-rats" d'Auvergne, orgueil de la ménagère...

On m'offrit la meilleure chaise de la maison, celle du maître...

Les choses de la région, les traditions, la vie, les coutumes anciennes et les habitudes d'aujourd'hui m'intéressent. A la ferme des Vergnes où, déjà, je connais tout le monde, j'apprends des mots de patois, je mange des châtaignes en écoutant des histoires et des chansons... Je goûte les "bourriols", ces galettes de sarrasin qui, souvent dans le Cantal, tiennent lieu à la fois de pain et de gâteau. C'est bon et sain. J'aime les bourriols, j'aime aussi la *fourme*, le fromage du Cantal, fabriqué ici-même, dans les burons des montagnes de Salvat.

Quelquefois, ici et là, on me parle de Malencontre, comme on peut en parler à une demoiselle qui y loge et en est certainement l'amie, mais, à travers ce qu'on me dit, et un peu aussi par ce qu'on ne me dit pas, je puis me faire une idée de ce qu'on pense.

M. le baron père, était un "pêche-lune" qui ne connaissait point l'argent, et n'aimait que Paris... mais il était bien aimable et l'on pouvait s'entendre avec lui. Madame la baronne mère est fière... Quand elle est revenue au château, après son veuvage, elle a amené pour les travaux, des ouvriers de Paris, des "gens des villes" qui ne causaient à personne... Madame la baronne ne comprend point le pays... on ne la voit guère au village et, si on la voit, elle n'est pas femme à vous dire seulement un mot du temps qu'il fait. (Dire un mot du temps qu'il fait, pour le bon peuple de France et d'ailleurs aussi, sans doute, c'est élémentaire politesse!) Un malheur que la jeune baronne ait péri, elle était "bien douce"... Mais ça n'avait pas de santé!

M. l'abbé de Malencontre est un saint. On le voit, lui, et rien que de le voir, on se sent déjà presque riche, si l'on est pauvre, et, si l'on est malade, plus qu'à moitié guéri.

La "sauvage" on ne la voit pas, et ce n'est pas qu'on s'en plaigne... elle est laide comme la mort... aussi laide que M. Guy est beau, le bon petit Jésus, beau comme les anges!... et fin "à attraper le vent qui court sur la brande"...

Au sujet de M. de Malencontre, on me questionne... Toujours aussi "fatigué" M. Patrice? C'est dans la tête que cela le tient?

A Salvat, qui dit "fatigué" dit malade... Fatigué, Peyrol le fermier des Vergnes qui vient d'avoir une pleurésie, fatiguée la mère Paillargue,

dentellière et habile couseuse, qui s'est cassé la jambe, un matin de gel.

Je réponds:

—Oui, toujours "fatigué"... Ce sont ses nerfs qui sont malades... il a eu beaucoup de chagrin...

La tête, les nerfs... La distinction paraît subtile à Salvat. M. de Malencontre est "fatigué", voilà tout... Autrefois, on le voyait... et qu'il était bon à voir!... Pas fier, lui! Un jour que la mère Paillargue descendait sur la brande, et qu'elle en avait plein les bras, M. Patrice lui a pris sa charge et lui a porté son "bois de brûle" jusqu'à "Tous-tau" (la maison)... Un grand monsieur comme lui!... Ah! le brave!... Un qui n'avait pas peur, on peut le dire... Dans le grand hiver, il n'avait pas seize ans qu'il partait avec ceux qui chassaient les loups et qu'il en tuait un de loup, le plus gros!... C'est madame la baronne qui a crié!

—Et quel beau gars, Jésus! (c'est la mère Paillargue qui parle). Maintenant, il ne se reconnaît plus, on dit... Mais alors! pas une fille qui ne pensât: "Que la Bonne Vierge donne "couârou" pareil à ma maison et à moi!"

Le "couârou", c'est le maître, le chef de famille, je crois... J'ai failli rire au nez de la bonne femme tant le contraste me paraissait burlesque entre cette image naïve et déjà un peu chimérique du M. de Malencontre d'hier et la personne morne, falotte et bien réelle de M. de Malencontre d'aujourd'hui.

La mère Paillargue a soupiré:

—Le pauvre porte la vie avec peine... C'est sa promise indienne qui l'a ensorcelé, mademoiselle... Alors, tout ça, voyez-vous, c'est des histoires de la "Fadé"!...

Le rapport m'a paru assez spécieux, mais la mère Paillargue affirmait et ne me demandait pas mon avis.

L'hiver, jusqu'à présent, a été d'une clémence exceptionnelle, mais, depuis hier, la neige tombe... et, cette fois, on va prétendant qu'elle tiendra.

Malencontre, 11^e janvier.

Amusant! Au lendemain du "triomphe d'Hébé"—votre servante!—madame de Malencontre m'a dit d'un air agité:

—Puisqu'il a été si raisonnable, grâce à vous et par vous, mon enfant... ne voudriez-vous pas lui porter encore sa tasse de lait?

J'ai répondu modestement:

—Madame, ce fut un hasard.

—Mais non, mais non... Enfin, je vous en prie, ma chère Flavie, vous m'obligerez...

J'ai obéi.

Et M. de Malencontre qui pensait sans doute que s'il recommençait toutes ses histoires de la veille, je recommencerais infailliblement les miennes, a bu son lait comme un enfant bien sage.

Le jour d'après, même demande de madame de Malencontre, mais protestation du baron Patrice.

—Mademoiselle, je ne veux à aucun prix que vous vous dérangiez pour moi, que vous me *serviez* ainsi... C'est absurde et ma mère...

—Je suis très contente d'épargner une peine à madame de Malencontre, monsieur.

—Mais enfin, Ambroise pourrait...

J'ai ri en secouant la tête; il a compris et n'a

plus insisté que faiblement... il sait très bien qu'il enverrait promener Ambroise.

Et ainsi, chaque jour depuis presque une semaine, quand quatre heures sonnent à l'horloge, c'est moi qui me lève, sur un regard indécis et comme un peu gêné de la baronne, trop correcte pour me rappeler que le moment est venu de remplir ma tâche bénévole d'échanson... Et ainsi, chaque jour, M. de Malencontre boit une grande tasse de lait, parfumée de moscatel.

La neige tombe, tombe, légère, si'encieuse et implacable, elle mord le sol, les arbres, la roche même... La vallée grise est toute blanche.

J'ai chaussé mes plus fortes chaussures et je me suis enveloppée de ma bonne grande limousine, un de ces manteaux de laine blanche à raies brunes qu'on tisse par toute la vallée et que portent bergers et rouliers; ainsi, j'ai pu descendre au village, mais on me dit que, demain, je devrai y renoncer, tant les chemins sont mauvais.

XI

Malencontre, 14 janvier.

Madame de Malencontre abuse un peu de sa mansuétude. Il ne faudrait pourtant pas qu'elle imaginât de résigner mes services au profit de son fils et de me changer en garde-malade, sans compter qu'elle ne peut vraiment pas se vanter d'avoir eu aujourd'hui ce qu'on appelle une heureuse inspiration.

C'était après le déjeuner, M. de Malencontre se disposait à regagner la "chambre des fées".

—Tu devrais faire un peu de musique, a insinué la baronne... Tu sais que mademoiselle Clairande joue fort bien. Je suis sûre qu'elle consentirait à t'accompagner... N'est-ce pas, ma chère enfant?

J'ai dit:

—Mais, certainement, madame.

Et, en vérité, pouvais-je dire autre chose?

Pouvais-je me dérober, quel que fût le prétexte de mon refus, sans blesser, sans humilier—et bien gratuitement—celui qu'à deux reprises, je m'étais permis de morigéner et à qui je devais savoir gré d'avoir accepté ou subi en galant homme, ces sermones un peu cavalières d'une jeune fille que sa mère payait? Je ne crois pas.

Mais le plus drôle, c'est qu'en cédant à la suggestion de madame de Malencontre, le baron Patrice a pu concevoir un raisonnement analogue au mien et craindre de paraître par trop incivil et maussade à la personne qui descendait chaque jour un étage pour lui présenter une tasse de lait.

Ce que j'ose, en tout cas, affirmer, c'est que "faire de la musique" d'une part et, d'autre part, m'avoir comme partenaire dans cet exercice inopportun, ennuyait infiniment, prodigieusement à ce moment-là, le pauvre seigneur de Malencontre. Jamais je ne lui ai vu mine plus piteuse et plus morne qu'en s'acheminant avec moi vers le bel oratoire de châtelaine, qu'en cherchant au milieu des partitions mal rangées, la sonate de Mozart que je lui proposais de jouer.

Oh! cette sonate! S'il a pu l'entendre dans sa tombe, le pauvre grand Mozart a dû grincer des dents et agiter désespérément ses os! Comment, à de tels accents, le délicat médaillon où, du coin de l'oeil, j'apercevais le profil du Maître ne se brisât-il pas d'horreur? Je me le demande encore.

Ce n'est pas, cependant, que M. de Malencontre ne sache ou n'ait su se servir en bon amateur du magnifique instrument que mon pianotage d'élève consciencieuse accompagne.

Son coup d'archet est juste et sûr et le son de la voix qui s'éveille au fond de cette précieuse et magique petite boîte, quest son violon, oeuvre d'un vieux luthier du XVIII^e siècle, est profond et pur et d'une plénitude admirable. Mais on dirait que le pauvre garçon ne sait pas lire la musique et que les arcanes de la mesure et du rythme lui sont demeurés totalement fermés.

Il se trompe de notes, il estropie les temps, il presse, il ralentit, il me précède ou il reste en route, sans que mes efforts parviennent à l'atteindre ou à le rattraper au moment voulu. Nous recommençons plusieurs fois, je compte tout haut. M. de Malencontre s'énerve. J'ai peine à ne pas l'imiter. La seconde page de l'allégo n'est pas finie que M. de Malencontre a jeté son archet par-dessus le lutrin, à l'autre bout de la pièce et, sans beaucoup plus de respect, son violon sur les coussins d'une grande chaire sculptée.

Il prend sa tête entre ses deux mains, et la serre comme s'il se bouchait les oreilles, après coup.

—Je vous demande pardon, dit-il... vous voyez, je ne peux pas...

Et il sort du salon de musique, laissant tout en désordre.

Quoiqu'il soit trois heures à peine, il fait presque sombre déjà, malgré la neige blanche. Depuis le matin, le vent souffle, le vent hurle méchamment, il y a quelque chose d'hostile et de sinistre dans l'atmosphère.

Je ramasse l'archet malmené, je dépose avec des précautions, le pauvre beau violon au fond de son écrin où un merveilleux foukousa japonais, tout brodé de glycines mauves l'enveloppe ; je ferme le piano, je remets les cahiers de musique dans l'armoire de chêne fouillé dont quatre figures de saintes semblent garder les portes...

Quand je rentre dans la chambre des fées, M. de Malencontre est à sa place habituelle, près de l'âtre, la tête un peu rejetée en arrière sur le dossier du grand fauteuil ancien, le visage plus pâle que de coutume, les paupières closes et cernées de noir.

Le vent fait rage, des portes battent dans le château. Au dehors, c'est une clameur vociférante, déchaînée à laquelle se mêle la plainte grondante et continue de la Salve.

Au bruit de mes pas, M. de Malencontre a ouvert les yeux.

—Entendez-vous? dit-il... C'est l'Ecir?

—?

—Le vent... l'ouragan d'hiver... la tornade du pays d'Auvergne qui détache et roule impitoyablement l'avalanche meurtrière, fait trembler la montagne, déracine les arbres, décapite les maisons... Quand l'Ecir souffle, j'ai mal... je ne suis plus de maître de moi... il tourmente et tord mes nerfs comme les peupliers de la vallée... il me rappelle des choses horribles... il me torture...

J'eus à peine le temps de me demander si je devais parler, ce que je devais dire, M. de Malencontre continua:

—C'est la nuit qu'il faut l'entendre, il siffle, il aboie, il hurle, on peut croire qu'une troupe de loups dévale poursuivie par une meute de chiens...

Ecoutez-le cette nuit et vous ne vous étonnerez pas que les vieilles gens d'Auvergne se signent, quand il passe et parvient encore de la "casso bou-lento", du grand veneur vêtu de flammes qui pousse à coups de fouets sa horde rouge à travers l'espace...

—La "casso bou-lento", la "chasse volante"?... oui, l'image est saisissante et d'une évocation terrible et magnifique. La chasse volante? Je l'entends et la vois en plein jour... Cette nuit, il est probable que sa clameur me bercera... Rien ne m'éveille... Je dors ridiculement bien.

M. de Malencontre soupira.

—C'est un ridicule dont je vous félicite et que je vous envie... Moi, j'entendrai la chasse infernale toute la nuit... Oui, toute la nuit, elle me passera sur le coeur...

—Votre mère se plaint que vous preniez je ne sais quel stupefiant...

—Du véronal... mais j'en ai trop pris. Maintenant, j'ai beau forcer les doses... La plupart du temps, je n'y gagne qu'une sorte d'engourdissement à demi conscient qui ne me repose pas pendant la nuit... et qui, parfois, se prolonge pendant le jour... Oh! dormir... j'aurais tant besoin de dormir!

Il a refermé les yeux comme malgré lui.

Mon regard effleure ses paupières lourdes...

Je me souviens de la jolie berceuse que j'entends chanter aux femmes de Salvat et, doucement, très doucement, je me prends à en murmurer la mélodie primitive et les paroles ingénues:

*Son nom, beni, beni, beni.
Som, som, beni, beni, donc,
Lou som som bou pas beni
L'enfant ou bou pas dormi.*

*Sommeil, viens, viens, viens,
Sommeil, viens viens donc,
Le sommeil ne veut pas venir,
Et l'enfant ne veut pas dormir.*

Les paupières de M. de Malencontre restent si bien fermées que je le crois endormi, mais, dès que je cesse de chanter, elles se soulèvent.

—Comme vous avez une jolie voix! dit M. de Malencontre. Puis, il me voit debout près de lui assalé dans son fauteuil et, brusquement, il se met sur pied.

—Oh! pardon, s'écrie-t-il, je ne sais ce que je fais... Excusez-moi...

—Ne vous dérangez pas, prié-je, j'aime à être debout et, d'ailleurs, je dois remonter près de madame votre mère... Mais vous devriez dormir un peu, puisque vous en sentez le besoin.

—Je ne peux pas... C'est, comme je vous le disais, ce que je prends le soir pour dormir—le véronal—qui appesantit ainsi mes paupières... et m'anéantit... mais le sommeil ne vient pas... comme dans la chanson.

Je redis malicieusement, en appuyant sur le second verbe personnel:

—Le sommeil ne veut pas venir.

Et l'enfant ne veut pas dormir.

—"L'enfant" voudrait bien...

—Je ne comprends pas, déclarai-je, que vous ne supprimiez pas un remède dont vous n'éprouvez même plus un soulagement réel.

—Je souffrirais plus encore.

—Je n'en suis pas si sûre que cela... Voulez-vous que je vous indique un excellent calmant... Sortez, marchez au grand air, un peu plus longtemps chaque jour... fatiguez-vous sainement... et vous dormirez.

Il a dit encore:

—Je ne peux pas.

Il avait l'air malheureux, gêné, presque honteux. J'aurais voulu imaginer des paroles bienfaisantes, mais j'ai senti que ma présence devenait pénible à M. de Malencontre et je suis sortie.

Un moment après, quand sa mère lui a envoyé par mes mains la tasse de lait quotidienne, je l'ai trouvé à la même place, les yeux ouverts et la bouche serrée comme s'il souffrait.

Il a fait un mouvement comme pour refuser, puis il s'est ravisé et il a pris la tasse sans rien dire.

Pauvre garçon! Par moment, il m'inspire une grande pitié.

Mais c'est bien la dernière fois que madame de Malencontre m'aura persuadée de mettre mon piano au service du violon de son fils!

17 janvier.

(L'Ecir hurle toujours... et la neige tombe. Les gens compétents disent: C'est bien la grande neige, cette fois!)

Dans la montagne, des burons ont été plus d'à moitié détruits. Un facteur qui faisait le service entre Saint-Allyre et des villages, a perdu son chemin et a erré toute la nuit, aveuglé par la tourmente; au matin, on l'a trouvé qui attendait la mort, couché sur la neige, et déjà tout raidi par le froid. On ne l'a sauvé qu'à grand-peine.

Tout est blanc. Les âpres roches de la gorge même ont revêtu le bel habit d'hiver des montagnes. Le grand roc damné a pris l'aspect pacifique d'un gigantesque bonhomme de neige. Les grottes, les crevasses éveillent des idées de féeries... Est-ce de l'albâtre ou du sucre? on ne sait, mais c'est éblouissant, et Lull invente des êtres surnaturels, nymphes ou sylphes, pour habiter ces profondeurs cristallines. Dans l'air agité, d'étranges trombes de neige passent, par instant, poussées par l'Ecir comme d'énormes essaims de mouches blanches... L'eau seule, paraît noire.

Le village est immobile et morne. Sous la neige, les maisons groupées autour de l'église semblent faites de marbre, comme des tombes. On dirait que toute vie en est absente. Et, comme dans la gorge, la rivière qui coule entre deux prés, est toute sombre. Pour circuler d'une demeure à l'autre, pour conduire le bétail à l'abreuvoir, on doit pratiquer dans la neige des tranchées sans cesse comblées par la persévérance de la tombée blanche et la brutalité de l'Ecir.

Un de ces chemins profonds conduit maintenant du château au village. J'ai eu l'impression de marcher entre deux murs enchantés qu'un mauvais génie pourrait bien refermer sur mon passage ou encore celle d'être, dans le tourbillon dévastateur, un de ces petits duvets de chardons que les enfants abandonnent à la brise pour chercher des présages de bonheur.

Depuis deux jours, j'ai dû renoncer à mes promenades. Quoique l'on pense avec angoisse à ceux qui souffrent—ou peut-être, qui sait, ô égoïsme inavoué, à cause de cela—on sent qu'on est bien

au coin du feu, dans la sécurité des vieux murs sept ou huit fois séculaires contre lesquels l'Ecir se heurte et hurle, impuissant. Sa grande voix—comme je le pensais—me berce ainsi qu'un chant de nourrice... je n'entends pas l'Ecir de la nuit, l'Ecir de la "casso bouleno"...

Guy et moi, nous sommes seuls, je crois à ne pas l'entendre. Madame de Malencontre ne dort plus; miss Savage a des orbites tellement noires et tellement creusées que, bientôt, on ne se doutera même plus qu'il puisse y avoir des yeux au fond.

Et M. de Malencontre est plus triste et plus taciturne que jamais.

XII

Malencontre, 19 janvier.

Je lis en mes heures de liberté, je lis ce que je trouve. J'ai trouvé dans le dressoir de la chambre des fées, au milieu de brochures ennuyeuses, un numéro de la *Revue des Deux Mondes* dont le sommaire—par comparaison, je pense—ne m'a pas paru trop rébarbatif. C'est ainsi qu'en feuilletant le gros fascicule orangé, je suis tombée sur un article intitulé: *Les Névroses et la Psychothérapie*.

La revue était vieille de quatre ou cinq ans déjà, et l'article—ironie des choses!—n'avait pas été coupé... Peut-être n'aurais-je pas eu moi-même, il y a deux mois, la moindre curiosité de le lire...

Je l'ai lu.

La "Psychothérapie"—Lull, vous et moi, nous l'ignorions—c'est le traitement des maladies ou des états nerveux par les moyens psychiques, distraction, persuasion, éducation, voire même suggestion, en un mot, par la voie de la pensée.

Dans les cas analogues au cas de M. de Malencontre, la psychothérapie se propose de montrer à l'être que la névrose déprime et diminue, à la fois, les lacunes et le pouvoir de sa propre volonté, de redresser en l'exerçant dans un sens favorable, cette volonté fléchissante ou ce qui en subsiste encore, de la fortifier, de la perfectionner, d'en accroître l'influence sur la vie tout entière du sujet traité et de rendre ainsi, peu à peu, à celui-ci, son unité morale, sa personnalité normale et complète.

Un si brillant succès ne s'obtient pas sans peine et l'étude d'une thérapeutique si complexe et si délicate, ne s'écrit pas sans développements ennuyeux ni mots barbares...

Quand je dis que j'ai lu l'article de la *Revue des Deux Mondes*, j'exagère... Je n'ai pas tout lu, je n'ai pas tout compris. J'ai passé ou parcouru ce qui me semblait trop long ou brumeux...

Cependant, j'ai retenu quelques-uns des principes essentiels de la "psychothérapie", de celle du moins qui intéresse les nerveux dont la responsabilité est restée tout à fait clairvoyante, sinon tout à fait intacte:

Il faut entraîner le malade qui a une idée, une sensation ou une émotion morbide à ne jamais arrêter volontairement son attention sur l'état psychique que l'on veut faire disparaître.

Il faut l'accoutumer à ne plus tenir compte de ces idées et de ces sensations morbides pour l'organisation de sa vie et la direction de ses actes, lui apprendre à se reposer, à s'occuper, à se dis-

traire; c'est toujours en s'occupant qu'on se distrait et même, parfois, qu'on se repose. On n'immobilise pas le fonctionnement cérébral, on ne supprime pas la pensée. On ne peut que la dériver sur un sujet tout différent de celui qui retient habituellement le malade.

La psychothérapie étant fondée sur la personnalité même du sujet et sa volonté intelligente, il est indispensable, non seulement que le malade consente à la cure tentée, mais encore qu'il accepte d'y collaborer. La rumination stérile d'un passé sur lequel personne ne peut plus rien lui sera interdite. Toute l'application de celui qui le guide, devra tendre à lui donner le désir de guérir. On s'efforcera de le sortir de lui-même, de réveiller en lui des idées de devoir, de sociabilité, de sacrifice, de l'aider à trouver ou à préciser, dans sa vie désorientée, un but qui lui soit une raison de vivre.

Un nerveux qui ne juge pas que sa vie vaille encore d'être vécue, qui s'endort le soir sans vouloir penser au lendemain et avec la seule satisfaction d'avoir un jour de moins à passer au monde, ne guérira jamais.

L'article dit encore que le milieu social ordinaire du malade doit être surveillé, parce qu'il renferme assez généralement les éléments qui ont causé ou entretiennent la névrose et aussi parce que les "contagions nerveuses" sont assez fréquentes et que les parents des nerveux sont souvent des nerveux eux-mêmes. Une influence salutaire ne peut venir que du dehors, par le fait de natures saines et bien équilibrées. Celle du médecin ne sera efficace que si elle est assidue, persévérante; elle exige une subtile compréhension du mal et du malade et beaucoup de temps à consacrer à la cure entreprise.

C'est pour ces raisons, et d'autres encore, que l'isolement du malade et de son traitement est si souvent recommandé.

En terminant, je me sentais pleine d'admiration pour l'homme savant qui avait pensé et exprimé, au milieu de beaucoup de considérations pour moi embrouillées et obscures, des choses si simples et si lumineuses.

Cette austère lecture m'a portée, je l'avoue, à envisager avec plus d'indulgence les défaillances de courage et de volonté par lesquelles s'est peu à peu désagréé, chez M. de Malencontre, tout ce qui me semble constituer la beauté, le noble équilibre d'un caractère viril; elle a, par contre, fourni l'appui et la sanction d'une opinion scientifique à quelques-uns de mes raisonnements d'ignorante, elle a achevé de me convaincre de l'influence détestable que doit avoir sur l'état du baron Patrice, le milieu et, plus encore, le régime moral auxquels par suite des circonstances, il se trouve soumis.

Que M. de Malencontre ne tente rien pour guérir, que même il s'abandonne à son mal, sans lutte, avec une sorte de fatalisme lâche et désespéré, ce n'est que trop certain... Mais que la pauvre baronne devienne inconsciemment l'auxiliaire de ce mal, qu'en essayant de le combattre, elle arrive trop souvent à le favoriser, qu'aucune notion juste et précise de la route à suivre ou des écueils à éviter ne la dirige utilement vers ce suprême but de la guérison de son fils, que rien enfin, dans ses qualités ou ses défauts, les conditions de sa vie, sa nature même ne la destine à faire quelque bien

à l'être pour qui elle donnerait joyeusement tout le sang de ses veines, voilà qui peut sembler plus discutable... J'hésitai à l'admettre... Maintenant, je n'hésite plus.

Sans rien révéler, comme on pense, de mes secrètes conclusions, j'ai signalé à madame de Malencontre la précieuse vieille revue que le hasard m'avait mise sous les yeux.

De la lire pourrait lui être, malgré tout, profitable. Elle l'a prise et l'a emportée dans sa chambre en me remerciant, de ses lèvres énigmatiques dont les mots simples et bienveillants semblent toujours envelopper quelque chose de compliqué et d'insupportable.

XIII

Malencontre, 21 janvier.

Étrange! étrange!... Était-ce donc le secret des lèvres inquiétantes, des yeux attentifs et mystérieusement scrutateurs?

Lull, en vos heures de folie, vous n'eussiez rien imaginé d'aussi extravagant. Vos folies sont charmantes et légères comme la brise... les extravagances de madame de Malencontre sont lourdes, cyniques et révoltantes... Lull nous avons grandement assez de Malencontre, vous et moi!

Voici la scène:

D'un ton morne, madame de Malencontre m'annonce qu'elle a lu la vieille revue orangée... elle ajoute qu'elle eût pu s'abstenir de la lire... et même qu'elle eût préféré cela...

Toutes ces choses, on les lui a maintes fois répétées... En lisant, elle attendait, elle prévoyait la conclusion de l'article. Dès les premières lignes, elle savait, qu'à la dernière page, se dresserait l'image sinistre, le spectre de la maison de santé.

—La maison de santé! Ils n'ont que ce mot-là à la bouche... oui, tous, les petits et les grands, les célèbres professeurs et les médecins ignorés... J'ai consulté pour mon fils deux grands, deux savants docteurs de Paris. Patrice ne voulait pas les voir; en me cachant de lui, j'ai obtenu de ces hommes éminents qu'ils vinssent jusqu'à Malencontre... Et Patrice n'osant, ne pouvant leur infliger un affront, Patrice malgré lui les a vus... La prescription que j'avais été heureuse d'acheter d'une fortune fut, à quelque chose près, identique à celle des modestes docteurs cantaliens dont j'avais méprisé les avis. La maison de santé! le traitement hospitalier dans un établissement spécial de neurothérapie... La maison de santé, toujours!... Mais Patrice ne se résignera jamais à cette humiliation et jamais, moi, la mère, jamais je ne consentirai à me séparer de mon fils pour le livrer à la séquestration, aux suggestions, aux pratiques dangereuses, aux palinodies des charlatans... Jamais, jamais, jamais!

Ce raisonnement me paraît aussi absurde qu'égoïste, mais je n'essaye même pas de le discuter. Je me tais ou murmure quelque chose de vague.

Nous sommes dans la chambre de madame de Malencontre dont la fenêtre domine de si haut la vallée qui dort sous la neige.

Nous nous asseyons... Je m'apprete à lire comme d'habitude le journal qui arrive de Paris. Mais madame de Malencontre m'arrête.

—Non, pas aujourd'hui, je ne vous entendrais pas... Ne voyez-vous pas que toute ma pensée est ailleurs?...

Je pose le journal, un peu confuse.

—Travaillons, voulez-vous, mon enfant? C'est un mouvement, un rythme si apaisant que celui de l'aiguille...

Je vais chercher ma broderie et rapproche de madame de Malencontre sa corbeille à ouvrage.

Les aiguilles marchent... Silence.

Puis, tandis que je m'applique, madame de Malencontre laisse choir sa tapisserie sur ses genoux... Et, tout de suite, nous revenons à Patrice... ce qui ne peut m'étonner.

—Une seule voix s'est élevée pour troubler l'unisson du terrible choeur, Flavie... un seul médecin a su me rendre un peu de courage et d'espoir... Un médecin? A peine, vraiment!... Imaginez, mon enfant, un personnage échappé de quelque roman de George Sand, un pauvre petit praticien de village aux intuitions naïves et géniales dont j'avais entendu parler par des gens très simples, comme d'un guérisseur infailible... presque comme d'un sorcier.

—Je l'imagine aisément, dis-je, il est brusque, cordial, et plein de sagesse, avec un ton de prophète bonhomme... il me plaît.

—Prise de je ne sais quelle confiance superstitieuse, j'ai voulu que cet homme vint... N'est-ce pas étrange d'une femme comme moi? Le docteur Cassagnouze a été l'inspirateur—et est resté l'âme—d'une oeuvre très belle, celle de l'hôpital des "Enfants rachitiques", qui dirigent une communauté de religieuses et de "dames oblates", les "Bonnes Samaritaines de Vic-sur-Auze"... Cette oeuvre, à laquelle s'étaient intéressées les principales familles du département, fut le prétexte choisi... Le bon docteur Cassagnouze de Vic-sur-Auze a passé tout un jour à Malencontre avec nous... Je lui ai tout confessé de la vie, des chagrins, de la maladie de mon fils, de l'opinion des autres médecins... Il a pu observer Patrice... qui ignorait la véritable raison de sa visite...

—Et qu'a-t-il dit? m'écriai-je malgré moi, très intéressée.

—Oh! n'attendez rien qui confine à la sorcellerie... aucun talisman... Il m'a dit seulement ceci: "Monsieur de Malencontre n'est pas malade, madame. Dans mon petit pays, les gens penseraient que c'est un sort qu'on lui a jeté... Ils n'auraient pas tout à fait tort... S'il avait la volonté de manger, de dormir, d'agir, de travailler comme tout le monde—et rien dans son organisme ne s'y oppose—ce garçon-là serait bien portant et fort... Ce qui lui manque, ce qu'il faut précisément lui rendre, c'est le goût de vivre... Puisqu'il l'a perdu par une femme, essayez de le lui rendre par une femme—une jeune fille belle et saine qu'il épousera... Essayez et je serais bien étonné si vous ne réussissiez pas, parce que votre jeune fils est jeune, robuste et qu'à son âge la vie est une force puissante et souveraine qui, sans médecins ni remèdes, par ses seuls moyens, doit inmanquablement triompher"... Et il parlait avec tant d'autorité, d'assurance, de certitude, Flavie, que, dans un grand besoin d'espérer... je l'ai cru.

La voix de madame de Malencontre est anxieuse et troublée.

—Ce docteur Cassagnouze m'a tout l'air de penser des femmes ce qu'Esope disait de la langue: "C'est ce qu'il y a au monde de meilleur et de pire"... Aussi bien son conseil me paraît-il assez sage, approuvé-je avec une ingénuité qui

maintenant me semble formidable. S'il y avait à Malencontre, une jolie jeune baronne, très charmante, très aimée qui serait aussi une tendre petite mère pour Guy, il est bien certain que monsieur de Malencontre trouverait sa vie moins triste, moins vide et moins inutile... Mais encore faut-il que monsieur de Malencontre consente à se marier...

Ma pensée ajoute: "...et qu'une femme consente à épouser monsieur de Malencontre..." Mais elle est discrète et se tait, parfois, à temps.

—Ce n'est pas le mariage qui fait des miracles, rectifie madame de Malencontre, c'est l'amour.

Et je sens sur moi cet étrange regard qui toujours semble chercher ou soupçonner des choses ignorées.

Puis elle reprend:

—Jadis, j'ai pu marier mon fils, selon mes vœux les plus chers... La jeune fille que je lui destinai était une douce et charmante créature qui ne voyait que par mes yeux et les siens... Patrice avait vingt et un ans; sa jeunesse s'émerveilla de cette jeunesse et n'en demanda pas plus... Mais depuis, Patrice a aimé Gladys Savage.

—Elle était très jolie, n'est-ce pas? interrogé-je me prêtant au désir de confiance que je devine.

—Plus que jolie... admirablement belle! Les rajpootes se vantent à la fois, d'être de race blanche et de race divine... Gladys ressemblait à sa mère. Ses traits réguliers et tout aryens étaient d'une incomparable finesse... elle avait le teint mât avec de grands yeux sombres, et passionnés. Pour nous, son type rappelait celui des belles florentines de la Renaissance... Elle avait une voix chantante qui était délicieuse... Elle n'était pas très intelligente, elle n'était qu'adroite sous des allures simples, presque puériles. Elle était de ces femmes qui font d'un homme ce qu'elles veulent... un fou, mendiant, un voleur, un criminel... le plus souvent un dévoyé. Elle avait pris... elle était destinée à prendre sur Patrice un ascendant complet... effrayant. Nul, d'ailleurs, ne résistait à son charme, lorsqu'il voulait s'exercer... Le bon abbé n'a jamais voulu croire qu'elle pût n'être pas la droiture et la pureté même... Moi, je la voyais me prendre... me prendre mon fils... comme jamais femme ne me l'avait pris... comme jamais femme ne me le prendra... Je ne l'aimais pas...

Madame de Malencontre avait laissé tomber sa voix sur ces cinq mots... Mais il me sembla que je les avais vus luire dans ses yeux sombres, un à un, tandis qu'elle les prononçait... J'eus un frisson comme si, tout à coup, sa voix froide avait frôlé mon coeur... Et cette pensée me vint: "Il ne doit pas faire bon à être de ceux que cette femme n'aime pas"...

—Il s'en fallait de beaucoup que la vie passée de Gladys parût toute claire et irréprochable... Mais il y a des choses qu'on ne prouve pas, continua madame de Malencontre... rien de ce que j'ai pu dire ou faire n'a ébranlé la foi de Patrice; il adorait cette fille... et maintenant, c'est par elle, c'est d'elle qu'il meurt!... Si je lui parlais d'un mariage, des joies possibles d'un nouveau foyer, honnête et digne de nous, il me croirait folle... Patrice ne songera plus au mariage que si son coeur renaît, que s'il aime une jeune fille pure... oui, que s'il aime encore! Et comment l'amour, l'amour sauveur le viendrait-il chercher dans ce château de cauchemar qu'il ne veut pas, qu'il ne

peut pas quitter, auquel son mal étrange l'attache, où il semble qu'il soit comme un prince de conte, la proie d'un enchantement?...

—Recevez, donnez des fêtes, madame, suggérai-je... Invitez "les plus belles princesses du voisinage"... Pour marier les princes enchantés, c'est encore ce qu'on a inventé de mieux.

Madame de Malencontre sourit vaguement.

—Recevoir, donner des fêtes! Hélas, chaque fois que j'ai exprimé l'intention de recevoir à Malencontre—ne fût-ce que quelques amis—Patrice m'a menacée de s'enfermer dans sa chambre et de ne pas se montrer un instant... et je sais qu'il ne s'en tiendrait pas à la menace...

—Alors, déclarai-je, en tirant paisiblement mon aiguille, l'entreprise me semble bien difficile, madame... et à moins d'invoquer le secours de quelque fée...

Mais la fin de ma phrase resta en l'air avec mon aiguille... Le regard de madame de Malencontre pesait encore sur moi et, soudain, je me sentis saisie, gênée, sans bien savoir pourquoi, de ce que je venais de dire en toute simplicité.

—Invoyer le secours d'une fée?... C'est ce que j'ai fait, répliqua madame de Malencontre doucement, mais avec une netteté singulière.

Et comme, interdite, j'attendais.

—Ma chère enfant, reprit-elle lentement, un seul moyen était en mon pouvoir de faire pénétrer dans ce château sans éveiller la défiance de mon fils ni de personne, la grâce, la beauté, la fine distinction d'une jeune fille... Ce moyen, je l'ai adopté... Il semblait naturel que je souhassasse une compagne jeune et aimable... Quantité de portraits m'ont passé sous les yeux... Mais c'est, en effet, celui d'une fée qui m'a séduite... et que j'ai gardé.

Je m'étais involontairement redressée, très froide, très pâle, mais une telle stupeur me figeait qu'il me fût impossible de dire un mot. Madame de Malencontre, elle, était calme, plus calme que tout à l'heure, et parfaitement maîtresse d'elle-même, de son visage, de sa voix.

—Depuis trois mois, je vous ai beaucoup étudiée, ma chère petite... j'ai étudié mon fils par rapport à vous... et j'ai pu me convaincre que vous êtes bien celle que j'appelais... et que j'osais à peine espérer. Je pensais me taire plus longtemps... Mais, ces derniers jours, j'ai cru deviner une sorte de froideur, une réserve ostensible dans votre attitude, quand je vous parlais de Patrice ou, plutôt, quand l'affectueuse obligeance que j'attendais de votre gentillesse, devait vous rapprocher de lui... Et j'ai jugé cette conversation nécessaire... j'ai voulu que mes espoirs vous fussent connus et, surtout, qu'en aucune façon, vous ne puissiez vous méprendre sur mes intentions : Celle qui rendra mon fils à la vie, au bonheur, Flavie, sera ma fille... et je sais que, vous, vous ne me l'arracherez pas, que vous comprendrez l'exigence de ma tendresse... Flavie, Flavie, il faut que Patrice vous aime... il le faut... il vous aimera!

Cette fois, mon cri de protestation éclata, véhément, exaspéré:

—Mais, et moi, madame, et moi? qui vous dit que je puisse aimer monsieur de Malencontre? De quel droit, disposez-vous aussi de ma vie et de mon cœur?

L'inconscience de cette mère est tellement extraordinaire, tellement invraisemblable et d'une si

ahurissante naïveté qu'on n'est pas éloigné de la trouver grandiose et de l'admirer comme un phénomène prodigieux!

Est-ce que je compte, moi, Flavie Clairande, la petite demoiselle de compagnie? Non pas. Je me suis proposée, on m'a prise, par ce que mon portrait a plu, et, parce que ma personne ne déplaît pas, on me garde... Bravo, tout va bien! Il est vrai que la tâche pour laquelle on me garde, si elle est celle pour laquelle on m'a prise, n'est pas précisément celle à laquelle j'ai cru pouvoir m'engager... Mais il n'importe!... et qu'ai-je à dire, puisqu'on me juge apte à m'acquitter convenablement d'une mission si délicate et flatteuse... Ne soyons pas plus royaliste que la reine!... "Il faut que mon fils vous aime, ma petite... arrangez-vous pour cela, je vous prie... Et, comme je suis une très honnête grande dame sans préjugés, vous l'épouserez, voilà tout... N'êtes-vous pas émerveillée que je consente à aller jusque-là!"

Madame de Malencontre avait laissé ma question sans réponse, attendant peut-être que d'autres paroles lui rendissent plus clair le sens d'une révolte qui, assurément, l'étonnait. Revenue de mon premier saisissement, je me sentais atteinte, humiliée dans ma fierté la plus intime et jusqu'au fond de mon âme. Je me sentais aussi agacée, irritée, indignée, je rageais... Il me fallait parler, être rude, blessante et pourtant, écraser madame de Malencontre de mon calme hautain.

—Vous avez raison, madame, cette explication était bien nécessaire, repris-je, mais elle est un peu tardive, puisque—tandis que j'arrivais à Malencontre, en brave fille soucieuse de gagner loyalement son pain... et désireuse de vous aimer et de vous plaire—vous me faisiez déjà le complice de si obscurs et bizarres desseins! Vraiment, je comprends à peine... car il n'était guère probable que monsieur de Malencontre friste, maussade et absorbé, songeât à me faire la cour... à m'épouser, moi!... Quel étrange rôle me prépariez-vous donc dans cette comédie!... Mon Dieu, il ne m'est pas habituel de prendre les choses au tragique... Cependant, je ne suis pas à vendre, madame, et il faut bien que vous le sachiez... Vous vous êtes méprise sur mon caractère... Je suis très pauvre, je le serai sans doute toute ma vie... Mais je n'aime pas monsieur de Malencontre, je sais, je sens qu'il me serait impossible de l'aimer... et je ne m'avilirai jamais à faire un mariage de cette sorte... Dans ces conditions, vous comprendrez, madame, que le séjour de Malencontre me paraisse, désormais, aussi pénible qu'inutile et vous me permettez, j'espère, de partir dès demain.

Madame de Malencontre était, elle aussi, très pâle; elle avait, plus que jamais, son visage aride et troublant de volcan éteint.

L'éruption me paraissait imminente, et je n'étais pas d'humeur à la craindre.

Elle ne vint pas. De sa belle main de châtelaine, la baronne me montra la vallée immobile et silencieuse sous la neige.

—Vous ne pouvez partir demain, dit-elle avec une grande douceur, vous savez bien qu'entre Salvat et Saint-Allyre, les communications sont coupées...

—Des paysans ont fait le trajet en traîneau... et le feront encore... L'un d'eux m'emmènera certainement.

Madame de Malencontre eut un léger haussement d'épaules.

—Vous voici, très fâchée, et pleine de rancune, mon enfant, dit-elle... Nous ne nous sommes pas comprises... Voulez-vous néanmoins faire un petit effort... et, malgré vos griefs et les torts que vous me prêtez, vous rassembler un moment près de moi et m'écouter avec patience?

Tendue toujours, j'obéis cependant.

—Je ne vous ferai même pas remarquer, ma chère Flavie, que si—demain—je demandais à une mère, quelle qu'elle fût, la main de sa fille pour Patrice de Malencontre, les premiers mots de cette mère, quelle que dût être ensuite sa réponse, seraient pour me dire—et, en toute sincérité, croyez-le—qu'elle juge notre recherche flatteuse... Je conviens que les circonstances présentes sont très différentes et plus délicates, je conviens aussi que mes projets paraîtraient moins étranges et que ma démarche auprès de vous serait plus normale, si je pouvais vous dire que mon fils en est informé, qu'il vous aime et souhaite, lui-même, dès maintenant, d'être agréé de vous... Oui, tout ceci est très exceptionnel, très bizarre, très incorrect... et peut sembler presque équivoque... Mais il reste une chose... c'est que j'aime passionnément mon fils, qu'il est à mes yeux le plus charmant, le plus intelligent, le meilleur des hommes, qu'il porte un vieux nom et un titre qu'il possède une belle fortune, que j'avais le droit d'être pour lui très ambitieuse, que mon désir de le voir heureux n'a pas de bornes, que j'ai détesté la femme qui ne me semblait pas digne de lui... et que, pour être l'épouse de mon fils, celle que j'ai choisie, c'est *vous*! Réfléchissez... et dites-moi si—du point de vue de mon cœur, tout de fois—ce choix doit être considéré comme une offense?

J'ai soutenu fermement le regard de madame de Malencontre.

—Du point de vue de votre cœur, non, peut-être pas, madame... Mais, il y en a un autre, celui de ma fierté... Que prouvent vos animosités, vos répugnances anciennes?... Ne voudriez-vous pas, aujourd'hui, si de tels miracles étaient possibles, rendre la vie à celle que naguère, vous n'aimiez pas?...

Plus profondément pâle, tout à coup, madame de Malencontre baissa la tête et je continuai:

—A votre tour, réfléchissez, madame, et dites-moi... Si les circonstances étaient normales, si monsieur de Malencontre était aujourd'hui, l'homme qu'il fut hier, rêveriez-vous pour ce fils, si aimé, si parfait, l'alliance d'une jeune fille comme moi? Admettriez-vous, sans révolte, l'idée d'un tel mariage... en supposant même que, par impossible, ce fût, alors, votre fils qui le souhaitât?... Non, madame... Que votre amour pour votre fils soit sans bornes, je le sais, mais je ne me leurre d'aucune illusion... Les prescriptions rigoureuses des médecins vous ayant paru impossibles à suivre, vous leur avez préféré les rêveries d'un guérisseur de village dont votre imagination enervée, votre tendresse épouvantée et aussi, peut-être votre dévouement maternel, se sont grisés... Un concours intéressé vous était indispensable et vous avez pensé vous assurer le mien... Qu'avant de me mêler à cet étrange complot, vous ayez voulu vous persuader, que, douée d'un physique présentable, je n'étais pas, sous d'autres rapports, tout à fait indigne de porter le nom de Malencontre, c'est

possible... c'est probable... Mais je n'en suis pas moins pour vous le pis aller d'une situation que vos appréhensions, vos préjugés, font en réalité, plus difficile, plus désespérée qu'elle n'est... Je suis celle qu'on prend parce qu'on ne peut avoir mieux... et parce qu'on pourrait avoir plus mal, celle qui doit s'estimer heureuse et fière d'être prise... et qui n'exigera pas trop et qui sera docile... Regardez en vous, à cette heure, et vous y verrez un grand étonnement... car, s'il était une chose que vous n'eussiez pas même envisagée, c'était, certes, qu'une pauvre fille comme moi pût ne pas accepter, avec reconnaissance, la belle situation et la grosse fortune que votre générosité voulait bien lui offrir!

—Vous ne connaissez pas le cœur des mères, Flavie... Qui vous dit que ce qui m'a le plus étonnée—si vraiment, j'ai été étonnée—ce n'est pas simplement qu'on ait pu voir mon fils sans l'aimer. Mon grand tort, en toutes choses, c'est que je ne considère que mon fils... Peut-être a-t-on le droit de me le reprocher.

Après un silence, madame de Malencontre reprit:

—Si je vous ai froissée, peinée, mon enfant, je le regrette... et je vous en demande pardon.

Ces paroles étaient dites sans humilité déplaisante comme une condescendance dédaigneuse, mais avec une si noble simplicité que je me sentis confuse et presque émue.

—Oh! madame, ne me demandez pas pardon, m'écriai-je spontanément. Comme vous venez de le dire, nous ne nous sommes pas comprises... et je crois, à la vérité, qu'il nous était, qu'il nous est impossible de nous comprendre sur ce point... Mais ma susceptibilité a été peut-être excessive et mal colère enfantine... Je le sens bien, maintenant... et c'est moi qui vous prie de m'excuser.

Madame de Malencontre sourit:

—Puisque vous voilà revenue à des sentiments plus modérés, voulez-vous me permettre de vous poser une question?

—Parlez, madame.

—Mon entretien avec le docteur Cassagnouze n'a été connu de personne... de personne, entendez-vous, pas même de l'abbé de Malencontre, si dévoué à Patrice et à moi. Je désire qu'il en soit de même de celui que nous venons d'avoir et que tout ce qui a été dit tout à l'heure reste entre vous et moi... Que vous en gardiez fidèlement le secret, je ne le mets pas en doute...

—Oh! madame, je puis vous en faire le serment.

—Certes... Mais, si vous partez, comme vous voulez le faire, subitement, brusquement, sans raison apparente, que supposera-t-on de ce départ qui aura l'air d'une fuite?

—On supposera... que vous avez été mécontente... que... je vous ai répondu quelque impertinence... On me sait vive...

—Il faudrait une impertinence bien vive en effet, et un mécontentement bien impitoyable pour justifier cette précipitation, à pareille époque et par le temps qu'il fait... et l'une étonnerait de vous... l'autre, de moi...

—Mais, il se pourrait que je partisse de mon plein gré... appelée... par une dépêche?

—Quand une dépêche arrive à Malencontre et même à Salvat, c'est un événement dont tout le monde est informé... Ma chère petite, je suis très vieille, et très malheureuse... c'est à ce double titre

qu'il me semble avoir le droit de réclamer de vous un dernier égard... Je vous demande... de m'accorder une faveur, et je vous demande de me l'accorder un peu aveuglément, sans la discuter... Je vous jure qu'elle ne porte aucune atteinte à votre dignité, ni même à votre orgueil que je respecte... Voulez-vous me faire l'amitié de demeurer encore huit jours à Malencontre... sans que nous reparlions de vos projets de départ... et de différer jusque-là, la réponse définitive que je désire avoir de vous?

—Mais, madame, à quoi bon?

—A me laisser l'impression que, même défavorable, cette réponse a été pesée, mûrie... qu'elle n'est point l'effet brutal de votre surprise, de votre colère... ou de ma maladresse... mais le résultat conscient de vos réflexions, de votre méditation.

—Cependant, madame...

—Si, dans une semaine, vous êtes décidée à nous quitter, je me charge de faire arriver à Malencontre la dépêche qui vous fournira le prétexte de partir sans étonner personne... Voulez-vous me donner, mon enfant, cette dernière preuve de déférence?

J'ai hésité. Cette insistance, cette confiance inébranlable m'impacientaient, mais on me priait de ne pas les discuter, et—les choses mises au point—le refus d'une si petite concession m'eût paru puéril et ridicule.

—Je me conformerai à votre désir, madame, ai-je dit, sans élan. Je m'y conformerai puisque c'est à ma déférence que vous faites appel... Mais réponse sera dans huit jours ce qu'elle a été aujourd'hui.

Madame de Malencontre n'a pas relevé cette dernière partie de ma phrase:

—Je vous remercie, a-t-elle dit simplement.

Quatre heures sonnaient. Ambroise apporta les lampes et, tant qu'il demeura dans la pièce, madame de Malencontre se tut, mais, comme la porte se refermait, elle se tourna de nouveau vers moi.

—Il est indispensable qu'aucun changement ne puisse être soupçonné, dit-elle. Je vous demanderai donc, pendant ces huit jours, de bien vouloir ne point modifier votre attitude à l'égard de... mon fils...

—C'est juste, dis-je avec un sourire dont l'ironie échappa certainement à madame de Malencontre, voici l'heure de la tasse de lait!

Dans la chambre des fées, le pauvre Patrice, objet inoffensif et bien inconscient de cet absurde débat, rêvait un livre à la main. Il avait si triste et si piteuse mine que j'eus, une fois de plus, la tentation de rire—un rire méchant et vengeur. C'était là le fiancé qu'on m'avait destiné!

Le rire se contint, comme on pense, et je croyais bien me montrer à M. de Malencontre très semblable à moi-même et telle que, chaque jour, il m'avait vue paraître, la tasse dorée à la main... Mais les gens nerveux ont des intuitions singulières. Tout les impressionne... Il y a dans les gestes, dans les voix, dans les physionomies des nuances qu'un miracle de leurs perceptions trop aiguës, leur fait saisir. Et le baron Patrice devina, *sentit* que quelque chose avait pu changer.

—Etes-vous souffrante, mademoiselle... ou quel qu'un vous a-t-il fâchée?... vous prenez vraiment pour moi trop de peine...

—Pas du tout... Pourquoi me dites-vous cela?

—Mais... je ne sais... J'espère, cependant, ne pas vous avoir froissée, sans le vouloir... Je suis si maussade...

—Vous ni personne... quelle idée!

Ses paupières lasses ont battu, d'un mouvement léger, à peine sensible... Mais il n'a pas insisté... Et je suis sortie.

Mon fiancé, mon mari, ce valétudinaire de vingt-six ans auquel va ma pitié dédaigneuse! cet oisif, cet être nerveux, triste, lâche, étioilé!... Comment, comment une idée si folle, si saugrenue a-t-elle pu s'égarer dans un cerveau sensé?

Oui, j'ai pu dire que, sans doute, pauvre et obligée de gagner ma vie, je ne me marierai pas. Tante Hermance s'efforçant, par charité, je pense, de me familiariser avec les fatalités de ma destinée, ne s'est jamais lassée de me répéter qu'une jeune fille, lorsqu'elle n'a ni dot ni espérance de fortune, doit à sa dignité de ne point attendre du présent ni de l'avenir, un mariage impossible... J'ai accepté cet arrêt bravement, en souriant, comme il m'est naturel d'accepter les choses inévitables... Mais une jeune fille, même pauvre et sans dot, peut-elle toujours s'empêcher de rêver?... Lull était là... Pouvais-je étouffer sa voix, arracher ses ailes?...

Oh! Lull, j'ai vingt ans!... Et vous savez bien qu'à vingt ans, quand on a devant soi toute sa vie comme une grande lumière diffuse, indistincte et éblouissante, quand on sent en soi un cœur tout jeune, tout vibrant, grisé d'on ne sait quelle joie d'espoir et d'attente, quand on s'aperçoit soudain au miroir, figure familière et pourtant mystérieuse qui charme, quand on surprend, dans le silence troublant de son être ces appels délicieux, ces promesses de voix qu'on ignore et qu'on écoute, vous savez bien qu'on ne peut pas dire sincèrement: "Je renonce à aimer, à donner mon cœur, à donner ma vie, à être belle pour *quelqu'un*, tendre pour *quelqu'un*"... qu'on ne peut pas renoncer à être heureuse... Et, Lull, vous savez combien de choses sont vaines et que, sans amour, de quelque leurre qu'on trompe son dénuement, de quelque étai qu'on renforce son courage, sa résignation ou même sa gaieté, il n'est pas de vrai bonheur pour une femme.

Lull, cher esprit indulgent, vous connaissez *celui* que j'aimerai... vous me l'avez montré, bien que ni vous ni moi nous ne soyons très sûrs qu'il existe... Il est beau, noble, fort et joyeux... Près de lui, je suis toute petite... Il me prend dans ses bras, il m'emporte par les chemins... Je suis fière de lui, je l'admire, je l'aime!... Contre son cœur, sous son baiser, je sens le délice de vivre et je ne crains rien au monde, ni le mal, ni la douleur, ni la mort...

Lull, peut-être qu'il n'existe pas celui que j'attends... Tout arrive! Mais, s'il n'existe pas, peu m'importe, Lull, de n'être jamais aimée et de coiffer, à vingt-cinq ans pour le garder toute ma vie sans l'enlaidir d'un visage trop ennuyeux ou maussade, le ridicule bonnet!

XIV

26 janvier.

Depuis trois jours, l'Ecir s'est enfui... On n'entend plus sa clameur d'épouvante... Et il m'advient de la regretter dans le grand silence de la

neige... Il semble que, pour avoir, comme un voyageur lassé, trop longtemps dormi sous la froidure blanche, le village ne s'éveillera plus...

Hier, un traîneau s'est perdu dans la montagne. Madame de Malencontre l'a raconté devant moi, avec une insistance que j'ai comprise. Mais je suis brave... et aussi quelque peu fataliste.

Pour qu'à l'idée de mon départ, je m'attriste et je tremble, il faut autre chose, ma foi, que les dangers relatifs de la grande course glissante sur la neige—un plaisir, si j'avais le cœur joyeux! —il faut que Guy, mon amour, me regarde, me parle, me jette autour du cou ses bras câlins... et que je pense: "Plus jamais, Guy, plus jamais... dans quelques jours, nous serons des étrangers l'un pour l'autre... vous grandirez, vous oublierez, et, plus tard, vous ne saurez pas même que j'aurai laissé près de vous un peu de mon cœur..."

Et Guy, lui aussi, quelque effort que je fasse, Guy sent bien que "quelque chose" a changé...

—Lull, m'a-t-il dit, tu as tes yeux de pluie... est-ce qu'il a pleuré dans le ciel?... Lull, tu as tes yeux gris... je voudrais que l'été soit là...

On me l'a dit souvent, selon mes impressions ou, simplement, les jeux de la lumière, la nuance de mes yeux se modifie assez sensiblement... Un jour, Guy s'est avisé de ce caméléonisme de mon regard:

—Tu as des yeux bruns... et puis tu as des yeux verts... et puis tu as des yeux d'or... Lull, qu'est-ce qui fait cela?

J'ai répondu:

—C'est le temps, Guy... Regardez le ciel... il change de couleur aussi.

Et depuis—réminiscence des beaux récits tant de fois écoutés—Guy a trouvé pour moi, ce joli nom de conte: "Lull aux yeux couleur du temps".

Guy, mon petit Guy, bientôt nous ne nous verrons plus... Et je vous aimais... autour de vous, de moi, j'aimais des choses... Je vais partir... et le poète a raison: "*Partir, c'est mourir un peu.*"

Mon petit Guy, vous dites bien... j'ai mes yeux gris, mes yeux de pluie... Il a pleuré dans le ciel.

Malencontre, 28 janvier.

La vie nous mène, lon lon laire,

La vie nous tire lon lon la...

Vlic en avant, vloc en arrière,

Fin qui sait où le mènera.

C'est le refrain d'une chanson qui me reste du temps où j'étais petite... De cette chanson, la vieille bonne de ma tante ne connaissait précisément que ce refrain et, sans doute, en appliquait-elle la philosophie à la réussite de nos diners si j'en crois la conviction qu'elle apportait à le clamer devant le fourneau, en remuant ses casseroles.

Il y a bien des années que la vieille bonne de ma tante est morte et que je n'ai plus entendu sa chanson, mais le refrain familial s'est logé dans un coin reculé de ma mémoire et, parfois, il en sort, il me revient avec une vision de cuivres éclatants et un bruit de casseroles secouées qui lui interdit, d'ailleurs, tout aussitôt de me paraître mélancolique.

La vie nous mène, lon lon laire,

La vie nous tire, lon lon la...

Hier, comme j'entrais dans la "chambre des fées", un flot de notes vibrantes monta, grandit, s'élargit, se précipita, me submergea toute, et, saisie, je m'arrêtai debout dans la pièce déserte, écoutant.

La porte de l'oratoire était ouverte, c'était là qu'on jouait.

J'avais reconnu l'organe plein et profond du violon de M. de Malencontre, mais je ne retrouvais plus trace des fautes de rythme ou de mesure, des hésitations pénibles, des lenteurs insolites ou des agitations inopportunes, de l'exécution inégale, vacillante qui—quelque temps auparavant—m'avaient rendu si difficile et si désagréable ma tâche d'accompagnatrice.

Une main nerveuse, passionnée, mais qu'on sentait sûre d'elle-même et de son geste comme le vent d'Ecir semble sûr de sa course, conduisait l'archet, guidait le torrent des ondes musicales qui s'épandaient avec la violence ivre et douloureuse, tour à tour débordante ou concentrée, d'une force vivante, tour à tour déchainée ou contenue.

A une certaine incohérence des thèmes, à un défaut de proportion, une absence évidente de préparation, de logique dans la composition, à quelques vagues réminiscences tronquées, modifiées ou développées de telle ou telle oeuvre entendue, je compris qu'au hasard de ses impressions, de ses idées ou de ses souvenirs, le musicien improvisait.

C'était comme un récit sans commencement ni fin, une confession sans but, sans auditeur et qui n'attendait ni absolution ni réponse. Je ne pouvais la traduire avec des mots, je ne pouvais deviner quelle misère elle confiait au vide indifférent qui palpitait d'elle, je ne savais si elle parlait d'amour, de folie, de désespoir ou de mort... Il me parut qu'elle m'emportait au fond d'un abîme et que c'était celui des douleurs humaines.

J'écoutais, j'écoutais... retenant mon souffle... Ce grand chant solitaire était beau et poignant et il était *vrai*. Une telle angoisse, une si profonde et si déchirante angoisse de chair et d'âme y criait, que j'eus mal...

Une pitié intense, troublante comme un vertige, me bouleversa... Je ne sais, il me semble que je tendis les bras vers toutes ces souffrances inconnues... puis je me souvins! Je me souvins que cette plainte mâle et tragique où sanglotait l'écho de la détresse universelle, émanait d'un seul cœur, qu'elle n'était qu'une douleur, la pauvre douleur secrète et étouffée d'un homme... Je me sentis triste, j'eus peur d'avoir été dure et méchante... Et, soudain, d'admiration émue, de compassion, de regret, que sais-je... d'énervement, peut-être, moi aussi, je me mis à pleurer tout haut comme une petite fille...

Alors, brusquement, le violon se tut et, tandis que, honteuse, j'essuyais mes stupides larmes, M. de Malencontre parut sur le seuil de l'oratoire et, tout de suite, vint à moi...

—Vous étiez là... vous pleuriez?

Maintenant je souriais de tout mon visage mouillé.

—Je vous demande pardon d'avoir été là, dis-je, mais si j'ai pleuré, c'est votre faute... vous jouiez trop bien... et vous jouiez trop triste... Ah, je ne savais pas... vous avez un grand, grand talent!

M. de Malencontre secoua la tête.

—Un grand talent! Ne vous moquez pas de moi, je vous prie, mademoiselle, dit-il de sa voix lasse. Je suis un ignorant qui aime et comprend la musique... et je possède un instrument merveilleux, voilà tout mon talent!... Autrefois, on me reconnaissait certaines aptitudes... j'ai joué beaucoup, à tort et à travers... mais j'ai très peu travaillé...

—J'imagine que, pour certaines natures de musiciens, la musique doit être avant tout un moyen d'expression... murmurai-je, une manière de se raconter, de goûter sans confidant, la douceur des confidences, de dire, de son cœur et de soi, l'indicible... sans redouter jamais, l'amertume de n'être pas compris... ou l'humiliation d'être méconnu...

—Peut-être...

—Vous improvisiez, n'est-ce pas?...

—J'improvisais... et mon improvisation n'était pas même originale.

—Elle était très belle... et très émouvante. C'était l'inspiration d'un artiste admirablement doué, je le répète, j'en suis sûre... mais...

J'hésitai, un moment, puis, presque malgré moi : —C'était celle d'un homme très malheureux, achevai-je... et c'est aussi pour cela, que j'ai pleuré...

—Vraiment? Vous avez pleuré sur moi?

—Vous avez l'air d'en douter... ou d'en être étonné, monsieur. C'est sans doute parce que...

—Parce que?

—Parce que j'ai été quelquefois, je crois, très injuste pour vous... et même très méchante.

M. de Malencontre eut un sourire triste, ce sourire des lèvres auquel ses yeux n'ont jamais de part et qui fait paraître ses joues plus maigres.

—Méchante? Il ne me semble pas que vous ayez dû jamais vous montrer méchante ni même injuste pour personne... et, pour moi, vous avez été, au contraire, très bonne... et très pitoyable.

—Très pitoyable, oui, peut-être... mais pas bonne... et puis... c'est surtout au fond de mon cœur que j'ai été injuste... et méchante.

M. de Malencontre a dit seulement!

—Ah...

Puis il a fait quelques pas vers le feu. Et le silence est tombé sur nous.

Le lait, la fameuse tasse de lait attendait refroidie maintenant sur le dressoir où je l'avais posée.

Je la pris.

—Il faut, dis-je sottement, que ce lait soit chauffé de nouveau.

M. de Malencontre fit un geste brusque.

—Mais non, je vous assure... donnez-le-moi...

Il m'ôta la tasse des mains si promptement que, quelques gouttes blanches jaillirent sur ma robe. Il but le lait avec un visage crispé, replaça la tasse sur le dressoir et retourna à la cheminée.

J'allais, comme d'habitude, le laisser à sa rêverie taciturne. Mais, au moment où j'atteignais la porte, il cria tout bas si l'on peut employer cette expression bizarre:—Mademoiselle Clairande!

Et je revins à lui.

—Vous avez été une fois de plus bonne et—il appuya sur le mot—pitoyable... et moi, une fois de plus aussi, brutal, impoli...

Il s'arrêta... Mes yeux se levèrent sur lui, interrogeant. Alors, il détourna les siens et, tout bas,

avec des mots dont l'intonation brève et étouffée me fit songer à ces larmes presque sèches qui brûlent les paupières sans couler, il murmura:

—Je voudrais... je voudrais que vous ne me méprisiez pas...

Je fus saisie et je ne sus que dire, car, bien réellement, j'avais méprisé... je méprisais peut-être encore sa faiblesse, son amoindrissement résigné.

—Tout à l'heure, vous avez pensé : "C'est un homme très malheureux qui joue"... Vous ne vous êtes pas trompée... J'ai beaucoup souffert... Mais, je sais... il y a des choses malaisées à concevoir... Tant de gens ont souffert... souffrent, autant que moi, sans doute, et, pourtant, résistent, se relèvent...

—La résistance est plus ou moins facile selon les natures... ou les caractères...

—Elle est difficile toujours, je pense, quand on est profondément atteint... On n'a pas été sans vous conter la légende de la Fade, mademoiselle?

—Oui, certes, mais... oh! monsieur de Malencontre, j'espère cependant que... ce n'est pas cette légende, cette superstition qui... Vous ne croyez pas à la malédiction de la Fade pourtant... vous n'en êtes pas...

—Non... je n'en suis pas là... Je vous suis reconnaissant de penser que je n'en suis pas encore là... Mais quiconque connaît la légende de la Fade se la rappellera en songeant à moi... et fera l'inévitable rapprochement... Moi, je constate seulement, en ma vie, sur ma vie, une fatalité étrange qui pour être individuelle, sans doute, et ne pas s'être perpétuée de siècle en siècle avant d'arriver à moi, ne m'en paraît pas moins poignante... et qui m'écrase... Car, n'est-ce pas frappant, dites, ces deux jeunes femmes, mortes ainsi... en trois ans... elle, surtout, Gladys... si splendidement belle, si rayonnante de vie!... Oui, vraiment, il y a des heures où je sens sourdre au fond de mon être, je ne sais quelle horreur, quelle épouvante, comme si je découvrais en moi une force néfaste, comme si ma tendresse, mon amour, mon nom devaient porter malheur... La raison repousse, et raille de telles idées, mais l'expérience des simples les a toujours et partout admises... Savez-vous le nom qu'on me donne à Salvat?

—Un nom, quel nom? m'écriai-je avec une surprise empressée et maladroite.

—On m'appelle "Barbe-Bleue"... oui, vous le savez... C'est triste et ridicule. Dans la bouche des braves gens qui le répètent, ce sobriquet signifie: "L'homme plusieurs fois marié dont les épouses sont mortes"... je ne pense pas qu'il vaille dire: "L'homme qui les a tuées..." et cependant, je ne sais pas... je...

M. de Malencontre était devenu blême, et, soudain, il s'assit, comme s'il eût craint de défaillir...

—Cette conversation vous fait beaucoup de mal, murmurai-je, le voyant à la fois si faible et si douloureusement exalté.

—Ne croyez pas cela... ces choses que je vous dis, que vous avez la patience d'écouter, elles m'étrouffaient...

Il s'interrompit, puis me regarda avec une sorte de supplication dans les yeux.

—Je veux vous dire... une idée qui me ronge, qui me torture... Cette jeune fille que j'adorais... Gladys Savage, ma fiancée... je... oui, quelquefois, je pense que... c'est moi qui l'ai tuée.

J'eus vers M.de Malencontre un regard épouvanté qu'il comprit.

—Non, dit-il, non... je ne suis que neurasthénique... c'est suffisant... n'ayez pas peur!

—Je n'ai pas peur, assurai-je doucement... seulement ce que vous venez de me dire est si étrange...

Il ne parut pas m'avoir entendu.

—Tenez, reprit-il, c'était ici même... En arrivant à Malencontre, elle avait aimé cette chambre—la mienne alors—pour ses précieuses tapisseries et aussi pour tous les souvenirs romanesques qui s'y attachent, elle m'avait dit: "Donnez-moi la chambre des fées, c'est la plus belle"... Et, m'installant au second étage, dans la Tour de l'est que j'habite encore, je lui avais donné la "chambre des fées" comme elle voulait... Oui, c'était ici, en décembre... quelques jours avant la date fixée pour notre mariage. La neige avait pris possession du pays et, comme ces derniers temps, l'Eclair hurlait... Je ne puis plus l'entendre, depuis... A cause d'une très légère indisposition, Gladys avait gardé la chambre... Un peu lasse, elle s'était étendue sur une chaise longue, près du feu... Elle n'avait certes pas la mine d'une malade, mais, plutôt, je le lui dis, celle d'une petite fille rusée qui veut qu'on la choie... Assez tard dans la soirée, nous sommes demeurés près d'elle... Brinda avait regagné sa chambre; ma mère se leva et, impatiente, exigea que la veillée prit fin... Elle avait déjà franchi la porte, quand Gladys me retint, me demandant, de son air d'enfant gâté, de lui préparer un verre d'eau et d'y compter, en nombre précis, des gouttes d'un élixir qu'elle prenait chaque fois qu'elle était fatiguée ou souffrante... Elle en ignorait la composition et nous avait conté qu'il lui venait d'une vieille femme de Jeypore, sa nourrice. Il était d'une efficacité certaine, mais devait être dosé avec précautions. D'un excès de quelques gouttes, pouvait résulter des troubles sérieux, peut-être de graves accidents cardiaques... C'est, du moins, ce qu'assuraient Gladys et Brinda, car, pour ma part, je n'ajoutais pas grande foi, je ne sais pourquoi, aux effets bons ou mauvais du mystérieux spécifique ou, en tout cas, à une action si violente de ses propriétés en quelque sens que ce fût... Je me mis à compter les gouttes, agacé à l'idée de l'impatience de ma mère qui allait revenir, m'appeler... Puis Gladys me parlait, vite, doucement... De toute cette journée, longue, énervante, pas un moment, nous n'avions été seuls... Nous n'étions presque jamais seuls... Sans cesse, depuis notre réunion à Malencontre, nous nous sentions surveillés, épiés... Ma mère n'aimait pas Gladys... elle ne se l'avouait pas, mais je crois bien qu'elle en était jalouse; son rêve eût été que toute ma vie s'arrêtât à elle, ma mère, et à Guy... Si c'est ce qu'elle a désiré, elle est satisfaite...

Les mots, la voix étaient amers.

—Oh! ne dites pas cela, m'écriai-je, ce n'est pas bien... votre mère vous aime tant... plus que vous ne croyez.

—Mal, elle m'aime mal... pour elle et non pour moi... Tandis que, penché sur le verre, je maniais le petit flacon—un flacon de travail indien qu'une gaine d'argent ciselé enboîtait complètement, cachant le cristal et dont le goulot, par une disposition spéciale, devait ne laisser tomber le liquide que goutte à goutte—je sentais ma mère présente

et hostile... et la voix douce de Gladys me troublait. Le bizarre compte-gouttes, était incommode et fonctionnait mal... Je dus l'incliner beaucoup... et, soudain, plusieurs gouttes s'échappèrent vite, vite... sans qu'il me fût possible de les compter... sans, du moins, que je pusse me dire sûr du nombre dont mon esprit avait trop rapidement enregistré les unités... j'avais eu de cette rapidité comme un éblouissement... Et je dis: "Gladys, ne me parlez pas... je ne sais ce que je fais... je crains d'avoir mis beaucoup trop de gouttes... je ne sais ce que j'en ai mis... il faut que je recommence." Je voulus jeter l'eau du verre, elle me le prit des mains.—"Mais non, vous n'en avez pas trop mis... c'est absurde... une ou deux gouttes de plus, qu'est-ce que cela fait...—Mais, je ne sais, il peut y en avoir plus..." Elle se fâcha en riant, elle me dit, ce qui ne devait pas être vrai, qu'elle, elle avait compté... "—Ne mésusez pas de ma précieuse liqueur, il en reste à peine... et, quand il ne nous en restera plus, ce sera bien fini! Elle est faite avec des plantes de là-bas et je ne sais quoi encore... Ma vieille nourrice, qui est morte, en possédait, seule, le secret..." Elle me rassura encore, m'affirmant qu'elle avait compté... Puis, comme ma mère m'appela, dure et impérative, comme elle revenait sur le seuil, et que, déjà, je croyais deviner sur ses lèvres des mots blessants pour Gladys, je n'insistai plus... et, posant sur ce dressoir la petite fiole orfèvre, je sortis... Vous savez que, le lendemain... Gladys était morte... Le médecin de Saint-Allyre qui l'avait vue la veille, fut atterré... La cause du décès était naturelle, évidente, mais si inattendue... Et il ne pouvait plus que constater le brusque désordre, l'accident cardiaque qu'il attribuait à une maladie latente, à une insuffisance aortique qui devait exister depuis longtemps chez Gladys, mais que rien ne lui avait permis de soupçonner.

—Et vous avez pensé?...

—Non, pas tout de suite... Ma douleur fut celle d'un fou... On m'arrachait ma vie... Je ne pouvais pas croire, je ne voulais pas croire... Gladys était trop jeune, trop belle... Ce n'était pas la mort... Je l'aimais trop!... Elle vivrait... je *voulais* qu'elle vécût encore... Mon amour la ranimerait... Puis, son corps me fut pris, comme m'avait été prise son âme... J'exigeai que ma bien-aimée reposât dans la chapelle du château parmi les châtelaines du passé, ces dames de Malencontre dont la légende disait qu'aucune n'avait pu être heureuse. Alors seulement, saisi d'angoisse, je me souvins... Le soir même des obsèques, je courus à la chambre déserte... La petite fiole indienne était encore sur le dressoir à la place où je l'avais moi-même posée... Je la pris sans trop savoir si mon intention était de faire analyser ce qui pouvait rester du mystérieux poison... ou de le boire. Mais à ma surprise, il n'en restait plus rien... la dernière dose avait épuisé le flacon... C'était pour cela que j'avais dû tant l'incliner sans doute... *tout* avait été versé... Tout! Elle avait dit: "N'en mésusez pas... il en reste à peine..." Tout... à peine... Quel sens devais-je donner à ces mots?... A quelle réalité précise correspondaient-ils?... Tout... à peine... *Etait-ce assez pour la mort?*... je ne pouvais le savoir... je ne le saurai jamais.

—Et vous êtes sûr que personne n'était entré

dans la "chambre des fées", n'avait pu, en se trompant...

—Personne n'était entré dans la "chambre des fées" avant le matin... et, d'ailleurs, Brinda et l'ayah qui, seules, habitaient l'étage et qui, séparées de Gladys par le petit salon de passage, pouvaient communiquer avec elle, n'avaient pas été appelées, n'avaient rien entendu d'insolite... La mort avait pris Gladys dans son sommeil... et si, près de son lit, on avait trouvé un verre vide, nul ne s'était même avisé de se demander... ce qu'elle y avait bu...

A cette minute, il y eut en vérité comme de la folie dans le regard de Patrice de Malencontre. Immoblie et blême, il semblait fixer de ses prunelles désorbitées je ne sais quoi de terrible que mes yeux ne pouvaient voir. Instinctivement, pour le rappeler à lui, pour lui donner l'impression d'une présence vivante, d'une sympathie, ma main se posa sur la sienne. Il tressaillit violemment et me regarda comme s'il revenait de très loin...

—Je n'avais jamais dit ces choses à qui que ce fût, murmura-t-il... Pratiquement, ma confiance était inutile; hélas, à quoi une enquête même—en admettant qu'on l'eût jugée nécessaire—eût-elle pu aboutir?... Toute base sérieuse manquait.

—Oh! certes, mais il y a des choses dont on souffre bien plus si on s'abstient de les dire... et qui s'exagèrent, qui prennent des proportions de cauchemar dans le silence du cœur... Pourquoi ne vous êtes-vous confié à personne?

—A qui me serais-je confié? Ma mère? Ah! ma mère, si vous saviez... Ma douleur la fuyait! Oui, elle me plaignait, elle souffrait de ma souffrance, elle pleurait pour moi... mais il eût fallu pleurer avec moi... et ma mère ne pouvait pleurer Gladys. Parfois même, j'avais cette idée atroce: "Elle se réjouit!"... L'abbé Albin? Il est si calme, si doux, si pur, il m'a toujours semblé si étranger aux choses de la terre, que j'ai ressenti devant lui comme un remords anticipé, une crainte de troubler sa sérénité. Brinda? Sa douleur était, je crois, aussi profonde que la mienne et plus farouche... Pendant quelque temps, j'eus l'impression que ma mère et moi, nous lui inspirions de l'horreur... puis elle s'adoucissait et revint à moi en amie... mais comment lui dire: "Votre soeur que vous aimiez, votre soeur que j'aimais et que, dans le mutisme de notre chagrin, nous pleurons ensemble, c'est moi qui..."

—Monsieur de Malencontre, fis-je avec une grande douceur, ceci est, je le crois fermement, une idée morbide qu'il faut chasser.

Et je m'efforçai de raisonner, de démontrer au baron Patrice qu'il n'avait pu forcer aussi prodigieusement la dose du poison sans s'en être plus clairement aperçu, sans avoir eu de son erreur, au moment même, une notion plus nette, une conviction plus ferme.

—C'est vrai, concédait-il, je me le dis parfois, je raisonne comme vous... alors il me semble impossible, en effet... Puis, tout à coup, je crois revoir les gouttes opalines se précipiter vite, vite, échappant à mon contrôle... et je ne sais plus, je ne sais plus... L'idée s'empare de moi, elle mêle son épouvante à ma douleur, à l'écrasement de cette fatalité qui, à deux reprises, a brisé mon bonheur et qui, me montrant le masque de la mort, au front de toute femme aimée, me ferait à

jamais peur de l'amour et du bonheur, si mon cœur n'avait pour toujours, bien fini de les souhaiter... Vous savez tout, maintenant... Voilà ce qui, depuis un an, me tue... Seulement, il ne faut pas croire que, tout de suite, j'ai été l'être faible, vaincu, effondré que vous avez connu... Contre une surprise si violente, j'aurais lutté peut-être... Mais, non, sous l'obsession terrible, le mal est venu, lentement, graduellement... Je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je dépérissais et mes nerfs, peu à peu, me dominaient. Je glissais sur une pente; chaque jour, c'était un progrès insensible et surnois vers la chute... et je crois que je ne m'en apercevais même pas, je n'essayais pas de résister, tout m'était indifférent... Au commencement, le souvenir de mon fils m'a gardé du suicide... Plus tard, c'est seulement la volonté, la force d'agir—je ne puis dire le courage—qui m'ont manqué pour en finir... Dans mon entourage, on me plaignait, on me soignait, on appelait des médecins, on me regardait respirer... Mais, parce qu'on s'efforçait de m'épargner une impression pénible et peut-être aussi, Dieu me pardonne, parce qu'on s'habituaît douloureusement à mon état, on me berçait de cette idée que j'étais un homme frappé, accablé, malheureux, sans me faire ou me laisser concevoir que je pouvais être aussi un homme faible, amoindri, lâche... Je vivais à part sans me soucier de personne... m'abrutissant de stupéfians, passant mes journées à ressasser les mêmes pensées, les mêmes raisonnements stériles... Puis, vous êtes venue, mademoiselle et... ce fut comme une révélation... quelque chose de cruel, d'implacable qui s'imposa... Je crus voir, je vis l'être que ces mois d'abandon avaient fait de moi... oh! tenez, le premier jour, déjà... quand vous êtes entrée dans cette pièce, vous, une étrangère, une femme... quand j'ai senti sur moi votre regard étonné... j'ai eu honte... J'avais l'air d'un bohème, d'un brigand, de...

—Non, fis-je en riant malgré moi, seulement vous aviez une barbe de trois jours, je l'ai remarqué tout de suite... et je vous ai trouvé très laid... Mais il faut croire que votre honte a été salutaire, car...

—Ne riez pas.

—Pourquoi? Je ne vais pas prendre au tragique une si petite chose, déclarai-je. Je vois bien que vous vous rasez tous les jours maintenant... et je ne vous trouve plus laid. Je crois même que si vous aviez la figure moins maigre, vous seriez très bien...

Il ne put à son tour s'empêcher de sourire.

—Je vous remercie, mademoiselle, de votre compliment... c'est le premier.

—Oh! oui, je sais, fis-je avec élan, j'ai été, à plusieurs reprises, très rude et très impertinente... Mais je vous ai dit que je le regrettais sincèrement...

—Vous auriez bien tort... Ces choses que votre franchise ne m'a pas épargnées, il fallait qu'elles fussent dites... Elles m'ont saisi, elles m'ont éclairé... j'ai vu l'abîme, j'ai vu ma chute. Peut-être n'y échapperai-je pas, mais vous savez ce que dit Pascal... "L'homme est plus grand que l'univers qui le tue... parce qu'il sait qu'il meurt." Moi, de savoir que je tombe, je me sens moins tombé... oui, si paradoxal que ce semble, d'avoir pris conscience de ma misère morale comme de ma

déchéance physique, me relève un peu à mes propres yeux, si irrémédiables qu'elles soient, l'une comme l'autre, très probablement...

—Irrémédiables! oh! monsieur, m'écriai-je, mais voici qu'après avoir dit des choses très justes, très nobles, vous en dites de coupables et de tout à fait déraisonnables... Irrémédiable! Un mal comme le vôtre... et à votre âge! Mais voulez-vous que je vous dise ma conviction profonde... grandie de tout ce que je viens d'entendre, de l'idée nouvelle que je me fais de vous... c'est que vous pourriez guérir, vous guéririez si, vraiment, de toutes vos forces qui renaîtront, de toute votre fierté, de toute votre dignité qui ne sont pas mortes, vous *voulez* guérir.

Mes paroles et ma voix exprimaient une telle confiance et ma confiance était à la vérité si sincère, si ardente à cette minute-là, que M. de Malencontre en parut frappé.

—Oui, vous guéririez, continuai-je, si vous aviez le courage de reprendre des habitudes normales; ce serait difficile, ce serait long peut-être, mais chaque jour amènerait un de ces progrès insensibles et sûrs dont vous parliez tout à l'heure et qui, cette fois, vous feraient remonter la pente mauvaise... Vous avez déjà commencé, voyez... Maintenant, vous vous contraignez à boire ce lait qui vous inspirait tant de répugnance... et je trouve que vous avez les joues un peu moins creuses, vous savez...

—Vous croyez?

Il souriait de mon assurance.

—Autre progrès... moral, celui-ci... Vous grondez Guy, à tout propos. Maintenant, vous vous contentez très souvent... le plus souvent...

—Mais tout cela, c'est votre oeuvre et ma volonté, mon initiative y sont pour bien peu de chose.

—Pour beaucoup plus que vous ne croyez... Mais si... Moi, très simplement, je vous ai montré la voie... et je m'en félicite... Laissez-moi donc vous donner encore un conseil... Soyez brave, tâchez d'occuper votre esprit, de le soumettre à une sorte de discipline, et interdisez-lui d'accueillir l'idée qui vous poursuit... En admettant, ce que je ne puis faire, la réalité de cette supposition atroce qu'un mouvement réflexe, de votre main eût été pour quelque chose dans le désastre qui a brisé votre vie, vous n'auriez pas à chercher d'autre expiation pour une culpabilité si involontaire, que votre douleur même et l'horrible année que vous venez de passer... Mais c'est, je vous le répète, une idée morbide, née de la soudaineté et de la violence d'un grand chagrin. Et la vie marche, nous entraîne... le passé, si cher et si douloureux soit-il, ne peut nous garder en arrière, vous n'avez pas le droit de lui sacrifier l'avenir, c'est-à-dire votre fils, votre amour de petit Guy qui sera votre joie, votre fierté et qui a besoin de vous... Ne voulez-vous pas essayer fortement de vous attacher à ce devoir qui vous réclame et qui pourrait être si doux? Il vous donnerait du courage même pour l'effort physique, purement matériel qui vous serait nécessaire, même, ajoutai-je en souriant, pour boire beaucoup de tasses de lait... Ne voulez-vous pas essayer de guérir, monsieur de Malencontre?

M. de Malencontre m'écoutait avec une physionomie attentive, étonnée... et même, je crois,

quel que fut le sérieux de notre entretien, un peu amusée, comme s'il n'eût point attendu de cette jeune fille qui l'avait moigné sans mesure et qui riait de si bon coeur avec Guy, des choses si raisonnables.

—J'essayerais... si quelqu'un m'y aidait, oui, peut-être... si vous consentiez à m'aider... vous...

—Moi, mais...

—Vous, oui, certes! Vous qui êtes jeune, vous qui êtes forte, vous qui êtes gaie; vous qui avez confiance... vous qui semblez croire en moi. Si je ne me sens pas soutenu fermement, encouragé joyeusement... que deviendrai-je?... Oh! j'ai de fidèles affections autour de moi, je le sais, et pourtant, je suis seul, horriblement seul, made-moiselle, ne le sentez-vous pas?

Je le sentais si bien que, sur le moment, je ne trouvais rien à répondre.

—Autrefois, reprit M. de Malencontre, j'avais une soeur... ah! si je l'avais gardée... C'était un être délicieux! Elle était plus jeune que moi de quelques années... Quand je vous entendais me gronder, si méchante, et si bonne, cette idée me venait qu'elle aurait votre âge et que, sans doute, elle m'aurait grondé ainsi... C'est pour cela, je crois, que je ne me suis jamais fâché de vos reproches... Ma pauvre petite Simone! Je l'ai perdue, quand nous étions encore des enfants, et mon chagrin a été âpre et violent comme un chagrin d'homme... Puis son cher souvenir m'est devenu très doux... mais il était bien pâle, bien fragile, presque effacé... Maintenant, il se ranime en moi, il se colore, il s'illumine... c'est comme si vous me l'aviez rendu.

—Ce que vous dites-là est très bon... et me touche infiniment, répondis-je émue.

—Mais ne comprenez-vous pas que vous pourriez me rendre plus qu'un souvenir? Oh! made-moiselle Flavie, j'ai besoin d'un coeur ami, j'ai besoin d'une soeur qui me réconforte, qui me soit douce et indulgente... même en me sermonant comme vous l'avez fait... Je sais... je demande beaucoup... je demande trop, sans doute... Et, pourtant... Je n'ai personne, vous voyez... Dans ce grand château, votre présence est la seule qui me calme et m'apaise. Quand vous entrez, il me semble qu'avec vous, quelque chose de frais, de joyeux, de reposant pénètre dans la pièce morne et close, un parfum d'aubépine, un chant d'oiseau, un coup de brise printanière...

Je ne disais rien; en vérité, je ne savais que dire. Le regard inquiet du baron Patrice épiait le mien.

—Craignez-vous donc que mon amitié porte malheur, comme mon...

—Oh! ne croyez pas cela, m'écriai-je, je vous jure que jamais pareille pensée... J'accepte votre amitié, de grand coeur...

Il eut l'air soulagé, presque heureux. Sa figure change et, tour à tour, s'enténébre ou s'éclaire, tout son être vibre ou retombe affaissé.

—Pauvre garçon! pensai-je. Comme vous êtes loin encore de cette guérison dont vous semblez croire, vous aussi, que je possède le talisman...

—Alors, si vous voulez bien être mon amie, je vous en prie, ayez le courage, la compassion, la suprême bonté de travailler vous-même à cette régénération dont tout à l'heure, vous me parliez... J'accomplirais un grand effort... Si dans quelque

temps, vous jugiez que votre peine, votre charité fussent perdues, vous m'abandonneriez, voilà tout... Voulez-vous?

M. de Malencontre me regardait, cherchant à deviner ma réponse avant qu'elle fût prononcée. Quand ainsi, les yeux de M. de Malencontre attendent et prient, ils ressemblent extraordinairement aux yeux de Guy... Et, soudain, il me sembla que, par ces yeux d'homme anxieux, c'était bien Guy, mon cher petit Guy et son beau regard tendre et dominateur qui me priaient aussi, qui attendaient ma réponse, qui se confiaient à moi... J'eus un instant d'hésitation, un instant qui dura quelques secondes et qui me parut long comme une heure tant il contint pour moi de ses pensées.

—Monsieur de Malencontre, dis-je enfin avec une grande fermeté, cette oeuvre de votre guérison, je veux bien la tenter ou, tout au moins, vous aider à la tenter vous-même... Mais c'est à une... à plusieurs conditions...

—Lesquelles... dites?

—D'abord, vous réfléchirez et vous vous interrogerez vous-même, afin d'être sûr que vous voulez guérir... car je ne suis pas sorcière et ne puis rien sans le concours de votre volonté, je vous l'ai déjà dit.

—Je suis très sûr que je veux... essayer de guérir.

—Cela suffit... Ensuite, vous vous engagerez à suivre mes conseils... quand ils seront bons et pour votre bien, *tous* mes conseils... comme si j'étais un médecin très méchant, avec de la "Psychothérapie" plein la bouche?

M. de Malencontre se mit à rire presque franchement.

—Un médecin très méchant! dit-il. Mon Dieu, allez-vous m'apparaître avec une grande robe noire et une perruque comme la Toinette de Molière?

—Peut-être... pour avoir l'air très sévère et que vous m'obéissiez...

—Je vous obéirai sans cela... et beaucoup mieux qu'à un médecin, sévère ou non, je vous prie de le croire.

—Je le crois donc... et, pour éprouver mon pouvoir, tout de suite, je vous demanderai de ne prendre de cachet de véronal ni ce soir ni demain.

Le visage du baron Patrice se rembrunit immédiatement.

—Oh! pas cela... dit-il.

Je continuai sans vouloir entendre l'interruption.

—Vous en prendrez un après-demain... si vous avez mal dormi... Pour que la tentation ne soit pas trop rude, je vous demanderai encore de me confier désormais la boîte et...

M. de Malencontre semblait maintenant triste et crispé. Ses doigts claquèrent.

—Oh! dit-il, comme on voit que vous ne connaissez pas les nuits qu'on passe ainsi... comme on voit que vous dormez tranquillement, paisiblement votre sommeil de petite fille... Un peu de repos et d'oubli... Je ne puis souhaiter que cela! Ce n'est pas exiger beaucoup, pourtant...

—Si vous me refusez la première chose que je vous demande, repris-je impitoyablement, c'est bien simple, je renonce à tout.

—Mais pourquoi?

—Parce que je suis persuadée que cette drogue

vous fait beaucoup de mal, vous déprime, vous anéantit, détruit en vous toute force de réaction... Et vous avouez qu'elle ne vous procure même plus de bonnes nuits... Vous réfléchirez donc et me donnerez votre réponse... oui ou non.

Je me dirigeais vers la porte.

Comme Guy encore, quand nous sommes en délicatesse et que je pose mon ultimatum, M. de Malencontre me rappela:

—Ah! que vous êtes dure! dit-il d'un air désespéré. Il faut que je vous dise *oui* tout de suite, alors... car, plus tard, sans doute, je n'aurais plus le courage... ce serait *non*!... Je vais chercher la boîte.

Et je suis restée seule, étonnée, de ma victoire, plus étonnée encore et même un peu étourdie de tout ce que je venais de dire et des résolutions nouvelles, imprévues, qu'impliquaient mes paroles... Mais avais-je le droit de les regretter?

Si la main d'un être en détresse, prêt à se noyer, se tendait vers la mienne, ne la prendrais-je pas? Me contenterais-je de démontrer au malheureux que mon aide pourrait bien lui être inutile? N'apporterais-je pas, au contraire, à ce sauvetage pour lequel le hasard seul, m'aurait—faute de mieux—désignée, toutes mes forces, celles de ma faiblesse, de mon inexpérience, et de mon bon vouloir?

Madame de Malencontre avait attendu de moi l'impossible et l'absurde. Un acte intéressé, un marché dont l'évocation seule m'avait blessée, humiliée... ou un abdication, un dévouement que rien ne l'autorisait à espérer... Je ne serai jamais la femme d'un homme que je n'aime pas, que je ne puis aimer... Mais le cœur du baron Patrice appartient à un souvenir, à une... image que, de longtemps, certes, aucune femme n'en pourrait chasser... Et tout désir, toute pensée d'amour sont aussi étrangers à ce cœur qu'à moi-même... Le baron Patrice se sent triste, faible, découragé, isolé, il m'a demandé l'appui de ma belle humeur, de ma force, de ma confiance, de mon amitié, eussé-je dû le repousser?

Eh bien! non! J'ai déploré parfois que ma vie d'orpheline fût inutile et vide, je ne me déroberai pas à la tâche qui, par un si singulier concours de circonstances, semble s'offrir, s'imposer à moi.

Je ferai de la "psychothérapie", j'essayerai d'accomplir cette oeuvre bienfaisante de rendre M. de Malencontre à lui-même, à son devoir, à la vie bonne et saine et surtout... surtout... de rendre un père à mon cher petit Guy...

Un moment après, la grande boîte brune à étiquette blanche, m'était docilement remise.

—Merci, dis-je, voilà un premier acte d'énergie. Le triste sourire amaigri reparut, puis M. de Malencontre me tendit la main.

—Amis?

—Amis.

—Quoi qu'il advienne de moi, je n'oublierai jamais votre délicate bonté, mademoiselle... Je vous remercie, je vous remercie... murmura M. de Malencontre.

Et, dans sa nerveuse étreinte, ma main eut un peu mal.

Malencontre, 30 janvier.

Après ce revirement étonnant dont la soudaineté ne laissait pas de me causer quelque gêne, quand

je songeais à ma première résolution, si fièrement et rudement exprimée de braver la neige et de fuir Malencontre en traineau, sans patienter un jour, mon exaltation avec madame de Malencontre fut cependant très simple, très nette, très franche. Elle se trouva provoquée par la baronne elle-même qui me demanda, la semaine étant écoulée, ce que j'avais décidé.

Son ton était affectueux et me parut annoncer qu'elle n'attendait pas mon départ.

—Madame, répondis-je en substance, il est une décision sur laquelle je ne pouvais revenir et que je n'ai pas même discutée avec moi-même, après en avoir raisonné avec vous... Vous devinez assurément laquelle... Il ne me semblait pas que, cette décision étant irrévocable, mon départ pût être différé, mais le hasard a des jeux déconcertants... Hier, monsieur de Malencontre m'a parlé très amicalement de ses tristesses, de son découragement, de l'état pénible qu'a favorisé jusqu'à présent sa résignation morbide... Et cette conversation que je n'avais pas cherchée et qui, d'ailleurs, sans qu'aucun mot dans cet ordre fût prononcé, m'a convaincue d'une chose dont je me doutais fort, c'est qu'au cas où, par impossible, vous auriez jugé à propos de confier vos secrets desseins à votre fils, il s'y fût certainement déclaré, maintenant ou plus tard, aussi réfractaire que moi-même, cette conversation m'a donné à penser que, très désireux de recouvrer sa santé, son équilibre normal, monsieur de Malencontre veut enfin s'efforcer de lutter contre le mal qui l'opprime... Alors, madame, je voulais vous dire que si—parce que je suis jeune et gai, parce que j'ai mon franc parler—vous me croyiez capable d'exercer avec mes raisonnements et mes boutades, la sorte d'influence que les gens venus du dehors, prennent souvent sur les malades et qui peut être heureuse, que si ma présence vous semblait bienfaisante et salutaire, je serais prête, pour peu que vous daigniez oublier mon mauvais caractère, à rester à Malencontre... Mes sentiments à l'égard de monsieur de Malencontre, mes intentions ne pourraient changer... mais je serais pour lui, que j'estime et que je plains, une bonne et franche petite camarade... ce me serait très facile, je ne suis pas coquette, je n'ai jamais flirté... Les occasions m'ont manqué, certes... mais je crois que je ne saurais pas... Et, comme je suis seule au monde, comme ma vie est très sotte et très inutile, je serais contente de faire, si possible, un peu de bien, en passant... Voulez-vous, madame, que, tout le reste, tout ce qui a pu être dit d'autre, soit bien définitivement oublié et que, très simplement,—je n'ose dire “comme une sœur de charité”, le titre est trop beau, mais, comme une petite infirmière bénévole et pas très savante, ou même comme une petite plante qui fleurit sur une fenêtre, comme un oiseau qui chante dans une cage—je vous aide à guérir votre fils?

Madame de Malencontre qui m'avait écoutée avec une attention impénétrable, inclina la tête:

—Je le veux, certes, dit-elle... Votre départ m'eût attristée, mon enfant... J'accepte le concours de votre humeur prime-sautière, de votre âge aimable, de votre gaieté... Oui, tout le reste sera définitivement oublié, puisque vous le désirez ainsi...

Elle me regarda longuement, puis, détournant

les yeux, elle eut son étrange sourire plein d'ou ne sait quoi...

Que va-t-elle donc s'imaginer encore, la pauvre femme!

Et le sort en est jeté... Je reste à Malencontre! Un lointain tapage de métal heurté, sonne à mon oreille...

La vie nous mène, lon lon laire,
La vie nous tire lon lon là,
Vloc en avant, vloc en arrière,
Fin qui sait où le mènera...

DEUXIEME PARTIE

I

Malencontre, 31 janvier.

Quand, ce matin, coupant court à la solennité des beaux saluts cérémonieux qui nous étaient habituels et me semblaient depuis longtemps assez ridicules, j'ai tendu la main à M. de Malencontre, une lueur de sourire a passé dans ses yeux moins ternes... Notre entente le distrairait.

Mais, après le déjeuner, me trouvant à côté de lui dans une des grandes fenêtres de la salle à manger, je lui ai demandé comment il avait dormi sans véronal et, tout de suite, il s'est assombri.

—Mal, très mal... je n'ai pas sommeillé deux heures... Une nuit affreuse.

—Oh! vraiment... je suis très fâchée...

Ma mine déçue, l'agaça.

—Est-ce que vous pensiez sérieusement, fit-il, qu'il pût en être autrement... et qu'il suffirait à votre petite voix de dire: “Le véronal vous est mauvais, il n'en faut plus prendre” et à moi de supprimer le remède auquel je demandais le sommeil, pour que je me misse à dormir comme un bienheureux?

—Oh! je ne pensais pas ce'a, protestai-je avec humilité, mais obligée de m'avouer à moi-même que c'était un peu, cependant, ce résultat paradoxal que j'avais espéré.

M. de Malencontre parut regretter sa vivacité.

—Et vous, questionna-t-il, d'un autre ton, avez-vous fait de jolis rêves?

—Oh! moi, répliquai-je presque confuse, j'ai dormi toute ma nuit sans bouger... Je ne rêve même pas... c'est honteux!

—Au contraire, c'est l'indice d'une conscience pure... c'est aussi ce qui fait que vous ne puissiez concevoir les affres d'une nuit d'insomnie... ou de cauchemars.

Quoique plus amicale, la voix de M. de Malencontre était encore un peu amère. Cependant il ne m'a pas demandé de lui rendre son véronal. Et, tandis que madame de Malencontre “écrivait des lettres personnelles”,—ô ingénuité du dévouement maternel!—nous avons joué la sonate si brusquement interrompue quelques jours auparavant... L'Ecir ne soufflait plus. Nous l'avons jouée presque sans fautes.

—Vous voyez, me dit M. de Malencontre avec une satisfaction un peu étonnée qu'il dissimulait imparfaitement sous un air d'insouciance, l'autre fois, j'étais mal disposé...

Et je lui ai fait de grands compliments, qui étaient très sincères. Il peut n'être point un savant

technicien, un habile virtuose, mais il est un exécutant souple et sûr et un musicien profond.

Malencontre, 1er février.

Au milieu de la nuit, je me suis tout à coup réveillé. J'ai pensé: "Mon pauvre malade ne dort pas... il songe à des choses tristes et terribles, il s'énervé, il a très mal... et il me maudit de lui avoir arraché sa perfide boîte brune."

Et cette idée m'est venue qui, parce que mon cerveau était un peu embrumé sans doute, me parut alors beaucoup moins baroque et absurde qu'à présent: "Je voudrais que Patrice de Malencontre fût un petit enfant... Je m'assiérais près de lui, je poserais ma main fraîche sur son front ou sa main et tout doucement je chanterais pour le bercer... Et, il s'endormirait."

C'est qu'à mes yeux, vraiment, le baron Patrice est un peu comme un enfant. Je me sens beaucoup plus sage, beaucoup plus forte, beaucoup moins jeune que lui.

—Soyez touché, lui ai-je dit riant intérieurement de mes impressions folles, soyez reconnaissant ! Cette nuit, je me suis éveillée en pensant que, sans doute, vous ne dormiez pas... et cela m'a causé tant de peine... et même tant de remords, je crois, que je suis bien restée sans dormir... une demi-heure ! N'avez-vous pas cru percevoir dans l'ombre une voix silencieuse qui chantait *Som som béni, béni, béni*? C'était un écho de mon anxiété, très certainement.

Il m'a paru suffisamment touché de cette extraordinaire preuve de sympathie et, quand j'ai voulu lui remettre le véronal promis, il m'a dit:

—Je persévérerai encore vingt-quatre heures.

Mes félicitations ont été enthousiastes.

—Vous savez, me suis-je écriée, vous savez que, depuis deux jours, vous n'avez plus le même regard... Vos yeux sont plus clairs, plus vivants...

Et c'est vrai.

Cependant, je ne me suis pas vantée de cette victoire auprès de madame de Malencontre. A son fils de la renseigner, au cas où il lui plairait de le faire.

Si je suis encore, à Salvat, si j'ai endossé la robe austère et la perruque solennelle de Toinette, c'est malgré les confidences préparées et saugrenues de madame de Malencontre, c'est parce que M. de Malencontre, s'est confessé à moi, simplement, d'un élan irrésistible et m'a crié à l'aide, d'une pauvre voix d'homme en détresse qui ne choisit pas son sauveur, un passant peut-être, et qui, pourtant, s'abandonne aveuglément à lui.

En rendant compte systématiquement de chaque petit effort tenté, de chaque petit progrès accompli, en rapportant à madame de Malencontre, en livrant à ses commentaires maternels, à ses investigations prévenues et peut-être inconsidérées jalouses, des entretiens, des paroles qui, certainement, ne lui auraient point été destinés, il me semblerait jouer double-jeu et trahir un peu mon malade.

Et Toinette, en dépit des froufrous féminins de sa robe et des caprices blonds de sa perruque, Toinette respecte le secret professionnel.

Malencontre, 5 février.

Mon malade m'a dit :

—C'est bon de se raconter à vous... Je ne me suis jamais beaucoup raconté à personne. Est-ce que je vous ennuie ?

—Pas du tout... j'aime à vous écouter.

Dans la chambre des fées, près de l'âtre que domine l'antique blason à la "bisse ondoyante" et où dorment, somptueux et familiers, "Song" et "Fancy", les deux grands chiens roux, l'homme taciturne se raconte...

Et Toinette l'écoute indulgemment parler de son enfance qui fut morose et de sa jeunesse qui fut solitaire.

—Ma mère n'a pas été une femme heureuse... Mon père lui a causé de grands chagrins... Je crois qu'ils ne se sont jamais compris... Pour nous, les enfants, la vie était triste et inquiète... Toujours des discussions autour de nous... ou pis encore, des rancunes inexprimées qu'on sentait suspendues comme une menace dans le silence, et qui faisaient l'atmosphère lourde... Mon père ne restait guère à la maison... la pensée de ma mère en était constamment absente... Sans l'abbé de Malencontre, mon précepteur à cette époque déjà, et notre ami à tous, nous nous serions trouvés, ma soeur et moi, complètement livrés aux domestiques, nous aurions été quelque chose comme des petits enfants "moralement abandonnés"... Des années passèrent qui, quand j'y songe, me paraissent longues comme une vie entière. Alors, mon père fut tué en duel, dans des conditions particulièrement douloureuses... cruelles... Ma mère fut admirable de courage, d'abnégation... Nous ne possédions presque plus rien... Pour nous élever, elle travailla... Son énergie fit des miracles... Nous l'adorions, elle nous chérissait... Cependant mes rapports avec elle se firent très vite, si jeune que je fusse, après et difficiles. Exclusive en tous ses sentiments, elle était mère maintenant comme elle avait été femme... Inconsciemment, parce que j'étais son aîné, son préféré—puis un homme en herbe et, partant, un être à surveiller!—elle reporta sur moi le despotisme jaloux et aussi les méfiances, l'éternelle suspicion dont elle avait fatigué mon père... hélas, si vainement!... Elle fut jalouse de ma soeur, jalouse de mes professeurs, jalouse de mes camarades... de toutes les personnes, et même, je crois, de toutes les choses que j'aimais... Je me révoltais... Nous avions des scènes qui ressemblaient à des querelles d'amoureux... Ma mère me reprochait les désespoirs où la jetaient mes algarades... je la voyais malheureuse, je me croyais un monstre... et nous souffrions tous les deux. La mort de ma pauvre petite Simone nous rapprocha... Puis toute notre vie changea. Et ce fut le retour à Malencontre... Ma mère me fit la grande concession, la grande faveur de me donner la "chambre des fées" bien qu'elle-même habitât le second étage du château... Mais sa surveillance ne se relâcha pas... Et, bien qu'un domestique, prêt à répondre à mon coup de sonnette, dormît, alors, à côté de l'office, c'est en mon honneur, je crois, que fut inauguré le système des portes fermées chaque soir, dans la galerie, à double ou triple tour... Le bon abbé qui avait du mal, quel qu'il fût, une sorte de crainte superstitieuse et qui n'était pas loin de se le représenter comme une bête terrible

et puissante, rôdant et guétant, toujours prête, dans les ténèbres du dehors, approuvait ces précautions absurdes... Si je ne suis pas devenu—par réaction—un assez mauvais sujet, n'ayant pas trop de disposition à être un imbécile, ce n'est, certes, ni la faute de ma mère ni même celle de mon excellent précepteur... Cette méfiance puérile—car enfin, que redoutait-on à ce point de moi? m'exaspérait. Alors, quand venait le printemps, l'été, les nuits courtes, les belles aurores précoces, les jours n'étaient pas rares où, bravant joyeusement les verrous, je goûtais les délices de l'école buissonnière. Dès le lever du soleil, je prenais le chemin du page et m'en allais courir la montagne...

—Le chemin du page... qu'est-ce que c'est?

—Est-il possible qu'on ne vous ait jamais parlé de Gilles le Loup, de la belle Yolande d'Alleuze et du page Grégoire?

—On m'en a parlé sans me dire toute l'histoire... L'abbé Albin, mon conteur favori, juge qu'elle n'est point faite pour mes oreilles... et devient subitement sourd ou muet, quand je le questionne là-dessus.

Patrice se met à rire.

—Voilà bien l'abbé! dit-il. Je ne serai pas si sévère... Donc, mademoiselle, vers la fin du XVII^e siècle, la belle Yolande d'Alleuze, épouse de Gilles de Malencontre, avait, ici même au premier étage de la Tour de l'ouest, sa chambre et son oratoire... Cet appartement agréait au vieux Gilles, parce que, situé sur la gorge et dominant de deux cents mètres la Salve, il semblait plus que tout autre inaccessible et que le vieux Gilles était jaloux et soupçonneux jusqu'à la cruauté. Chaque soir, aussitôt le couvre-feu sonné, une duègne fermait la porte de la chambre des fées et emportait la clé... Le vieux Gilles habitait à l'étage supérieur, tantôt la Tour de l'ouest et tantôt la Tour du midi, selon que l'idée lui vint de surveiller la vallée ou la gorge, mais il avait fait creuser dans les murailles énormes des passages mystérieux qui lui permettaient—où qu'il se trouvât—d'arriver invisible et silencieux, à toute heure du jour et de la nuit, jusqu'à la chambre de sa femme, d'y entrer, par le jeu d'un mécanisme habile et secret, en déplaçant un des panneaux de la boiserie... ou, s'il lui plaisait, d'entendre, sans être vu, tout ce qui pouvait y être dit à voix haute... La pauvre petite châtelaine menait auprès du terrible seigneur une vie de tristesse et d'épouvante... Par peur du vieux Gilles, ses serviteurs même eussent craint de lui montrer du zèle ou d'obéir sans réserves à ses ordres... Un seul être osait lui témoigner du dévouement, un dévouement fidèle, c'était le petit page Grégoire qui, comme elle, avait dix-huit ans... Grégoire adorait la belle Yolande d'Alleuze. Quelquefois, il arrivait à se glisser en un coin de l'oratoire. Puis, quand tout dormait, il sortait de sa cachette et, dans la paix délicieuse de la nuit que troublait, seule, la terreur de voir paraître le seigneur de Malencontre, le gentil page s'asseyait aux genoux de la châtelaine et, tout bas, tout bas, lui contait des nouvelles, lui lisait les romances et les poèmes qu'elle aimait. Leur amitié était douce et chaste. C'était un peu celle de la princesse Florine et du bel oiseau bleu, dans le conte de madame d'Aulnoy... Et, le matin...

Ici, M. de Malencontre, interrompant son récit, me conduisit dans l'oratoire et ouvre la fenêtre...

—Tenez, mademoiselle, penchez-vous vite, car il fait froid, et regardez, à droite, tout près de nous, dans l'angle formé par la tour et le corps de bâtiment où nous sommes, ce gros tuyau vertical, scellé fortement à la pierre, par des colliers de fer... Son rôle est de conduire au bas du château—que dépasse, comme vous voyez, à l'endroit où il aboutit une toute petite plate-forme naturelle—les eaux pluviales qui ont elles-mêmes creusé dans le roc, la rigole par laquelle leur flot s'écoule ensuite vers la rivière... C'est, dit la tradition, par cet étrange chemin, en s'aidant de ce tuyau de fonte, en s'accrochant des mains et des jambes, en grattant des pieds la muraille rugueuse pour y trouver des saillies, que le page Grégoire quittait la "chambre des fées"... et que, parfois, il y avait pénétré... Quand il avait pris pied sur cette étroite plate-forme, il n'avait plus que deux mètres environ à faire, en suivant, pressé contre le mur, le rebord du rocher pour atteindre le point où, d'un coude brusque, encore ardu, mais point inaccessible, le sauvage piédestal du château s'élargit. Il rentrait au matin, par la porte... Et les gens du château, croyaient à quelque escapade vulgaire, sur laquelle chacun fermait les yeux...

—Mais, mon Dieu, m'écriai-je, saisie, est-il possible que, si c'est là ce qu'on appelle le "chemin du page", vous l'avez jamais pris!

—Je l'ai pris très souvent, je vous l'assure... j'étais à la fois robuste et très agile... intrépide comme on l'est à cet âge—celui du page à peu près!—et assoiffé de liberté... L'exploit, d'ailleurs, n'est pas aussi hasardeux qu'il peut sembler... J'en étais venu à l'habitude et ne pensais même plus au danger...

—Et comment rentriez-vous?

—Par la même route... avant sept heures.

Penchée à la fenêtre, les yeux sur l'abîme, j'eus l'impression que mes jambes fléchissaient.

—C'est effrayant! Cette plate-forme dont vous parlez est si petite que vos pieds, la cherchant à la descente sans que vos yeux pussent le voir, l'auraient manqué aisément... Et cette corniche qui suit de si près la muraille... Vous avez passé là...

—Je n'étais pas sujet au vertige... Mais, je conçois... oui, je conçois que, de ma part, une entreprise qui nécessitait un peu de courage et de sang-froid... vous paraîsse incroyable... Les temps, hélas, ont changé.

Et, brusquement, comme pour couper court à ses souvenirs et à mes remarques, Patrice de Malencontre a fermé la fenêtre. Pour faire diversion, j'ai demandé la fin de l'histoire.

...A la moindre alerte, prompt comme l'air, le page Grégoire regagnait sa cachette. Mais, une nuit, le mystérieux panneau g'issa discrètement et en tel silence que les deux pauvres enfants furent surpris. Un châtimement atroce les attendait. Le page dut subir les plus horribles tortures jusqu'à ce que mort s'en suivit; quant à la châtelaine, elle fut sommée de choisir entre un pistolet et une fiole de poison... Elle prit le poison, et souffrit des heures avant de rendre à Dieu sa pauvre petite âme.

Nous avons repris nos places près de l'âtre. Dans la chaleur retrouvée et la sécurité confortable de notre causerie, je ne manque pas de trouver un

charme au petit frisson qui,—parce que le froid du dehors m'a un peu saisie tout à l'heure, et que maintenant l'histoire de la châtelaine et du page n'est pas sans m'émouvoir—parcourt délicatement mes veines.

Je demande :

—Que sont devenus les couloirs mystérieux qui serpentaient à travers les murailles ?

Patrice sourit.

—Leur rôle connu s'arrête au vieux Gilles... Ils ont été oubliés... fermés, peut-être comblés de puis... à moins que—ce qui est possible—ils n'aient jamais existé, et que le vieux Gilles soit entré dans la "chambre des fées" par la porte... comme tout le monde... comme tous ceux qui n'y entrent pas par la fenêtre... Cet épisode romantique s'est enrichi peu à peu de détails extraordinaires et a pris des allures de légende... Au temps de ma vie dont je vous parlais à l'instant, il me ravissait... Je comparais, fort irrévérencieusement je l'avoue, ma pauvre mère au vieux Gilles... et mon sort à celui d'Yolande... à cette différence près que ma solitude était complète et que je n'avais pas à craindre de voir s'ouvrir les panneaux... Mais j'aurais voulu être le page et, captif comme Yolande, c'était avec l'entrain et la malice du page que je m'évadais... puis, un jour, je ne sais, en vérité, comment ma mère eut vent de mes fugues matinales et mit un cadenas à la fenêtre...

—J'aurais fait comme elle.

—Moi aussi peut-être... à sa place... Mais je n'étais qu'à la mienne... Ma colère, mon humiliation furent indicibles... Cependant, je ne savais pas résister à ma mère, parce qu'elle avait une volonté terrible, puis, surtout, parce que je l'aimais... Quand vint le moment de mon service militaire, je sus qu'elle avait tenté de secrètes démarches dans l'espoir de me faire réformer... C'était grotesque!... La faveur a des limites... Je fus reconnu bon pour le service... Et je me rappelle mon stage comme une époque délicieuse... une époque de liberté! Tout est relatif, n'est-ce pas?... Au retour, ma fiancée, la petite épouse qui m'était promise m'attendait... Notre bonheur fut très doux, mais bien court... Et ce fut affreusement cruel. Trop délicate, trop frêle, trop jeune—elle n'avait que dix-sept ans—la pauvre enfant mourut d'avoir été mère... Il semblait que, pour elle déjà, je dusse être le mauvais destin... Plus d'une année se passa, puis je partis... Je voulais voyager. Ma première étape me conduisit en Algérie... Un de mes grands désirs était de connaître André de Malencontre, mon oncle à la mode de Bretagne, Malencontre le colon, comme disait ma mère, car notre parent possédait, en effet, à quelques dizaines de kilomètres de Bône, un des plus importants domaines agricoles de la province... Je fus reçu à coeur ouvert et me laissai retenir deux mois à Ismaïla. Ce pays neuf, ces grands espaces, ce merveilleux climat, cette vie large et libre m'enchantèrent... "Reste avec moi ou viens me rejoindre, me dit mon oncle. Tu étouffes, là-bas, dans ta vallée d'Auvergne... Viens, tu me seconderas, tant que je serai actif et bien portant, puis quand je serai vieux, tu me remplaceras et, quand je serai mort, tu seras le maître de tout." Le caractère loyal, la force joyeuse et tranquille de ce Malencontre d'au delà des mers, m'avaient séduit comme l'existence qu'il m'offrait... Je fus tenté,

mais mon voyage commençait à peine... Quand il prit fin, Gladys était ma fiancée... Elle aimait le vie sociale... rêvait de Paris... Les beaux projets d'Afrique furent abandonnés définitivement... Vous savez ce qui suivit...

—Pourquoi "définitivement"? Votre oncle ne vous renouvellerait-il pas sa proposition?

—Il me l'a renouvelée... Ma mère s'est indignée, a protesté contre l'égoïsme d'André de Malencontre, contre le mien—bien que je n'eusse rien dit—à parlé de mes devoirs de fils que j'admettais avec elle et comme elle, de mes devoirs envers le nom de Malencontre que je comprends un peu différemment, puis... s'est mise à pleurer... C'était peu de temps après la mort de Gladys, j'étais malheureux, découragé... déjà malade... je n'ai pas même discuté... Et ma mère a répondu pour moi.

Toinette a grande envie de discuter, elle. Il lui plaît d'imaginer pour son malade l'épanouissement d'une vie nouvelle, plus saine, plus libre, loin du château sinistre, du pays des neiges et de l'Écir, dans le grand air de mer, sous le ciel bleu, à la lumière d'un soleil triomphant.

Mais elle se tait... peut-être parce qu'elle eût jugé peu délicat de heurter de son influence occulte la volonté ou le désir de madame de Malencontre, peut-être aussi parce que le moment de parler pouvait n'être pas encore venu...

Malencontre, 8 février.

Ce soir, M. de Malencontre n'a fait qu'une partie de jacquet et m'a demandé ensuite si je ne voudrais pas jouer avec lui un très beau *concerto* de Brahms qu'il avait déchiffré dans la journée.

Je me suis levée avec empressement... La petite figure blanche de l'abbé s'est illuminée... Les yeux de Brinda Savage se sont enfoncés à des profondeurs invisibles... Et le visage de madame de Malencontre s'est fermé, tandis que ses lèvres s'ouvraient pour dire :

—C'est cela... un peu de musique... Tu as une bonne idée, mon fils... Jouez-nous ce *concerto*.

II

Malencontre, 15 février.

"Lull aux yeux couleur du temps" et son chevalier, Guy de Malencontre, étaient dans la salle à manger seigneuriale, assis devant de grands pots de porcelaine ivoirine où des cuillères se dressaient. Lull avait imaginé—caprice de fée—de mêler sur d'énormes tranches de pain de seigle, de rouges rubis tout pénétrés de lumière, avec des topazes claires et dorées comme le soleil... Aussi bien le prodige, le plus merveilleux était-il que, dès qu'on en approchait des lèvres friandes, les rubis et les topazes parfumés et tremblants se métamorphosaient en une délicieuse gelée de framboise, en une fraîche et savoureuse gelée de coing...

Lull et Guy dévoraient leurs tartines et ils riaient, comme ils mangeaient, à belles dents joyeuses, parce que les confitures étaient bonnes et parce qu'ils se sentaient gais.

M. de Malencontre qui passait, entendit les rires par la porte entr'ouverte. Il entra et s'informa du sujet d'une telle allégresse.

Guy répondit plus vite que Lull:

—“Nous goûtons des pierres précieuses sur du pain bis...” et offrit à son père de partager notre régal féerique.

—Tu vois, papa, ajouta-t-il gravement, on fait les tartines très grandes et, pour que ce soit bon, il ne faut pas manger proprement comme à table... il faut mordre dedans comme ça... c'est Flavie qui le dit.

M. de Malencontre me regarda:

—Je vous félicite des excellents conseils que vous donnez à mon fils!

Il était moins pâle que d'habitude, ses lèvres semblaient se détendre dans le sourire comme y trouvant un bien-être... J'oserais presque dire qu'il paraissait être “de bonne humeur”.

—Cela ne vous tente pas de manger des pierres précieuses qui se changent en confitures? demandai-je.

—Mais... si, peut-être.

—Alors, asseyez-vous là... je vais vous faire une tartine.

Notre puérile joie le gagnait: il obéit. Guy lui mit autour du cou ses plus “grands bras”... Je lui servis en rien de temps une tartine appétissante qu'avec une résignation comique, il accepta... Et, tout de suite, causant avec Guy, il eut ces yeux jeunes et très bleus qui éclairent plus souvent son visage maigre depuis que les doses de véronal sont moins fortes et moins fréquentes.

Guy contemplait son père avec ravissement. Tout près de lui, tout contre lui, heureux, chantonnant, agitant sa jolie tête brune, il tenait sa tartine d'un geste identique, avec une petite main d'enfant, formée déjà, étrangement pareille à la longue et fine main d'homme.

—C'est bon, papa, dis?

Et il faisait des lèvres un petit claquement de connaisseur.

Le seigneur de Malencontre acquiesçait et souriait, goûtant comme Guy aux confitures enchantées. Selon le conseil de son fils, il mordait dans la tartine franchement, en plein, “pas comme on mange à table” et vraiment, je crois que, très sincèrement, il la trouvait bonne.

—Vous avez l'air d'un grand gosse! m'écriai-je amusée de le voir soudain si différent de lui-même.

Le mot plut à Guy.

—Papa est le grand gosse et moi je suis le petit gosse! déclara-t-il dans un beau rire sonore.

Ce fut un moment très fou de jeune et charmante insouciance.

Le goûter fini, Guy me demanda de jouer avec lui.

—Je ne puis pas, Guy, votre grand'mère m'attend... je me suis attardée déjà.

Il fut déçu, puis, saisi d'une bonne idée, il se tourna vers son père.

—C'est papa qui va jouer avec moi!

M. de Malencontre se recusa.

—Moi, je ne sais pas jouer.

—Pourquoi? Flavie sait.

—Flavie est beaucoup plus savante que moi, mon petit.

Mais Guy secouait la tête avec toute l'incrédulité du monsieur à qui l'on n'en conte pas.

—Les papas savent tout.

J'eus un regard malicieux vers M. de Malencontre, un regard qui disait: “Qu'allez-vous répondre à cela?”

Et Guy, déjà—se sentant, par un instinct subtil en plus douce et tendre atmosphère que de coutume—Guy, déjà, s'était blotti dans les grands bras comme au jour de Noël.

J'ai rejoint madame de Malencontre sans attendre la solution du débat, mais, plus tard, Guy m'a parlé d'un château de cartes que son papa avait fait et qui était plus beau et plus grand que “tous les autres châteaux de cartes du monde”... Et, le soir, au dîner, le baron Patrice a dit à l'abbé: “Les progrès de mon fils m'étonnent... Il observe, il réfléchit, il raisonne comme un petit homme, tout en restant câlin comme un bébé.”

Malencontre, 17 février.

Le soleil défiait l'hiver et devrait, pour un jour, la neige d'Auvergne comme il a doré les beaux marbres grecs pour l'éternité. La vallée blanche s'éclairait d'un reflet qui semblait émaner d'elle...

J'ai dit à M. de Malencontre:

—N'êtes-vous pas tenté, ne voulez-vous pas faire une promenade?... Cette lumière pure et fraîche est comme un breuvage délicieux qui grise du plaisir de vivre!

Mais, tout de suite, il a pâli avec ces frémissements des lèvres, cette agitation des doigts, cette crispation de tout l'être qui, brusquement, refout de lui le malade qu'on oubliait.

—Ne me demandez pas cela... c'est mal... puisque vous savez que... je ne peux pas.

J'ai répondu hardiment:

—Pourquoi ne pourriez-vous pas! Qu'éprouvez-vous?... C'est précisément ce que j'ignore et ne comprends pas...

Il a secoué la tête.

—Vous voulez toujours “comprendre”... Est-ce que je comprends moi-même?... Longtemps, je me suis refusé à sortir du château, parce que je souffrais et me terrais dans ma souffrance... puis cette chose est venue... une appréhension inconcevable... L'horreur d'un sol décliné qui semble s'échapper aux pas... la pensée du vide que je crois voir... l'idée d'un vertige qui va me prendre... je ne sais...

Il s'interrompt, puis soudainement:

—Je vous en prie... de cela, je ne puis, je ne veux pas parler... vous voyez bien... vous voyez bien que... que cela m'humilie atrocement... conclut-il.

Et il souffrait, il souffrait à crier de cette humiliation qu'une fois déjà, il avait avouée devant moi... Je me suis tue, j'ai essayé de dire je ne sais quoi et lui de me répondre, mais... C'est triste! On constate de petits progrès, on se réjouit, l'imagination s'exalte... Puis, sur un mot, tout change... Et l'on voit que le terrain gagné est peu de chose, bien peu de chose... presque rien.

Ce jour-là, le découragement que j'éprouvais, passa sur mon visage et Patrice s'en aperçut... Brusquement, il interrompit une phrase insignifiante, prit ma main et la serra à la broyer.

—Ne soyez pas méchante, gémit-il, ne soyez pas méchante...

Mais la meurtrissure de ma main m'arracha une plainte: “Vous me faites mal”...

Alors il parut désolé, repentant, il baisa mes

pauvres doigts rougis, me dit que j'étais bonne et me supplia de ne pas l'abandonner.

Vous abandonner maintenant, mon pauvre grand gosse! Je n'y songeais guère... j'ai trop pitié de vous!

Malencontre, 28 février.

Lull, cher esprit, je ne trouve plus le loisir de vous conter les choses... Mon malade me prend beaucoup, beaucoup de ces heures inutiles et flâneuses qu'autrefois je vous réservais!

Maintenant, c'est presque une habitude de ma libre matinée. Aussitôt prête, je descends dans la "chambre des fées"... Oh! rien n'a été promis ni convenu! Pourtant, je sais que si je manquais à ce rendez-vous tacite, mon malade serait déçu.

Quand je dois sortir, je suis enveloppée déjà de ma grande limousine à raies brunes, et ma halte ne dure qu'un instant, mais quand au dehors le temps ou les chemins sont trop hostiles—et ils l'ont été, tous ces derniers jours—je m'assieds frileusement au coin de l'âtre et, mon malade et moi, nous causons.

Nous causons en vérité de mille choses.

Quelques sujets cependant nous restent défendus. Quand je trouve M. de Malencontre dans une certaine disposition que, tout de suite, je devine, je ne lui laisse pas faire la moindre allusion à ses impressions malades ni même à ses chagrins réels. Je sais que toute conversation qui confinerait à ces sujets dangereux et tout ce que je pourrais lui dire, l'énerverait, augmenterait son énervement. D'autres jours, je sens qu'il lui sera bon de parler; ce sont les jours où il a besoin d'être réconforté, raisonné, les jours où, inconsciemment, il désire qu'on lui arrache des yeux, quitte même à le fâcher un peu,—les verres grossissants au travers desquels il regarde les réalités pénibles. J'essaye de lui montrer la fausseté de certaines interprétations, de certains jugements, de le pousser à combattre l'influence obsédante qu'acquiescent sur son intelligence et sa volonté les moindres pensées, les événements les plus futiles...

J'écoute patiemment toutes les doléances et répète avec obstination les arguments de tout ordre qui y répondent... Et je me découvre tour à tour une force et une subtilité d'éloquence qui me surprennent moi-même, lorsque nous revenons à cette tragique nuit d'Ecir où, mystérieusement, la pauvre G'adys s'endormit de son dernier sommeil. Tout mon effort tend à apaiser les angoisses de Patrice, à mettre en relief les bonnes et saines raisons qui me semblent confirmer le diagnostic étonné, mais point hésitant, du médecin de Saint-Allyre et démontrer qu'atteinte d'une maladie cardiaque lente et sournoise dont l'aggravation fut subite et foudroyante, mais dont les symptômes avaient été incertains—quelle jeune fille après une course un peu ardente ou une montée un peu rapide, s'inquiète si son cœur bat plus précipitamment—lady Savage est morte de mort naturelle.

D'autre part, est-il possible d'admettre que, dans le dosage du dangereux élixir, un être conscient, lucide se soit aussi formidablement trompé, sans avoir pris de son erreur, au moment même, une notion plus nette? Jamais, jamais!

Je parle avec conviction. Patrice se laisse gagner. Dans le silence où il les a inlassablement ressautés, ses doutes se sont exagérés, sa douleur a, peu à peu, égaré son jugement, il en convient avec moi.

C'est singulier! Cette douleur en est venue à faire corps avec le mal dont elle fut le principe initial, à se mêler si intimement à lui qu'il n'est pas toujours possible de distinguer les manifestations de l'un des symptômes de l'autre, et qu'il y a des jours où je me demande tour à tour, si, ne pouvant consoler la douleur, on pourra jamais guérir le mal ou, au contraire, si, triomphant enfin du mal, on n'aura pas à constater ce prodige d'avoir, sans presque le chercher ni surtout l'espérer, vaincu en même temps la douleur.

En attendant, je me borne à la distraire.

Nous parlons beaucoup de Guy. Je raconte des choses, et des choses... Guy, c'est ma force, c'est le talisman qui me permet de dire hardiment à mon malade:

"Un grand bonheur est là pour vous imposer le devoir de guérir et vous faire connaître encore la douceur de vivre."

J'oblige M. de Malencontre à constater les progrès accomplis, je le rassure si ses efforts ont été stériles, j'exalte son désir vers cette guérison, vers cette vie nouvelle, vers cette réalité attendue à laquelle je veux qu'il croie avec certitude et joie, comme en hiver, supportant les frimas, on croit au renouveau du printemps tout proche.

Souvent je m'effraye malgré tout de mon impuissance, je me dis qu'il faudrait pour relever, convaincre le baron Patrice, lui donner cette foi qui le sauverait, des mots, un savoir que je ne possède pas... Cependant il m'écoute et son visage s'éclaire, il a confiance en moi... et peut-être mes pauvres et naïves raisons qui viennent d'un cœur attendri et sincère, sont-elles de "ces raisons que la raison ne connaît pas" et qui triomphent miraculeusement des autres.

Puis c'est le tour de la musique... nous déchiffrons, nous étudions. La musique m'est un puissant auxiliaire... et surtout cette musique collective. Je suis certaine que, si David avait fait de la musique d'accompagnement avec le roi Saül, les résultats obtenus eussent été meilleurs et surtout plus durables.

Ajoutons que je multiplie les tasses de lait parfumées de moscatel, et que j'imagine d'autres philtres, chocolats à la crème, oeufs d'ayés dans du champagne, *sabaglions* variés au gré de ma fantaisie... J'y goûte, c'est exquis! Patrice dit que c'est lourd, qu'il n'a pas faim, qu'il n'aime pas cela... et boit en s'excusant d'être un homme discourtois et ingrat.

Malencontre, 1er mars.

Où vraiment, son sourire, moins rare, est aussi moins triste et moins maigre.

Madame de Malencontre s'en est avisée comme moi, mais je ne sais trop s'il lui plaît de l'avouer.

Elle est extraordinaire... Ces menus progrès, cette lente ascension de son cher Patrice vers un état meilleur, la ravissent et la fâchent. Elle n'aime point à en admettre la réalité, pourtant si je les contestais, elle se mettrait en colère.

Elle a parfois des envies de m'embrasser qu'elle satisfait et qui se changent, dès le baiser, en envie de mordre.

L'autre jour, elle m'a dit d'un ton amer :

"Les jeunes sont forts, les jeunes ont raison... il est une heure où les vieux n'ont plus qu'à se retirer devant les jeunes."

Et cependant, c'est elle qui m'a appelée à Malencontre... Elle consentait à cet absurde sacrifice de faire de moi la femme de son fils... N'est-il pas plus facile d'accepter que je sois son amie?

Ce que vous ne croyiez pouvoir espérer que de l'amour, madame, l'amitié l'obtient... Et l'amitié est moins exigeante que l'amour... Elle demande seulement qu'on se prête à elle... L'amour veut qu'on se donne... et même, il prend!

Votre jalousie gagne au change, madame... N'y songez-vous pas?

Malencontre, 2 mars.

Jour découragé... mon pauvre grand gosse était triste et dolent... Il avait mal à la tête... Je l'ai trouvé auprès du feu, inactif et les yeux fermés comme aux heures mauvaises... Il m'a annoncé que sa vie était finie, qu'il ne guérirait certainement jamais... Quand j'ai voulu protester, il m'a prié de n'en rien faire, en murmurant quelque chose de vague qui devait signifier, je crois, que le silence et la solitude étaient d'excellents remèdes... Mais, comme j'avais posé ma main sur son front brûlant, il l'a prise et l'a gardée sans rien dire un long moment...

Et quand j'ai voulu partir, il m'a dit :

"Restez, soyez-là, je vous en prie... cela me fait mal d'être seul avec vous."

III

Malencontre, 3 mars.

Le soleil a brillé. La température s'est adoucie, la neige s'est mise à fondre. On a entendu des bruits de sources et de cascades, puis, brusquement, le froid est revenu... Cette nuit, il a gelé.

Les chemins luisent comme des miroirs.

Quand l'hiver finira-t-il? Voici que je commence à appeler le printemps, à trouver qu'il est bien long à se montrer?

Et pourtant, nous sommes à l'époque où l'hiver est encore chez lui.

Malencontre, 4 mars.

Ah! cette fois, c'est une victoire, une vraie victoire de Toinette et si extraordinaire, si peu attendue qu'en toute sincérité, j'y peux à peine croire.

Peyrol, le fermier de Vergnes vient de promettre sa fille Annou à Landry Menouze, le charpentier de Salvat et madame de Malencontre qui n'a pu le recevoir quand il est monté au château pour annoncer les accords, m'avait priée de porter à l'accordée ses vœux de bonheur et son présent de nocce.

J'avais endossé ma bonne limousine de berger. Comme je traversais le petit jardin, je m'entendis appeler et Patrice qui, malgré le froid, prenait l'air en regardant la vallée du haut des créneaux de madame de Malbroug, me rejoignit.

—Où allez-vous ainsi, bergère Peau-d'Ane?

—Aux Vergnes... offrir un don de joyeuses fiançailles?

—Aux Vergnes! Vous voulez descendre le rocher, aujourd'hui?... Mais, ma pauvre petite amie, et le verglas!... Ce serait de la folie!

Nous arrivions à l'entrée du sentier qui apparut sec, craquelé, tout luisant.

—J'ai le pied solide, déclarai-je sans me troubler... Les jours de grand gel ont été nombreux cet hiver et...

—Jamais le sol n'a été aussi glissant qu'hier et aujourd'hui... Vous ne pouvez pas vous mettre en route, toute seule... Demandez à quelqu'un... à Brinda... par exemple, de vous accompagner, vous vous appuieriez l'une sur l'autre...

Je risais.

—Brinda, quitter le coin du feu par ce beau froid?... Pauvre Brinda! C'est un glaçon que je ramènerais.

—Pourquoi tenez-vous absolument à aller aux Vergnes aujourd'hui?

—Parce que votre mère désire que j'y aille.

—Oh! ma mère comprendrait...

—Et aussi, parce que j'ai envie de sortir, de marcher, de respirer de l'air tout neuf... et aussi, parce que j'ai décidé que j'irais.

—Alors, emmenez un domestique... Ambroise...

—Ambroise? quelle idée... Suis-je une petite fille pour qu'on me fasse escorter?... je me sentirais très sotte... Ne craignez rien, allez... il n'y a aucun danger... A tout à l'heure.

J'étais un peu agacée, j'avais un peu envie de demander à Patrice s'il me croyait affligée de la "phobie" des pentes. Je fis quelques pas vers le sentier. Il me retint.

—Je ne veux pas que vous partiez ainsi, dit-il vivement de son air autoritaire. Je ne veux pas que vous commettiez une pareille imprudence... j'irais plutôt avec vous...

J'eus peine à réprimer un tressaillement. Me gardant, cependant, de paraître étonnée, j'ai dit :

—C'est cela, venez avec moi... j'en serai ravie... et les braves gens de Vergnes aussi.

Patrice avait parlé d'un élan irréflecti, je crois que ma réponse l'avait saisi.

Sur son visage tiré, je pus suivre le débat intérieur que je devinais, la lutte intense, poignante qui se livrait si près de moi, au delà de ce front pâle, de ces yeux inquiets.

J'aurais voulu aider mon pauvre grand gosse, mais un instinct profond et impérieux m'interdisait de le faire... je savais qu'à cette heure, je ne devais pas me souvenir des appréhensions neurasthéniques, des peurs, des refus honteux d'eux-mêmes, je savais, que les oublier, c'était un peu les effacer...

...J'attendais simplement, calme en apparence, alors que je sentais mon cœur anxieux battre de crainte... et d'espoir.

Et Patrice dit :

—Soit... je viendrai avec vous.

Il rentra dans le château par la poterne et, très vite, reparut vêtu et coiffé de fourrure, semblable à un grand ours fauve, long et mince comme le Prince charmant...

Nous nous mîmes en route.

—Voulez-vous vous appuyer sur moi? dit Patrice.

Je continuais de retenir toute parole de surprise ou même d'encouragement qui eût affaibli, humilié son effort.

Je posai ma main sur son bras. Je sentais, je devinais que, m'offrant son appui, il cherchait inconsciemment le secours du mien, mon pauvre grand gosse! Je le sentais tendu, désespéré, malheureux... et j'aimais son orgueil.

Le temps était beau. Il n'y avait pas de soleil, mais une lumière pure précisait les contours des choses et les plus lointaines semblaient proches. Les hautes montagnes étaient toutes blanches. Dans la vallée, le gél, prenant les neiges fondantes avait jeté comme un frêle voile de givre... L'air froid avait cette transparence rose des beaux jours d'hiver... il était si sec, si léger que les moindres bruits de la campagne éveillaient dans le silence un écho limpide et argentin.

Mais je ne songeais point à jouir de cette grâce de l'heure. A mon tour, j'avais peur. Une responsabilité pesait sur moi. Si Patrice allait être pris d'angoisse, si sa nervosité allait lui rendre le trajet impossible, s'il s'arrêtait soudain, aussi incapable de continuer que de revenir en arrière... que ferais-je?... Oui, j'avais peur.

Le chemin était vraiment difficile et lisse comme verre; on n'était sûr d'aucun de ses pas. A chaque tournant, on patinait bien malgré soi et l'on ne savait comment se maintenir debout.

—Prenez garde, fit Patrice, la voix changée. Ici la pente est plus raide... je...

La phrase n'était pas finie que mon pied glissa, manquant le sol... Ma main quitta le bras de Patrice... je perdis l'équilibre, je me vis tomber, alors...

Mais comment rendre des impressions qui se succèdent en quelques secondes?

...Une poigne souple et vigoureuse m'avait retenue... Je me sentis gardée de la chute, je me sentis en sécurité. Le geste avait été si prompt, si sûr et ce que j'éprouvais était si inattendu qu'instinctivement, mes yeux se levèrent, cherchant l'être inconnu, la main agile et puissante qui m'avaient secourue...

Ils ne virent que Patrice de Malencontre qui souriait, un peu haletant.

—Vous voyez, remarqua-t-il, que j'ai bien fait de vous accompagner.

—Sans vous, je me cassais la jambe... ou même la tête, tout simplement, fis-je...

Et je me mis à rire. Mais j'avais envie de pleurer.

—Prenez mon bras et appuyez-vous mieux que tout à l'heure, dit Patrice, souriant et protecteur.

Il avait son air des jours de progrès où il était content de lui-même, cet air de triomphe modeste et contenu qui m'amuse et qui m'attendrit comme certaines paroles de Guy... Et, j'eus, mon Dieu, je puis bien vous le confier, Lull, j'eus un grand désir de l'embrasser pour lui dire mieux qu'il était brave, qu'il était fort et que, moi aussi, j'étais très contente...

Docile, j'ai pris son bras, je me suis appuyée sur lui. Ses pas maintenant s'étaient assurés, singulièrement fermes. Et, dans cette dernière partie du trajet jusqu'au bas du rocher, ce fut bien lui qui me soutint.

Sur la route plate au long de la Salve rapide et

chantante, nos pas sonnèrent, plus vifs et plus joyeux.

Le visage de Patrice, ses mouvements, sa voix s'étaient animés.

Comme nous approchions du domaine des Vergnes, je lui fis remarquer que ma présence chez le fermier n'avait plus la même raison d'être et, qu'en tout cas, ce n'était plus à moi qu'il appartenait de remettre à Annou Peyrol le présent de noce du château.

—Mais je n'entre pas, s'écria Patrice.

—Pourquoi donc? Vos félicitations feront à ces braves gens grand honneur et grand plaisir tout ensemble... Vous leur devez bien cela! Peyrol ne vous sert-il pas, vous et les vôtres, depuis des années?

—Peyrol m'a vu naître et, depuis qu'hélas, je néglige les devoirs qui m'occupaient naguère, c'est lui qui mène tout dans le domaine et non pas seulement avec une activité, une initiative remarquables, mais encore avec un dévouement, une probité dont nous ne saurions nous montrer trop reconnaissants... Vous avez raison, je dois à ce vieux et fidèle serviteur une visite d'amitié... mais...

Il hésita:

—...ils vont paraître si surpris de me voir...

—Pas du tout! Leur surprise sera de la joie et, comme telle, vous sera douce... Ne compliquez pas les choses... Il y a des jours où tout réussit... Ne sentez-vous pas que vous vivez un de ces jours-là?

Maintenant, nous marchons sur le sol des Vergnes. Un chemin, au bord duquel d'énormes châtaigniers tendent leurs bras nus, nous conduit à travers les champs de culture. Ici grandiront le seigle et le blé semés à l'automne. Là le sarrasin s'épanouira à perte de vue et ce sera comme une mer fleurie... Voici la chenevière et d'autres étendues mornes, attendant la volée du grain. Quelque jours encore et, des terres remuées, montera la bonne odeur fraîche des labours de printemps... Sise en plein midi, une précieuse petite vigne—des plants de Limagne qui donnent une piquette claire et parfumée—accroche ses ceps nouveaux au flanc d'un coteau... En face, des vergers, puis un bois, des châtaigniers, des tilleuls, des chênes, montent la pente. Et à droite et à gauche, c'est la montagne, la montagne tour à tour agreste et stérile, la montagne des grasses prairies et des maigres bruyères, la montagne où, comme aux champs, tout dort, les grands rochers de basalte ou de granit, les pâturages déserts, la fougère et la brande rousses et les toits perchés des burons qui exhaleront à l'été, l'haleine blanche de leur mince fumée, où, dans l'engourdissement de l'hiver, tout est silencieux et immobile, tandis que la rivière, l'âme de la vallée, court et chante malgré le gel...

—Vous aimez ce domaine?

Patrice a un sourire mélancolique.

—Je ne sais pas... Je l'ai beaucoup aimé... Si je l'aime encore, c'est, je crois, comme on aime les choses qui appartiennent au passé.

Nous arrivons... La ferme des Vergnes, une maison presque centenaire avec des combles percés de mansardes et des lierres, aussi vieux qu'elle, qui tapissent les murs, une cour biscornue où des escaliers extérieurs aboutissent sous des auvents

qui doivent abriter des nids, une mare qui brille, des choses de travail qui attendent et se reposent... une quantité de bâtiments annexes, de drôles de petits pignons qui se dépassent et qui ont l'air de se bousculer pour regarder par-dessus les uns des autres, des enclos, jardins ou potagers, qu'on devine... la ferme des Vergnes, c'est tout un petit monde... On dirait un hameau.

Nous entrons... De bonnes grosses voix meuglent au fond des étables, un grand chien aboie et secoue sa chaîne...

Et Mamette Peyrol paraît, sa figure honnête propre et ridée comme une rainette, souriant à petits plis, sous la coiffe ancienne, la coiffe vénérable du pays....

Un cri: "Hé là, Mouchu Patrice!... Annou... pichioto, Annou, Mouchu Patrice est venu!"

Annou est assise près de la fenêtre et fait de la dentelle, la "drolle" est adroite et fine et ne s'occupe point aux travaux des champs... Vite, elle accourt et fait la révérence.

...Mamette, heureuse, avance des sièges, appelle les servantes et s'empresse autour de nous...

Mouchu Patrice est venu! Qu'on aille aux champs appeler le "couârrou", vite, vite... il est là-bas peut-être, à la vigne... vite, vite, Mouchu Patrice qui est là!

"Mouchu Patrice" s'accommoderait d'une réception moins enthousiaste, cependant il a ses bons yeux, les yeux qui sourient et qui ont l'air si jeunes, les yeux bleus de Guy... Il complimente Mamette, et félicite la jolie dentellière, parle de Landry Menouze qu'il connaît bien et offre, avec un mot gentil, le présent de noce, un coffret de bois de santal qui forme tirelire et, déjà, renferme un grand billet bleu... Les exclamations redoublent et les mercis... Puis j'ai mon tour. J'apporte une bagatelle, un fichu brodé... mais il vient de Paris! Ah! l'aimable, la bonne demoiselle que je suis!... On me connaît à la ferme!... Quand Peyrol a eu sa pleurésie, c'est que je suis venue... et par des temps! Il n'y en a pas beaucoup de demoiselles comme moi, dans les villes!... Patrice écoute mon éloge avec patience et m'approuve... Il trouve aussi qu'il n'y a pas beaucoup de demoiselles comme moi dans les villes... et même ailleurs...

Patrice me cause une sorte d'étonnement admiratif... Il est cordial et simple, il est le maître de Malencontre et des Vergnes et, pourtant, il est un jeune homme qui parle à une vieille femme, il est aussi l'enfant que la fermière a vu tout petit et qui s'échappait du château pour jouer à la ferme où il a fait tant de belles parties, mangé tant de "bourriols" et de "cabecous"...

Le fermier arrive courant, enveloppé dans sa limousine, son grand chapeau poilu à la main. Il a, comme on dit ici, la "crête blanche" et son visage osseux s'encadre d'un collier de barbe grise, mais sa peau de paysan est d'un brun rougeâtre comme la terre de son pays. C'est un traditionaliste ingénu... Patrice est, à ses yeux, moins le propriétaire que le seigneur... Mais son respect de vieux vassal est souriant, familier, presque tendre... Lui aussi se souvient du petit garçon qui se plaisait aux travaux des champs et dévorait les "bourriols" de la ferme.

Dans l'âtre, d'énormes souches brûlent à cheval sur les landiers. La salle est spacieuse avec de

beaux meubles cossus, en merisier presque rose... Au plafond, barré de poutres, pendent les chapelets de saucisses et de boudins, les gros jambons blancs et noirs dont se parent les maisons d'Auvergne comme d'un signe d'abondance.

On avance les escabeaux. Nous voici autour de la table. On apporte les "bourriols" tout chauds, la "tourte" de seigle et les fameux "cabecous", ces fromages de brebis qu'aimait le petit Patrice...

Dans nos verres, Peyrol, radieux, verse le vin de la vallée, la piquette âpre et parfumée comme un fruit sauvage.

Patrice dit qu'il boit au bonheur des fiancés.

—Et moi, monsieur Patrice, je vous souhaite une belle promesse! a répondu Peyrol, plein d'entraînement.

Patrice a secoué la tête.

—Non, mon vieux Peyrol, il ne faut pas me souhaiter une promesse à moi...

—Alors, murmure Annou, gracieuse et timide, c'est à la demoiselle qu'il faut souhaiter un beau promis.

Un beau promis!... L'idée m'amuse. Je gage que la gentille Annou prête à mon "beau promis" les traits de son Landry Menouze... et qu'elle le voit, un flot de faveurs à la veste, me conduisant à l'autel, avec un grand concours de gens en habits de fête et de joueurs de "cabrette" aux instruments enrubannés.

L'heure du retour venue, Peyrol et sa fille nous escortent jusqu'au bout du domaine... Là, on se sépare.

—Vous nous feriez bien l'honneur de venir à la noce, monsieur Patrice... et madame la baronne... et mademoiselle... et tout le château? C'est Monsieur l'abbé qui bénira les époux.

—Mais certainement, répond Patrice.

La promesse vaut ce qu'elle vaut... Tout de même, il y a des jours où mon malade ne l'eût pas donnée si bénévolement.

Comme nous atteignons le château, je remarque qu'il est pâle.

—Petite amie, dit-il, j'ai fait un grand effort... plus grand, certes, que ne semblait le demander si peu de chose... Je devrais me sentir content... et je suis triste et très las...

—C'est une bonne lassitude, celle de la marche et du grand air, dis-je, vous aurez une nuit paisible, et, demain, vous serez aussi content que, dès aujourd'hui, je le suis moi-même...

Pendant le dîner, comme je racontais notre promenade et parlais des Vergnes, mon grand gosse a repris son air qui m'amuse et que j'aime, son air modeste de triomphe contenu, et chacun a compris qu'il fallait se garder de montrer le moindre étonnement de tant de choses étonnantes.

Madame de Malencontre pensait rêver... A l'heure des "bonssoirs", elle m'a embrassée, trop satisfaite, cette fois, pour avoir envie de me mordre.

Mais j'ai senti passer sur moi l'ombre des orbites de miss Savage, plus obscures et plus profondes que jamais...

Je vis au milieu de gens bien étranges.

Je crois, en vérité, qu'aimant Patrice très sincèrement, mais ne l'aimant pour ainsi dire, qu'à travers l'exaltation d'un souvenir douloureux, miss Savage lui savait gré de l'accablement maladif, de l'apathie funèbre qui le séparait du reste du monde.

dé, qui semblait le vouer, corps et âme, au culte vain et désolé de la morte.

Maintenant, elle lui en veut—peut-être inconsciemment — d'être moins las, moins absorbé, moins pâle... de se reprendre à vivre, de pleurer moins désespérément, et me fait porter la responsabilité d'un changement qui la surprend, et qui la blesse dans sa douleur inconsolée.

Malencontre, 5 mars.

Ce matin, quand j'ai revu mon malade, il a dû convenir que—pour la première fois depuis plus d'un an—il avait dormi *toute la nuit*... sans véronal.

IV

Malencontre, 6 mars.

Oui, certes, miss Savage nourrit contre moi quelque rancune bizarre, issue de ses regrets farouches... Elle constate et s'exagère l'influence que ma gaieté, ma volonté persévérante, mon amitié franche et un peu tyrannique ont pu prendre sur l'esprit chagrin et découragé du baron Patrice.

Le baron Patrice revit... C'est un outrage à la morte!

Ma présence déplaît à miss Savage. On dirait qu'elle s'applique à me faire prendre en dégoût les êtres et les lieux auxquels elle craint que je m'attache... Et son calcul—si calcul il y a—n'est pas maladroit, puisqu'elle m'a laissée aujourd'hui une impression pénible, malsaine dont je ne puis chasser l'obsession.

J'étais au piano, dans l'oratoire de musique, étudiant un accompagnement.

Miss Savage est entrée.

—Patrice n'est pas là?

—Mais non... je crois qu'il écrit dans la bibliothèque.

—Ah...

Elle s'est mise à feuilleter un cahier de musique, puis reprenant:

—Vous osez demeurer seule ici... vous n'avez pas peur de voir la boiserie s'écarter et...

—...Et le fantôme du vieux Gilles sortir du mur, oh! non, pas du tout, répondis-je les mains encore sur le piano.

Je pensais à madame de Malencontre que les souvenirs de la "chambre des fées" semblaient impressionner si fort, le jour où vous avez visité le château.

—Madame de Malencontre est très impressionnable, concédai-je, elle est même très peureuse...

—Et vous?

—Moi, je ne le suis pas. Un vieux château sans légendes ni fantômes, ne paraîtrait aussi bête qu'un fruit sans saveur ni parfum.

—Vous ne vous êtes jamais sentie... troublée, en songeant à cette fatalité qui semble planer, comme un oiseau de malheur, sur Malencontre?

J'ai souri, un peu agacée.

—Mais, le mauvais sort qui menace, dit-on, les dames de Malencontre ne vise pas—que je sache—leurs demoiselles de compagnie...

Miss Savage n'eût pas l'air d'entendre ma réponse.

—Ma soeur avait une prédilection romanesque pour les histoires mystérieuses et les lieux où

"quelque chose s'est passé", dit-elle. Les femmes qui sont jeunes et belles, les femmes qu'on aime, ne croient ni au malheur ni à la haine... et les tentent, parfois... et les mettent au défi... sans le savoir. Yolande d'Alleuze et son page, oublieux des réalités méchantes, heureux — et peut-être cruels!—souriaient et devisaient d'amour en lisant de doux poèmes... Une nuit, la muraille obscure s'est ouverte... et la mort est entrée... Gladys, Gladys, la soeur que je chérissais. Gladys, si belle... tellement belle qu'après d'elle, nul n'eût même songé, Flavie Clairande, à regarder votre joli visage... Gladys aussi faisait des rêves d'amour, de joie, de fortune... Et Gladys est morte...

Je ne voyais guère où miss Savage voulait en venir. Ses propos qui, d'abord, m'avaient impatientée par leur inopportunité oiseuse, me déconcertaient, maintenant, par leur incohérence et je ne sais quoi d'équivoque, un ton d'amertume hostile, de vague et indéfinissable malveillance... Mais j'ai pitié de Brinda Savage si malheureuse, si seule et si laide, et, toujours, je m'efforce de lui être indulgente.

—La soudaineté brutale de cette mort dut rendre votre douleur plus cruelle, fis-je sans relever la parole incidente qui, peut-être, impliquait un désir de blesser ma vanité féminine. Mais quand votre pauvre soeur est venue à Malencontre, quand elle a connu le baron Patrice à Jeypore, elle portait déjà, en elle, le principe du mal dont elle devait mourir.

—Oui... on le dit... murmura Brinda.

Puis elle cria: "Gladys, ma pauvre Gladys!" et, de ses deux mains crispées, cacha ses yeux. La voix, le mouvement exprimaient un déchirement qui acheva de m'émouvoir.

—Oh! je comprends. repris-je, que cet affreux souvenir vous hante... monsieur de Malencontre ne peut le chasser, lui non plus... Il souffre avec vous...

—Patrice ne peut souffrir comme moi.

—Pourquoi? Votre chagrin est un peu injuste, objectai-je doucement. Le baron Patrice...

—Oh! il aimait Gladys! il l'aimait... Je sais combien il l'aimait... Madame de Malencontre aussi le sait... et elle haïssait Gladys... C'est vous qui ne pouvez savoir... C'était un amour ivre et fou qui mettait dans la maison comme une fièvre... Mais un homme ne souffre jamais longtemps... pour une morte! Les mortes sont mortes... toutes belles, tout heureuses qu'elles aient été... Fini le bonheur et la beauté... et l'amour... Les mortes sont bien mortes!

Elle parlait d'une voix ardente et sombre, tout son corps immobile semblait frémir de passion et d'horreur...

Ce frisson tragique me gagnait... Brinda vit mon trouble... Elle éclata de rire.

—Voici l'atmosphère de Malencontre qui vous prend à la gorge, dit-elle... N'éprouvez-vous jamais, quand vous parlez ici, un malaise... je ne sais quoi d'horrible et de mystérieux... comme l'impression d'une présence invisible qui écoute et qui vous contraint à baisser la voix?... Quand j'étais très jeune, et que j'étais en pension en France, on m'a fait lire *Angelo*, tyran de Padoue... "Un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes et qu'on sent serpenter autour de soi, sans savoir au juste où il est..." Ces

mots du drame de Victor Hugo m'étaient restés, comme une épouvante de cauchemar... J'avais peur de me les rappeler la nuit, quand je ne dormais pas... Maintenant, je suis plus brave... Mais, à Malencontre, il y a aussi des choses qu'on a peur de se rappeler...

—Cependant, murmurai-je malgré moi, le passage du vieux Gilles n'existe plus...

—Ai-je parlé du vieux Gilles?

Brinda rit encore.

—J'ai mal à la tête aujourd'hui, reprit-elle... Vais-je vous faire croire aux fantômes... Qui sait, qui sait? Pour la beauté des choses, miss Clairande, pour que le château ait, comme vous le disiez si bien, tout son attrait, peut-être est-il indispensable que le passage du vieux Gilles existe encore?... et que—s'il y a des fantômes—ils y errent, lamentables et jaloux?... "Un corridor ténébreux qu'on sent serpenter autour de soi, sans savoir au juste où il est..."

Elle riait toujours.

Et, comme je demeurais muette:

—Vais-je vous faire croire aux fantômes? répéta-t-elle.

Puis elle haussa les épaules et, refermant le cahier de musique entre les pages duquel elle avait promené ses doigts de squelette, elle ajouta tranquillement:

—Je voulais demander un livre à Patrice, excusez-moi de vous avoir dérangée?

Elle est sortie, souple et silencieuse.

Involontairement, j'ai eu autour de moi ces regards inquiets, furtifs, des enfants poltrons qui, tout à coup, se trouvent seuls... et j'ai cherché en moi l'impression "d'une présence invisible qui écoute"... J'étais oppressée... C'était comme un maléfice que la venue de Brinda eût jeté sur l'air que je respirais...

Pourquoi Brinda m'a-t-elle dit ces choses! Pourquoi me les a-t-elle dites *ainsi*? Pourquoi cette insistance à rappeler le passé tragique de la "chambre des fées" et à rapprocher du nom presque légendaire d'Yolande d'Alleuze le nom familier de Gladys? Pourquoi ce parallèle incohérent entre deux destinées si différentes, pourquoi ce ton étrange en me parlant de haine et de mort?... Pourquoi, pourquoi?

Oui, certes, par rancune et taquinerie malade, miss Savage s'est efforcée de me tourmenter, de faire naître en moi de vagues épouvantes... C'est un jeu qu'elle a tenté déjà... Mais, au fond de sa pensée à elle, de sa pensée qui s'enveloppe de brumes, qu'y a-t-il de précis? Que croit-elle... et que veut-elle que je croie? De quoi... ou de *qui*, pense-t-elle que je puisse avoir peur... elle que n'effraye pas le spectre du vieux Gilles?

Cette fille est folle... cent fois plus neurasthénique que le pauvre Patrice auquel elle semble reprocher de ne plus souffrir assez... Et moi, au contact de cette démence, je perds un peu la tête. Je pense au flacon d'argent qui était resté sur le dressoir... et que Patrice de Malencontre ne savait pas vide... Je pense à cette chambre où mourut Gladys Savage et où il semblait impossible que, de l'extérieur, quelqu'un eût pénétré pendant la nuit... De menus faits, des mots me reviennent... des sourires, des expressions de visage prennent une voix... une voix trop connue dont j'ai senti parfois le froid mortel frôler mon cœur.

Je pense... oh! mon Dieu, jamais je n'oserais donner une forme aux idées qui me traversent l'esprit indécises, fuyantes, insaisissables et terribles, comme ces images de spectres que les paroles de miss Savage faisaient naître ou effaçaient tour à tour...

Je me suis demandé si je n'allais pas repartir à Patrice du passage du vieux Gilles... Mais ce serait absurde et cruel. Troublée moi-même, je le troublerais, j'éveillerais en lui je ne sais quelles inquiétudes, quelles imaginations malsaines... alors même que... oui, alors même qu'à lui, l'idée que je chasse, honteuse, confuse, ne pourrait pas venir...

Ce soir, comme d'habitude, on s'est réuni et, dans l'atmosphère familière, j'ai rougi de l'état d'esprit auquel je m'étais abandonnée pendant le jour...

J'aurais voulu demander pardon à quelqu'un.

—Qu'avez-vous, petite Flavie? fit madame de Malencontre... vous ne dites pas un mot?

Alors, brusquement, ma gorge s'est serrée, j'ai couru à elle et je l'ai embrassée.

—Vous êtes bonne pour moi, madame, me suis-je écriée. Que pourrais-je avoir... Je suis très heureuse ici...

Elle a souri et m'a rendu mon baiser. Le baiser était affectueux et paisible. Il ne mordait pas... Le sourire... Le sourire, c'était celui que j'ai vu toujours à madame de Malencontre... ce sourire auquel on peut faire dire tant de choses... et qui ne dit rien.

Malencontre, 7 mars.

J'ai honte de mes divagations, de mon effroi, de mes doutes qui me paraissent coupables... Une fois encore, Lull a brodé sur la première trame venue... Et Lull, cette fois, n'a pas été heureux dans ses inventions... J'arracherai les dernières pages écrites dans mon journal, si je ne m'étais juré à moi-même, en commençant ce journal, ce que j'appellerai la "sincérité quotidienne"... Une sincérité générale, une sincérité en gros, ce serait impossible et, précisément inconciliable avec la sincérité de chaque jour.

Etre sincère aujourd'hui, c'est trop souvent, hélas! renier ce qui était sincère hier... Et comment pour demain, s'engager à autre chose qu'à écrire sincèrement encore, dans la vérité de l'impression présente? Aux gens qui rédigent, après coup, leurs mémoires la faculté de peser leurs commentaires, de réviser leurs jugements, de prêter aux faits et, par la même occasion, aux réflexions qu'ils suggèrent, un semblant de logique... Un journal doit être "écrit tout chaud", avec de la vie toute chaude... ou alors à quoi bon? Les mots écrits dans mon journal ne peuvent être effacés... Mais, dans ma pensée, dans mon cœur, je veux que les impressions fâcheuses s'effacent.

Grand soleil, dégel général, temps délicieux... chemins abominables! Aujourd'hui, c'est Patrice qui m'a dit: "Voulez-vous que nous sortions?"

Nous prenons derrière le château un sentier capricieux qui escaladait la montagne. Nous traversons un bois de pins, nous contourmons d'énormes amoncellements de granit que des buis couronnent. Puis, le noir feuillage s'éclaircit, s'affine en dentelle, nous atteignons un plateau que mar-

que une vieille croix de pierre... Nous dominons deux vallées. A l'horizon, le chaîne du Cantal, les puy s dressent, tout blancs. Autour de nous, c'est le monde fantastique des roches éruptives et la brande encore grise et les grandes fougères fauves... Les rivières, les torrents, les cascades roulent des flots, riches et joyeux, qui moutonnent ou étincellent. Des filets d'argent strient les pentes, des gouttes de cristal tombent des branches et des corniches de basalte... Partout l'eau ruisselle et chante, sur les pierres des chemins escarpés, du haut en bas des rochers. On dirait que la montagne, heureuse et réchauffée, fait sa toilette à grande eau sous le soleil.

Et l'air, déjà, l'air tiède sent un peu le printemps... Il a pris on ne sait où—peut-être dans des pays où l'hiver est fini—des parfums qu'il n'a pas tous perdus en route, avant d'arriver aux pays où l'hiver règne encore...

Ces fraîches haléines de renouveau, en passant sur le front de Patrice, l'ont doucement rasséréné... Ce soir, les yeux vifs, le teint net, les lèvres colorées, Patrice n'avait pas figure de malade... Madame de Malencontre ne pouvait cesser de le regarder et l'intense joie de son regard m'a touchée... Pauvre femme!

Malencontre, 25 mars.

Mon malade m'émerveille!

Mon malade? Le mot est-il encore de saison? Patrice n'aimerait pas à me le voir écrire.

Dans nos grandes causeries, c'est lui qui évite, maintenant, tout ce qui pourrait nous ramener à ces impressions de neurasthénique, tout ce qui évoquerait les symptômes de ce mal qu'il a su combattre, qu'il combat encore dans le secret de sa volonté reconquise... Et même, il lui serait peu agréable, je le devine, d'être trop félicité des progrès accomplis... Son désir est d'oublier que, précisément, il a eu tant de progrès à faire... Mais je suis contente, il le sent bien; au fond du cœur, il s'en réjouit et il continue de se montrer fier comme un grand enfant, sous un air modeste et détaché.

Non, ce n'est plus un malade sans âge, c'est un homme jeune, alerte et bien portant que, tout à l'heure, du haut des créneaux de madame de Malbrough, mes yeux suivaient, tandis que, d'un pas souple et assuré, il descendait la colline... De "phobie" il n'est plus question... ou si Patrice éprouve encore quelque chose des appréhensions passées, il veut que je l'ignore... il veut lui-même l'ignorer...

Voilà deux fois en quelques jours, qu'il retourne, seul, aux Vergnes. Il reprend intérêt aux travaux du domaine... et à combien de choses!

Naguère, il lisait ou paraissait lire presque continuellement... Mais je crois que les mots défilaient sous ses yeux sans jamais arriver jusqu'à sa pensée... Maintenant, il m'entretient de ses lectures... et même il s'occupe des miennes. Il y a des volumes qu'il me donne avec des paroles ravies... et d'autres qu'il m'ôte des mains d'un air fâché...

Parfois, quand nous causons, je m'écrie:

—Mon Dieu, mais vous savez tout!

Mon enthousiasme étonné l'amuse.

—Je ne sais pas grand'chose... Mon savoir, en

tout cas, est le moins méthodique, le plus bizarre, le plus panaché qui se puisse imaginer... L'abbé Albin fut mon maître très savant... mais c'est à l'école buissonnière que j'ai terminé mon éducation... et je dois dire qu'en poète, il m'y avait excellemment préparé... J'y ai beaucoup appris... sans cesser d'être, au fond, ce que ma mère souhaitait que je fusse... un paysan.

—L'école buissonnière? Ce fut aussi mon école... Nous aurions dû nous y rencontrer.

—Nous nous y rencontrerons... croyez-vous donc que notre éducation soit finie!

Ce matin, dans le joli jardin vieillot, nous avons trouvé des perce-neige et des violettes, écloses de la nuit... les premières!

J'ai eu un cri de joie, de ravissement presque ému:

—Mais c'est le printemps!

Patrice a souri.

—Il semble vraiment que notre rude hiver cantalien vous ait fait douter du printemps... N'est-ce pas pour avoir cessé de croire à sa venue que vous voilà si joyeuse, lorsqu'il paraît?

—Ah! m'écriai-je, homme de peu de sagesse, ne comprenez-vous pas que si ma joie du renouveau est si grande et tout émerveillée, c'est au contraire parce que j'ai cru... et que je ne suis pas loin de penser, aujourd'hui, que ma foi fait fleurir la neige!

Le ciel est doux, l'air caressant. De délicats bourgeons déchirent l'écorce grise des branches... Les petites bordures de buis des parterres reverdisent et leur odeur amère se mêle à l'odeur fraîche du sol remué. Au pied de la petite sainte de pierre, les trois jets clairs de la fontaine chantent une nouvelle chanson.

V

Malencontre, 7 avril.

Il semble que l'exemple de Patrice ait stimulé miss Savage et qu'un désir lui soit venu de s'arracher à l'inertie dolente où ses regrets s'exaspéraient... Elle cherche à distraire et même à occuper son esprit.

Elle a prié l'abbé Albin que, toujours, d'interminables entreprises d'historien ou de poète absorbent, de l'accepter comme secrétaire. Et la demande a plu au bon abbé. Il est flatté, charmé qu'on s'intéresse à ses travaux et, peut-être compte-t-il sur le miel pur de la "Légende Dorée" pour adoucir une âme dont l'amertume attriste sa bonté pieuse? Peut-être espère-t-il que, vide et désolée, cette âme s'ouvrira aux images divines ou que les belles petites saintes que ses vers ont si précieusement, si tendrement fleuries, feront, en reconnaissance, un nouveau miracle pour y pénétrer?

Brinda Savage apporte, en tout cas, à sa tâche, un zèle, une assiduité dont il faut lui savoir gré. Et, le matin, si j'entre dans la bibliothèque, il est bien rare que je ne la trouve pas installée déjà, et tout au travail que l'abbé lui a préparé la veille.

Aussi bien se montre-t-elle plus aimable et plus naturelle dans ses rapports avec moi.

Ma mansuétude l'a désarmée; je crois qu'elle éprouve quelque remords de ses taquineries mor-

bides, je crois aussi que ma compagnie fait partie de son programme de distractions...

Ainsi une sorte d'entente cordiale s'établit peu à peu entre nous. Brinda me raconte, de sa vie dans le palais du rajah, à Jeypore, des souvenirs qui m'amusement comme des épisodes de roman... En revanche, elle me demande—et si triste et dérisoire que ça semble, je ne veux pas en sourire—des conseils pour sa toilette.

Je me suis prêtée complaisamment à son désir de voir mes blouses, mes robes, celles qui ne sont pas noires et que je ne mets pas encore. Je lui ai ouvert mes tiroirs, mes armoires; la grande garde-robe de l'alcôve dont madame de Malencontre a conservé la jouissance est, seule, restée close.

Miss Savage la regardait.

—Ce que je pourrais vous montrer de plus beau est là, sans doute, ai-je dit. C'est très surexcitant pour la curiosité d'avoir dans sa chambre une armoire fermée dont on ne possède pas la clé... De cette garde-robe que madame de Malencontre s'est réservée, mon imagination fait un cabinet magique...

—Vous voudriez savoir ce que cachent ces battements laqués?

—Mais je le sais... et même c'est parce que je le sais, que je voudrais tant les ouvrir! Dans cette armoire sont serrés d'anciens costumes, des robes d'autrefois...

Brinda Savage a eu un léger haussement d'épaules:

—Fille d'Eve! comme vos yeux brillent!

—Oh! Brinda, ces belles vieilles choses somptueuses et frivoles, à qui ont-elles appartenu? En quel temps, ont-elles été portées?... Ne vous plairait-il pas de voir chatoyer à la lumière les reflets fanés de leurs satins, l'or pâle de leurs brocarts, n'aimeriez-vous pas à sentir sous vos doigts la douceur de leurs mousselines et de leurs dentelles? N'aimeriez-vous pas à entendre les histoires merveilleuses qu'elles sauraient nous dire... pour peu que nous prêtions l'oreille?

—Non... je n'aimerais pas, fit Brinda.

Et comme mes yeux l'interrogeaient, elle ajouta :

—Elles ne me diraient pas les mêmes histoires qu'à vous.

Il eût fallu demander pourquoi... Mais le ton des paroles de Brinda décelait une inexprimable amertume. La question me parut dérisoire, cruelle, je ne me sentis pas le courage de la proférer.

—Les choses de la coquetterie, reprit Brinda, ces choses dont on se plaît à croire qu'elles embellissent, ne peuvent m'inspirer d'enthousiasme à moi... pas plus dans le passé que dans le présent... Et même... tenez, quand je me suis efforcée comme aujourd'hui de songer à ma toilette, je me sens, tout à coup, plus triste... et presque ridicule.

—Quelle folie! Il faut qu'une femme songe à sa toilette, ai-je dit doucement, sans avoir l'air de comprendre. Mais il est de fait que rien ne conviendrait mieux à votre silhouette mince et souple, que ces gracieuses tuniques dont vous vous drapez.

Elle n'a pas répondu. Son visage s'est crispé. C'est la première fois qu'en ma présence, elle fait allusion à sa misère physique. Il y avait sur

cette pauvre face disgraciée un tel navrement que j'aurais voulu l'embrasser...

Quelques moments avant, j'avais coiffé Brinda... Ses cheveux noirs sont une admirable parure.

Son visage seul est laid, d'une laideur odieuse et terrifiante que rien ne peut faire oublier...

Pauvre fille! Oh! sa voix, son regard, l'autre jour, lorsqu'elle a parlé de "celles qui sont belles et qu'on aime"!

Mon intimité avec Brinda déplaît à madame de Malencontre, mais je n'en ai cure.

Madame de Malencontre déteste Brinda... on dirait même... on dirait qu'elle la craint.

Je me demande comment on peut supporter sous son toit la présence d'une personne qu'on déteste... lorsque rien d'inéluctable n'impose cette présence? Je me demande aussi avec plus de surprise encore, quelle considération peut retenir Brinda à Malencontre où elle se sent détestée par une personne qu'elle-même n'aime pas?

Malencontre, 15 avril.

Comme je passais devant la porte de la salle d'études, j'ai entendu un rire que je ne connaissais pas—et que, pourtant, je croyais reconnaître—un beau rire d'homme, jeune, clair et franc...

Je suis entrée: Patrice "jouait" avec Guy.

En me voyant, mon petit ami a eu un cri de joie :

—Oh! Lull, Lull, viens aussi... c'est si amusant!

Patrice a ouvert de grands yeux.

—Comment vous appelle-t-il, ce bonhomme?

Guy a expliqué :

—Je lui dis "Lull", parce qu'elle est une fée... je lui dis aussi "Lull aux yeux couleur du temps", c'est un nom que je lui donne... moi tout seul, tu comprends?

Patrice souriait, ne trouvant peut-être pas le raisonnement très limpide. Alors, Guy a ajouté avec condescendance :

—Mais, à toi, je te permets de lui dire aussi "Lull".

Et Patrice a remercié gravement.

Plus tard, j'ai dû parler de "Lull" à mon tour, du véritable "Lull", raconter ses origines, son histoire et celle de la fragile statuette ailée qui, de toutes les œuvres de Jean Clairande fut la plus charmante et la plus parfaite. J'ai parlé de mon enfance aussi, j'ai parlé de mon père, des mille choses absurdes et délicieuses, papillons endormis, fleurs aux pétales fanés, qui s'éveillent à ce nom de "Lull" que depuis tant d'années, je n'avais plus entendu dire que par la petite voix enfantine de Guy.

Patrice m'écoutait, ses yeux attentifs semblaient refléter mon récit... C'était leur tour de sourire tout seuls, parce qu'ils étaient gais, sans le secours des lèvres, comme naguère les lèvres, parce qu'elles ne voulaient point être tristes, souriaient toutes seules, malgré les yeux.

—Vous savez, fis-je tout à coup, il ne faut pas se moquer de ces choses... Lull est un être imaginaire... mais, pourtant, il vit... puisque je l'aime... et c'est un être délicieux!

Patrice a pris ma main.

—C'est un être délicieux, a-t-il dit, mais ce n'est pas un être imaginaire. Votre père l'avait deviné... Moi, je l'ai vu... C'est un esprit subtil sous la for-

me exquise d'une fée... Pour la malice, et la fantaisie et la gaieté, il en remonterait au "Drac", notre fameux lutin d'Auvergne... Ses yeux ont la couleur du temps... et son âme charmante sourit à travers la douceur grise des nuages et l'obscurité tragique de la tempête, comme avec le soleil et la joie du soleil printanier... Ses ailes ont la couleur des heures... mais tout ce que leur caresse frôle a de la grâce, de la beauté... Où elles passent, on n'est plus ni triste, ni las, ni méchant, ni malade... c'est le paradis!... Et elles m'emportent... où vous voulez... Votre père avait deviné "Lull" moi, je le connais!

Patrice avait gardé ma main, il l'a baisée.

— Quel joli madrigal! ai-je dit, un peu moqueuse, un peu émue.

— Ce n'est pas un madrigal... votre grand gosse n'en sait point faire... C'est un hommage très tendre et très reconnaissant.

Le sourire gai glissait maintenant comme un rayon de soleil, de ses yeux à ses lèvres... Et tout son visage était clair.

Malencontre, 18 avril.

Guy me regardait d'un certain air de malice, avec de la lumière bleue, plein ses yeux... et j'ai dit presque malgré moi:

— Comme vous ressemblez à votre papa, Guy!

Guy s'est redressé.

— Je veux lui ressembler... Tu le trouves beau mon grand papa, dis?

— Très beau, certainement.

— Seulement, je n'ai pas de moustache...

— Vous en aurez plus tard, Guy, je vous le promets.

Il est venu m'embrasser, puis, me regardant encore, il m'a dit tout à coup:

— Qui aimes-tu mieux, Lull, moi ou papa?

Et, comme je souriais, un peu interloquée, il a secoué la tête.

— Oh! tu sais, je ne suis pas jaloux... c'est vilain d'être jaloux... Tu nous aimes mieux tous les deux, Lull... voilà. Tu m'aimes comme on aime un petit enfant et tu aimes papa, comme on aime un "grand monsieur"... Alors, tout le monde est content, n'est-ce pas?

J'ai ri de bon cœur.

Guy, mon petit Guy, vous vous trompez... C'est, figurez-vous l'étrange chose, un peu comme un petit enfant que j'ai aimé votre papa... Mais ce n'est pas—oh! non—ce n'est pas comme un "grand monsieur" que je l'aime... c'est comme un ami très bon qui a souffert près de moi et que j'ai senti souffrir, comme un frère pas très aîné à qui je voudrais épargner toute peine... Cependant, vous avez raison, Guy, j'aime votre "grand papa" autant, oui, même autant, que je vous aime, oh! mon petit Guy...

Dans mon cœur, peu à peu, la compassion attendrie s'est changée en une amitié très douce... et qui m'est chère... Et votre "grand papa" m'aime aussi, Guy... Sa sœur aurait mon âge... Quand il me voit, il se souvient d'elle... et c'est elle un peu que je lui rends... Il me l'a dit.

Les jours sont longs et clairs. La saison n'est pas venue encore de conduire les troupeaux vers les hauts pâturages, mais ils ont quitté l'étable et

paissent avidement l'herbe nouvelle, dans les prés du bas pays.

Aux heures calmes de la campagne, on entend dans l'air des bruits de clochettes, des meuglements allégres et, parfois, au loin, une voix mâle qui chante la *Grande*... Lo lo lo léro lo...

La *Grande*, un air sans paroles, quelques notes lentes d'une expression intense, d'une poésie naïve et profonde, l'antique mélodie qui dit la vie solitaire des bergers, au temps de l'estive, dans le désert de la montagne.

Les vergers vont fleurir... Il semble qu'Avril soit doux à toutes les créatures...

Et j'ai le cœur joyeux.

VI

Malencontre, 6 mai.

Madame de Malencontre était lasse et souffrait de migraine. On a fait l'obscurité dans sa chambre. Elle a dit qu'elle allait dormir et recommandé qu'on ne la dérangeât sous aucun prétexte.

L'ai était si tiède que j'avais ouvert ma fenêtre. Je lisais dans le calme de ma "chambre à rêver", au bruit familier de la Salve, quand miss Savage est venue... J'ai jeté mon livre sur le fauteuil le plus proche... Ce n'est pas qu'il méritât cette offense, mais il y a des heures où tous les livres sont ennuyeux.

Il faisait beau, si beau, si doux... un temps à rendre enragé tout mouton captif dans la bergerie... cependant, j'eusse jugé peu convenable de devoir la délicieuse et lointaine promenade que je souhaitais à la migraine de madame de Malencontre... Je me sentais lasse à pleurer, lasse, dans tout mon corps, lasse de rester immobile, comme on peut l'être d'avoir trop marché... Et je pensais vaguement—c'est toujours vaguement qu'on pense ces choses—je pensais: "Ce serait gentil de trouver quelque extravagance à faire... une folie autour de ma chambre".

Et j'implorais Lull qui demeurerait sourd à mes plaintes.

Mais le diable est à l'affût de telles heures, de telles pensées... il les devine et en profite... En vérité, ce fut le diable qui inspira Brinda Savage.

— Que rêvez-vous de beau, damoiselle Flavie, dans cette pose de châtelaine?

— Je ne rêve pas... je m'ennuie... Ce n'est pas beau... c'est bête!

— Je ne vous dérange pas.

— Au contraire.

Brinda semblait s'ennuyer aussi. Elle allait et venait à travers la chambre, jetait un coup d'œil au secrétaire de bois de rose où Lull est perché, revenait s'appuyer des deux coudes à la cheminée pour regarder la miniature de Rose de Clairande, s'approchait de la fenêtre, disait quelque chose... et reprenait sa vaine promenade. Je la vis entrer dans l'alcôve ouverte et s'arrêter devant le cabinet mystérieux.

— Damoiselle Flavie, si vous aviez la clef de l'armoire aux belles vieilles robes, résisteriez-vous à la tentation de vous en servir?

J'étais demeurée dans la logette que forme la fenêtre, étirant paresseusement mes membres énervés.

— Un autre jour, peut-être, y résisterais-je, mais pas aujourd'hui... non, répondis-je, étouffant un

bâillement... Aujourd'hui, je ne manquerais pas de m'imaginer que la clef est fée... qu'elle se plante, d'elle-même et malgré moi dans la serrure, et que la porte s'ouvre toute seule, sans que ma volonté consciente y soit pour rien... Ah! mon Dieu! miss Savage, qu'avez-vous fait?

Un bruit de serrure et, brusquement, dans la clarté printanière qui inondait l'alcôve, le cabinet magique s'était ouvert tout grand... Déjà la lumière victorieuse glissait sur les belles choses de soie, d'or et d'argent. Le réduit violé s'animait de reflets réveillés, de couleurs rajeunies...

Cette fois, j'avais quitté ma logette.

—Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait? répétais-je... Comment aviez-vous la clef de ce cabinet!

Très calme, Brinda m'avait rejointe au milieu de la chambre et, me montrant des clefs d'aspects différents:

—Je n'avais pas la clef du cabinet, dit-elle, j'avais d'autres clefs... des clefs quelconques, appartenant à des coffres, à des malles... que sais-je? J'ai supposé qu'une d'entre elles ouvrirait cette porte, j'ai essayé... La première venue m'a donné raison, voilà tout.

—Mais il ne fallait pas essayer... vous n'en aviez pas le droit, miss Savage, repris-je en proie à un indicible désarroi... Cette porte était fermée... madame de Malencontre voulait que...

J'étais très rouge et violemment agitée.

Brinda m'interrompit.

—Y a-t-il de quoi tant s'émouvoir?... Madame de Malencontre vous eût montré volontiers ces vieilleries pour peu que vous lui en eussiez manifesté le désir... Voyons... raisonnez un peu... Est-il question de quelque chose d'intime, de secret, de personnel?... Je croyais vous amuser...

—Mais ouvrir avec une fausse clef, ouvrir...

—Ouvrir une vieille armoire dont on connaît le contenu... Quel mal y a-t-il à cela, je vous le demande? Quelles jeunes filles romanesques et désœuvrées, habitant une demeure ancienne, n'en ont point ainsi fouillé les moindres recoins à la recherche de ces vestiges du passé?... Allons, contemplez, admirez, maintenant que la porte est ouverte... Vous en mourez d'envie... et je prends toute la responsabilité du crime!

Elle parlait avec une si tranquille assurance que j'en venais à croire ses raisons bonnes et mes répugnances puériles... Puis, malgré tout ce que je pouvais dire, elle prenait les belles choses de soie et, une à une, les arrachait à leur retraite.

Je les voyais de loin, claires et brillantes... Attirée, je faisais un pas... deux pas... si bien qu'au bout d'un moment, j'étais là, toute proche, touchant, caressant de mes doigts émerveillés ce que, d'abord, je ne voulais pas même regarder.

Il n'y avait que des robes de femmes... Quelques-unes rappelaient les modes disgracieuses du milieu du XIXe siècle, mais presque toutes dataient du premier Empire... Il y avait des robes de gaze ou de soie rebrodées où chatoyaient d'admirables fleurs ou des arabesques d'or et d'argent; d'élégants déshabillés de mousseline des Indes, travaillés, ajourés comme dentelle; un manteau de cour couleur de rubis; le plus coquet, le plus amusant des costumes de chasse... et des robes pour les cérémonies et des robes pour la promenade, pour le matin, pour le soir, pour toutes les heures du jour... On croyait deviner à leurs for-

mes, à leurs plis, l'âge, la vie, les allures, les gestes... et presque le visage de celles qui les avaient portées...

Dans un coin de l'armoire, une triple enveloppe de mousseline et de papier, couvrait quelque chose de blanc.

Brinda déroulait la mousseline, faisait crisser les papiers minces.

Moi, saisie, prise de je ne sais quel vertige de curiosité, je la laissais agir... Une robe nouvelle apparaissait... oh! délicieuse! si blanche, si légère, si fragile et pourtant fraîche encore, d'une fraîcheur qui avait défié le temps! Ses plis soyeux et souples n'étaient pas froissés, sa grâce liliale était intacte... C'est à peine si les délicates broderies d'argent qui couraient au bas de l'ourlet et entouraient le corsage d'une frêle guirlande, s'étaient un peu ternies. Cette robe n'avait jamais été mise... Pourquoi?... Qui le saura?... C'est une jeune fille qui devait le porter, j'en suis sûre, ô pauvre petite robe de rêve!

Et Brinda m'a dit:

—Essayez-la... il semble qu'elle ait été faite pour vous... Essayez-la, et vous serez toute pareille à votre portrait de fée...

Oh! certainement, je n'ai pas cédé sans hésitations ni sans luttes... Les objections ne me manquaient pas!... J'ai dit et pensé bien des choses... Tout de même, j'ai cédé...

J'étais lasse, si lasse en ces jours printaniers, de ma sombre livrée de deuil... Et puis, c'était—je l'ai dit déjà—l'heure du diable.

La robe noire du docteur Toinette est tombée... Et dans la psyché Louis XVI, un être nouveau est apparu... Était-ce le mélancolique fantôme de l'inconnue qui avait rêvé, sans doute, qu'elle serait très belle dans la frêle robe blanche et que "quelqu'un" l'aimerait ainsi?

Non... mais c'était Rose de Clairande, avec ses fins cheveux trop blonds que la lumière changeait en or, ses yeux couleur du temps, son visage au teint clair, son long cou fragile, ses épaules neigeuses... C'était Rose de Clairande en robe de fée... Et, ravie, je lui ai souri...

Une allégresse exquise, je ne sais quoi de suave se fondit en moi, courut dans mes veines... Je me trouvais jolie et j'étais heureuse de l'être...

...Soudain, je sentis un regard sur moi, un regard qui, du milieu de la glace, s'attachait à mon visage comme une griffe...

Instinctivement, je me suis retournée... Mais déjà, Brinda était revenue à la grande armoire vide... Je la rejoignis.

—Tiens! remarquai-je étonnée. Il y a une porte de fer au fond de la garde-robe... On dirait une porte de coffre-fort...

Mais Brinda ne semblait pas m'entendre. Son visage pâle et crispé se dressa devant moi.

—Ecoutez, écoutez, dit-elle... Madame de Malencontre est réveillée... Je l'entends marcher... Elle va entrer...

Alors, je fus prise, je l'avoue, d'une terreur panique. L'imprudence, la légèreté de ma conduite m'apparurent... L'idée d'être surprise en flagrant délit d'indiscrétion, de curiosité indelicatée et d'affronter sous ce déguisement absurde, la raillerie glaciale de madame de Malencontre, m'affola... J'avais peur, j'avais honte!

—Oh! Brinda, m'écriai-je, vous voyez, vous voyez...

Mes mains frémissantes essayaient, en vain, de détacher le joli corsage argenté...

Brinda, elle, gardait son sang-froid. Elle prit ma grande limousine et, brusquement, me la jeta sur les épaules.

—Vous n'avez pas le temps d'ôter cette robe... il ne faut pas qu'on vous trouve ainsi... Sauvez-vous... allez dans le jardin... où vous voudrez... Moi, je vais repousser toute cette défroque dans l'armoire... ou fermer l'alcôve... Je me charge de tout... allez, allez...

J'ai obéi, ne songeant guère à discuter; blottie dans mon manteau de bergère Peau-d'Ane, je me suis enfuie, j'ai dégringolé l'escalier, vite, vite... Près de la poterne qui conduit au jardin, je me suis heurtée à Patrice qui rentrait.

—Quelle précipitation dit-il... Lull, vous avez l'air de vous sauver!

Sous son regard amical et franc, je n'eus pas un moment l'idée de dissimuler la vérité, encore moins celle de mentir.

—C'est que... je me sauve, en effet...

Rouge, confuse, je fis en quelques mots la confession de mon péché.

Patrice riait sans montrer la moindre indignation.

—Et c'est à cause de cet enfantillage, de cette escapade de pensionnaire en vacances que vous courez ainsi... et que vous voilà tremblante comme une pauvre feuille!... Mais, chère petite amie, ma mère n'attacherait aucune importance à tout cela... et vous excuserait aisément.

—Oh! vous ne lui direz pas... J'aurais honte devant elle, suppliai-je.

—Non, je ne le lui dirai pas, si vous préférez que je me taise... Laissez Brinda se débrouiller, en tout cas... et venez avec moi... J'allais vous chercher pour vous montrer le verger dans sa beauté la plus éblouissante... Hier, il n'était pas encore aussi beau... demain, il le sera peut-être déjà moins...

Pareils à d'énormes et merveilleux bouquets de fiancée, les arbres fruitiers étaient en pleine floraison... Patrice avait raison... Jamais le verger ne sera plus beau qu'il le fut aujourd'hui!

C'était comme un asile délicieux... Le château, le jardin, la vallée n'apparaissaient qu'au travers d'un voile fleuri... le ciel même, là, où, joignant les extrémités de leurs branches, les arbres rapprochés formaient une voûte, le ciel d'azur pâle était tout brodé de fleurs blanches et roses... De petits papillons, semblaient des fleurs ailées...

Et, dans l'air tiède, éparses, mêlées, fondues, toutes ces haleines de fleurs à peine odorantes, faisaient un parfum délicat et presque grisant, d'une suavité infinie... Des abeilles dorées chantaient au bruit frais de la fontaine qu'on entendait sans la voir... et l'on entendait aussi, rauque et doux, le roucoulement des tourterelles, dans la volière... On se sentait très loin de la vie quotidienne, on se sentait "ailleurs", dans quelque région bienheureuse...

Jamais, non, jamais le verger de Malencontre ne sera aussi beau que dans la douceur lumineuse de cette heure où l'air léger était blond de soleil, que dans la gloire épanouie de ce jour de mai où

l'on eût dit qu'à la fois, toutes les corolles se fussent ouvertes.

—Un verger, c'est joli, n'est-ce pas? dit Patrice. Dans tous les poèmes du temps des troubadours, dans toutes les vieilles ballades, il y a des vergers fleuris... Je voulais un verger... Un verger en fleurs, Lull, c'est la plus exquise des merveilles... Celui-ci me donne une joie rare... Il me fait douter de la réalité... tant il ressemble à ce que je rêvais...

Ses yeux charmés errèrent, s'emplissant de toute la grâce, de toute la lumière des choses, puis s'arrêtèrent sur moi... et sourient.

—Mais je veux voir votre belle robe, Lull...

Je ne sais ce que j'aurais répondu... Repoussé d'un geste délicat et prompt, le manteau de Peau-d'Ane était déjà tombé derrière moi, s'effondrant à terre...

Et je sentis mes épaules toutes blanches et nues sous le soleil.

—Oh! Lull, ma petite amie la fée, oh! Lull...

Instinctivement, sans bien savoir pourquoi, j'avais fermé les yeux... Quand je les rouvris à la lumière dorée, Patrice me regardait encore et encore... Je crois, il faut bien que je le dise, qu'il éprouvait la même surprise que moi, tout à l'heure, devant la glace... Il me regardait comme s'il ne m'avait jamais vue.

—Vous étiez charmante dans vos robes noires... mais ainsi... ainsi! Oh! Lull, que vous êtes jolie! que vous êtes fine et blanche!... Et vos cheveux blonds... est-ce avec des rayons de soleil que vous les attachez?... Lull, il semble que vous veniez de naître, ici, sous mes yeux, des fleurs, des parfums, de la lumière, de la pure beauté des choses qui vous entourent... Vous êtes l'âme du verger!

Il parlait gentiment, de cet air doux et ravi, qu'il a pour dire certaines choses... mais sa surprise émerveillée m'intimidait un peu.

—Je crois bien, ai-je murmuré, que les fleurs vous montent à la tête, oh! mon grand gosse... car voilà que vous dites des folies.

J'avais ramassé ma bonne limousine, il me la prit des mains.

—Pas encore, Lull... restez un moment ainsi... C'est maintenant que le verger est parfaitement beau.

Il me fit asseoir sur le banc de gazon...

En passant, j'avais cueilli une branche de pêcher toute rose... je la tenais contre ma bouche et la respirais mystérieusement, comme on sourit derrière un éventail.

La caresse du soleil était douce à mes cheveux, à ma chair... J'avais aux lèvres un goût de miel —ou peut-être d'ambrosie— et dans l'esprit je ne sais quelle ivresse heureuse que je sentais fragile...

Lui s'était étendu à mes pieds dans l'herbe fine, à l'ombre ensoleillée des pommiers en fleurs... Les yeux en l'air, il regardait tantôt les fleurs blanches du ciel qu'argentait la lumière, tantôt mon visage ami, un peu penché qui lui souriait, à travers la branche rose... Je voulais partir... mais il me retenait et, doucement, au hasard, il me contait des choses.

—Ce verger est un palais enchanté... Il ne faut point s'étonner de vous y rencontrer, Lull... Mais il est défendu d'y apporter les tristesses, les doutes, les remords... même celui d'avoir été curieux... Quand je rêvais d'avoir un jardin pareil à

ceux des anciens poèmes et des manuscrits enlumines, j'ai feuilleté beaucoup de vieux livres... Les livres pleins de soleil des contours du midi! Ainsi, j'ai connu des vergers charman... Il y a des mots que j'ai retenus et auxquels je songe: "A la fontaine du verger—dit un pauvre garçon—là où l'herbe est verte, à l'ombre d'un arbre fruitier, en ce lieu coutumier de blanches fleurs et de chants nouveaux, je trouvais, seule, celle qui ne veut pas mon bonheur." Je suis plus heureux que ce pauvre diable... Dans le verger fleuri, je trouvai celle qui a voulu mon bonheur. N'avez-vous pas voulu mon bonheur, Lull?

—Certes, je l'ai voulu, fis-je doucement. Et je le veux...

Patrice se tut. On n'entendit plus que les abeilles et la fontaine...

Pensif, il reprit:

—Jamais plus, sans doute, n'aurai-je de bonheur, Lull... Mais cette heure est délicieuse... je la prends... Les fleurs passent si vite! Bientôt, tous ces pétales blancs tomberont comme la neige ou s'envoleront comme ces petits papillons qui leur ressemblent...

—Les fleurs passent avec le printemps, mais un autre printemps et d'autres fleurs reviennent...

Il n'a pas répondu. Nous sommes restés silencieux à écouter les abeilles...

Puis, je me suis levée.

—Cette fois, il faut absolument que je rentre...

Et, sous le manteau de la bergère Peau-d'Ane, la fée du Verger s'est enfuie vers le château; mais la saveur fleurie du miel parfumait encore ses lèvres et, dans sa tête un peu folle, bourdonnait encore, comme une abeille, le doux vertige du printemps.

..... Dans l'escalier, j'ai rencontré Brinda qui m'a tout de suite ramenée aux réalités positives.

—Mais où étiez-vous donc? s'écria-t-elle...

—Dans le verger... Je ne savais si je devais revenir.

Elle me regarda d'un air soupçonneux, n'osant, pourtant, m'interroger.

—Vous auriez pu revenir beaucoup plus tôt...

—Que vous a dit madame de Malencontre? questionnai-je anxieusement... M'a-t-elle demandée? A-t-elle vu l'armoire ouverte?

—Madame de Malencontre n'est pas entrée dans votre chambre, répartit Brinda la mine contrainte. Je m'étais trompée, sans doute... elle dort toujours.

J'eus un soupir de soulagement.

—Quelle chance! Pourvu qu'elle dorme encore un moment... le temps d'ôter cette robe...

Miss Savage m'accompagna et serra elle-même précautionneusement dans ses enveloppes de mousseline et de papier soyeux, puis dans l'armoire, la belle robe de la fée.

Comme elle allait me quitter, un souvenir me revint.

—Miss Savage, dis-je, avez-vous remarqué qu'il y avait une porte de fer avec une serrure à secret, au fond du cabinet des robes anciennes?

Elle eut l'air étonnée.

—Une porte de fer? répéta-t-elle... Vous avez dû vous tromper. Je n'ai pas vu.

Je ne me suis pas trompée et Brinda, si précipitamment qu'elle ait remis les robes dans l'ar-

moire, à dû voir beaucoup mieux que moi, cette singulière porte qui semble être celle d'un énorme coffre-fort encastré dans le mur. Peut-être madame de Malencontre a-t-elle serré là des papiers de famille... des choses précieuses...

Oh! si elle savait!

Mais pourquoi Brinda? Bastel!

Comme il faisait bon, comme il faisait doux dans le verger fleuri!

Malencontre, 7 mai.

Je n'ai pu, de toute la nuit, dormir tranquille. Tantôt, je me croyais dans le verger clair, assise auprès de Patrice... je respirais l'odeur du printemps, je sentais sur mes épaules nues, à travers tout mon être, la douce brûlure du soleil... Tantôt, je me retrouvais dans ma chambre, je revoyais la garde-robe ouverte et vide et, tout au fond, comme en retrait, close hermétiquement de sa serrure énigmatique, la porte de fer que Brinda "n'avait pas vue" et qui, pourtant, avait au moins, la hauteur d'un homme.

Au réveil, ma première pensée fut pour le verger odorant... mais la seconde dut céder à l'obsédante vision de la porte métallique.

Plus j'y songeais, plus l'attitude de Brinda en cette circonstance, me paraissait inexplicable. Lorsqu'on s'est engagé dans la voie de la méfiance et du doute, on ne tarde pas à prêter aux actions les plus naturelles, les plus banales, en apparence, des dessous profonds et mystérieux.

Etonnée de la dissimulation de Brinda quant à la découverte de la porte de fer, j'en viens à trouver équivoques, aussi bien sa complaisance à tenter et à servir ma curiosité que son empressément à flatter ma coquetterie, j'en viens même à me demander si cette frayeur subite d'un bruit de pas, que d'ailleurs je n'ai pas entendu, n'a pas été exagérée—ou jouée—pour m'éloigner pendant un moment...

Il n'est pas jusqu'à cette clef, cette clef de hasard, s'adaptant si opportunément à la serrure de la garde-robe dont l'origine obscure me trouble...

Brinda est un être indéchiffrable. Il y a des moments où il semble que quelque chose de mystérieux, une idée fixe, une douleur, une crainte, un soupçon la dirige et que ses moindres gestes, tendent vers un but qu'on ne voit pas...

Tout à l'heure, je me suis souvenue d'un incident qui, lorsqu'il s'est produit, n'avait pas retenu mon attention... Il y a environ quinze jours, j'ai su, assez vaguement, que madame de Malencontre avait perdu une clef; Brinda et moi, nous sommes entrées comme elle en parlait à Ambroise, mais la baronne n'a pas dit ce qu'était cette clef... et, quand nous avons fait mine de prendre part à ses recherches, elle a éludé nos services: Elle n'attachait aucune importance à ce petit malheur... Elle possédait toutes ses clefs en double. L'objet était tombé dans le jardin, sans doute... Inutile de se donner la moindre peine à ce sujet...

Cette clef perdue, si c'était celle du cabinet de l'alcôve? Cette clef perdue, si Brinda l'avait trouvée... ou même?... Madame de Malencontre porte toujours ses clefs avec elle... mais il arrive qu'elle les pose ici ou là, elle a pu les oublier pendant quelques minutes... elle a pu détacher celle-là et la laisser sur la serrure...

Si l'objectif mystérieux de Brinda, c'était le secret de la porte de fer... la porte qui ferme on ne sait quoi, qui ouvre on ne sait où?... si c'était...?

Allons, vais-je avoir de mauvais rêves, m'imaginer que j'entends marcher dans la muraille... et me représenter au seuil de la porte de fer, le spectre farouche du vieux Gilles... ou celui...?

Oh! je voudrais qu'il me fût permis de parler de tout ceci à Patrice. Il me renseignerait, il me rassurerait, sans doute... Et pourtant...

Non, un instinct, une intuition de mon cœur me dit que ces choses qui m'obsèdent lui seraient aussi obscures qu'à moi, qu'elles l'inquiéteraient, qu'elles le bouleverseraient comme moi... Et je veux qu'il demeure calme et heureux... S'il n'y a là que de vagues imaginations, à quoi bon le troubler?

Si au contraire... oh! alors, qu'il ignore, qu'il ignore toujours! qu'une pensée si horrible ne vienne jamais hanter son repos, cette demi-quiétude que je me suis efforcée de lui rendre, qu'il a reconquise si péniblement!

Hier soir, ayant expédié la partie de jacquet, — il ne joue plus qu'assez exceptionnellement et au seul plaisir de Brinda — il m'a emmenée dans l'oratoire et m'a fait chanter un air de la "Création" de Haydn, l'air si pur, si frais, d'une musicalité si délicate, d'une grâce si aérienne où l'archange Gabriel chante la joie des fleurs naissantes, la beauté du monde nouveau... Cet air convient à ma voix. Elle y monte et s'égrène sans effort, sans art même, comme dirigée par un instinct profond et intime, comme la voix d'un oiseau qui chante la chanson que Dieu lui a mise dans le gosier.

Patrice ne se lasse pas d'écouter l'archange Gabriel.

— Lull, votre voix vous ressemble... elle est jeune, fine, tendre et pure comme vous... et elle ressemble aussi aux fleurs, aux parfums, à la lumière, au printemps d'aujourd'hui... Lull, vous êtes-vous avisée d'une chose... Si cette délicieuse petite voix n'avait pas dit : "Que le printemps soit!"... Le printemps ne serait plus pour moi...

Il a pris ma main et, comme souvent, depuis que nous sommes amis, il l'a baisée... mais il l'a baisée "tout bas" — sans doute pour que, de la chambre des fées, on n'entendît pas le bruit de ses lèvres... Et cela m'a troublée, gênée comme si, devant tous, il m'avait dit un secret à l'oreille.

Comme ma main retombait, Brinda est entrée... Elle avait l'air triste et méchant.

VII

Malencontre, 21 mai.

Tant de jours sans écrire!... Je me suis sentie paresseuse et, d'ailleurs, les choses de la vie quotidienne ont suivi leur cours normal.

Que dirais-je, que je n'eusse dit déjà?

Tout à l'heure, j'ai relu les pages hâtives, décousues où je parlais de Brinda, de la porte de fer entrevue!

Rien depuis ce jour n'est venu renouveler le malaise, affirmer ou détruire le soupçon confus sous lequel ces pages ont été écrites.

Le lendemain, Brinda m'a rejointe dans ma chambre où j'étais seule et a exprimé des doutes

sur le bon ordre des robes précieuses qu'elle avait rangées si précipitamment. Peut-être madame de Malencontre s'apercevrait-elle...

Tout de suite, je l'ai arrêtée là, en lui déclarant qu'à aucun prix, madame de Malencontre dût-elle découvrir notre faute et me foudroyer de sa plus olympienne colère, je ne consentirais à ce que la garde-robe de l'alcôve fût ouverte de nouveau.

Elle a eu un petit haussement d'épaules et a parlé d'autre chose. Mais, de ce très léger incident, du ton que, malgré moi, j'ai pris pour prononcer cette sentence, notre fragile intimité s'est ressentie... et les visites de Brinda sont beaucoup plus rares... Il se pourrait aussi que, désormais, elle les eût jugées inutiles.

Je ne les regrette pas.

Voilà le mois de mai plus d'a moitié passé!

Tout est vert, les jardins, les prés, les bois, un vert délicieux de fraîcheur nouvelle, un vert que l'eau courante, chantante, sans cesse vivifie.

Hier, a commencé la montée des bestiaux vers les hauts pacages.

La montée! C'est le grand événement de l'année cantalienne!

Dès le petit jour, M. le curé, en long surplis blanc, vient bénir les troupeaux, avant la traite...

Puis, c'est le départ dans un grand bruit de cris humains, de meuglements et de sonnailles.

Par centaines, par milliers, les bêtes turbulentes et joyeuses se pressent dans les chemins, vers la vie libre du plein air, vers l'herbe fleurie et parfumée des plateaux lointains que leur instinct se rappelle. Elles ont cette élégance robuste, ce pelage sombre, rouge et lustré, ces cornes fines qui caractérisent la race de Salers... On ne les reverra plus dans la vallée qu'à l'automne.

Et, loin déjà, stimulant de leurs lourds bâtons de chêne les premières têtes du troupeau, des bouviers à pleine voix, chantent la "Grande"...

Malencontre, 2 juin.

Dans le petit jardin moyenâgeux où les roses commençaient d'éclorre, appuyée aux créneaux qu'escaladaient les grappes pâles des glycines et les calices irisés des volubilis, madame de Malbrough avait quitté ses habits sombres pour une robe claire qui lui seyait... Et la vallée qu'elle avait vue grise, blanche ou verte, la vallée était mauve, un mauve délicieux, un peu rose... C'était comme une lueur d'aurore qui se fût répandue sur les landes et les roches qu'on croyait stériles... Les bruyères étaient en fleurs.

Tout à coup, Patrice m'a dit:

— Pourquoi n'êtes-vous plus la même?

— Je ne suis plus la même? Quelle folie!... Je suis la même toujours.

— Vous n'êtes plus la même... avec moi, je veux dire... Avec les autres, ma mère, l'abbé, Brinda... je ne sais pas... Et, d'ailleurs, cela m'est égal.

— Cœur égoïste!

— Oh! très égoïste!... Encore une chose dont je ne me soucie guère, en ce moment, de vous paraître égoïste!... Lull, n'êtes-vous plus mon amie? Depuis quelquel temps, c'est comme si, pour vous, je n'existais pas... Votre vie passe à côté de la mienne... mais elle me fait songer à la définition géométrique des lignes parallèles... qui se suivent fidè-

lement, sans se rencontrer jamais... Nous ne nous rencontrons plus jamais, Lull... Plus jamais, le matin, à l'heure où de si bonnes causeries nous rapprochaient au coin du feu, où de si belles promenades, maintenant, seraient possibles, je ne vous vois entrer dans la chambre des fées... Plus jamais, au cours de l'après-midi, vous ne savez trouver de ces minutes où vous vous échappiez pour me dire un mot d'encouragement, me demander un livre... que sais-je? Nous n'échangeons pas dix paroles, en tout un jour... Il faut que j'insiste et me mette à vos genoux pour obtenir—bien rarement!—un peu de musique... Le soir, quand je sens que votre jolie voix me serait si bienfaisante et si douce, quand j'ai de l'entendre plus qu'un désir, une soif ardente et fiévreuse, vous avez toujours la gorge fatiguée... Lull, en quoi donc ai-je démerité à vos yeux, quelle faute ai-je commise pour que vous me délaissiez ainsi... pour que vous ne vous occupiez plus du tout de moi?...

—Tout cela est très exagéré... Vous parlez comme un enfant gâté ou un homme déraisonnable... Oui, c'est vrai, je me suis occupée de vous beaucoup, je vous ai donné toutes les heures dont il m'était permis de disposer... et quelques autres... Mais vous étiez malade... et j'avais—au sens figuré, s'entend—coiffé la perruque de Toinon... Maintenant, vous êtes guéri...

—Il y a des gens qui, se jurant amitié, ajoutent: "Dans la bonne ou la mauvaise fortune, dans la santé ou dans la maladie." Il paraît que ce n'est pas votre formule... Vous n'aimez vos amis que quand ils sont malades... et malheureux.

—Vous m'accorderez, au moins, que ce n'est pas d'une âme vulgaire?... Tant d'autres ne les aiment qu'heureux et bien portants!...

—Alors, vous croyez que je suis guéri?

—J'avais la faiblesse... ou la présomption, de l'espérer, oui...

—Soit... s'il en est ainsi, je vais retomber malade...

J'étais lasse, agacée, brusquement, j'ai eu les larmes aux yeux.

—Ne dites pas cela, m'écriai-je. Ce n'est pas drôle, je vous assure... et c'est coupable.

—Oh! Flavie, ma petite amie... est-ce que vraiment je vous ai fait de la peine?

Il baisait mes mains d'un air navré.

—C'est vous, aujourd'hui, qui êtes nerveuse... Lull, chère Lull, nous n'avons pas parlé que des amis malades... nous avons parlé aussi des amis malheureux... Parce que j'ai reconquis, grâce à vous, — mais oui, grâce à vous, uniquement à vous!—ma force et ma volonté perdues, croyez-vous que mon esprit et mon cœur aient retrouvé la paix, que j'en aie fini avec le chagrin, les regrets, les doutes, croyez-vous que ma vie soit très riante, très heureuse, très facile, que je voie clair devant moi, que la route à suivre m'apparaisse toute tracée... et que, si je dois chercher une orientation nouvelle, réagir contre l'enlèvement qui me menace ici, je me sente capable déjà, de raisonner, de prévoir, de choisir... et peut-être de lutter, tout seul? Oh! Flavie, je ne sais si je suis encore malade... mais je sais bien que j'ai encore besoin de vous... Vous m'avez donné de trop douces, de trop chères habitudes... Pourquoi ne voulez-vous plus être mon amie, Lull?... Toinon et sa

perruque n'ont rien à voir à cela... Montrez-moi vos yeux... vos yeux couleur du temps?

—Le temps, dis-je, est au soleil... et le soleil ne se peut regarder en face.

—Lull, vous serez encore mon amie comme avant... mieux qu'avant?... promettez?

C'étaient ses yeux à lui, ses yeux pleins d'azur et de lumière qui avaient la couleur du temps de juin, ardent et doux... J'ai promis.

...Et nous avons fait une longue promenade dans la montagne. C'était Dimanche, un si beau Dimanche!...

Nous avons suivi un chemin joli, sous les arbres feuillus, à travers la brande en fleurs... Nous avons marché au hasard, vers les hauteurs, vers la grande solitude vers des pacages où, tout le temps de l'estivage, vivent les troupeaux et les pâtres... L'eau y insinue partout sa ruisselante fraîcheur... Quand on ne la voit pas courir, on l'entend chanter.

Et l'herbe qu'arrosent ces "ayguades" est la plus belle, la plus riche, la plus odorante que troupeau puisse souhaiter... Le lait onctueux qui vient d'elle, sont les fleurs... Nous l'avons goûté, assis au pied d'un vieux tilleul, à la porte d'un des burons qui dépendent des "Vergnes".

Le "buron", c'est la demeure des vachers qui préparent le fromage d'Auvergne, la fourme du Cantal... A quelques pas est la "fumade", parc clos de barrières mobiles, où, deux fois par jour, on rassemble les animaux pour la traite... et, tout autour, les prés et les prés, le désert fleuri des herbages.

Le buron, c'est une cabane basse avec un toit de mottes de gazon où poussent le thym et les oeillets sauvages, avec des lierres qui grimpent et l'enlacent... quelque chose de très humble et de presque pauvre qui me semble charmant, qui est tout vert et comme caché, enfoui, dans les feuilles, quelque chose qui a l'air d'un nid.

Après nous avoir fait les honneurs de son domaine et de son industrie rustique, le "buronnier" nous avait offert les traditionnels "bourriols" avec la bonne chose blanche, toute mousseuse dans les bois à fleurs.

Patrice souriait en me regardant boire.

—Lull, vous aimez le lait... vos yeux sont, quand vous buvez, aussi friands que vos lèvres... C'est une affinité à constater entre vous et le "Drac", ce lutin malicieux que les bergers accusent de tant de méfaits dont le moindre est de leur voler leurs chevaux pour galoper au clair de lune... Le temps n'est pas encore très éloigné où les gens superstitieux pensaient se rendre le "Drac" favorable, en lui préparant dans la salle basse, près de la porte entr'ouverte, une appétissante jatte de lait... Lull, ce lait savoureux vous dispose-t-il, comme le Drac, à la bienveillance, et obtiendrai-je que nous fassions encore d'autres promenades?

Et ce furent des projets.

—Nous irons au Puy Mary, Lull... Tout un jour, vous vous confierez à moi... d'ici, c'est presque un petit voyage... mais vous connaîtrez le Falgoux et Salers... et le plus beau, le plus merveilleux panorama de toute l'Auvergne!... Et, à Salvat même, que de courses il nous reste à entreprendre!... Celle de l'Aigueverte, d'abord... ou la Fade serait fâchée... Vous verrez, c'est bien un

lac de légende... et le chemin qui y mène est étrange et délicieux...

Nous avons pris, au flanc d'un talus gazonné, un chemin qui montait. A gauche, au-dessous de nous, s'escarpaient des pentes raides, hérissées de roches fauves qui, s'étagant, descendaient jusqu'à l'abîme d'une rivière torrentielle dont un fouillis d'arbres et de broussailles, masquait le cours mugissant.

Gardées par le grand chien hirsute, le fidèle "labry" des bergers du Cantal, d'agiles petites vaches y paissaient, tranquilles et, pourtant, si près du bord, qu'on s'attendait à les voir perdre pied et rouler au fond du gouffre...

Au-dessus de nous, la montagne se prolongeait en croupes d'un vert éclatant où, rapetissées par la distance, les bêtes rouges au col t'ntant, semblaient des jouets très fins. Nous avons atteint le plus élevé de ces sommets arrondis. Là, pas un arbre... A l'horizon, dans l'encadrement d'une brèche verdoyante, le Puy Mary émergeait, dressant, sur le ciel doré comme un fond d'enluminure, les deux pointes harmonieuses de sa mitre épiscopale...

Le soleil venait de disparaître... Des montagnes flambèrent... des rochers entrèrent en éruption... Ce fut comme une vision des âges volcaniques, puis tout se fonda en teintes roses et mauves, comme si le tendre reflet des brandes fleuries eût, tout à coup, gagné les hauts sommets... Et une grande paix se fit.

Pas loin de nous, invisible pourtant dans les replis du terrain valonneux, un berger se mit à jouer très doucement, sur sa "cabrette", un air de mélancolie...

Les notes ingénues se répandaient dans l'atmosphère calme comme le parfum des feuilles et de la terre sauvage, comme la lumière mauve du crépuscule... Et ce fut, dans cette solitude, quelque chose de si beau que j'eus envie de pleurer.

—Ecoutez, Lull, dit Patrice, celui qui joue est un homme très simple... un être grossier, brutal, peut-être... Et voici qu'à cette heure délicieuse, sa cabrette, la solitude, quelque chanson du pays, font de lui une sorte de poète... La cabrette, Lull, la cabrette où dorment les vieux airs, c'est avec la bourrée, le bourriol et la fourme, toute la haute Auvergne... Avoir une cabrette pour compagne des heures solitaires, c'est le rêve de tous les pâtres, de tous les bouviers de la montagne... Ecoutez ce "cabrettaire" improvisé... Les gens d'ici ont pour désigner cet air qu'il joue et d'autres du même mode triste et langoureux, un mot adorable : Ils les appellent des *regrets*... J'ai remarqué qu'on les entend souvent au crépuscule comme aujourd'hui... Lull, à quoi pensez-vous?

—Je pense, dis-je, qu'il y a peut-être des siècles que la "cabrette" des pâtres joue cet air qui nous émeut; je pense que des milliers d'êtres l'ont entendu comme nous et que, pour chacun de ces êtres, le vieil air mélancolique a exprimé sans doute un "regret"... un regret plus ou moins conscient, mais très profond, très intime... qui ne pouvait être le même pour tous...

Nous nous sommes tus. Puis, presque bas, Patrice m'a dit :

—Lull, y a-t-il dans le passé, quelque chose... ou quelqu'un que, déjà, vous regrettiez?

—Je ne puis regretter que mon père et la vie

de ce temps-là, dis-je, car, depuis, je n'ai jamais été bien heureuse et personne ne m'a beaucoup aimée... Cependant, tout à l'heure, ce n'était pas mon passé que je regrettais... mais je ne sais quoi de confus, d'inexprimable... peut-être le jour qui meurt en ce moment et qui—quoi qu'il arrive demain—ne reviendra plus...

J'ai hésité un moment, puis, irrésistiblement, j'ai dit :

—Qu'exprime pour vous le *regret*, Patrice?

Il a eu un geste vague.

—Oh! une infinité de choses... les plus complexes... les plus contradictoires même...

Timidement, j'ai murmuré :

—Je vous demande pardon... Ma question était très irréfléchie, très indiscreète... J'ai touché à votre chagrin... maladroitement...

Alors, il m'a regardée.

—Lull, mon cœur est plein de trouble, d'anxiété, de doute... de regrets... de chagrin aussi... Mais, quand nous sommes ainsi, seuls ensemble et... et bons amis, Lull... il me semble que les chagrins comme les joies, ne peuvent plus me venir... que par vous.

—J'espère, ai-je dit, qu'aucun chagrin ne pourra jamais vous venir par moi.

Il était tard déjà. Nous avons pris un raccourci à travers les prés et les sapinières et gagné ainsi le chemin tracé et point trop abrupt qui devait nous ramener directement au château.

Là, Patrice m'a dit :

—Donnez-moi la main et courons.

Et, entraînés, portés par la pente rapide et notre propre vitesse, nous avons couru, couru comme des enfants, jusqu'à Malencontre... J'en avais le vertige... c'était délicieux!

Quand nous sommes arrivés, ma main était toute rouge et presque meurtrie... brusquement, je l'ai arrachée à Patrice et je me suis sauvée.

La cloche du dîner sonnait.

La baronne, qui m'avait vanté le jour même la nécessité d'une promenade en montagne, m'a reçu assez froidement, comme toujours lorsque lui apparaît la réalité de notre affectueuse camaraderie... Et Brinda avait son air méchant.

Il est tard, je vais me mettre au lit. Mais je n'ai pas sommeil.

Patrice dit que je ne suis plus la même... lui aussi a changé... j'aurais pu le lui dire.

Naguère, il était mon "malade", il était mon "grand gosse", maintenant... maintenant, je ne sais comment expliquer... il est quelqu'un qui ne m'est pas absolument familier... il est l'inconnu que j'ai cherché à mes côtés, ce jour de gel, ou, sur le chemin du village, une étreinte forte et protectrice, m'a gardée du mal... Il est... il est un "grand monsieur", comme dit Guy... Et parfois... je crois qu'il m'intimide...

VIII

Malencontre, 3 juin.

Brinda Savage est pour moi comme un mauvais génie... Elle m'a troublée, elle m'a fait mal... Ce qu'elle m'a dit, j'ose à peine l'écrire...

Oh! pourquoi m'a-t-elle parlé ainsi?

Ce matin, en me levant, je me sentais confiante et joyeuse, il me semblait attendre de la journée quelque chose d'heureux... Et maintenant!

Si je n'étais pas entrée dans la bibliothèque, elle ne m'aurait peut-être pas vue seule... Oh ! comment un instinct secret ne m'a-t-il pas avertie ?

Elle était assise à la table, occupée à classer des feuilles manuscrites... mais, tandis que, debout devant les rayons, je lisais les titres au dos des volumes rangés, je me sentais suivie, touchée par son regard ; son regard me pesait sur les épaules... Au moment de sortir, quand je me suis retournée, lui faisant face, elle me l'a planté dans les yeux.

— Qu'y a-t-il ? m'écriai-je involontairement. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

Elle n'eut pas l'air d'entendre ma question énermée.

— Flavie, fit-elle, une chose doit vous être dite, dans votre intérêt... pour votre salut peut-être... vous aimez Patrice de Malencontre...

Mon saisissement fut tel que toute parole me manqua pour répondre. Une rougeur violente m'était montée au front... Le regard implacable semblait s'en repaître.

— Je ne comprends pas, fis-je enfin... Oui, certainement, mon amitié pour monsieur de Malencontre est sincère, mais...

Elle m'interrompit.

— Oh ! je vous en prie, ne parlons pas d'amitié... L'amitié dans cette maison n'est qu'hypocrisie... qu'elle masque l'amour, l'indifférence, le dédain ou la haine... Vous aimez Patrice... Peut-être, il n'y a qu'un instant encore, croyiez-vous... vouliez-vous l'ignorer... moi, il y a des jours et des jours que je le sais... Fiez-vous aux filles comme moi... aux filles sans amour, pour épier l'amour, pour le pressentir où qu'il se cache... pour le deviner, comme malgré elles, à je ne sais quelle souffrance, à je ne sais quelle fiévreuse révolte de leur être... ah ! Dieu d'injustice et de cruauté !... en ai-je surpris, depuis que mes yeux voient le soleil, de ces regards furtifs qui s'étreignent, de ces silences qui crient... de ces baisers...

— Ah ! m'écriai-je, taisez-vous, c'est indigne, vous n'avez pas le droit de me parler ainsi...

— C'est le mot "baiser" qui vous choque... Je ne le disais point en songeant à vous... et pourtant... et pourtant, vos mains, vos doigts, vos paumes brûlent encore, jeune fille, du contact des lèvres qui s'y sont posées si souvent... de bonne amitié, n'est-ce pas?... Oui, oui, je sais... Vous ne l'aimiez pas au début... A une jolie fille saine, il faut un homme beau et sain, naturellement... Un neurasthénique, un détraqué, ce n'est que pitoyable... Mais votre pitié même, votre pitié, vous m'entendez, était tendre... elle a été tendre... tout de suite... rappelez-vous?... Je le voyais moi !... Oh ! comme j'ai suivi l'évolution lente, comme je vous ai vue passer de cette pitié tendre qui dédaigne un peu, à l'amitié amoureuse... câline... qui admire... Maintenant, c'est l'amour... qui, secrètement se donne... et, bientôt ce sera la passion, le désir qui s'affolent... Je veux vous arrêter sur la pente... Ah ! elle est étrange et perfide... Votre bonne foi était complète, Flavie... Qu'étiez-vous d'abord ? La petite sœur... n'est-ce pas?... Mais il vous aimait, lâchement, au mépris de tout le passé...

J'aurais voulu parler, elle m'en empêchait, elle m'étourdissait de ses paroles démentes.

— Ce n'est pas vrai... oh ! taisez-vous... Patrice

de Malencontre, m'aimer moi !... C'est de la folie... vous le savez bien...

— Je sais une seule chose... je sais qu'il vous aime... De quelle neige virgineale êtes-vous donc faite, vous qui pouvez ignorer cet amour ?

Elle éclata de rire.

— Moi, je n'ai qu'à me souvenir... croyez-vous que je ne me souviens pas... et qu'un homme ait deux manières de regarder une femme qu'il aime ?

Elle rit un moment d'un rire convulsif et cruel, puis, brusquement, son visage s'apaisa.

— Flavie Clairande, d't-elle, je suis nerveuse... malade, moi aussi !... et je me suis laissé emporter à vous dire des choses que je regrette, alors que je désirais vous parler sans passion... C'est un avertissement que je voulais vous donner.

J'avais recouvré un peu de sang-froid.

— Dans mon intérêt, n'est-ce pas ? répliquai-je ironiquement.

— J'ai pu ne pas vous le donner dans votre intérêt... mais il est, en tout cas, de votre intérêt de l'entendre... et cela seul importe... Je ne parle point à la légère... Mes conseils ne se nourrissent pas de vagues prévisions, Flavie, c'est le passé qui crie par ma bouche... Madame de Malencontre aime son fils en mère... avec l'égoïsme forcené, frénétique d'une maîtresse... Elle veut le garder... l'acaparer... sa jalousie maternelle est aveugle, impitoyable... Madame de Malencontre ne vous aime pas... demain, elle vous haïra... Pour toute femme aimée de Patrice, ce sera la haine... la haine à mort... Croyez-moi... et partez... Vous êtes jeune, jolie... votre vie se fera ailleurs, plus heureuse... plus sûre... Une fille comme vous ne veut être que la femme de l'homme qui l'aime... Et vous ne serez jamais la femme de Patrice de Malencontre... croyez-moi...

Mon émotion, mon désarroi étaient profonds, inexprimables, mais, peu à peu, humiliée de n'avoir pas mieux tenu tête à cette violence méchante et perfide, je m'étais ressaisie et, tout à coup, je me sentais brave, capable de commander à mon visage et à ma voix que je voulais calme—sinon à mon cœur qui continuait de battre éperdument.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous êtes nerveuse et malade, miss Savage ? fis-je. Cette exaspération morbide causée par l'affreux malheur qui vous a frappée, il n'y a pas encore deux ans et aussi par... par toute l'horreur tragique qui se mêle à votre souffrance, est l'excuse de vos paroles, de vos intentions blessantes... Vous avez vu en moi la rivale vivante, heureuse de votre sœur morte... Cette sœur que vous pleurez si amèrement, vous l'avez cru oubliée... et votre cœur a saigné et votre douleur... et votre jalousie — car c'est vraiment une sorte de jalousie qui vous affole ainsi—se sont révoltés âprement... Vous en avez voulu à monsieur de Malencontre, à moi... et aussi à la force même de la vie qui exige l'apaisement des chagrins... sinon l'oubli !... Patrice de Malencontre n'a pas oublié votre sœur, miss Savage, et sans doute, lui gardera-t-il toujours un souvenir fidèle et passionné... même... même si, plus tard, las de sa solitude, il donne sa vie à une autre femme... Mais ce moment n'est pas venu... peut-être ne viendra-t-il jamais... et, en ce qui me concerne, vos craintes s'égarent... Mon affection pour Patrice de Malencontre n'est pas ce que vous croyez... je puis, en tout cas, vous donner une

assurance formelle, c'est que—m'en pria-t-il demain et ses sentiments pour moi fussent-ils ceux que vous lui prêtez — je refuserais d'être sa femme.

Brinda ne m'a répondu que par un rire ironique, une sorte de ricanement.

Oh! pourquoi, pourquoi m'a-t-elle dit ces choses?... Cependant, j'ai été loyale, j'ai été sincère... oh! je voudrais n'être jamais entrée dans cette maison...

Malencontre, 23 juin.

Je suis très lasse. L'été né d'hier est lourd... et aussi son soleil, ses parfums... et aussi mon cœur.

J'ai imaginé de commencer un grand ouvrage à l'aiguille, une nappe à thé infiniment compliquée de point de broderies, d'incrustations de filet, et de "jours" fins et fragiles... Quand Patrice reparle des promenades projetées, quand il veut que nous jouions quelque une de ses chères sonates ou que l'archange Gabriel chante pour lui la beauté des fleurs de la terre, j'oppose doucement à ses desirs cette précieuse nappe blanche qui doit être achevée à date fixe, pour la fête de madame Marcilly. Les premières fois, il a insisté, il a imploré, il m'a pris des mains l'ouvrage tyrannique, mais je me suis montrée inébranlable dans ma volonté de travail.

Maintenant, il me boude ostensiblement. Avant-hier, il est parti pour acheter des machines agricoles à Clermont, un voyage qui doit durer deux ou trois jours—et il a oublié de me dire adieu...

Tout le monde me boude un peu, je crois... Brinda qui m'énie et semble aussi désagréablement affectée de ma nouvelle attitude à l'égard de Patrice que de la bonne et franche camaraderie de naguère; madame de Malencontre qui ne saura certainement jamais si mes sourires à Patrice lui déplaissent plus que mes grimaces... et vice versa... Et Guy qui, lui aussi, me trouve changée et me reproche de ne plus lui inventer de jeux...

Le bon abbé, seul, continue à m'être doux et indulgent.

Malencontre, 25 juin.

Je dors mal... C'est affreux, les insomnies... Il avait raison, mon pauvre grand gosse!

Dans la nuit d'hier, il a fait de l'orage, et je suis restée éveillée longtemps... Tout à coup, brusquement, la porte de madame de Malencontre, s'est ouverte et madame de Malencontre elle-même s'est précipitée dans ma chambre...

Elle n'avait pas pris le temps de passer un peignoir... blême, hagarde, vêtue seulement de sa grande chemise blanche, elle semblait un fantôme épouvanté...

En me voyant paisiblement étendue dans mon lit, elle parut soulagée.

—J'avais entendu du bruit chez vous... et craint que vous ne fussiez souffrante, mon enfant, dit-elle... Ce vent d'orage fait mal aux nerfs... On tremble pour rien...

Elle était debout près de moi. Ses cheveux serpentaient en petites mèches embrouillées autour de son front mouillé de sueur. Le haut de sa chemise de nuit était détaché. A la clarté de la veilleuse, je vis que, sous la toile fine, tout contre sa chair, elle portait un autre vêtement, une sorte de tunique faite d'un tissu étrange... Il me

parut que près de l'encolure, la peau était meurtrie...

Un cilice?... Pourquoi madame de Malencontre qui navre l'abbé Albin par son "aridité" religieuse, qui semble s'être écartée peu à peu de toute pratique, qui ne communie plus, qui ne se confesse plus, porterait-elle un cilice?

Malencontre, 28 juin.

Patrice a remarqué, tout haut, que j'étais pâle. Il semblait, à la fois, inquiet et fâché...

—Voyez, mère, mademoiselle Flavie se surmène avec cette broderie interminable... elle ne sort même plus... si vous n'y mettez ordre, elle tombera malade...

J'ai protesté.

—Je ne suis pas malade... Je ne dors pas très bien, parce que les nuits sont chaudes... et je suis un peu fatiguée, voilà tout.

Madame de Malencontre a parlé de me donner quelques gouttes d'une préparation où il entre du bromure et qui lui réussit parfaitement... J'ai tressailli... Quelque chose d'irraisonné, une sorte de peur, d'instinctive répulsion a frémi en moi... Vraiment, c'est être folle!... Que madame de Malencontre ne m'aime pas, c'est possible... Mais je suis certaine qu'elle ne me veut pas de mal, qu'elle tient à moi... Ne m'a-t-elle pas choisie, appelée, n'a-t-elle pas tenté de faire de moi l'instrument docile de sa volonté?

Ne pense-t-elle pas—hélas!—y avoir réussi?

Je l'ai remerciée avec un sourire paisible.

—J'ai trouvé, dis-je, un meilleur remède. Le grand tilleul est en pleine floraison. Je cueille des grappes toutes fraîches et odorantes et m'en fais, chaque soir, un breuvage délicieux! Quand je m'éveille au milieu de la nuit et que j'y goûte, il me semble que je suis une abeille et que j'ai butiné tout le miel, tous les parfums du jardin en fleurs.

Oh! mon Dieu, quelle que soit la vérité, faites que jamais Patrice ne sache, ne pense, ne soupçonne ce que...

IX

Malencontre, 1er juillet.

Ce fut aujourd'hui le mariage d'Annou Peyrol, et de Landry Menouze—un joli jour de noce, ensoleillé et fleuri!

Je n'avais jamais vu tant de monde dans la vallée. Ce n'étaient que carrioles bondées de gens, paysans chevauchant avec femme et enfant en croupe, joueurs de cabrette et d'accordéon, jeunes gens tirant des coups de fusils en signe de réjouissance... Ce n'étaient que groupes endimanchés, les hommes en veste noire, tout rasés de frais, le visage net dans le grand collier de barbe, un bâton à la main, le vaste chapeau du pays, le chapeau velu, large comme une roue, sur la tête; les femmes en toilettes brillantes avec leur cloche de paille à bavolet, garnie de velours noir et de fleurs, et beaucoup de chaînes, et de bijoux sur leurs fichus clairs.

A la ferme eut lieu, au milieu des bonjours et des félicitations, la distribution des "librayes", sortes de décorations de fleurs et de rubans que

l'on porte à la boutonnière... Et toute la noce ainsi fut enrubannée et fleurie.

La mariée me parut charmante; en dépit de mon regret de ne lui point voir le costume du pays, je lui ai fait compliment de sa robe de satin et de sa jolie fraîcheur de santé et de joie, qu'affinait le tulle frêle du voile...

Les Peyrol "ont de quoi", comme on dit par ici. Et, de l'avis de tous, jamais noce ne fut plus belle.

Au repas qui suivit la cérémonie religieuse et qui dura tout le jour, d'énormes futaillies de vins d'Entraygues et de Limagne se trouvèrent vidées et je serais bien en peine de dire combien furent engloutis de pots de soupe aux choux... de jambes de porcs, de poitrines de moutons, de têtes de veaux, de panses farcies, de colliers de boudins, de chapelets de saucisses et de plats de "pubrado" (Civet à la mode du Cantal.)

Les tables étaient dressées à l'ombre des châtaigniers dont le feuillage riche et clair a comme un air de fête. Les châtelains de Malencontre, l'abbé Albin, Brinda Savage et moi, nous avions places d'honneur à la table des mariés où M. le Maire, M. le Curé, les témoins, les garçons et les filles de noce, étaient avec les proches parents et nous, seuls admis à s'asseoir.

Patrice occupait la droite de la mariée; et moi, j'étais de l'autre côté de Patrice. J'avais décidé depuis longtemps que, ce jour-là, j'oublierais les choses tristes ou ennuyeuses, que je serais gaie, que je m'amuserais, s'il se pouvait; que, s'il se pouvait aussi, je serais jolie, qu'en tout cas, je mettrai, une robe blanche, et que mon fichu de dentelle et mon chapeau—un amour de petit chapeau d'Auvergne!—seraient fleuris comme les jardins et les champs... Et je m'efforçais d'être fidèle à ce programme... au moins en ce qui concerne l'oubli et la gaieté.

De temps à autre, je sentais sur moi, le regard d'ombre de Brinda, mais je m'en détournais avec insouciance... je rencontrais les yeux de Patrice aussi lumineux que les autres étaient obscurs, et silencieusement, je leur disais: "Vous me protégez".

Patrice aimait ma robe blanche.

—Est-elle aussi jolie que l'autre robe... la robe du verger?

—Elle est moins féerique, Lull... mais plus fraîche et plus printanière encore.

—Moins féerique? Alors, je n'ai plus l'air d'une fée?

—Vous avez l'air d'une fée toujours, Lull... mais vous êtes bien plus... bien mieux qu'une fée!

Vers la fin du repas, on a chanté en patois beaucoup de chansons. Patrice m'en traduisait les mots... Il était gai comme moi et causait gentiment et cordialement aussi avec son autre voisine.

Ces chansons me plaisaient. Il y en avait d'amusantes, d'un comique simple et bon enfant et d'autres vraiment jolies et poétiques.

*Per los cens d'en Donno
L'yo de groutos flours,
Deflugos de rougio
De touts coulours,
E si yeou l'i ouabe
N'en culoria be*

*O la miono amio,
N'en pourtario be.*

Par les champs d'en Donne
Il y a de jolies fleurs,
Des bleues, des rouges,
De toutes les couleurs.
Et si moi, j'y allais,
J'en cueillerais bien,
A la mienne amie,
J'en rapporterais bien.

Au dessert, en qualité de châtelain du pays et de propriétaire de la ferme, Patrice, avec beaucoup de bonne grâce et de bonne humeur, a porté un toast aux jeunes mariés et le vieux Peyrol lui a répondu en buvant à la santé de "toute la famille de Malencontre, des demoiselles et du petit monsieur Guy!"

Annou, rayonnante, s'est tournée vers Patrice et, à mi-voix, son verre à la main, elle a dit:

—Moi, monsieur Patrice, c'est une belle petite épouse que je vous souhaite... bientôt!

Son regard a glissé de Patrice à moi... Et, soudain, j'ai compris.

Ce que Brinda pense avec aigreur et rancune, cette jolie fille éprise et joyeuse le pense gracieusement, dans toute la bienveillance de son bonheur nouveau... Et d'autres encore le pensent sans doute, comme elle... Des lèvres plus ou moins amicales, plus ou moins malicieuses... grossières peut-être et médisantes, rapprochent mon nom de celui de Patrice de Malencontre... de celui de "Barbe-bleue"!... Mais, après tout, que m'importe! Ne me suis-je pas juré d'oublier tout ce qui ne serait pas l'heure présente, tout ce qui ne serait pas ma joie simple d'aujourd'hui... Et voici: ma joie d'aujourd'hui c'est d'être une petite bergère auvergnate en habits de fête, au bras d'un beau cavalier, le seigneur du village qui la trouve jolie et qui est un peu fier d'elle, comme elle est fière de lui...

Patrice, je suis très fière de vous! Naguère, vous étiez morose, maigre et pâle, vous inspiriez la pitié... Maintenant, chacun vous admire, beau, robuste et fin, dans votre haute taille!... Comme vous êtes grand, seigneur de Malencontre!... beaucoup plus grand que moi!... Autrefois, je n'y songeais pas... maintenant, je le vois, je le sens... et j'en suis contente!...

Alors même qu'ils l'intimident un peu, la petite bergère aime vos yeux qui brillent, vos yeux jeunes, bleus et frais comme ceux de Guy, vos yeux tendres qui sont des yeux de maître... Tant que le jour durera, seigneur de Malencontre, tant que les "librayes" orneront votre vêtement et mon corsage, je veux n'être qu'une petite bergère, en habits de fête, au bras d'un beau cavalier!

Le repas fini, madame de Malencontre et l'abbé Albin ont regagné le château... Patrice nous a proposé à Brinda et à moi d'attendre le commencement du bal, pour voir danser la bourrée.

On avait fait une salle de danse dans une grange toute décorée de verdure et de fleurs de bruyère... Au fond, très haut perchés sur une estrade, les "cabrettaires" dominaient l'assemblée.

Les danseurs ont pris place tout de suite.

Dès les premières notes, les voilà, en branle, courant, glissant, frappant sur le plancher de

grands coups de talons, jetant, de temps à autre, des "youyous" joyeux et faisant claquer leurs doigts comme des castagnettes.

La bourrée varie selon les régions; celle-ci me semble être, comme beaucoup de danses paysannes, un simulacre de lutte galante; l'homme qui danse, le bâton suspendu au-dessus de la tête, se montre fier et hardi, la femme coquette et rusée... On se cherche et l'on s'évite, on s'appelle et l'on se fuit, l'un se fâche et l'autre boude... et tout se termine sur l'accord d'un baiser.

Brinda se pencha à mon oreille:

— Tant de pas, tant de tapage, tant de feintes... pour en arriver là!

Et elle a un rire si strident que Patrice, debout à quelques pas, se tourne, surpris, vers elle.

Madame de Sévigné se déclarait "folle de la bourrée", je n'en dirais point autant. C'est gai, pittoresque, mais sans grâce et un peu sauvage... Ces grands bâtons qui tournoient, ces coups de pied qui sonnent, ces cris... j'en étais tout étourdie.

A dix heures, discrètement, nous avons quitté le bal qui, de plus en plus, s'animait. La carriole des Vergnes nous a transportés jusqu'au bas de la colline. J'aurais donné beaucoup pour qu'elle pût en graver la pente, tant cette longue journée m'avait fatiguée.

La nuit chaude était très pure, mais noire, d'un noir bleu et profond où se perdaient les petites larmes tremblantes des étoiles.

Brinda et moi, nous allions côte à côte, précédées d'Ambroise et de sa grosse lanterne qui, comme le soir de mon arrivée, éclairait les lacets obscurs.

Ensuite, venait Patrice, la largeur du sentier ne permettant pas à plus de deux personnes de se tenir de front...

Brinda avançait très vite, sans prendre garde à moi, dans un mutisme, une indifférence qui ignoraient ostensiblement ma présence...

Après un moment, il me devint absolument impossible de régler ma marche sur la sienne.

Son allure rapide me laissa de quelques pas en arrière... Et Patrice fut à mes côtés.

— Vous n'en pouvez plus, mademoiselle, dit-il, à voix haute... Si vous ne prenez pas mon bras, nous allons vous perdre en route.

J'ai pris son bras. C'était vrai, c'était vrai... j'étais bien fatiguée... Mes efforts pour suivre Brinda avaient été honnêtes, sincères... et même, lorsqu'elle m'avait ainsi dépassée sans un regard, j'en avais éprouvé une impression de découragement.

J'espère que Patrice n'a pas cru... Non, il voyait bien que j'étais à bout de force...

Peu à peu, s'éloignant du mien, ce bras protecteur m'avait plus doucement soutenue... et, quand j'avais tenté, silencieusement et sans trop en avoir l'air, de m'écarter de lui, il était resté autour de moi avec une si tranquille, une si parfaite conscience de son droit d'être là, que je m'étais sentie toute nigaude... Repousser l'appui affectueux de mon grand ami, ne serait-ce pas attacher à son geste, tout fraternel peut-être, un sens que, quelques semaines auparavant, je n'aurais pas songé sans doute à lui donner...

Et puis, si Brinda savait... Oh! que Brinda ne sache pas!...

Et, dans l'obscurité bienveillante, nous avons cheminé ainsi, tout près l'un de l'autre. Des coups de brise passaient sur nous, venant de la vallée; il me semblait être emportée dans une grande vague de parfums...

— Sentez-vous, disais-je, sentez-vous? Les tilleuls et les sureaux sont en fleurs dans toute la vallée... C'est presque trop fort... on en a la tête grisée... on en est un peu fou.

Je ne voyais pas le visage de Patrice, mais je devinais son sourire... Tout bas, il répéta: "On en est un peu fou..."

De temps à autre, il adressait à Brinda quelques mots auxquels elle répondait à peine et sans faire un mouvement de notre côté. Elle marchait toujours devant nous, rapide et silencieuse comme ces fantômes dont on ne voit pas le visage, ces spectres que, dans les légendes, on suit, mystérieusement entraîné, sans savoir où l'on va...

Depuis que nous montions ainsi la colline, elle ne s'était pas retournée une seule fois. Par moment, cette course muette me causait une sorte de malaise.

J'étais inquiète, troublée... Brinda ne pouvait me voir... cependant j'avais la sensation d'être vue. J'avais peur de la grande figure noire... et j'éprouvais aussi à la voir elle-même si seule dans les ténèbres du chemin, une pitié poignante qui mêlait à ma confiance heureuse, à cette sécurité d'un instant que la langueur de ma fatigue rendait plus douce, une indéfinissable détresse... Je sentais autour de moi... et peut-être en moi, de la souffrance, et ma joie fragile en était plus âpre...

C'était une impression étrange comme celle que je recevais de cette grande vague de parfums qui me grisait et dont je n'eusse pu dire si je l'aimais... ou si elle me faisait mal.

Et Brinda a continué de marcher vite et de se taire jusqu'au château.

A l'entrée de la galerie, Patrice et moi, nous avons pris congé d'elle et, tandis qu'Ambroise fermait à grand bruit de clefs, nous avons gagné le second étage.

Tout dormait... Devant ma porte, Patrice s'est arrêté.

J'ai essayé de retrouver ma voix d'autrefois:

— Bonsoir, mon grand gosse.

— Bonsoir, Lull...

Il a pris les doigts que je lui tendais, les a baisés, puis les a laissés retomber... Ses longues mains fines, repoussant le petit chapeau auvergnat, ont tendrement encadré mon visage... Il a dit encore:

— Bonsoir, Lull... dormez bien, dormez tranquille... avec de jolis rêves...

Et, très doucement, oh! avec une délicatesse infinie, comme on touche une fleur ou un papillon, ses lèvres se sont posées sur mes paupières...

Seule, dans ma chambre blanche, j'ai ouvert ma fenêtre... la grande vague de parfums est entrée, elle a tout envahi.

Son ivresse âpre et délicieuse monte des rochers, de la gorge stérile comme, tout à l'heure, de la vallée fleurie... Et la voix de la Salve chante, indulgente et familière...

Je ne veux pas penser à demain... Je veux "dormir avec de jolies rêves"...

Mon ami bien-aimé, demain est loin encore... Et je suis heureuse, ce soir...

X

Malencontre, 2 juillet.

Le mauvais génie, le spectre du malheur et de l'épouvante est revenu.

Brinda est entrée chez moi, livide, plus hideuse que je ne l'avais jamais vue...

—Flavie, il faut que je vous parle, sérieusement, longuement... Ce ne sont pas des choses méchantes que je veux vous dire... c'est une prière que je veux vous adresser... Ecoutez-moi, écoutez-moi...

Elle frémissait toute d'une agitation fébrile ; pourtant, elle semblait n'avoir plus la force de se soutenir... Machinalement, je lui ai avancé un siège sur lequel elle s'est effondrée.

—Je ne vois pas, miss Savage, ce que nous aurions à nous dire encore... fis-je. Et je crois que cette conversation, qui vous bouleverse à l'avance, ne peut être que pénible... et inutile, pour nous deux.

—Elle sera pleine de surprise pour vous... et d'humiliation pour moi... Mais les humiliations, que m'importe!

Elle se mit à rire et son rire qui décharnait ses dents lui donnait la face grimaçante d'une tête de mort.

—Regardez-moi ! dit-elle... Ai-je l'air d'une amoureuse?... Ah! certes, c'est une idée qui ne vous a jamais passé par l'esprit, cette idée-là!... La rivale de Gladys morte... oui, vous ne pouviez être à mes yeux que la rivale de Gladys... Quelle rivale eussé-je pu voir en vous, sinon celle de Gladys!... Si je connaissais le supplice de la jalousie, c'était à cause de Gladys!... Il y a cela, Flavie, il y a *cela*!... Oui, je pense à Gladys, j'y pense sans cesse... et je suis jalouse pour elle aussi... Mais il y a autre chose... Flavie, la fantaisie du Dieu créateur—s'il existe—a fait de moi un monstre bien singulier... Avec le visage que voilà, il m'a donné le cœur et la chair d'une femme!

Je l'écoutais avec stupeur... Son rire tomba et sa voix s'assourdit.

—C'était mon destin, Flavie... Je l'ai aimé tout de suite... avant même de lui avoir parlé... Je l'ai aimé, dès qu'il m'est apparu là-bas, à Jeypore, la ville rose et délicieuse, dans la splendeur féerique d'un pays que vous ne connaissez pas... Je l'ai aimé, j'ai été son esclave, sa chose... Alors—voilà bien encore le caprice divin—alors, c'est Gladys qui fut aimée... Et Gladys, pourtant, n'aimait pas. Ce ne sont pas les idoles qui aiment... Gladys n'a jamais aimé aucun des hommes qui l'aimaient... Flavie, jusqu'à ce jour où Patrice est venu, j'avais pu me consoler d'être laide... j'avais été belle *en Gladys*... Je ne sais si vous me comprenez?... Il y a des femmes fort jolies dont le charme délicat ne m'inspire aucune admiration... Gladys était pour moi la beauté parfaite, absolue... En elle, je voyais celle que j'aurais voulu être... moi, le laideron hideux!... Ses succès ne me donnaient pas de jalousie... Oui, j'étais belle en Gladys... Et j'aurais voulu être heureuse en Gladys aussi, Flavie... car l'homme qui venait à elle, c'était... c'était celui que, belle, j'eusse appelé de toute l'ardeur de toute l'ivresse de mon être... Et comme il l'aimait!... il l'aimait jusqu'à la croire pure et la respecter alors que... tant de choses étaient

dites contre elle... Désabusé, la sachant sans plus pouvoir douter, indigne de porter son nom, il l'eût aimée quand même... et, n'osant plus lui donner son nom, il lui eût donné sa vie... J'aurais voulu être heureuse de cet amour... être heureuse en Gladys... car j'aimais Gladys... elle était mon seul bien sur la terre et son bonheur, mon seul désir... Mais je n'ai pas pu... *je n'ai pas pu*... Et ce fut l'enfer, Flavie, ce fut l'enfer!... Oh! leur amour, leurs caresses... leurs baisers!...

L'horreur de la vision évoquée désorbitait ses yeux... Ses mains se tordaient... Il me sembla qu'elles me tordaient le cœur.

—Oh! ne dites pas ces choses, m'écriai-je...

Son rire mauvais grinça de nouveau.

—Ça fait mal, hein, petite fille?... Ne dites pas ces choses!... Ah! comme je pourrais vous torturer, si je voulais... Je ne veux pas, cependant... ce n'est pas ce que je veux... seulement, comprenez-vous... il ne faut pas que, pour moi, le supplice recommence... ah! cela, non... assez... assez!

Sa tête eut une sorte de hochement, fait de secousses fébriles, et s'abîma dans ses deux mains... Un moment, elle demeura ainsi, puis, échappant à ses doigts crispés, son front se releva et ses yeux d'ombre revinrent à moi.

—Avant votre intrusion, reprit-elle, je n'osais pas me plaindre... oh! je n'étais pas heureuse, non... heureuse, c'est un mot qu'on ne peut pas dire comme cela... Être heureuse, c'est trop beau, c'est trop inaccessible, on n'y songe même pas!... mais enfin, j'étais contente... Je vivais près de *lui*... il souffrait près de moi... avec moi!... En souvenir de l'autre, il m'était doux... Parfois, j'espérais l'impossible miracle... aucune visage jeune et beau n'était plus là pour me dire ma laideur de spectre... pour la lui crier à lui!... Puis on a parlé de vous... on vous a attendue... Ah! ce portrait de fée!... J'avais peur de vous voir, Flavie, peur, peur... Le jour de votre arrivée, j'ai été malade... et pourtant, il m'a fallu, la nuit, errer là où vous aviez passé, comme pour y chercher je ne sais quelle trace de votre passage, qui reflet torturant de votre beauté... Je vous ai détestée avant de vous connaître... mais combien plus encore, quand je vous ai connue!... Et pour lui, vous avez été la vie, l'amour, la jeunesse qu'il voulait fuir et qui venait à lui, souriants et joyeux!... Ah! comme vous avez su charmer son cœur, enjôleuse aux yeux purs, et le garder captif dans vos petits doigts habiles, ces petits doigts d'ingénue... si souvent caressés!

Ses yeux me dévoraient.

—Vous souffrez beaucoup, miss Savage, fis-je! luttant contre les frémissements de ma voix... Ne soyez ni injuste ni blessante... Je ne sais ce que peuvent être les sentiments de monsieur de Malencontre... mais je vous jure, je vous jure, sur mon honneur, qu'en l'aidant à combattre un état morbide qui me paraissait pitoyable et presque avilissant, qu'en le soignant, car je l'ai soigné très simplement, je n'ai songé qu'à faire un peu de bien autour de moi... je vous jure qu'aucun mouvement de coquetterie ne m'a jamais guidée... et que... je vous le répète... il n'y a rien, *rien*, entre lui et moi!

—Rien que de l'amitié!... Etes-vous à ce point naïve?... Croyez-vous à l'amitié entre une jolie fille de votre âge et un homme du sien?... ou vou-

lez-vous seulement m'y faire croire?... Mais, hier, j'étais là, malheureuse j'étais là, près de vous, tout le jour... oui, tout le jour!

Une protestation indignée m'échappa:

—Si vous nous avez espionnés, vous savez que monsieur de Malencontre et moi, nous n'avons pas échangé un mot que vous ne puissiez entendre.

Son rire atroce éclata.

—Je n'avais pas besoin de vous entendre, je vous voyais... je voyais vos sourires se chercher, vos yeux se joindre... et je sentais en moi, comme un frisson de mort, le frôlement de vos mains qui se touchaient... Je le voyais vous suivre, vous servir... se pencher sur vous... vous regarder... vous prendre dans son regard comme il vous eût prise dans ses bras... Et, le soir... le soir, je ne pouvais plus vous voir avec mes yeux, Flavie, mais ma souffrance vous voyait encore... Et tandis que vous montiez cette pente, l'un contre l'autre... oh! l'un contre l'autre, je le savais... un démon hurlait en moi!

—Miss Savage, fis-je, vos paroles sont odieuses et lâches... je ne puis les entendre plus longtemps. Dans cette chambre, vous êtes chez moi... sortez... ou j'appelle!

Alors, elle sanglota comme on râle.

—Oh! pardon, je ne voulais pas dire ces choses... Flavie, je voulais vous supplier de partir... oh! si vous l'exigez, je me mettrai à genoux... Partez, il en est temps encore... il en est temps... partez... Vous êtes jolie... un autre vous aimera... tandis que moi!... Quand vous n'étiez pas là... quand vous n'étiez pas là... on ne pouvait pas me le prendre... et quelquefois, je faisais des rêves fous... J'espérais... Flavie, mon corps est jeune... et mes cheveux dénoués lui font un manteau... mon visage seul est laid... Oh! Flavie, et j'étais, près de lui, la seule femme!

Je ne pus pas réprimer mon dégoût... Cette malheureuse et son amour avili m'inspiraient une répulsion intolérable, j'aurais voulu ne plus l'entendre, j'aurais voulu la chasser...

—Ah! murmurai-je, comment n'avez-vous pas honte de telles paroles!

Elle ricana:

—La honte! La pudeur!... Encore un luxe de femme belle, de femme aimée!... Oh! je ne puis espérer l'idylle, moi! la robe blanche et les fleurs de l'épousée... et, en attendant l'autel, goûter la douceur troublée des caresses respectueuses et défendues... les retours où, côte à côte, on marche en se tenant par la main... où l'on se touche... où l'on se respire... à deux pas du chaperon qui ignore...

Elle me tint, tout à coup, sous son regard comme elle m'eût tenue à terre sous son genou.

—Et le baiser furtif et délicieux, qu'en se quittant, on se donne... acheva-t-elle.

A ces mots, une invincible rougeur, une rougeur violente, terrible, douloureuse couvrit mon visage, mon front, mes joues, mon cou...

Alors, elle eut un cri de démente, un cri que je ne puis rendre... Toute sa face, tout son corps se convulsèrent comme en proie à quelque horrible paroxysme... et, me laissant muette d'épouvante, elle se sauva.

Je ne l'ai pas revue... Elle a fait dire qu'elle était souffrante—ce qui, certes, doit être la vérité

—et n'a plus quitté son appartement de tout le jour. La fidèle ayah lui porte ses repas et lui tient compagnie.

Quant à moi, j'ai dû faire un grand effort pour me ressaisir et n'étonner, n'inquiéter personne... vivre, sans saccades, la vie de tous les jours.

J'ai pu éviter de me trouver seule avec Patrice. Devant sa mère il a remarqué, comme l'autre soir, que j'étais pâle et a gardé ma main plus longtemps qu'il n'eût fallu, en disant qu'elle était glacée... Mais j'ai porté le tout au compte de ma fatigue de la veille. Il n'a pas insisté des lèvres... et mes yeux ont fui les siens.

J'ai peur de ses yeux maintenant... "Je l'ai vu vous regarder... vous prendre dans son regard... comme il vous eût prise dans ses bras..." Je ne veux plus être si doucement prise dans le regard de mon ami... je ne saurais plus m'en échapper...

Hélas! J'aurais pu, d'un mot, apaiser la haine démente de miss Savage... car, je ne m'illusionne plus; il faut que je parte.

Oh! j'essayerai d'être habile... de choisir mon heure... mais il faut... Au fond de moi, une voix, me crie cet ordre... alors même que mon cœur se rebelle... Si je restais, je ne me sentirais plus digne de l'honnête homme, scrupuleux et délicat entre tous, dont je suis la fille, de celui qui, me conseillant d'écrire mon journal, disait: "On en vient insensiblement, pour peu que l'on soit sincère et qu'on ait l'âme propre et jolie, à se préoccuper de vivre en harmonie, en beauté, afin de pouvoir écrire la vérité toujours et de n'avoir à écrire jamais rien de mauvais, de laid ni de vulgaire..." Si je restais, je croirais être la jolie mercenaire que madame de Malencontre a vue en moi tout d'abord et qui fut chargée de séduire et de consoler, je prendrais la responsabilité de ce pacte secret que je n'ai pas signé, mais dont la guérison de Patrice était la condition et le nom de Malencontre l'enjeu... O mon ami, tendre et si confiant, au commencement, quand nous ne nous connaissions pas encore, on a mis de l'irréparable entre nous!... Que penseriez-vous de moi, si vous saviez la vérité des faits... liriez-vous l'autre au fond de mon cœur?

Il faut que je parte.

Voilà bien ma logique et celle des circonstances, et celle de la vie railleuse! Quand madame de Malencontre m'a dit: "Rendez mon fils à l'espoir, au bonheur, et vous serez ma fille!"... et que j'ai refusé avec éclat le marché que mon cœur, hélas, repoussait alors, comme ma dignité, je suis malgré tout restée...

Oui, je suis restée, parce que je n'aimais pas Patrice de Malencontre... Et maintenant, je vais partir parce que...

J'aurais dû partir tout de suite.

Je suis dolente et sans courage, ce soir... Et la vie, pour la première fois, me fait peur.

Il me semble qu'autour de moi, errent d'invincibles menaces... des tristesses, des malheurs encore inconnus.

XI

Malencontre, 8 juillet.

"O horreur, horreur, horreur! L'esprit ne le peut concevoir ni la parole l'exprimer!"

Je n'ai guère la tête aux citations littéraires, pourtant ces mots, réminiscences d'une lecture récente de *Macbeth*, tombent irrésistiblement de ma plume, comme si mon cerveau était impuissant à en trouver d'autres pour rendre la stupéfaction, l'épouvante, qui, par instant, me dominent encore et qui anéantiraient en moi toute force agissante, si je ne luttais, sans cesse, pour échapper à leur écrasement.

O Lull, esprit souriant aux ailes colorées et légères, quand je vous ai dédié ce journal des gestes paisibles de ma vie très sage et des vagabondages capricieux de mon imagination très folle, qui eût pu prévoir que de tels souvenirs y seraient notés... et qu'il m'appartiendrait à moi—hélas trop légitimement—de vous faire le récit d'un de ces drames dont on entend parler quelquefois, comme de choses vraies, mais que, dans la douceur ou la tristesse des vies normales, on ne parvient jamais à considérer tout à fait comme des choses réelles.

Il y a six jours à peine, j'étais assise, comme aujourd'hui, à ma petite table de bois de rose, et comme aujourd'hui, j'écrivais mon journal, dans le silence de la maison endormie... Mon Dieu se peut-il qu'il y ait six jours, *seulement*!

J'étais triste, ce soir-là, de vagues et douloureuses appréhensions m'obsédaient, mais je me croyais seule... et "quelqu'un" était là dans l'ombre; je me croyais en sécurité... et la mort me guettait, toute proche...

Je me suis déshabillée, j'ai préparé l'infusion de tilleul que je prends chaque nuit, j'ai prié comme d'habitude, à genoux, avant de me mettre au lit... je crois que j'ai un peu pleuré... Puis je me suis couchée, j'ai dormi...

Cependant, mon sommeil était agité, étrange et, comme subtilement troublé par cette présence occulte qu'en état de veille, mes sens distraits avaient pu ignorer.

Je ne sais si j'ai fini par m'apaiser, au moins, en apparence... Un moment est venu, où—consciente à demi—j'ai entendu des choses mystérieuses, des craquements, des frôlements, des ruineurs confuses dont mon esprit engourdi ne cherchait à déterminer ni la provenance ni la cause... Une torpeur me rendait tout effort impossible... et j'avais seulement cette impression que chacun connaît, et à éprouvé maintes fois, de me "sentir rêver"...

Puis, presque haut, une voix a dit: "Pas elle!... ah! pas elle!"...

J'ai sursauté; brusquement, j'ai ouvert les yeux...

Deux personnes étaient là, deux ombres qu'éclairait la veilleuse blafarde... Tout près de mon lit, ainsi qu'une fois je l'avais déjà vue, madame de Malencontre pâle, hagarde, échevelée, pareille à une euménide, crispait sa longue main sur le poignet de Brinda... Brinda immobile, muette, figée par la surprise ou la terreur...

Brinda? Comment était-elle ici?... oh! je rêvais... décidément, je rêvais...

Elle avait arraché sa main à l'étreinte fébrile de madame de Malencontre... Mes pauvres yeux égarés allèrent de l'une à l'autre.

—Qu'y a-t-il? balbutiai-je éperdue. Qu'y a-t-il?

Madame de Malencontre posa doucement sa main sur mon front inondé de sueur.

—Flavie, dit-elle d'une voix sourde, quand je suis accourue... cette malheureuse tentait de vous empoisonner...

Brinda se tenait debout, toute droite, au pied du lit. Sur un brusque mouvement qu'elle fit, quelque chose brilla entre ses doigts et je vis que c'était un flacon d'argent ciselé... Alors seulement, je compris le sens des mots qui venaient d'être prononcés... Un cri d'horreur déchira ma gorge.

Brinda me regardait.

—Flavie Clairande, fit-elle, on ne vous dit pas tout... Ce poison que je vous destinais, a tué ma soeur, la fiancée de Patrice... C'est moi qui le lui ai donné... et cette femme qui vient de vous sauver... la baronne de Malencontre m'a vue faire alors... sans un mot, sans un geste pour arrêter ma main...

...Oh! tout cela est si atroce et si affreusement invraisemblable que, maintenant, en essayant de classer les faits, de redire les paroles de cette nuit de terreur, je crois errer parmi les méandres d'un de ces cauchemars déconcertants dont on a peine, au matin, à se rappeler, dans l'ordre et avec l'enchaînement qu'une direction mystérieuse et incohérente leur a donnés, les visions effarantes.

Madame de Malencontre s'était affalée sur un siège bas, près de la cheminée. Brinda était là, toujours, debout au pied du lit, me regardant avec des yeux d'hypnotisée.

—Oh! Brinda! m'écriai-je, votre soeur... votre propre soeur... quel être êtes-vous donc?

—Un monstre, je vous l'avais dit...

Soudain sa voix fléchit.

—Je vous avais dit aussi de partir, Flavie... Pourquoi n'avoir pas répondu: "Je partirai"... Il fallait partir...

Et elle se mit à parler, parler, par petites phrases saccadées.

—Je ne voulais pas votre mort, Flavie... je pensais: Elle partira... Je voulais seulement tenir votre vie entre mes mains... et vous effrayer... et vous chasser... Et je cherchais, je cherchais des choses... Puis, tout à coup, j'ai été folle... c'était trop, c'était trop... je ne pouvais plus supporter... je ne pouvais plus attendre... j'ai été folle... Voyez, j'étais cachée dans le passage du "vieux Gilles"... j'avais découvert le secret de la porte de fer... oh! c'était simple... des lettres à mettre en ordre... le nom de Patrice... Mais, l'autre secret... celui du panneau qui s'ouvre dans la "chambre des fées", celui qui m'eût permis de fuir sans être vue, si... tout s'était accompli, je ne l'avais pas encore trouvé... je ne le connaissais qu'imparfaitement... Pourtant, je n'y pensais même pas... je ne pensais à rien... Je ne savais qu'une chose... c'est que je ne voulais plus vous voir... c'est que je ne voulais plus qu'il vous vît, lui!... Le reste, tant pis, tant pis... Vous voyez bien, j'ai été folle!...

Elle eut un sanglot qui la secoua... Moi, en l'écoutant, je pleurais d'énervement, d'épouvante.

—Que vous avais-je fait? murmurai-je.

Mais à ces mots, elle se redressa et son rire cruel, son rire de démente retentit comme la veille... Elle semblait prise de délire.

—Ce que vous m'avez fait?... Ma soeur... ma soeur que j'aimais, est morte... elle a bu la mort de ma main... de ma main... Nul ne l'a défendue... nous étions deux à dire: "Qu'elle meure!"... Ma soeur est morte, parce que leur amour me ren-

daît folle... et parce que je ne voulais pas qu'elle fût à lui... ah! je ne voulais pas, je ne voulais pas... Oui, j'ai tué ma soeur... et voici que tu es venue, jeune fille... et voici que le crime, la folie, l'abomination du crime, tout était inutile... comprends-tu l'horreur d'une telle chose?... Moi, quand j'y songe, je crois en Dieu... Il faut un Dieu, le Dieu de vengeance et de colère, pour avoir inventé *cela*... J'ai tué ma soeur... pour que tu sois aimée de celui que j'aime!... toi, toi... Et tu me demandes ce que tu m'as fait?... Alors, c'est toi qui es folle... c'est toi...

Elle riait... puis ce rire spasmodique fut un sanglot, puis ce sanglot fut un râle, un râle hurlant de bête agonisante... Les yeux de Brinda se réversèrent, son corps se tordit dans d'atroces convulsions.

Madame de Malencontre semblait avoir reconnu le calme froid et lucide qui masque ou domine, chez elle, les plus violentes émotions et que je ne lui ai presque jamais vu perdre. Elle parvint à saisir la malheureuse et la maintint fermement par les deux bras.

—Brinda, fit-elle, voulez-vous donc donner l'éveil... et que Patrice sache tout?

Brinda cria: Non, non!

Et, brusquement, elle s'apaisa, elle se tut.

J'étais retombée sur mon oreiller, sans force, les oreilles bourdonnantes.

Madame de Malencontre parlait d'une voix basse et fiévreuse.

—Il faut que vous rentriez chez vous, Brinda... et que personne ne vous voie ni ne vous entende.

Elle avait à la main une de ces petites lampes électriques de poche dont Tante Hermance se servait à Paris, quand nous rentrions du concert ou du théâtre et que l'escalier était noir... Elle entraînait Brinda vers l'alcôve... Soudain, celle-ci s'arrêta et étendit les bras vers moi.

—Pardon, fit-elle, pardon... c'est moi qui partirai, maintenant... soyez tranquille... tout est bien fini...

J'étais anéantie, cependant, je pus me soulever et dire:

—Je vous pardonne Brinda, le mal que vous avez voulu me faire... et je regrette celui que, sans le vouloir, je vous ai fait.

Maintenant, je suis heureuse d'avoir prononcé ces paroles.

Elle avait l'air d'une somnambule. Je la vis disparaître dans l'alcôve avec madame de Malencontre, je perçus un léger bruit de métal... puis plus rien... Et je compris qu'elles s'étaient enfoncées dans le mystérieux couloir...

Je me suis levée, j'ai passé une robe de chambre, j'ai allumé la lampe... Il ne me semblait pas que les gestes ainsi accomplis par moi eussent avec ma volonté la moindre correspondance.

La chaleur était lourde, étouffante... j'ouvris la fenêtre... puis j'attendis.

Dix minutes s'écoulèrent... peut-être plus... Je n'avais aucune notion exacte du temps. De nouveau j'entendis un frémissement métallique, puis deux fois, le bruit d'une serrure qu'on fermait... Et madame de Malencontre fut devant moi.

—J'ai dû la conduire jusqu'à sa chambre, dit-elle... Il faut qu'on ignore tout... D'ailleurs, elle partira... elle veut partir, elle me l'a dit...

En revoyant madame de Malencontre, un tremblement nerveux m'avait prise que je ne pouvais vaincre.

—Comment était-elle entrée ici? balbutiai-je.

—Elle était montée pendant que nous dinions, sans doute... et elle est restée cachée dans la garde-robe ou dans le couloir du vieux Gilles... Un jour, une de mes clefs a disparu... celle qui, avec des combinaisons différentes, ouvrait ces deux portes... Je sais entre les mains de qui elle était tombée... Flavie, je vous avais dit de vous mêler de Brinda... Ah! j'avais peur, peur de cette fille... même pendant la nuit, même quand je pouvais croire que les portes verrouillées de la galerie l'isolaient comme dans une prison!... Mais, je veillais, Dieu merci... Et je l'ai devinée plus qu'entendue... Il y avait des semaines que ses allures me semblaient plus étranges et suspectes... que j'essayais de comprendre ses manèges avec vous, avec mon pauvre cousin... Dès que j'ai su qu'elle travaillait seule, le matin, dans la bibliothèque où sont logés tous les plans, tous les grimoires qui concernent le château, j'ai prévu son désir de se renseigner plus complètement sur le passage du vieux Gilles... Et j'ai averti l'abbé, mais elle en avait déjà trop vu...

Mes yeux exprimèrent une surprise un peu hagarde.

—L'abbé Albin connaissait le secret du passage?

Madame de Malencontre eut un sourire mélancolique.

—Ah! grand Dieu, n' imaginez pas que l'abbé soit mêlé à rien de coupable ou de tortueux! dit-elle... Il n'est pas au monde d'être plus droit ni plus pur!... Mais vous savez de quelle sollicitude craintive, il entourait son élève! Quand, revenue au château, j'ai promis à Patrice déjà grand, un appartement tout à fait indépendant du mien et de celui de l'abbé, cette "chambre des fées" qui lui semblait si désirable, je me suis souvenue des couloirs mystérieux oubliés depuis deux siècles... L'abbé a fouillé les archives, étudié les anciens plans... et c'est ainsi que, sur nos indications, les ouvriers à qui j'avais confié les réparations du château, ont pu retrouver, reconstituer... et perfectionner même, l'un des chemins ténébreux du "vieux Gilles"... Je décidai—et l'abbé m'approuva—que ce chemin restait secret... Il établissait une communication intime entre mon appartement particulier et la chambre que Patrice se félicitait visiblement d'habiter loin de moi... Je pouvais ainsi laisser à mon fils—à l'âge où déjà il m'échappait un peu—toute l'illusion, toute la joie puérile de l'indépendance souhaitée... et continuer cependant de veiller sur lui...

—De le surveiller... fis-je malgré moi.

Mais madame de Malencontre ne s'offensa point du mot.

—De le surveiller, soit... dit-elle... de le surveiller... Mon amour triste et jaloux était plein d'appréhension et de méfiance... J'avais peur pour mon fils... peur de tout... La nuit parfois, prise d'angoisse, je me levais et, par l'étroit passage, je descendais jusqu'à lui... Une porte secrète s'ouvrait... le panneau de bois sculpté glissait sans bruit... et je le voyais, je m'assurais qu'il était là, qu'il dormait paisiblement... Dans la journée, un imperceptible déplacement du panneau, une fente ménagée dans la boiserie me permettait, sinon de

le voir, du moins de l'entendre vivre dans cette pièce où il se plaisait... où il était lui... Il me semblait ainsi m'approcher mieux de son cœur, de sa pensée... et cette surveillance, comme vous dites, était toute de tendresse et de sollicitude... Ah! que n'aurais-je tenté pour lire encore en lui comme au temps où il était un enfant!... De le voir grandir m'épouvantait. J'avais pu le soustraire à l'influence mauvaise, corruptrice des grandes villes, j'en voulais faire un homme simple d'âme saine et honnête, une sorte de gentilhomme paysan; grand travailleur, bon époux et bon père... Hélas, dans mon souci de le garder du mal, peut-être n'ai-je pas su l'armer contre le mal... Il faut connaître ce que l'on doit combattre... J'ai eu tort... et plus tard... quand je ne pouvais plus rien pour le retenir près de moi, dans le vieux nid, où tous les yeux et tous les cœurs étaient sincères, il a rencontré Gladys Savage.

Tout mon être frémit plus violemment, et mes deux mains se pressèrent contre mon visage...

—Oh! madame... oh! madame... est-ce vrai? m'écriai-je... Est-il possible qu'on l'ait assassinée ainsi... sous vos yeux... sous vos yeux... Elle ne pouvait se défendre... elle dormait peut-être... oh! oh!... est-ce vrai?

D'abord madame de Malencontre ne me répondit pas, puis, avec effort, elle dit:

—Je vous fais horreur... c'est justice...

C'est étrange... Naguère, dans le désordre de pensées, de soupçons, d'indices que mon imagination surexcitée acceptait ou repoussait tour à tour, il y avait eu des heures où je n'avais pu chasser cette vision terrifiante: madame de Malencontre entrant dans la "chambre des fées" par le passage secret et versant dans le verre de Gladys Savage, tout ce que le flacon, manié l'instant d'avant par Patrice, contenait encore du dangereux liquide... il y avait eu des heures où j'avais tacitement accusé madame de Malencontre d'avoir commis seule et de fait, un crime dont elle n'avait été, en réalité, que le témoin passif.

Cependant, maintenant que la vérité éclatait, ne confirmant qu'à demi mes présomptions, il me semblait n'avoir jamais cru que cette grande vieille dame qui m'avait accueillie, qui m'avait souri, avec qui j'avais vécu dans une intimité familière, pût être une criminelle... et la certitude qui eût dû me paraître moins atroce que ces soupçons, m'accablait d'une stupeur aussi profonde que si rien ne m'y avait préparée...

La toute première lueur du jour commençait à poindre... Une fraîcheur humide pénétra par la fenêtre ouverte... Des oiseaux chantèrent...

Tout bas, très tristement, j'ai dit:

—Il appartient à Dieu seul de vous juger, madame... Et, je vous dois de vivre encore...

—Vous me devez de vivre... et j'aurais donné ma vie pour que la vôtre fût épargnée... car vous êtes pour mon fils le salut, le bonheur... L'autre... l'autre était sa perte... Ah! je comprends ce que vous éprouvez... et la répulsion que je vous inspire, soyez-en sûre... Rester l'impassible témoin d'un... meurtre qu'un mot, un cri pourrait empêcher... c'est se rendre complice de ce meurtre... c'est en partager la hideuse responsabilité... Je sais, je ne songe point à m'abuser sur cette responsabilité qui m'écrase... encore moins à me chercher des excuses... Oui, Dieu me jugera... et

me condamnera sans doute, mais une conviction demeure en moi, si complètement mêlée à mon remords que je ne puis l'en séparer... c'est qu'en me perdant, Flavie, j'ai sauvé mon fils... Flavie, vous ne savez pas ce que peut être l'influence d'une femme comme Gladys Savage... et le mal, les ravages qu'elle peut causer dans une vie d'homme... Moi, hélas, je ne le sais que trop... Pour une créature de cette sorte, une étrangère aussi, une danseuse créole dont l'amour était à vendre et qui savait pourtant faire croire à son amour, mon mari nous a oubliés, délaissés, ruinés, mes enfants et moi... au mépris de tout respect de soi-même et de toute dignité... Il a vendu le château et jusqu'au dernier lopin de terre... Il nous a arraché de la bouche jusqu'au dernier morceau de pain... Son aberration, son égarement étaient tels, qu'à bout de ressources, il en est venu à commettre des actes... douteux, indécents... et que, sans l'intervention dévouée de l'abbé Albin et de sa sœur... il n'aurait même plus pu léguer à son fils un nom sans tache... J'ai souffert, par cet homme que j'adorais et qui n'était pas un méchant homme, tout ce qu'on peut souffrir... Flavie, mon bien-aimé Patrice si bon, si noble, si droit est, comme a été son père dont il a le charme, la nature fine et prenante, à la fois un faible et un passionné... Et Gladys le tenait en son pouvoir... Elle ne l'aimait même pas... Elle se laissait aimer et se servait de lui... Qu'était-elle exactement, qu'avait été son passé? Il m'a été impossible de le savoir. On disait que sa mère avait dansé dans les bouges de Bombay... Son père, un vague négociant, a laissé une réputation équivoque... Elle et Brinda ont reçu, cependant, une éducation assez soignée... mais j'ai eu beau mettre en branle les agences les plus habiles de la police privée: de leur vie postérieure, on ne m'a rien appris que d'incertain... La réputation de Gladys était mauvaise, on lui prêtait des aventures—on en racontait quelques-unes—et Brinda, sans doute, en sait long là-dessus!—Mais rien ne me fut prouvé... Et Patrice envouté n'a rien voulu croire... Tout ce que je lui disais, on le lui avait dit là-bas... Et il avait nié l'évidence... et il m'avait amené cette fille... Et je l'avais accueillie, moi moi! pour qu'il ne parte pas avec elle, loin de tout ce qui pouvait encore le retenir... En elle, il voyait une calomniée, une victime... J'aurais pu m'opposer au mariage... à quoi bon? Il eût passé outre par les moyens légaux... Ah! quel supplice ce fut! J'attendais... quelques jours nous séparaient du mariage... je me disais: "C'est impossible... quelque chose empêchera cet irréparable malheur!" Une de mes craintes affolées, c'était... oh! pardonnez-moi, mon enfant, de vous dire ces choses... c'était qu'ils fussent déjà plus que des fiancés... Un soir—comme Patrice et moi, nous sortions de la chambre de Gladys qui, tout le jour, avait été souffrante—elle le retint sous un prétexte quelconque... Ils parlèrent à voix basse, longtemps... Que s'étaient-ils dit?... Il me fut impossible de dormir... L'idée que... qu'ils avaient pu se rejoindre, que ce conciliabule était un rendez-vous m'obsédait, m'affolait... Ainsi, l'antique passage du vieux Gilles servit encore à la haine jalouse et vengeresse... Anxieuse jusqu'à ne point songer même aux conséquences de mon acte, je fis jouer le mécanisme de la boiserie... La "chambre des fées"

CATARRHE

CONSEIL GRATIS

Si vous avez le catarrhe, n'aimeriez-vous pas qu'on vous enseigne ce qui peut se faire dans ce cas chez vous même?

Exactement là où vous demeurez actuellement vous pouvez avoir le bénéfice de trente-huit ans d'expérience heureuse—une vaste connaissance du catarrhe, de ses causes et de son traitement.

NE NEGLIGEZ PAS LE CATARRHE! Ne lui laissez pas détruire votre santé et votre bonheur.

Rappelez-vous que le catarrhe est plus qu'un malaise insignifiant—plus qu'une affection dégoûtante.

Le catarrhe laissé à lui-même détruit trop souvent l'odorat, le goût et l'ouïe et il ouvre fréquemment la voie à des maladies chroniques graves. Mettez-vous à temps sur vos gardes. Si vous avez le catarrhe commencez à le traiter **SUR-LE-CHAMP**.

Ne perdez plus de temps—d'énergie—d'argent pour essayer d'en venir à bout avec des conseils de vos amis.

Occupez-vous-en tout de suite. Ecrivez dès aujourd'hui et vous recevrez un conseil gratuit.



SPROULE Spécialiste du CATARRHE

Apprenez tout de suite comment traiter le catarrhe

Une fois qu'on connaîtra les détails de votre mal on vous enverra sans aucun frais un diagnostic de votre cas, lequel vous expliquera une bonne partie de ce qui vous sera d'intérêt vital au sujet de votre catarrhe.

Ne laissez pas passer cette offre—acceptez dès aujourd'hui cette assistance. Cette maladie traitée a été étudiée sous presque toutes ses formes et périodes.

Ecrivez et voyez si votre nom ne peut être ajouté à l'heureuse liste.

Lisez avec soin cette série de questions, répondez-y oui ou non; écrivez lisiblement et au long vos noms et adresse sur les lignes pointillées et envoyez aussitôt que possible par la poste ce coupon de conseil gratuit. Il ne vous en coûtera rien et vous pouvez obtenir l'aide même qu'il vous faut. Le Spécialiste Sproule fondateur de cette méthode, est un gradué en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, Irlande, et autrefois chirurgien au Service Naval de la Marine Royale anglaise. Ecrivez en français ou en anglais. Adresse:

Spécialiste du Catarrhe Sproule

375 Cornhill Bldg, Boston, Mass.

COUPON POUR CONSEIL MEDICAL GRATUIT

Ce coupon donne droit aux lecteurs de *La Revue Populaire* d'avoir à titre gracieux un conseil médical sur le catarrhe.

*Avez-vous la gorge au vif?
Eternuez-vous souvent?
Avez-vous mauvaise haleine?
Les yeux vous pleurent-ils?
Attrapez-vous le rhume facilement?
Avez-vous le nez bouché?
Se forment-ils des croûtes dans votre nez?
Etes-vous pire par temps humides?
Vous mouchez-vous beaucoup?
Perdez-vous le sens de l'odorat?
Avez-vous un mauvais goût dans la bouche le matin?
Eprouvez-vous une sensation de pesanteur à la tête?
Etes-vous obligé de vous débarrasser la gorge en vous levant?
Vous sentez-vous des chatouillements dans la gorge?
Le nez vous coule-t-il?
Vous tombe-t-il du mucus dans l'arrière-gorge?*

NOM

AU LONG

ADRESSE

était silencieuse et presque sombre... Mais mon premier regard sur les choses rencontra un autre regard... Un peu au-dessus de la veilleuse, dans la clarté blanche, Brinda tenait d'une main un verre et de l'autre un flacon que je connaissais bien—celui de l'élixir indien dont les misses Savage prenaient parfois quelques gouttes et dont on disait qu'une dose un peu forte pouvait entraîner la mort... Et Brinda ne comptait pas de gouttes... Je venais de la voir verser dans le verre tout le contenu du flacon débouché... Son regard me défia... Il était implacable... Une sorte de stupeur m'immobilisait, me rendait muette... Je pourrais vous dire que je n'avais pas compris... je mentirais... Ce fut une intuition très nette—une de ces perceptions subites, lumineuses qui, à de certaines minutes, traversent, comme un éclair, nos pauvres cerveaux humains—de légers indices que j'avais recueillis sans leur donner de sens précis, se classèrent soudain dans mon esprit; l'amour douloureux et presque morbide de Brinda pour le fiancé de sa sœur m'apparut... Je compris... je compris tout... Il me sembla qu'en moi, quelque chose, une volonté indépendante de moi, hors de ma volonté, décidait... Un long moment, nos regards restèrent croisés, puis Brinda s'approcha du lit... Gladys remua vaguement... du fond de l'ombre où ma silhouette se perdait, je la vis qui, à peine troublée dans son sommeil, par l'approche familière de sa sœur, buvait docilement... Et—Brinda vous l'a dit—je ne fis pas un geste, je ne jetai pas un cri pour l'en empêcher... Je disparus dans l'ombre... Brinda put croire qu'elle avait rêvé. Mais nos regards s'étaient parlés... ils s'étaient dit l'effroyable chose... Et depuis... depuis, Flavie... je vis entre cette meurtrière dont je suis la complice et dont cette complicité m'impose la présence... et mon fils... que je voyais mourir lentement... du crime que j'avais commis... Je ne sais ce que peut être la "géhénne" que la justice de Dieu réserve aux grands coupables, mais s'il existe une torture qui dépasse en horreur celle que j'ai déjà subie, elle est inaccessible à l'imagination humaine... et je suis incapable de la concevoir... Cependant... cependant, Flavie, puisque mon fils est revenu à la vie, je... non, je n'oserais pas, devant Dieu et devant ma conscience, je n'oserais pas dire que je regrette... ce qui a été fait... Quand il s'agit de mon fils, Flavie, je crois que le bien, le mal... ne sont plus que des mots pour moi...

Elle ne pleurait pas, aucune contraction ne bouleversait sa physionomie, aucun tressaillement n'agitait ses mains; elle était très pâle seulement, de cette pâleur livide qui appelait sur son visage osseux des ombres plus dures et plus noires... Et dans la clarté b'ue du jour naissant, je la vis ravagée par la douleur et vieille, si vieille...

«*Moi, je tremblais de tout mon corps, toujours plus convulsivement.*

—Oh! mon Dieu, balbutiai-je, mon Dieu, ayez pitié de nous!

—Flavie, reprit madame de Malencontre, vous avez reçu la confession que je n'ai voulu faire à aucun prêtre... Jurez-moi que, *jamais*, vous ne révélez ce secret à Patrice... ni à qui que ce soit.

Et, lentement gravement, devant la douleur tragique et impénitente de cette coupable, me souvenant de Patrice guéri, délivré des craintes

poignantes qui l'avaient obsédé ou capable maintenant d'en combattre la hantise, de Patrice que la révélation du crime de sa mère, jetterait dans le désespoir et la honte, j'ai dit:

—Je vous le jure, madame.

Un silence passa, plein de chants d'oiseaux et de rumeurs matinales.

—Flavie, vous serez la femme de Patrice... Il vous aime... vous avez chassé le mauvais amour, le mauvais souvenir...

Très doucement, mais, dans toute la force d'une décision que je sentais inébranlable, j'ai répondu:

—Non, madame... Il y a quelques mois, j'ai consenti... par pitié, par amitié pour votre fils à tenter une œuvre de guérison, de régénération... qui s'est accomplie, grâce à Dieu!... mais je n'ai consenti à rien de plus... et si, alors je suis restée auprès de vous, madame, c'est parce que j'étais décidée à n'épouser jamais monsieur de Malencontre.

—Mais, à cette époque même, j'ai lu en vous, mieux que vous, Flavie... Quand vous m'avez dit: "Je reste", ce n'était plus la pitié, non, c'était un autre sentiment déjà, qui vous guidait... bien qu'obscur encore et confus dans votre cœur. Et je l'ai compris.

—J'ai été, cependant, bien sincère madame, m'écriai-je. Ce serait ma honte, si j'en pouvais moi-même douter... Et aujourd'hui, le souvenir de cette sorte de pacte que vous m'offriez et auquel j'ai refusé de souscrire, sachant qu'il y a des refus sur lesquels on ne revient pas, est encore entre votre fils et moi... Mais un autre obstacle nous sépare... et c'est le secret que je vous ai promis de garder... Si j'épousais... le fiancé de Gladys, il me semblerait, il me semblerait être à mon tour un peu la complice du crime qui l'a rendu libre... qu'il ignore... qu'il doit ignorer toujours... et que je connais...

Moins forte, moins armée contre mes nerfs que madame de Malencontre, je défailais, brisée, anéantie... Alors, elle me prit dans ses bras, me porta jusqu'à mon lit, me coucha, me soigna, comme un petit enfant...

Quand je m'éveillai assez tard, toute la maison était dans la stupeur et la consternation.

Comme Gladys dix-huit mois auparavant, Brinda Savage avait été trouvée morte dans son lit... Son visage était très pâle, mais presque paisible...

Le médecin qui avait constaté le décès de Gladys examina le corps déjà froid... Ce fut le même diagnostic. Brinda, comme sa sœur, avait souffert d'une insuffisance aortique restée longtemps latente... L'oblitération brusque des veines coronaires, nourricières du cœur, avait causé la mort... Et il conclut à une tare congénitale.

Rien auprès du lit, rien dans la chambre ne semblait indiquer que Brinda Savage ne se fût pas endormie calmement, naturellement comme d'habitude...

Madame de Malencontre et moi—et l'ayah, sans doute, l'ayah silencieuse au doux parler indien, l'ayah fidèle aux volontés de la morte—nous fûmes seules à comprendre...

Au château, comme dans le village, tout le monde, même l'abbé même Patrice, crut comme le médecin de Saint-Alyre à une "tare congénitale". Et peut-être Patrice, dans le secret de son

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de **revivifier les muscles**.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

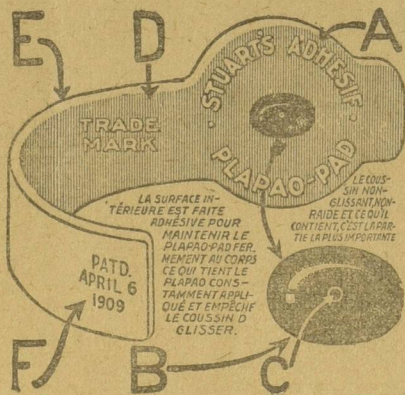
Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture berniaire et empêcher la saillie des intestins. Un

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.



FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,

2667 Stuart Building, St-Louis,

Missouri, U. S. A.

Monsieur — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

cœur, se sentit-il, enfin, complètement délivré des doutes qui l'avaient torturé si longtemps...

Mon pauvre Patrice!... En terminant, je murmure encore ces mots, les seuls qu'aient pu prononcer mes lèvres, après que madame de Malencontre m'eût confessé son crime: "Mon Dieu, ayez pitié de nous!"

XII

Malencontre, 15 juillet.

Brinda Savagé repose dans le petit cimetière de Salvat... et son horrible secret est enseveli avec elle.

Elle n'avait ni parents ni amis de nous connus, elle ne possédait rien en propre... De son passage à Malencontre, l'ayah seule restait... Patrice et madame de Malencontre ont décidé d'assurer à celle-ci une petite rente qui lui permet de vivre dans son pays, à l'abri du besoin. Cette pauvre créature, passive et désarmée comme une esclave, ne pouvait être livrée à elle-même; Patrice est à Paris où il prend les mesures nécessaires pour sa sécurité, et fait des démarches afin que, rapatriée par son gouvernement, elle soit confiée à des voyageurs en partance pour la même destination qu'elle.

Madame de Malencontre et moi, nous avons eu une longue explication... pour redire, hélas, les mêmes choses... et aboutir à la même conclusion.

Elle veut que je reste... je veux partir... Et tout cela est affreusement cruel, car... je partirai.

—Si vous partez, Flavie, Patrice en deviendra fou!

—Non, madame, Patrice gardera toute sa raison, toute son énergie, j'en suis sûre... Patrice n'est plus un pauvre être malade et dépendant... il a la force de souffrir... Et puis, m'aime-t-il, après tout? m'aime-t-il autrement qu'on aime une gentille camarade ou même une tendre petite sœur?... Qui le sait? Qui pourra me dire si cet amour dont les lèvres de mon ami ne m'ont jamais parlé est une réalité dans son cœur... ou si le délire de Brinda en a créé le mirage?...

Hélas, Patrice m'aimât-il, il m'oublierait! Les absents—comme les mortes—ont tort... Et il ne saura jamais rien de ce secret dont je lui épargnerais la douleur au prix de mon bonheur même... s'il était question de choisir.

Ces discussions m'ont fait tant de mal que je n'ai point le courage d'en relater les termes.

—Ah! je comprends, s'est écriée, en dernier lieu, madame de Malencontre. Je comprends... c'est à cause de moi... vous ne voulez pas vivre à côté de moi...

Je me taisais à bout de force.

—Vous ne pouvez pourtant pas exiger... que je me sépare de mon fils... oh! cela, jamais... jamais... jamais!

J'ai dit doucement:

—Je ne vous demanderais jamais pareille chose, madame... mais vivriez-vous séparée de votre fils, qu'un mariage entre lui et moi, me paraîtrait aussi impossible...

—Alors, vous ne l'aimez pas... voilà tout.

J'ai répondu:

—Non, je ne l'aime pas.

Elle a eu ce sourire étrange et comme un peu cruel que je lui ai vu le jour où je lui ai dit que

je resterais à Malencontre, par amitié pour Patrice, mais elle n'a pas insisté.

Et il a été convenu que "je prendrais des vacances".

C'est du moins ce qui sera dit à Patrice.

...J'ai besoin de repos, de changement, de distractions... Une amie, m'invite à faire un séjour auprès d'elle... Madame de Malencontre m'autorise à accepter... Je partirai dans quelques jours.

...Et je ne revendrai jamais.

Depuis cet accord entre nous, madame de Malencontre fuit ma présence... Et mes derniers jours, je les donne à Guy... Nous jouons, nous nous promenons ensemble... Il m'a reconquis... mais il sent bien que Lull ne rit plus de si bon cœur qu'autrefois... et que, dans la splendeur magnifique de l'été qui fait fleurir les montagnes, les yeux de son amie la fée, n'ont pas la couleur du temps...

Hier, il m'a dit:

—Comme tu ris triste, Lull?

Puis, il a ajouté:

—C'est parce que papa est parti... mais il va revenir...

Il me regardait de ses grands yeux bleus, si tendres et si dominateurs... de ses chers beaux yeux d'enfant et de maître... Et, soudain je les ai baisés longuement, longuement... je ne pouvais en détacher ma bouche...

Il eût été sage, peut-être, de partir tout de suite et sans attendre le retour de Patrice... Mais Patrice eût trouvé cette fuite bien étrange, il me semble... Et puis... Oh! et puis, madame de Malencontre n'y eût certainement, jamais, jamais consenti!...

Malencontre, 15 juillet.

Patrice est revenu... Je ne l'ai pas vu au moment de son arrivée, mais le lendemain seulement.

Je le croyais chez sa mère, je ne savais pas le trouver dans la chambre des fées, là où, si souvent, nous nous sommes rencontrés, sincères et joyeux comme des enfants.

Il a couru à moi, il a enfoncé mes deux mains dans les siennes.

—Lull, ma fée, enfin, vous voilà!... J'ai été très malheureux sans vous, tous ces jours... mais vous n'avez pas l'air de vous en douter...

J'ai essayé de sourire:

—Non, en vérité, je ne m'en doutais pas.

Il m'a regardée attentivement, sans trouver mes yeux qui fuyaient les siens.

—C'est vrai ce que ma mère m'a dit... vous voulez nous abandonner, Lull?

—Vous abandonner pour un temps... Le temps des vacances...

Il me regardait toujours avec infiniment de douceur et de sollicitude.

—Oui, vous êtes pâle, ma pauvre petite amie, très pâle et très fatiguée... Il y a longtemps que je le vois... et ces tristes jours, ces émotions funèbres vous ont fait mal...

—N'exagérons rien, dis-je... Un changement d'air me sera certainement très salutaire, mais...

Il reprit mes mains qui ne savaient comment se dérober.

—Flavie, il faut que vous vous reposiez, que vous quittiez ce lugubre château, cette vallée où on étouffe... mais, chère petite, il n'est pas néces-

UNE BOUTEILLE DE CARNOL LUI RENDIT LES FORCES

Trois bouteilles de Carnol le rétablirent en parfaite santé.

Évitez l'épuisement. Quand vous êtes épuisés, votre système est affaibli et vous êtes dans la disposition d'attraper toutes les maladies qui passent. Si vous vous sentez fatigués, déprimés, faibles, nerveux, surveillez-vous. Ce sont des avertissements qui pourraient être suivis de conséquences graves. C'est alors que vous avez besoin d'un tonique, — quelque chose qui va tonifier votre système, purifier votre sang, apaiser vos nerfs, vous donner des forces. Voici comment M. Collins se sentait avant de prendre du Carnol. Il dit, — "J'étais dans un état de profond épuisement. Depuis six mois j'étais très faible et j'avais perdu l'appétit. Je fis l'essai de toutes espèces de remèdes qui, je croyais, pourraient me soulager, mais en vain. Un ami auquel je racontai mon état et comment j'avais essayé différents remèdes sans bon résultat, me conseilla de prendre tout de suite du Carnol. Il me dit de ne pas dépenser un autre sou pour des remèdes inutiles qui ne me donneraient pas même un soulagement passager. Alors j'achetai une bouteille de Carnol qui me rendit bientôt les forces. Après trois bouteilles la bonne santé que j'avais connue me fut de nouveau rendue.

Comme reconstituant et reconfortant dans les états d'épuisements rien n'égale le Carnol. Je puis être fier de ma santé à présent. Je ne puis trouver les mots pour dire tout le bien que le Carnol m'a procuré. J'ai éprouvé ses effets bienfaisants et je conseille à tous ceux qui souffrent de pareilles conditions de recourir au Carnol avant tout. Un essai vous convaincra et si vous continuez vous sentirez un mieux durable. Il vous redonnera la santé dont vous jouissiez autrefois." — M.R.G. Collins.
130 rue Richmond, Sydney, N. E. 2-24



saire de nous abandonner pour cela... Lull... si ma mère et moi, nous partions aussi, avec vous?...

J'eus une protestation véhémement.

—Mais c'est impossible... non... ce ne serait pas la même chose... et puis j'ai déjà répondu à l'amie qui m'attend... je vous en prie... ne soyez pas si tyrannique...

—Mais il est dans ma nature d'être tyrannique. Lull, regardez-moi?

Mes yeux se levèrent, décidés à cette seule concession... Ils ne purent éviter les yeux du tyran, ils virent tout son visage frémissant, un peu pâle, ils lurent des mots sur sa bouche... Et alors... Alors, un cri m'échappa, absurde, enfantin:

—Je vous en prie, ne dites rien... ne dites pas ce que vous pensez...

Patrice ne put s'empêcher de sourire, mais une angoisse vibrante dans mes paroles, implorait au fond de mes yeux... et sans doute, comprit-il ce qu'il y avait d'éperdu et de profondément sincère dans ce cri que j'avais si naïvement jeté vers lui.

—Je ne dirai rien qui puisse vous être pénible... ou seulement vous troubler, vous ennuyer en ce moment, mon amie chère... je m'efforcerai de vous complaire, de vous obéir en toutes choses... mais pourquoi ne voudriez-vous pas nous accompagner, ma mère et moi si...

Du même ton de détresse, je repris:

—Je vous en prie, n'insistez pas... ne parlez plus de cela... Je tiens à ce séjour qui est décidé... qui me fera du bien... j'y tiens...

—Eh bien!... soit! Mais n'ayez pas cette figure désolée, Lull, puisque... puisque j'abdique ma tyrannie... pour le moment! Vous ne partirez pas tout de suite, je suppose?

—Pas tout de suite, non... dans trois jours.

Il parut tout désorienté.

—Dans trois jours!... Mais, avant votre départ, il faut que nous allions à l'Aigueverte, Lull... ah! cela, je le veux... Vous savez bien que c'était convenu...

—Nous irons à l'Aigueverte, quand je reviendrai.

—Non, maintenant... Lull, laissez-moi vous dire... La promenade à l'Aigueverte avec vous, c'est presque une superstition... c'est... mettons que c'est un vœu que j'ai fait... un vœu de pèlerinage... Je ne puis manquer à un vœu... Oui, je vous assure, il y a longtemps que j'y songe... C'était décidé depuis longtemps... Je pensais: "Quand je serai guéri... tout à fait guéri... nous irons à l'Aigueverte"... Lull, j'y tiens... vous ne pouvez pas me refuser cela... ou je croirais...

—Quoi donc?

—Que... que vous n'osez pas vous confier à moi?

—Oh!

—Lull, avant votre départ—puisque vous voulez partir—nous irons à l'Aigueverte?... dites oui? Je n'ai pas eu le courage de dire non...

...Nous irons à l'Aigueverte.

XIII

Malencontre, 17 juillet.

Nous avons été à l'Aigueverte... et j'ai le cœur brisé... et je pars.

Un jour encore, le jour de demain... et je serai loin.

Je suis de ces êtres singuliers, inconséquents, pour qui la joie, la douceur de vivre semble participer d'un état normal... D'accepter les petites joies, n'en ayant pas de grandes et de leur donner dans mon imagination ou mon cœur, un épanouissement étrange, d'en faire ce que peut devenir, je suppose, une petite fleur sauvage et pas bien belle, dans une terre merveilleusement propre à la culture des fleurs, dans une terre de miracle, ce fut jusqu'à présent toute ma vie... Il m'est si naturel de jouir des choses que... oui, que, triste comme je l'étais, je voulais, je pouvais oublier ma tristesse et ma désespérance, l'angoisse du présent et les ténèbres de l'avenir, pour savourer le charme, et peut-être même le plaisir, de ma dernière promenade...

Oh! Patrice, vous ne pouvez savoir à quel point elle m'était douce, cette hardiesse devant laquelle vous pensiez que j'hésitais, cette hardiesse de me confier à vous, d'être seule avec vous tout un jour... d'être encore Lull pour vous... ou la petite bergère auvergnate du repas de noce... Oh! je la voulais ma journée... je la voulais pareille à tant d'autres, toutes d'amical abandon, de camaraderie tendre...

Patrice, je voulais être gaie, me prêter à votre caprice superstitieux, en rire... ressusciter, de toute ma volonté aimante, le cher "autrefois"...

Comme la plupart des lacs de la région, le petit lac de l'Aigueverte emplit un ancien cratère où l'eau paisible et silencieuse a remplacé le feu impétueux et grondant. De ses mystérieuses profondeurs (jadis, on le croyait sans fond) jaillissent, invisibles, les sources de la Salve... Il faut l'aller chercher en pleine montagne assez loin et très au-dessus de Malencontre.

D'abord, on marche sur une large crête qui surplombe la gorge et dont la ligne de faite est presque aussi tourmentée et sinueuse que le cours de la Salve dont elle semble suivre docilement les caprices. Puis le chemin oblique, abandonnant les sommets et longe la paroi même du rocher dans lequel il est creusé, dominant encore la Salve d'une soixantaine de mètres.

Des blocs énormes jonchent le lit encaissé de la rivière. C'est le même chaos formidable qu'à Malencontre; après des siècles et des siècles, ces géants de pierre, debout ou couchés, semblent encore tenter un dernier effort de lutte contre l'eau patiente qui, usant, rongant, mordant la roche, a passé victorieusement à travers la montagne.

Le chemin où nous venions de nous engager est si étroit qu'il est impossible à deux personnes de s'y tenir à côté l'une de l'autre. Patrice m'avait fait marcher devant lui. A notre droite, c'était la muraille de lave toute noire, haute, dure, unie... A notre gauche, c'était l'abîme, où la rivière torrentielle courait et tournait en hurlant.

—Vous n'avez pas peur? fit Patrice.

—Peur? oh! non!

Je n'avais pas peur, j'admirais.

Il semblait que, triomphant de la montagne et des rochers contraints de lui livrer passage, la Salve n'avait pu vaincre la forêt.

Vivante, éternelle, persévérante comme l'eau, la forêt avait continué de croître et de reverdir.

D'un bord à l'autre, ses arbres s'étaient penchés, s'étaient joints au-dessus du gouffre. Ils



APRÈS LA NAISSANCE DU BÉBÉ

"SAIS-TU que tu as très bonne mine."

"En effet, je suis très bien portante."

"Et comment va l'enfant?"

"Il ne peut pas être mieux."

"Et qu'as-tu fait pour avoir si bonne mine?"

"Au début, nourrir l'enfant m'avait tellement fatiguée et j'étais si malheureuse que le découragement me prit. Je suppose que le bébé était très agité parce que j'étais moi-même nerveuse, et cela m'épuisait de toujours le surveiller."

"Je m'étais bien aperçue que tu étais à bout la dernière fois que je suis venue."

"Je me sentis à la fin tellement misérable que je fis venir maman et le lendemain, elle me faisait prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs."

"J'aurais dû t'en parler, puisque tout le monde à la maison en prend."

"Durant les premiers jours, je ne m'apercevais pas que ça me faisait du bien, mais bientôt je m'aperçus que je dormais mieux, que j'avais moins de

soucis et meilleur caractère. Mon appétit me revint et au fur et à mesure que je recouvrais mes forces, le bébé dormait mieux et était plus tranquille. Il va tout à fait bien maintenant et il ne peut à son âge avoir meilleur caractère."

"Comment as-tu pris la Nourriture pour les Nerfs?"

"Une pilule après chaque repas et une avant de me coucher. Je pourrai bientôt m'en passer, mais pas avant d'être sûre que je suis tout à fait remise."

"C'est splendide. Ma confiance dans la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs est plus grande que jamais, et ce n'est pas peu dire, car tu te souviens le bien qu'elle m'a fait quand j'ai eu ma crise nerveuse. Ta mère est-elle repartie?"

"Oui, et je t'assure que je bénis le jour où elle est venue à mon secours pour m'aider et me donner de bons conseils. Si elle n'avait pas connu la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, j'étais perdue."

60 pilules, 60 sous, chez tous les marchands.

avaient enchevêtré leurs ramures, ils avaient mêlé leurs feuillages... Et la forêt avait fermé l'abîme!

C'était étrange et beau. De cette voûte fraîche et bruisante que le soleil pénétrait, dont il faisait resplendir la translucidité éclatante, tombait, comme d'un vitrail, une clarté verte et dorée dont le pouvoir suave et magnifique enchantait les choses... Et l'étroit défilé aux roches sombres était une cathédrale miraculeuse encore tout illuminée de l'apparition d'une sainte ou, peut-être, une grotte merveilleuse qu'habitaient des elfes et des ondins ou, peut-être, l'entrée du royaume des fées...

J'avais posé mes conditions, et Patrice ne tentait pas de me persuader que je devais changer mes projets de départ, il s'était défendu toutes les paroles qui eussent pu me déplaire, il avait compris que cette dernière journée ne me serait douce que si elle était paisible et comme isolée de sa veille et de son lendemain... Seulement il arrivait que—tant de choses se trouvant interdites à notre causerie—nous parlions très peu...

Nous avons cheminé ainsi plus d'un quart d'heure, dans une atmosphère irréelle, ayant à nos pieds l'abîme et sur nos têtes, autour de nous, la lumière de rêve...

Comme le sentier, taillé en corniche dans le roc, devenait de plus en plus exigü, Patrice me dit:

—Si vous n'étiez pas une petite tête solide, Lull, je ne vous aurais pas amenée ici... Prenez bien garde... Il semble que le dernier hiver ait rendu ce chemin plus difficile encore...

Je marchais toujours devant lui; de temps à autre, je sentais ses mains se poser sur mes épaules.

—Vous êtes brave, Lull?

—Très brave!... Et vous?

—Oh! moi, je ferais ce chemin les yeux fermés... j'en connais chaque creux et chaque bosse...

—Son assurance—un peu offensée de ma question, je crois—m'amusa... Je me retournai pour lui sourire.

Alors, je ne sais ce qui se produisit. Ce regard jeté derrière moi, au moment où le rocher que nous contournions faisait un coude brusque en avant, me montra soudain le chemin où nous venions de passer... Le vide m'apparut, effroyable...

La tête me tourna... Je voulais m'accrocher, ma main rencontra la surface lisse de la muraille de lave, haute et implacable... Devant moi, le sentier, qui ceignait une énorme masse balsatique en forme de donjon, semblait se perdre au tournant et conduire au gouffre... Et je m'immobilisai, collée au rocher, les yeux hagards... incapable de faire un pas de plus.

—Qu'est-ce que vous avez... qu'est-ce qu'il y a?

—Patrice, je ne puis plus... j'ai peur... bégayai-je.

Et je perçus moi-même l'extraordinaire changement de ma voix. Les objets tourbillonnèrent, ma vue s'obscurcit... Je sentais que mes jambes fléchissaient... que j'allais perdre l'équilibre... C'était le vertige...

Patrice ne pouvait venir à côté de moi, ses mains avaient pris fermement mes épaules. Il me parlait, essayant de me rassurer.

—Il n'y a pas de danger... je vous tiens... dit-il. C'est un éblouissement qui va passer... allez, ma petite amie, allez... bravement... Courage!

Mais il m'était impossible de lui obéir... et cette

impression d'être là, terrassée, accablée sans oser avancer, sans pouvoir reculer, cette impression d'impuissance absolue me poignait d'une angoisse telle que je souhaitai de mourir.

Je ne comprenais même plus les paroles de réconfort que Patrice tentait de m'adresser.

—Laissez-moi, fis-je égarée... Retournez seul... Moi, je ne peux plus... je vais rester là...

Je l'entendis me dire doucement:

—Mon enfant chérie, vous déraisonnez...

Maintenant, il me semble qu'un peu de volonté, un effort de mon énergie eût pu dompter l'horreur qui me maîtrisait... mais à ce moment-là, au contraire, l'idée de lutter ne me venait même pas. Patrice disait bien, je déraisonnais—ceux qui ont connu le vertige de la montagne comprendront—et les divagations par lesquelles j'accueillais les tendres remontrances de mon compagnon, correspondaient dans mon cerveau, à une logique d'aliénée.

—Voyons, insista Patrice, nous sommes tout près, tout près du but, Flavie... un peu de courage... et nous y voilà!... Fermez les yeux et marchez sans crainte... je vous guide.

Cela non plus, je ne pouvais pas... Mes paupières se refusaient à rester closes... mes membres étaient paralysés.

—J'aime mieux mourir, Patrice... j'aime mieux mourir...

Ma tête, glissant le long de la paroi rocheuse, se renversa contre la poitrine de Patrice...

Je parlais comme en un délire:

—Qu'est-ce que cela fait?... Nous mourrons...

Il me retint dans ses bras... Mes yeux ne fuyaient plus les siens, ils en cherchaient, ils en imploraient la caresse... Et, soudain, ils la trouvèrent, ils furent pris, dominés, enivrés... ils oublièrent l'effroi de l'abîme...

—Qu'est-ce que cela fait?... Nous mourrons tous les deux... répétais-je... Ce sera bien mieux.

Je vis briller les prunelles ardentes et trembler les lèvres passionnées... La voix de Patrice résonna à mon oreille, étrangement...

—Moi, fit-il, je veux vivre!

Il me serait impossible de dire exactement ce qui se passa, alors... et comment put s'accomplir un pareil miracle de force et d'adresse... Tout à coup, je me sentis dans ses bras, soulevée, emportée...

Cette fois, mes yeux s'étaient fermés... Patrice me tenait contre lui, mon visage s'était enfoui je ne sais comment sur son épaule, tout près de son cou, comme en un refuge où me gardait captive un petit mouvement de sa joue appuyée à la mienne... Je savais... oui, je savais que, tous deux, nous étions en péril, qu'il eût suffi d'un pas moins sûr, d'un geste moins bien calculé, d'une seconde d'oubli, pour que nous roulions dans l'abîme...

Je savais que les difficultés du chemin se trouvaient décuplées par la nécessité de le faire ainsi, avec le poids et l'embarras d'un fardeau vivant, je savais... et pourtant, je n'avais plus peur! La même exaltation qui dirigeait et soutenait Patrice, m'avait gagnée... Je n'avais plus peur... Tout bas, je le lui dis, et son étreinte se fit plus tendre...

J'étais à lui... j'avais confiance en lui... une confiance triomphante!...

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15° 20 pour 25°

OGDEN'S LIVERPOOL

Et je me souvenais, Lull, des songes fous que faisait passer sur moi le frisson de vos ailes, jadis, quand je pensais à celui que, peut-être, j'attendais toujours... Lull, "auprès de lui, je suis toute petite, il m'emporte par les chemins... Contre son coeur, sous son baiser, je sens le délice de vivre, je ne crains rien au monde, ni le mal, ni la douleur, ni la mort"... Lull, vous rappelez-vous? Et faut-il maudire la vie, lorsqu'elle nous donne de goûter, ne fut-ce qu'un instant, l'ivresse du bonheur rêvé?...

J'étais heureuse, oh! heureuse comme jamais je n'avais soupçonné qu'on pût l'être... Je pensais à la vision du Dante, au tourbillon impétueux qui précipitait sans cesse à travers l'espace infernal Paolo et Francesca de Rimini, enlacés... Je pensais: "Était-ce donc un supplice?"

Et je ne savais ce que je souhaitais d'impossible, de fou... Peut-être une éternité de cette angoisse délicate, de cet embrassement qui m'entraînait et me protégeait au-dessus de l'abîme, tout enivrée de sa force et de son amour, toute pénétrée de la chaleur, de la vibration, du parfum de sa vie mêlée à la mienne?... ou peut-être, si rien de la terre ne doit être éternel, le privilège de ne pas m'éveiller de mon extase et, tombée au fond du gouffre, de dormir à jamais, dans le palais merveilleux des divinités mystérieuses, dans la cathédrale au vitrail ensoleillé, dans l'étrange paradis d'ombre et de lumière, de terreur et d'enchantement—entre les bras de mon ami...

Puis, je crois que je perdis la sensation même de mon existence. Et soudain... j'eus conscience d'être très doucement déposée sur l'herbe et la mousse. J'ouvris les yeux... Nous n'avions pas été précipités dans le gouffre de la Salve... La vie continuait.

Plus d'abîme... Des montagnes, des rochers désolés, des arbres feuillus et bruissants nous entouraient encore, mais le lieu où nous nous trouvions formait comme une vaste clairière abritée, un asile mélancolique et sans horizon. Et, tout de suite, mes yeux errants, heurtèrent une surface brillante et lumineuse, d'une admirable couleur d'émeraude...

—L'Aigueverte! dis-je...

Patrice répéta:

—L'Aigueverte...

Il souriait, pâle, un peu oppressé...

Alors, je me levai, je lui tendis mes deux mains.

—Patrice... Patrice...

Il comprit à mon geste, au son de ma voix la gratitude passionnée qu'à cette heure, il m'eût été impossible d'exprimer par des paroles; cependant, je n'osais pas le regarder.

—Vous ne voulez plus mourir? murmura-t-il.

Je me taisais. Doucement, tenant toujours mes mains dans les siennes, il m'attira jusqu'au petit lac.

C'est bien à l'éclat dur d'une pierre précieuse qu'il faut comparer l'inquiétante beauté de cette eau verte, immobile et luisante dans l'anneau de basalte qui l'encadre étroitement. L'ancien cra-

tère descend à près de cent mètres et la brusque déclivité des bords presque verticaux, rend plus saisissante l'impression qu'on reçoit de cette profondeur énorme.

Au premier regard qu'en s'approchant, on jette à ses pieds, elle apparaît insondable, verte et limpide à l'infini et l'on songe à la légende qui voulait que cette eau sans fond traversât toute la terre et fût le royaume d'étranges sirènes, dont le beau corps de femme se terminait par une queue de serpent...

Un long moment, nous l'avons contemplée, comme si quelque charme, monté du mystérieux abîme, y retenait nos yeux.

Patrice avait gardé ma main dans la sienne. Il la serra plus nerveusement, ses yeux restant sur l'eau verte du lac.

—Flavie, dit-il, c'est une superstition, je vous l'ai avoué, qui m'a fait vous conduire ici... Vous vous rappelez la légende de la Fade?... Il y est annoncé—comme dans tous les contes—qu'une bonne fée viendrait pour détruire les enchantements funestes de la mauvaise... Flavie, la bonne fée est venue... Elle m'a rendu ma santé, ma force, mon intelligence... le respect de moi-même, la joie d'être jeune et d'aimer... Flavie la bonne fée est venue... elle a su vaincre tous les maléfices... je veux croire en la vie comme elle... avec elle...

Je le regardais, indécise, troublée. Il se pencha sur ma main, la tint un moment contre ses lèvres, puis, très bas:

—Mon amour, je ne veux pas que vous partiez... je veux que...

Ma main lui ferma la bouche.

—Il est convenu que je pars, dis-je très doucement, et que vous ne tenterez rien pour me retenir...

—Il *était* convenu... Flavie, je ne comprends pas... Il y a eu... il y a des moments où je crois, où je suis en droit de croire que vous m'aimez... presque autant que je vous aime... et d'autres où toute votre attitude me repousse... où il me semble que vous n'êtes plus vous... Flavie, tout à l'heure, vous ne redoutiez pas la mort qui nous eût rapprochés... je vous ai tenue dans mes bras, confiante, heureuse... oui, heureuse malgré le danger... vos yeux, vos chers yeux et, en eux, toute votre âme, se donnaient... Je vous ai sentie mienne... Et voici que maintenant... Flavie, je veux savoir... Je vous aime... Comprenez-vous à quel point je vous aime... et ce que vous êtes pour moi?... tout l'amour, toute la vie!... Alors, que craignez-vous, qu'y a-t-il?... Lull, Lull chérie, ma bien-aimée, ma fée... dites, ah! dites-moi que vous ne me fuirez plus... que vous serez ma femme?

Une émotion terrible s'était emparée de moi... Ah! Dieu, que pouvais-je lui dire?...

—Patrice, fis-je faiblement, j'ai pour vous beaucoup d'amitié... de tendresse...

—Beaucoup d'amitié! Non, non... c'est plus... c'est mieux que de l'amitié, je le sais, je le sens...

Il me regarda intensément, puis il eut un cri: la détresse que reflétait tout mon visage.

Il me regarda intensément, puis il eut un cri:

—Ah! je comprends... vous avez peur...

Il s'interrompit, la gorge contractée...

—Oui, c'est cela, n'est-ce pas? reprit-il, ce sont mes divagations d'autrefois... c'est l'histoire légendaire de la Fade, c'est le nom de Malencontre

et mon histoire bien réelle à moi... ce sont... ce sont ces deux pauvres jeunes créatures auxquelles il semble que mon amour maudit ait porté malheur... En une minute d'exaltation, vous étiez prête à mourir avec moi... Mais vivre avec moi, ce serait tenter le destin... C'est "Barbe-bleue", qui vous fait peur, c'est "Barbe-bleue", n'est-ce pas, n'est-ce pas?

Je me taisais.

C'était presque une réponse.

Il insista.

—Vous avez peur... peur de moi, Flavie... c'est cela?

Et j'ai dit:

—Oui; j'ai peur... c'est cela...

Nous avons repris le chemin de Malencontre, un autre chemin, beaucoup plus long que le premier, beaucoup moins beau et poétique, mais aussi beaucoup moins périlleux...

D'abord, Patrice fut de glace... il ne me parla plus, il ne me regarda plus, il me bouda méchamment, implacablement... Puis comme, un peu lasse, je lui demandais de faire halte pendant quelques minutes, il s'émua, il redevint affectueux, fraternel, il m'entoura de cette tendresse délicate que je connaissais et que j'aimais...

Après un grand silence, comme nous approchions du château, il me dit:

—Vous voulez partir, après-demain?

—Oui... après-demain...

—Mais... vous reviendrez?

—Sans doute.

—Voulez-vous me promettre une petite chose, Flavie... oh! je ne suis pas exigeant, avouez-le!... et je suis singulièrement docile... Voulez-vous me promettre... de penser à moi, quand vous serez loin, Flavie... de penser *beaucoup* à moi?

De toute mon âme, j'ai pu répondre:

—Oui, je vous promets... je penserai beaucoup à vous.

—Et jusqu'à votre départ, vous serez très bonne, très indulgente?...

—Oui si... si vous ne me reparlez plus de toutes ces choses... A votre tour, promettez?

Et il dit:

—Je promets.

Demain, je serai partie! Encore la journée à vivre dans ma petite chambre, occupée de préparatifs dont j'exagère la lenteur.

Madame de Malencontre entre de temps à autre... elle me dit quelques mots insignifiants, puis elle me regarde... Et, dans ses yeux trop noirs, je lis une rancune si furieuse et si désespérée qu'il y a des moments où je pourrais me demander ce qu'elle médite contre moi...

Elle ne peut me pardonner de partir... elle ne peut me pardonner de faire souffrir Patrice...

Patrice, si je vous cédaï, si j'acceptais votre amour, il y aurait, entre nous, ces yeux obscurs où je serais seule à lire l'horreur d'un secret que je ne dois pas, que je ne peux pas vous révéler et, peut-être, aussi le triomphe de tant de calculs que vous n'avez pas connus... et dont je me suis faite involontairement la complice.

Vous ignoreriez à jamais tout ce qui fut accompli *pour vous*, tout ce qui se trouverait ainsi avoir été accompli *pour moi*...

Votre souvenir garderait l'image apaisée d'une morte... Moi, je ne pourrais chasser le fantôme de

cette femme que vous avez tant aimée, qui eût été votre femme et dont votre mère—votre mère qui veut me donner à vous, qui m'a choisie pour vous, sans même consulter votre cœur—a vu, a sanctionné féroce-ment l'assassinat... Patrice, je voudrais qu'il me fût possible—sans vous causer de souffrance, oh! mon ami—de vous faire le juge de ces choses... Je ne pourrais être votre femme, Patrice, que si, sachant *tout*, vous me disiez vous-même: "Oui, malgré tout!"

Et vous ne saurez jamais rien.

Demain, je serai partie. Lull, déjà, dort dans son cercueil ouaté... Et je vais fermer mon journal... Le rouvrirai-je jamais?

La petite chambre aux rubans cerise va me recevoir de nouveau... Je montrerai à madame Marcilly—à qui mes lettres ont tu tant de choses—un visage pâle, en lui disant que Malencontre me donne le spleen et altère ma santé.

Puis, j'essayerai de m'en aller très loin... trop loin pour qu'il me cherche, pour qu'il me trouve...

Et, alors, il m'oubliera... comme il a oublié l'autre...

XIV

Paris, 16 juillet.

Paris! C'est bien de Paris que je date ces pages. Hélas, il était dit que je quitterais Malencontre et que je m'assiedrais encore devant ce petit bureau taché par tant de mains inconnues, avec une page b'anche sous les yeux... et ne sachant que faire de ma vie.

Je n'écirai plus mon journal... Pour trouver à cet exercice puéril quelque plaisir ou en retirer quelque bien, il ne faut être ni très triste ni, sans doute, très heureuse... Quand on est tout à fait heureuse ou triste désespérément, on n'a plus rien à dire... Et si brave que je sois, que je veuille être, je me sens très triste, triste désespérément...

Je n'écirai plus mon journal... Cependant, je veux y fixer encore le souvenir de ces heures suprêmes, passées là-bas, l'y garder entre les pages, comme une fleur très chère dont on sait pourtant qu'on ne retiendra que l'ombre pâle et le parfum desséché...

Ce furent des heures d'angoisse, mais ce furent des heures où je me sentis aimée... J'en veux redire la grande douceur poignante et inoubliable, comme j'en redirai les affres et le dénouement cruel.

Ah! pauvre "chambre des fées", tragique et délicateuse, comme je t'aimais!

Ma dernière soirée se trainait, morne, lente... L'abbé nous avait quittés de bonne heure, comme souvent... Et les trois êtres qui restaient là, en face les uns des autres, avaient peut-être à se dire trop de choses pour parler.

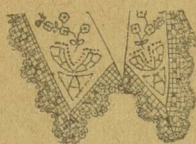
Madame de Malencontre a exprimé le désir d'entendre, avant mon départ, la fin d'un roman que nous avions commencé ainsi, le soir, Patrice et moi lisant tour à tour, à voix haute...

Je lus d'abord, puis ce fut Patrice, puis, de nouveau, ce fut moi... Il y avait encore beaucoup, beaucoup de pages... Le temps marchait, de son pas sûr qui, jamais, ne ralentit ni ne se presse, quel que soit pour nous le sens des heures.

Ah! si j'avais pu l'arrêter!... J'avais la fièvre, je pensais: "On ne me laissera jamais finir... il est

COLLET DE DENTELLE pour dames

SEULEMENT 12 CENTS



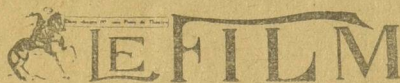
Une grande variété de modèles en très belle dentelle, ornés de fleurs et d'enroulements. Blanc et Ecu. Quelques-uns brodés, en linon et toute dentelle. Un vrai bon marché. Nous faisons parvenir ce beau collet de dentelle avec pièce de soie et broderie POUR SEULEMENT 12 CENTS (3 pour 30c).

BUCHANAN CO., P. O. Box 1152
CITY HALL STATION, NEW-YORK

Vieille Monnaie Demandée

—Savez-vous que les collectionneurs de monnaie payent jusqu'à \$100.00 pour certains cents des E.-U.? Et des prix élevés pour toutes les pièces rares? Nous achetons toute la vieille monnaie. Envoyez 4c pour gros catalogue de monnaie. Il y a de l'argent à faire.

NUMISMATIC BANK, Dépt. 713. Ft. Worth, Tex.



Journal officiel des grandes compagnies de
cinéma

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois
(excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

trop tard... et c'est trop long... trop long !..."
 ...Pourtant, j'aurais voulu que le livre fût plus long encore où... qu'il ne finit jamais.

Madame de Malencontre demanda :

— Est-ce le dernier chapitre ?

Et je dus répondre :

— Non... pas tout à fait.

— Alors... il faut y renoncer, mon enfant, dit-elle. Nous finirons ce livre chacun de notre côté... l'heure du couvre-feu a depuis longtemps sonné.

Patrice me regarda :

— Vous êtes fatiguée ?

— Mais... non.

— Si vous n'êtes pas fatiguée, voulez-vous que nous lisions encore ces quelques pages, vous et moi ?... On ne peut pas laisser un roman au milieu d'un épisode aussi pathétique... et puis, ça m'ennuierait infiniment de lire cela tout seul...

Madame de Malencontre s'était levée.

— Moi, mes amis, déclara-t-elle avec bonhomie, je vous souhaite le bonsoir, je suis fatiguée... et n'ai plus vingt ans...

Patrice dit avec empressement :

— Bonsoir, ma mère.

J'hésitais.

Madame de Malencontre me baisa au front.

— Dépêchez-vous de finir ce malheureux chapitre, fit-elle... Il est près de minuit.

Et, déjà, elle avait refermé la porte.

Je repris ma place et le livre... Mais, tout de suite, Patrice me lôta des mains.

— Est-ce que vraiment, vous avez pu penser que je prenais quelque intérêt à cette stupide histoire ?... Je veux vous voir, vous garder encore un moment près de moi... voilà tout.

— Si en est ainsi, répliquai-je d'un ton fâché, je n'ai plus aucune raison pour...

Il s'impatientsa, nerveux et très pâle :

— Quelle méchanceté allez-vous encore me dire ?

Est-ce donc une chose si extraordinaire que je vous demande ?... de rester encore un moment avec moi, ici, dans cette chambre des fées... où nous avons eu des heures si douces...

J'eus un frisson... Tout à coup, j'évoquais les ombres sanglantes de la belle Yolande et du page... et je pensais à l'autre crime, plus monstrueux, plus récent et comme plus réel, dont cette chambre charmante avait été le cadre... à cette boiserie où se détachait, au milieu d'une ornementation gracieuse, la figure maudite de la femme-serpent, et qui s'était ouverte, une nuit, à la haine de madame de Malencontre, comme, plus de deux siècles auparavant, elle s'était ouverte à la vengeance de Gilles le Loup...

Je me taisais, Patrice s'agenouilla près de moi et, plus suppliant, plus doux, de cette voix enjouée qu'il sait prendre et où reparait mon "grand gosse" :

— Lull, ma chère petite amie, vous êtes triste... vous voyez bien que vous êtes triste... Je ne veux pas que vous le soyez... je ne veux pas l'être moi-même... Je vous laisse partir, parce que je veux que vous échappiez à cette atmosphère dont je connais — ne l'ayant que trop subie — l'influence morbide ; parce que je veux que, loin d'ici, vous vous recueilliez... et aussi... que vous souffriez un peu, en pensant à moi... Si vous ne reveniez pas, j'irais vous demander à cette madame Marcilly qui comprendrait combien je vous aime... j'irais

vous chercher où que vous soyez... fut-ce au bout du monde !... Ah ! Il faudra bien que j'arrive à vaincre cette appréhension... tout ce que je ne sais quoi d'obscur... de mal défini, qui vous éloigne de moi, Lull !... Hier, pourtant, je vous ai gardée d'un péril... Mes bras vous ont protégée, emportée... vous voyez bien que mon amour ne vous a pas été néfaste... Non, je ne veux pas être triste... Et je veux que, loin de moi, vous vous rappeliez cette heure très douce... qu'elle vous ôte tout courage de me faire encore de la peine... Ne le voulez-vous pas aussi ?

— Patrice, fis-je en glissant mes mains hors des siennes, vous m'avez promis de ne plus me parler de ces choses...

— Je n'en parlerai plus.

— ...Et je suis restée... *pour finir le livre*... Si vous ne vous souciez pas de l'entendre, je n'ai plus rien à faire ici.

— Oh ! que vous êtes méchante ! répéta-t-il.

Je ne répondis rien. Il vit que ma décision était très ferme. Je m'étais levée.

— Alors, lisez-le votre horrible livre... concédait-il brusquement.

— Mais, puisqu'il vous ennuit...

— Oh ! il ne peut pas m'ennuyer beaucoup... je ne l'écoute pas.

Il m'avait fait rasseoir et m'avait rendu le volume dédaigné.

— Si vous n'écoutez pas... il est bien inutile que je lise...

— Eh ! bien, j'écouterai, Lull... j'écouterai... si c'est encore une condition... ah ! vous ne me les épargnez guère les conditions !... J'écouterai sans un mot... Je vous le promets, Lull... Lisez... ah ! alors, si c'est vous qui ne lisez pas !...

Je me mis à lire... tout en pensant que c'était une grande folie... Je ne sais si Patrice m'écoutait... Moi, j'eusse été, je l'avoue, bien incapable de trouver un sens aux mots que je prononçais ainsi, d'une voix blanche et monotone.

Il avait repris sa place, à genoux près de moi, sans que j'eusse le courage de le repousser encore... et paraissait, du moins, très attentif. Sa tête effleurait mon épaule, si proche qu'il me semblait sentir à travers l'étoffe légère de ma robe, la chaleur de son front et les battements de sa tempe.

La pendule sonna une heure... Je lisais, je lisais... Je me sentais forcée de lire, comme on est forcé de descendre une pente rapide sur laquelle on s'est engagé en courant... Je lisais... Ma voix tremblait, ma respiration s'oppressait... Il fallait lire jusqu'à la dernière page dans ce grand silence endormi où, seules, palpaient nos vies ardentes...

Soudain, le souffle me manqua... Ee je dis faiblement :

— Je ne peux plus lire...

— Ne lisez plus, ma chérie... murmura-t-il.

Je fis un petit mouvement pour me mettre debout, mais je n'avais plus de force... Sa tête s'était appuyée sur mon épaule... Sa main s'enlaga à ma main, paume contre paume...

Il dit :

— Une minute encore, Lull... une minute... et ce sera fini...

Mais sa voix me parut étrange, changée... Mes yeux cherchèrent les siens et rencontrèrent des yeux troubles, un peu fous que je ne connaissais pas.

—Flavie, supplia-t-il, m'attirant plus près de lui, donnez-moi un baiser, un seul baiser... pour que je ne sois pas trop malheureux...

Sa bouche effleura la mienne... Alors, brusquement d'un élan, je fus debout, évitant son étreinte... Il me sembla que, comme là-bas, sur le petit chemin du rocher, au-dessus de l'abîme, j'avais le vertige...

—Il faut nous séparer... A demain, Patrice...

Et, sans oser le regarder, je m'enfuis vers la galerie... Mais, tout de suite, je reparus dans la chambre des fées, un cri affolé aux lèvres:

—C'est fermé... on a fermé les portes.

Patrice tréssaillit violemment...

—Mais, c'est impossible, voyons, impossible!

A son tour, il essaya d'ouvrir; les serrures résistèrent.

—Vous avez raison, on a fermé, fit-il en revenant à moi, troublé, le regard éperdu... Ah! c'est terrible!... Ambroise aura cru que nous étions montés avec ma mère et.

—Mais Ambroise n'a pas pu croire cela... repartis-je vivement...

Et je me tus.

Patrice me regarda.

—Flavie, à quoi pensez-vous?... Pourquoi rester ainsi sans parler?

J'eus un geste d'impuissance... Ce que je pensais?... Je pensais qu'Ambroise était un homme avisé... et que, s'il avait cru, cru vraiment que nous étions montés avec madame de Malencontre, il fallait, non pas, certes, qu'on le lui eût dit, mais que quelque chose... ou quelqu'un le lui eût fait supposer... ou laissé croire...

Patrice me regarda encore, plus attentivement et je le vis pâlir.

—A quoi pensez-vous, Flavie? répéta-t-il nerveusement.

Puis, dans un cri:

—Ah! vous ne pensez pourtant pas que je sois pour quelque chose dans...

Mais, spontanément, je lui tendis mes deux mains.

—Vous? ah! Dieu non!... vous! oh! mon ami!

Il passait lentement sa main sur son front moite.

—Lull, fit-il, la voix étranglée... C'est... c'est une méprise terrible que... cet homme a faite...

—Il faut sonner, dis-je.

—Les sonnettes de cet étage correspondent à l'office où nul ne les entendrait... Et puis, pour rien au monde, je ne voudrais qu'on vous trouvât ici, à pareille heure... seule avec moi... sans quoi... ah! sans quoi, il me semble que j'arriverais bien à forcer une des portes...

—Oh! remarquai-je, ce ne serait même pas possible, avec ces portes et ces serrures-là... Elles protégeraient une forteresse!

—Et pas un outil... rien... rien!...

Non, rien... Dans la salle à manger, on aurait trouvé sinon un outil, du moins des couteaux, des tire-bouchons... que sais-je?... Par malheur, la galerie ne desservait que le salon de passage et l'appartement—hermétiquement clos aussi—qu'avait habité Brinda.

Saisi d'un espoir soudain, Patrice alla chercher la petite trousse qui lui servait pour la réparation de ses instruments de musique, mais, au premier essai, les outils trop délicats, se brisèrent sous son effort. Alors, complètement découragé, il ren-

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument **gratuit**, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS
BOITE 37 WINDSOR, ONT.

Le Samedi

Magazine
hebdomadaire
illustré

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine **LE SAMEDI**.

Nom

Adresse

Adressez à: POIRIER, BESSETTE & CIE,

131 rue Cadieux, Montréal.

Ne manquez pas de lire notre prochain roman
qui aura pour titre:

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR
ou
LE MEDECIN DE LOCHRIST

"La Revue" est en vente dans tous les dépôts à
15c le numéro.

tra dans la chambre des fées. Sa figure navrée, sa pâleur m'apitoyaient.

Il prit mes mains et les baisa plusieurs fois.

—C'est ma faute! dit-il... En tout cas, c'est ma faute... Je n'aurais pas dû vous retenir... Et puis... Flavie, que pensez-vous de nous?... Flavie, ma chérie, c'est terrible!

—Je ne pense rien que de très affectueux, murmurai-je, comme s'il eût dit: "que pensez-vous de moi?" Mon amitié pour vous Patrice, ma confiance en vous sont absolues...

Il me regarda de nouveau, silencieusement, de ces yeux attentifs qui cherchaient à lire jusqu'au fond de ma pensée.

—Mon amie, dit-il enfin, il n'y a pas deux partis à prendre... Tout à l'heure, je disais: "Il ne faut pas que, cette nuit, on vous trouve ici, avec moi." Il est encore moins admissible qu'on vous y trouve demain matin... Et puisque, je ne puis vous délivrer... Eh bien! tout au moins, on vous y trouvera seule...

Je ne comprenais pas.

Il sourit presque gaiement, avec un geste vers le salon de musique.

—C'est la chose la plus simple du monde, en somme, dit-il... et je m'étonne de n'y avoir pas songé plus tôt... Le chemin du page!...

Mon cri l'interrompit:

—Je ne veux pas... vous êtes fou!

Il riait pour me rassurer.

—Lull, c'est un chemin d'amoureux, il me sera facile... Me croyez-vous plus lâche... ou moins épris, ma chérie, que le page Grégoire?... Et oubliez-vous mon exploit d'hier? Pour un peu, je vous proposerais de vous emporter avec moi... D'ailleurs, ce chemin, vous savez, je l'ai fait tant de fois!

—Il y a longtemps... et je suis bien sûre que vous ne l'avez jamais fait ainsi, dans la nuit noire.

—Dans la nuit noire! Mais il fait clair de lune... voyez... C'est comme en plein jour!

—N'importe... ce n'est pas la même chose... et puis, j'aurais trop peur... oh! Dieu, j'aurais trop peur... je ne veux pas, je ne veux pas.

Ses yeux ne me quittaient pas.

—Flavie, dit-il, soyez brave... il faut que je parte... Tout à l'heure, oui tout à l'heure, vous avez eu une pensée...

Je lui ai mis ma main sur la bouche.

—Quelle pensée? Je n'ai pas eu la moindre pensée... et puis, qu'est-ce que cela me fait, après tout!...

Maintenant, c'était moi qui serrais mes mains dans les miennes.

—Qu'est-ce que cela me fait qu'on nous trouve seuls ensemble, Patrice? Nous avons voulu finir ce livre... Est-ce un grand péché?... Croyez-vous donc qu'on me jugerait bien mal? Croyez-vous donc que je me sentirais obligée d'être votre femme, parce que nous aurions été enfermés ici, cette nuit? Mais jamais, jamais... Il y a... il y a peut-être des gens qui pourraient penser cela. Ils auraient tort... voilà tout!... Non, sérieusement, est-ce que vous pensez que je me croirais compromise parce qu'Ambroise s'apercevrait demain matin, de la bévue qu'il a faite?

Patrice se taisait, me regardant toujours avec ses yeux tristes et un peu égarés.

Soudain, il posa sa main sur mes cheveux et attira ma tête contre son épaule.

—Flavie, ma chérie, dit-il, ne me retenez pas... Quelle que soit... la méprise qui nous a faits prisonniers ici... il faut que je parte... il le faut...

Maintenant, je ne songeais plus à fuir ses caresses, je me pressais contre lui, j'accrochais mes mains à ses épaules éperdument.

Il me repoussa doucement, puis il me reprit, il m'entoura de ses bras comme pour me garder d'un péril.

—Flavie, dit-il tout bas, Flavie ma bien-aimée, il faut que je vous quitte... Je vous aime... je vous aime passionnément... je vous adore avec toutes les sollicitudes et tous les respects... mais... vous ne savez pas... ma pauvre petite fille... vous ne savez pas... et il ne faut pas défier l'amour... C'est la plus belle et la plus délicieuse... et aussi la plus noble des choses... mais ce peut être aussi une force méchante et brutale... que vous ne connaissez pas...

Je ne répondais pas; je demeurais près de lui, secouant doucement la tête, sans qu'il pût voir mon visage blotti.

—Flavie, supplia-t-il, laissez-moi aller...

—Je ne veux pas que vous mouriez, déclarai-je, je ne veux pas...

Presque brusquement, il m'écarta de lui... Et je vis son visage si bouleversé que j'eus peur.

—Mais tu vois bien que je t'aime, que j'en suis fou, gémit-il... que, dans un moment, je puis ne plus savoir où est le bien ni le mal... que, déjà maintenant, je ne suis plus très sûr que le bien ne serait pas de te garder dans mes bras, et de te faire oublier sous mes baisers, toutes ces imaginations, toutes ces chimères que tu opposes à mon amour... au risque de briser notre bonheur... et notre vie à tous deux... Ah! si quelque mauvais ange a volontairement fermé sur nous cette porte... il savait ce qu'il faisait!...

Je me tenais à quelques pas de Patrice, éperdue, tremblante, mes mains crispées contre mon visage... Mais, dans le désarroi, l'affolement même où j'étais, j'eus une impression étrange... et incroyablement nette, cette impression, déjà ressentie, dans la chambre des fées — en imagination peut-être — d'une présence mystérieuse, occulte...

Je faillis jeter un cri... Il me sembla qu'une lumière éclatante m'éblouissait... Et, découvrant mon visage, je tendis la main vers Patrice.

—Vous avez raison, fis-je, affermissant ma voix. Vous avez raison... il faut que vous partiez... allez, mon ami.

Il s'avança vivement vers moi, prit ma tête entre ses mains et colla ses lèvres à mon front.

—A demain, mon amour, dit-il, n'ayez pas peur, à demain!...

Il disparut dans l'oratoire... Ce fut comme si la vie m'abandonnait...

Quelques secondes à peine coulèrent... Mes yeux s'étaient fixés sur la boiserie, désespérément...

J'entendis qu'il ouvrait la fenêtre...

Alors... Alors, un cri déchira le silence...

—Mon fils!...

Et sur le seuil béant et noir d'une porte incon nue, la grande silhouette tragique de madame de Malencontre se dressa.

Mes forces étaient épuisées... je n'en vis pas plus... Les ténèbres se firent...

Je sentis que je tombais...

Quand je revins à moi j'étais dans ma chambre étendue sur mon lit... Patrice se penchait sur mon visage, les yeux pleins d'une attente ardente... Il était sauvé.

—Ah! vous, soupirai-je, vous!

Il me demanda anxieusement comment je me sentais; je le rassurai...

—Bien, très bien... ah! Patrice, vous êtes là!

Il était sauvé! Cela me suffisait... Une grande paix tombait sur moi... Comment étais-je revenue dans ma chambre? Patrice, sans doute, Patrice guidé par madame de Malencontre, n'y avait apportée dans ses bras, à travers le couloir sinistre... Mais l'idée ne me vint même pas de l'interroger... Et, soudain un lourd sommeil m'anéantit encore...

Je ne repris connaissance que beaucoup plus tard... Il faisait grand jour. Mes draps m'enveloppaient... Mes vêtements étaient sur la chaise où j'avais l'habitude de les plier chaque soir... Au premier mouvement que je fis, Véronique s'empressa autour de moi...

—Il paraît que vous avez été bien souffrante cette nuit, mademoiselle... me dit-elle. Madame la baronne vous a veillée jusqu'au matin, maintenant, elle repose.

Que madame de Malencontre reposât, j'en pouvais douter... Mais je lui sus gré de ne s'être pas trouvé le triste courage de rencontrer encore mes yeux, naguère si confiants et d'avoir compris qu'après les événements de la nuit, il était préférable qu'il n'y eût pas d'explication entre elle et moi...

Monstre inconscient, cette maniaque tragique de l'amour maternel, accepte, je le sais, comme un martyr, la responsabilité, la honte et peut-être les remords, de ses aberrations criminelles, quelles qu'elles soient... Il faut la plaindre... sinon l'excuser... Que de tout ceci, il ne soit plus jamais, *jamais* parlé!

Je me sentais fatiguée, mais, forte de toute ma volonté, soutenue par mes nerfs, je me suis levée et j'ai prié Véronique de prévenir sa maîtresse que, tout à fait rétablie, je me décidais à ne rien changer à mes projets et à me mettre en route, le jour même...

Je ne revis pas madame de Malencontre... Quelques instants avant mon départ, comme je descendais, Patrice m'annonça simplement que sa mère était souffrante et n'avait pu se lever... Il était d'une pâleur livide qui me navra.

J'attendais de lui... je ne sais quelle parole... Il prit seulement mes deux mains et les pressa sur ses lèvres si fort, si fort qu'il me fit mal...

—Patrice, murmurai-je, saisie, vous êtes si pâle... vous n'allez pas être malade?...

Il eut un sourire très triste qui était doux et fier.

—Non, dit-il.

Il me regarda longuement, tendrement, puis avec effort, il ajouta:

—Je vous demande pardon de... de tout le mal que vous avez souffert ici...

—J'y ai été très heureuse, répondis-je. Je ne regretterai jamais d'y être venue... jamais...

Sur le désir de Patrice, une voiture avait été demandée à Saint-Allyre, la patache étant toujours encombrée et particulièrement désagréable en été.

Presque Incroyable

Vous pouvez difficilement vous imaginer les bienfaits merveilleux qu'apportera à votre peau et à votre teint, bienfaits que révélera votre miroir,

La Crème Orientale de Gouraud

Elle donne aussitôt à toute femme une apparence pleine de charme et d'attrait. Pas de frictions ennuyeuses ni de longs traitements. Mais une apparence s'embellissant au fur et à mesure qu'on l'emploie.

Les Comprimettes Orientales de Gouraud

sont ni plus ni moins que la Crème Orientale de Gouraud sous une forme compacte avec toutes ses propriétés embellissantes. Poudre blanche, chair, rachel; Rouges orange, clair, médium et foncé.



OFFRE SPECIALE. — Envoyez 50c pour une Comprimette, Crème Orientale de Gouraud et Shampoo Oriental de Gouraud à l'huile de noix de coco.

Nom et
prénoms
Adresse
au long

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. Clairval 4160

Elle attendait au pied de la colline... Patrice, l'abbé Albin et Guy m'escortèrent jusque-là.

Le visage de Patrice était de marbre, quand sa main serra la mienne... J'ai pris dans mes bras mon cher petit Guy qui sanglotait... et j'ai sangloté avec lui.

Le bon abbé se rapprocha. J'ignore ce qu'il avait pu savoir ou deviner, mais ses jolies mains blanches effleurèrent mon front penché.

—Que Dieu vous bénisse, mon enfant, murmura-t-il, et qu'il vous ramène ici... où vous avez encore beaucoup de bien à faire!

Et voilà... je suis très loin, très loin de tout ce que j'aime.

Mon pauvre Patrice!... Oh! Dieu, qu'a-t-il été dit de violent, de terrible entre lui et madame de Malenconte?... Mon pauvre Patrice, si droit, si délicat, si loyal, si brave! Par amour, par respect pour moi, pour notre honneur à tous deux, il était prêt à donner sa vie, alors que cette mère... Hélas! qu'a-t-il pressenti d'autre encore? Que sait-il de l'atroce vérité? Quel fatal travail d'induction, quels rapprochements sinistres ont pu se faire dans son esprit, depuis qu'il connaît l'existence du couloir secret!

Je l'ignore... Mais je me dis qu'il souffre... et j'ai le cœur torturé...

Je suis très malheureuse!

Maintenant, j'ai tout dit. Je vais terminer mon journal... Mais... oh! mon bien-aimé, que ces dernières lignes soient pour vous.

Ces mots que ma bouche ne vous a jamais dits, je veux les écrire:

Patrice, mon ami, mon amour, je vous aime... Si la vie ne nous avait pas impitoyablement séparés, je serais heureuse, je serais fière d'être votre femme!... Ah! quand je songe à mes mépris passés, à mon dédain cruel... Cependant, alors que je vous raillais, je vous aimais déjà, peut-être... Peut-être vous tenais-je rigueur de ne pas être aussitôt à mes yeux, celui que déjà mon cœur, plus perspicace, voyait en vous... celui que j'espérais, que j'attendais... à qui je voudrais confier ma vie, me donner toute!...

Je vous aime, je t'aime, je t'adore, mon bien-aimé... Non, je n'imaginais pas que je souffrirais tant... que je t'aimais tant... Et aujourd'hui, si tu venais... ah! si tu venais, si tu me priais encore... Je ne sais plus, mon bien-aimé!

Paris, 19 juillet.

Il est venu!... Mais il ne songeait plus à me prier d'amour. Il avait cette pâleur dure, immobile que je lui avais déjà vue, à l'heure de mon départ.

Quand je l'ai rejoint dans le petit salon banal où madame Painfray l'avait fait entrer, il n'a pas couru à moi, il ne m'a pas prise dans ses bras... il a serré à peine la main que je lui tendais.

Et quand, un peu saisie, je l'ai invité à s'asseoir, il s'est assis comme un monsieur très grave qui fût venu pour me parler d'affaires.

Mais aussitôt, son pauvre visage se décomposa:

—Flavie, dit-il, je sais... tout, maintenant.

—Tout quoi? fis-je doucement, ne voulant point par méprise manquer à mon serment.

—...Tout ce que vous savez vous-même... ah! je vous en prie... ne m'obligez pas à vous dire... Fla-

vie, j'ai... j'ai voulu savoir... Depuis cette nuit... votre dernière nuit à Malenconte—oh! Dieu, l'infamie de tout cela!—j'en savais déjà... trop... J'ai interrogé... j'ai exigé... et, lasse, brisée, à bout de l'horrible énergie qui l'a soutenue si longtemps... ma mère s'est confessée à moi... oh! Flavie, Flavie, Flavie...

Sa gorge contactée hoqueta d'une sorte de sanglot.

J'ai dit seulement:

—Mon ami... mon cher, cher ami...

Nous nous sommes tus, puis il m'a regardée fixement:

—Flavie, je tenais à vous voir... à vous demander... C'est bien la vérité qui m'a été dite, n'est-ce pas?... Ah! elle est assez atroce ainsi! Mais vous avez entendu l'aveu de Brinda... c'est bien Brinda qui a... ce n'est pas... oh! Flavie ce n'est pas ma mère!...

—Je vous le jure, m'écriai-je. Oui, j'ai reçu l'aveu de Brinda... il n'y a pas d'équivoque possible... Ah! que ce doute au moins vous soit épargné!

Tout bas, avec des précautions tendres, en quelques mots, des mots qui effleuraient à peine, craintifs de meurtrir, de blesser, des mots qui ouataient la brutalité des faits... et, qui pourtant, hélas, devaient le torturer, j'ai pu lui donner l'assurance que ce qu'il savait de la mort de Gladys, était bien la vérité...

Mon journal, comparé avec le récit de sa mère, lui eût apporté le plus irrécusable des contrôles... mais comment le lui confier?... C'eût été lui dire... trop de choses!

—J'espère, murmurai-je, qu'à présent, vous ne conserverez aucune arrière-pensée...

Il acquiesça d'un signe.

—Votre mère, ajoutai-je plus bas encore, a bien souffert... Nous ne pouvons... il nous est impossible de comprendre... de concevoir... ses actes... Pourtant, tout ce qu'elle a fait, c'était... par amour pour vous, Patrice...

Il eut encore un de ces sanglots sans larmes qui me tordaient le cœur.

—Ah! quel amour! gémit-il.

Puis ses yeux se mouillèrent.

—Et vous, vous, ma pauvre petite amie... ma douce petite amie... vous qui n'étiez que bonté tendre, indulgence, pitié... cette Brinda, cette monstrueuse démente... ah! quand je songe... Mon Dieu!...

—Ne parlons pas de moi... je vous en prie.

Il murmura:

—Ma mère m'a beaucoup parlé de vous, Flavie... Elle m'a dit... oui, elle m'a dit toutes choses...

Il ne précisa pas... Mais j'eus l'intuition, je compris que de tout ce qui s'était passé entre sa mère et moi, des projets de madame de Malenconte, de mes refus, de ce qui avait suivi, Patrice n'ignorait plus rien...

Une rougeur pénible, douloureuse me brûla le visage...

Il y eut encore un silence, puis Patrice dit:

—Flavie, ma mère a décidé de se retirer comme "dame oblate" au couvent des "Bonnes Samaritaines de Vic-sur-Auze" et de consacrer sa fortune personnelle—ceci, c'est moi qui l'ai désiré—à l'oeuvre des *Enfants Rachitiques* dont elle était déjà l'une des bienfaitrices... L'abbé Albin à qui

elle avait si longtemps fermé son âme, l'approuve et la soutient dans cette résolution... En quelques jours, le pauvre saint homme a vieilli de plusieurs années... Il compte retourner à Limoges, sa ville natale et vouer ce qui lui reste de force aux malheureux et à ses chers travaux d'érudition et de poète... Mais j'espère que, par la suite, il pourra me rejoindre où je vais... Moi, Flavie, je quitte Malencontre... Vous savez que mon oncle André désirait m'avoir avec lui, en Algérie... j'ai accepté ses offres... Je n'ai plus le courage d'habiter Malencontre... Guy, plus tard, y reviendra... Il me faut une autre existence... plus vaste, plus active, plus libre... à laquelle je puisse me dépenser plus complètement... Là-bas, il y a beaucoup à entreprendre, à réaliser... J'essayerai de faire de ma vie, le meilleur usage possible...

—Je crois, affirmai-je, que ce parti est très sage... Sans oser vous le dire, j'avais toujours désiré vous le voir prendre... et je sais que votre vie, là-bas ou ailleurs, sera féconde, noble et belle...

Il sourit tristement, puis, sans répondre, il continua:

—Je ne pouvais partir sans vous revoir, Flavie... et je voulais... vous demander une chose encore... Je ne conçois que trop bien maintenant l'horreur que devait vous inspirer Malencontre... je ne conçois que trop bien tout... tout ce qui vous rendait odieuse l'idée de porter mon nom... d'être ma femme... Ce nom, je ne me sens plus le droit de vous l'offrir, Flavie... Et puis, vous avez peut-être raison... Il semble vraiment qu'il y ait une malédiction sur ma vie... Mais vous aimez mon fils... il vous adore... et il est encore bien petit pour venir avec moi, là-bas, sans mère... Alors... si vous n'aviez pas d'autres projets, d'autres désirs précis... ne voudriez-vous pas... me le garder en France... un an ou deux?

J'étais si violemment émue que je ne trouvais pas de paroles... Il crut... il crut je ne sais quoi, il se leva et fit quelques pas...

—Oh! je comprends, dit-il, contraint, je comprends, vous ne pouvez me donner une réponse tout de suite... Promettez-moi seulement de réfléchir... à ce que je vous demande... je comprends que...

Mais un cri lui coupa la parole.

—Patrice!... Non, vous ne comprenez pas... vous ne comprenez pas, vous ne comprenez rien...

Et, comme il me regardait, égaré, je courus à lui, je me blottis sur sa poitrine, dans ses bras qui se refermèrent sur moi, convulsifs, éperdus...

—Ah! balbutiai-je à moitié folle, vous ne sentez donc pas combien je vous aime!... Que m'importe un crime qui n'est pas le vôtre?... Ce secret douloureux qui nous séparait, nous serons deux à le porter... Je serai votre femme... et la mère de votre fils... et je serai heureuse... et je saurai bien vous rendre heureux... *quand même!*... Emmenez-moi!...

Oh! mon bien-aimé, vienne la vie, nous la vivrons ensemble!... Quoi qu'elle nous réserve, mon cœur gardera toujours l'écho de ton cri d'amour et de joie...

FIN

Notre prochain roman aura pour titre:

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR OU LE
MEDECIN DE LOCHRIST

PERDEZ DU POIDS !



Pourquoi rester grasse quand c'est si facile de se faire maigrir ? Des milliers d'hommes et de femmes, chaque année, pour le plus grand bien de leur santé, se donnent une taille élancée, cela rapidement et sans ennui, en prenant simplement les *Tablettes Ordonnance Marmola*.

Ces petites tablettes contiennent la juste mesure de la célèbre Ordonnance Marmola, susceptible de corriger l'action de votre système. Vous ne les aurez pas aussitôt essayées que vous commencerez à maigrir et qu'en peu de temps votre graisse tombera.

Ne vous faites pas mourir à des exercices violents et à des diètes affaiblissantes. Les *Tablettes Ordonnance Marmola* sont en plein ce qu'il vous faut. Procurez-vous-en une boîte chez votre pharmacien, ou, si vous préférez, envoyez un dollar à Marmola Co., 1941, General Motors Bldg., Detroit, Mich., et une boîte vous sera envoyée franco de port. Essayez-les. Prenez ces petites tablettes suivant le mode d'emploi et tout aussitôt vous entendrez les gens vous complimenter de votre taille élégante. Achetez-en une boîte tout de suite, aujourd'hui même!



FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. Clairval 1160

LE CHENIL

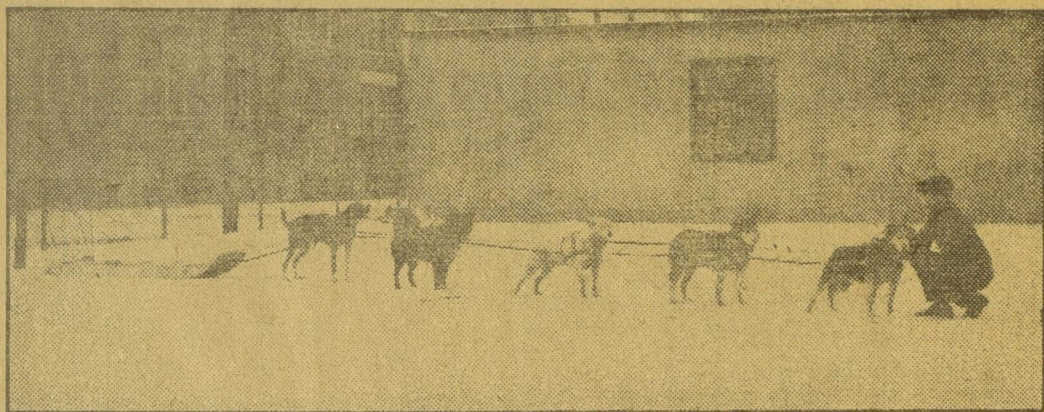
Les courses de chiens à Montréal

Une activité extraordinaire règne parmi nos entraîneurs de chiens de courses. Les courses seront sous la juridiction du Shepherd Dog Club of Canada, affilié à la Société des Sports d'Hiver de Montréal, qui a bien voulu s'adjoindre des hommes d'expérience pour mener à bonne fin une entreprise aussi délicate que celle des courses de chiens.

Par la faute d'une brute, le succès de ces courses a été grandement compromis l'an dernier, et beaucoup de gens très sensibles se sont déclarés

R. Co., la compagnie de Congoleum du Canada. Cette dernière a requis les services de monsieur Georges Mayrand pour lui entraîner un attelage de chiens Esquimaux, achetés dans la région de Hudson Bay. Parmi les entraîneurs locaux nous aurons, cette année, MM. Sylva Laramée, Arthur Giroux, Joseph Bourque, R. Goyette et nombres d'autres sans compter les attelages étrangers.

Afin d'éviter toute critique relativement aux supposés actes de brutalités envers ses chiens, le Shepherd Dog Club of Canada a pris toutes les



Attelage de la Cie Congoleum du Canada sous la direction de M. Geo. Mayrand.

des adversaires irréductibles de ce beau sport, un des seuls qu'on puisse nommer honnêtes (clean sport). Il n'y a pas de cruauté envers les animaux à former un attelage de chiens et de faire une course sur une distance raisonnable et en traitant ses chiens avec douceur.

Si c'était un acte de cruauté, est-ce que les messieurs suivants qui sont la crème de la société s'associeraient à ces actes réprouvés par la loi? Certainement que non.

Tout au contraire ils en sont les plus fervents promoteurs. Holt, Renfrew Ltd., The Brown Corporation, Price Brothers, Lachute Pulp Co., C. N.

dispositions nécessaires pour faire punir sévèrement et expulser tous ceux qui se rendront coupables de cruautés envers leurs chiens.

—o—

AUTANT DE JUGES AUTANT DE TYPES

Je reviens encore aujourd'hui sur la vieille question des jugements erronés. Question vitale et qui a une grande influence sur l'amélioration des races et sur l'élevage en général.

Peut-on blâmer les juges? Certainement que non, alors qui blâmer, les Standards? pas davantage. Qui alors? tout simplement ceux qui s'érigent en autorités et font accepter les Standards

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

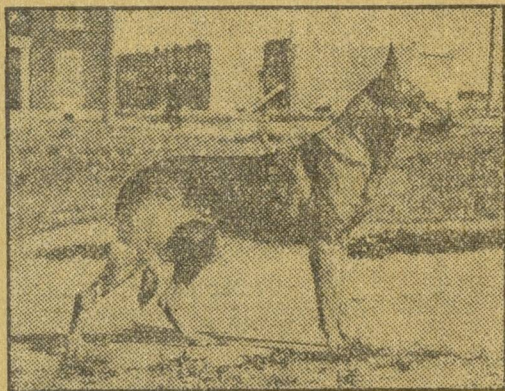
Boîte Postale 2353

par les clubs de chiens. L'interprétation du Standard d'une race de chiens est très difficile à résoudre et c'est pourquoi je dis "Autant de juges autant de types", parce que le juge doit plutôt employer son goût suivant son expérience, que l'interprétation du Standard, ce dernier étant si vague.



M. S. Laramée et son grand Danois "Léo"

En Europe, on préconise la mensuration comme moyen infaillible dans les concours, mais comme nous on trouve que cette méthode est difficile à appliquer considérant le peu de précision donné par la plupart des Standards.



Ramus von Broctzingen, C. K. C. 33268, chien policier, propriété de M. S. Laramée



Sonora Elcho (Imp) C. K. C. S. B. 38362

J'ai moi-même employé cette méthode sur certaines races dont le Standard est un peu plus explicite et j'en ai obtenu un bon résultat.

La responsabilité du juge

Le juge est en matière canine comme d'ailleurs en toute chose un éducateur, par conséquent doit rendre une décision irrévocable et sans reproche,



Firpo of Belgium, C. K. C. S. B. 41095. Groenendael, propriété de M. Chambord, de Montréal.

et pour rendre une décision sans reproche il lui manque la précision du Standard sans lequel il ne peut rendre justice. Tout est coordonné dans un animal, et de même qu'il y a un rapport certain entre la taille et la poitrine, une proportion analogue existe entre toutes les parties de son corps. C'est du concours de ces différentes proportions que résulte le type de chaque race.

Tous les connaisseurs qui ont établi des Standards de mensuration ne se sont pas contentés de quelques mesures, ils ont pris toutes les mesures

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU



TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J, MONTREAL.

des chiens qui pouvaient être considérés comme étant des modèles de chaque race.

On peut simplifier la mensuration en se bornant à des parties faciles à mesurer et qui cependant sont d'un grand appui pour déterminer les qualités de chaque race. Je veux parler de la taille et



*Lierreau (Imp.) L. O. S. H. 18682, C. K. C. 41973.
Etalon Groenendaal de haute origine importé
par le Belgium Kennels, 418 rue St-Denis,
Montréal.*

de la poitrine. Il est plus simple de s'en tenir aux mesures de la poitrine, plus faciles à prendre et qui en vertu de la loi de coordination entre toutes les parties du corps, permettent cependant de dire si l'animal présente bien toutes les mesures adéquates au type de la race. Mais on ne peut songer à obliger les juges à vérifier le rapport existant



Belga of Belgium, C. K. C., 31661

entre la taille et la poitrine tant que les Standards n'auront pas fixé ces mesures pour chaque race.

Voilà le premier résultat à obtenir, et ensuite une revision scientifique du Standard.

De la compétence des juges

Il y a certainement des juges compétents et impartiaux, comme il y en a d'ignorants et de partiaux. Il ne faut pas regarder de très loin en arrière pour s'en convaincre, il existe des chiens diplômés du titre de champion et qui d'après la clause XIV des Règlements du C. K. C., n'auraient dû obtenir qu'un classement de 2ème catégorie. Maintenant que dire d'un juge qui attribue un premier prix, sous prétexte de donner une petite chance à un ami?

Que pensez-vous de celui qui accepte de juger une race de chiens qu'il ne connaît pas et les classer sur les conseils d'un ami qui a intérêt à faire primer les produits de son élevage? Est-ce que ces faits sont de nature à éduquer les amateurs et les encourager à fréquenter les expositions? certainement que non.

Les autorités du C. K. C. ne devraient-ils pas contrôler les juges, agissant dans les expositions de points, en leur faisant subir un examen sur la, ou les races qu'ils voudront juger, et émettre une licence sans laquelle aucune personne ne pourra juger dans une exposition de points du C. K. C.

L'examen des juges par une commission d'experts nommés par le C. K. C. et la revision des Standards sont deux choses qui s'imposent.

ALBERT PLEAU.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,

Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 347 ave Laval, Montréal.

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse, et plus de crédit que le pouvoir.

* * *

Par la condescendance et la douceur, vous gagnerez le coeur des hommes bien plus que par toutes sortes de connaissances, de lumières et de savoir.

* * *

C'est une chose humaine de se mettre en colère; mais c'est une chose exécrable de ne pouvoir s'apaiser ni pardonner.

GRATIS=

Afin de mieux vous faire connaître les plus grands et plus intéressants magazines français du Canada, nous désirons vous envoyer gratuitement une copie de chacun, sans vous obliger en rien.

Le Samedi

Magazine de vues animées

Magazine de luxe très volumineux et abondamment illustré — littéraire et humoristique — intéressant pour tous les membres de la famille — nouvelles sentimentales et à sensation, histoires comiques, mots d'esprit, Foyer du Petit Jardinier, curiosités, conseils pour la toilette et la cuisine, disque-o-phonie, monologues — un feuilleton passionnant — 2 pages de musique et chanson — publié chaque semaine. Seulement 10 sous le numéro ou \$3.50 par année (52 numéros) ou \$2.00 pour six moi (26 numéros) à domicile. Au Canada seulement.

LE FILM

Magazine hebdomadaire
mensuel

Le seul magazine de luxe complet sur les vues animées publié en français. — Aucun autre ne vous renseigne mieux sur les activités des compagnies et des artistes que vous aimez. — Il faut le voir pour se rendre compte de sa valeur. Paraissant au commencement de chaque mois. — Seulement 10 sous le numéro ou \$1.00 par année (12 numéros) à domicile.

50,000 PERSONNES LISENT *Le Samedi* PAR SEMAINE

25,000 PERSONNES LISENT LE FILM PAR MOIS

Pourquoi

NE PAS VOUS RENDRE COMPTE DE LA VALEUR EXCEPTIONNELLE DE CES TROIS GRANDS MAGAZINES FRANÇAIS SANS QU'IL VOUS EN COUTE UN SOU—ET QUE VOUS POURREZ VOUS PROCURER PAR LA SUITE A SI PEU DE FRAIS ?

Découpez tout simplement ce coupon et mettez-le à la poste aujourd'hui même, car cette offre est limitée à quinze jours seulement.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131 Cadieux, Montréal.

Envoyez-moi gratuitement et sans aucune obligation de ma part une copie de chacune des publications LE SAMEDI—LE FILM. Et je serai absolument libre de m'abonner par la suite si je désire profiter de votre offre spéciale.

Nom

Adresse



“On ne croirait jamais qu'ils sont mariés”

Voilà une chose qu'on ne peut dire que d'une femme ayant le souci de sa beauté! Pourquoi perdre l'éclat de votre jeunesse, quand vous pouvez le conserver avec quelques soins quotidiens?

LA femme “entre deux âges” est manifestement inconnue de nos jours. A sa place, nous avons la femme qui a conscience de l'importance sociale de la jeunesse—et la conserve.

Le secret est tout simple; et les moyens à la portée de toutes—avant tout, *soins convenables de la peau*. D'abord garder les pores bien ouverts et sains. L'emploi régulier des huiles de palme et d'olive telles que scientifiquement saponifiées dans le Palmolive.

La différence au bout d'une semaine

Servez-vous de poudre et de rouge si vous voulez. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'en suivent fréquemment.

Volume et efficacité d'une valeur de 25c pour seulement

10c



Lavez-vous délicatement la figure avec l'adoucissant Palmolive. Rincez-vous bien. Puis recommencez.

Si vous avez la peau sèche, appliquez-y un bon cold-cream—et c'est tout. Faites cela régulièrement, de préférence le soir.

Le traitement le plus simple du monde

C'est ainsi que des millions de femmes, depuis le temps de Cléopâtre, ont trouvé la beauté et prolongé leur jeunesse.

Pas besoin de médicaments. Enlevez simplement les impuretés, l'huile et la sueur accumulées durant le jour, nettoyez les pores, et la Nature vous sera favorable.

Evitez cette erreur

Ne vous servez pas de savons ordinaires. Ne croyez pas que tout savon vert soit comme le Palmolive. L'habitude du Palmolive vous conservera ce teint d'éclat.

Les huiles de palme et d'olive — rien autre — donnent au Savon Palmolive sa couleur verte naturelle.

FABRIQUE AU CANADA

